This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

P 3311

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

IN MEMORY OF

FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM

CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23.1891 APRIL 11.1918

TIFFANY & CO.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

Par M. FRÉRON.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIÈME.

A PARIS

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXIX.

BP 331.1
L *

HARVARD COLLEGE LIBRARY
IBRAHAM FUND
JAN 28 19[illegible]

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Hiſtoire naturelle de Pline, *traduite en françois, avec le texte latin, rétabli d'après les meilleures leçons manuſcrites, accompagné de notes critiques pour l'éclairciſſement du texte, & d'obſervations ſur les connoiſſances des anciens, comparées avec les découvertes des modernes; tom. XI, in-4°. A Paris, chez la veuve* Deſaint, *libraire, rue du Foin*, 1778.

RIEN n'eſt plus commun, Monſieur, que de trouver des auteurs, qui, peu fidèles à leurs engagemens, ne tiennent pas tout ce qu'ils avoient promis, & ne parcourent qu'une partie de la carrière où ils ſe ſont engagé

Pline trompe ſes lecteurs d'une manière bien différente. Son titre n'annonce qu'une énumération & une deſcription des ſubſtances que nous obſervons dans cet univers ; & aſſurément une pareille tâche étoit immenſe, & ſuffiſoit pour occuper l'écrivain le plus infatigable. Cependant combien de choſes ne trouvons-nous pas dans ſon livre outre ce détail qui paroiſſoit inépuiſable ? L'hiſtoire de la nature eſt à la vérité le fonds de ſon ouvrage, mais comme ſi c'étoit trop peu pour ſon vaſte génie, il y a joint une hiſtoire abrégée de tous les arts & des artiſtes, la notice des antiquités, des uſages, d'une infinité d'anecdotes intéreſſantes ; enſorte que nous voyons comme d'un ſeul coup-d'œil tout ce qui peut inſpirer une juſte admiration, & la libéralité du ſouverain être qui répand ſes dons avec profuſion, & l'induſtrie de l'homme faiſant ſervir tant de richeſſes à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs, induſtrie qui eſt elle-même un des plus beaux préſens qu'il ait reçus du ciel.

Le mérite réel de cette collection immenſe, qui, comme la plupart des ouvrages écrits dans les langues anciennes, eſt plus eſtimé que connu, m'a déterminé à vous entretenir ſucceſſivement, Monſieur, des divers volumes dans leſquels elle eſt diſtribuée, & j'ai cru que la circonſtance d'une traduction nouvelle étoit une occaſion favorable d'analyſer juſqu'à un certain point l'auteur original, qui ſans doute paroîtra nouveau à bien des lecteurs. On ſera plus à portée après cela de le comparer avec l'écrivain moderne qui a oſé lutter avec lui. La brieveté élégante & quelquefois obſcure du premier fera un contraſte frappant avec la richeſſe pleine de magnificence qu'on admire dans le ſecond. Le premier paſſe pour ingénieux, & il mérite ſa réputation; le ſecond a porté ſes prétentions plus loin, & il a obtenu les couronnes de l'éloquence. L'un écrivoit principalement pour les ſavans, & il vouloit inſtruire; l'autre cherche peut-être plus à plaire, & il a ſurement gagné un plus grand nombre de

ſuffrages. En liſant le premier, on ne penſe guères qu'à la nature ; en liſant le ſecond, on penſe beaucoup à l'écrivain. Le premier rapporte ce qu'il a vu, ou ce que d'autres prétendent avoir vu ; le ſecond a cru que ce ſeroit une gloire pour lui d'imaginer ou de renouveller des choſes qui ne ſeront jamais vérifiées ; enfin le *Pline* latin, quoiqu'il débite bien des fauſſetés, paroît ſur-tout chercher la vérité ; le *Pline* françois, quoiqu'il s'annonce comme l'ami du vrai, ne rejette cependant, ni la fiction, ni le romaneſque. La partie ſyſtématique eſt nulle dans le premier, dans le ſecond elle eſt conſidérable ; je doute que ce ſoit un avantage pour lui, car les ſyſtêmes ſeront toujours la partie foible de tout ouvrage où l'on ſe propoſera de faire connoître la nature, ce ſeroit un bonheur ſi ceux-ci n'étoient qu'inutiles, ſans être dangereux.

Le volume dont il s'agit aujourd'hui ne contient que les livres 34, 35 & partie du 36e. Vous pouvez juger par là, Monſieur, combien les notes ſont

étendues & multipliées. Au reſte, on interrompt ſans regret la lecture du texte pour le voir éclaircir & diſcuter avec plus ou moins de détail, ſuivant l'importance de la matière, mais preſque toujours avec autant de goût que d'érudition. Le livre 34e traite des métaux du ſecond ordre; c'eſt-à-dire, de l'airain, du fer, du plomb & de l'étain. L'airain fut d'abord trouvé dans l'île de Chypre, en grec κυπρος, d'où lui eſt venu le nom de *cuprum*, *cuivre*. Du temps de *Pline*, on ſe contentoit de cet airain de Chypre, pour la fabrique des as; mais pour les ſeſterces & les doubles as, on employoit l'airain de Cordoue, qui imitoit la beauté de l'oricalque. C'eſt ce que nous paroît ſignifier ce paſſage: *Hoc (æs Cordubenſe) auricalci bonitatem imitatur in ſeſtertiis dupondiariiſque, cyprio ſuo aſſibus contentis.* Le traducteur ſépare cela d'une manière toute contraire à ſa propre ponctuation. *L'airain de Cordoue imite la perfection de l'oricalque*, dit-il, puis il place un point, & ajoute: *pour l'airain cyprien on s'en contente dans la*

fabrique des as, même pour l'as & demi, & pour le double as. Ce *même*, néceſſaire au traducteur, n'eſt nullement dans le latin, qui ne ſauroit ſe prêter à une pareille explication.

L'airain de Chypre fut long-temps le plus eſtimé, juſqu'à ce qu'on en eût découvert en d'autres endroits d'une qualité ſupérieure. De ce genre étoit l'*oricalque*, qui pourroit bien cependant n'être qu'une matière fabuleuſe, célebrée par les poëtes. C'eſt le ſentiment du père *Hardouin*, & *Pline* lui-même, en diſant que depuis bien des années la terre n'en produiſoit plus, ne nous apprend pas même où étoit la mine d'où l'on tiroit ce précieux métal. *Ariſtote* penſoit de même, ſi nous en croyons une note du traducteur. Néanmoins dans cette même note, il eſt parlé de l'*oricalque* d'*Ariſtote*: comme l'endroit du naturaliſte grec n'eſt point cité, nous n'avons pu concilier cette contradiction, qui peut-être n'eſt qu'apparente.

Tout le monde a entendu parler de l'airain de Corinthe ſi eſtimé des Romains, néanmoins ſon exiſtence n'eſt

guères plus assurée que celle de l'*oricalque*. Le traducteur ne veut pas qu'on la révoque en doute. Nous ne contesterons point là dessus; cependant notre auteur convient de bonne-foi que la plupart de ceux qui se donnoient pour fins connoisseurs en cette partie n'y entendoient rien, & ne jouoient ce rôle que pour se distinguer du vulgaire. Il pourroit bien se faire en conséquence que toute cette prétendue célébrité ne fût qu'un effet de l'imagination. D'ailleurs il dit qu'il y avoit trois, ou même quatre sortes d'airain de Corinthe; mais il devoit y en avoir un bien plus grand nombre, suivant le nombre & la grandeur des statues, dont les matières ont été mêlées ensemble lors de l'incendie de cette ville, l'an de Rome 608. On a peine à concevoir comment il se sera trouvé deux morceaux un peu considérables qu'une pareille fusion ait rendus parfaitement semblables, attendu la variété infinie des circonstances qui ont accompagné cet embrasement.

A l'occasion du bronze, *Pline* nous parle de l'origine des statues, il nous

apprend en quelle estime elles étoient à Rome, en quels temps & à qui on commença d'en élever. On accorda cet honneur même à des étrangers, & à des ennemis, à *Annibal*, par exemple. En conséquence d'un oracle, les Romains avoient élevé deux statues dans les comices, l'une à *Pythagore*, comme au plus sage des Grecs; l'autre à *Alcibiade*, comme au plus brave; là dessus *Pline* fait une remarque dont la précision a échappé en partie au traducteur. » Le choix que firent les » pères conscripts de *Pythagore* pour » le plus sage des Grecs a de quoi » étonner, d'autant qu'au jugement » même de l'oracle, cette gloire ap- » partenoit à *Socrate*, & l'on n'a pas » moins lieu d'être surpris qu'ils aient » préféré *Alcibiade*, ou même qui que » ce soit à *Thémistocle*, en fait de va- » leur, & même de sagesse ». Cette traduction est un peu embrouillée; le texte présente une idée différente, & ne dit point qu'*Alcibiade* ait été préféré à *Thémistocle* en fait de valeur. *Mirum est illos patres Socrati cunctis ab eodem deo sapientia prælato Pythagoram*

prætuliſſe, aut tot aliis virtute Alcibiadem, aut quemquam utroque Themiſtoclem. Pline paroît étonné, 1°. que pour la ſageſſe on ait donné la préférence à *Pythagore* ſur *Socrate*; 2°. que pour la valeur on ait préféré *Alcibiade* à tant d'autres capitaines Grecs; & 3°. enfin que, ſoit en valeur, ſoit en ſageſſe, on ait mis quelqu'un au-deſſus de *Thémiſtocle*. Nous n'avons nulle intention de chicaner un traducteur très-eſtimable, mais nous croyons que l'examen le plus ſcrupuleux eſt néceſſaire pour l'honneur de la littérature latine, & que la parfaite intelligence grammaticale des textes, eſt le ſeul fondement ſolide de notre commerce avec les anciens.

Pline fait enſuite une liſte curieuſe pour ceux qui aiment ces détails, des ſtatuaires & de leurs chef-d'œuvres. Le nombre des ſtatues devoit être prodigieux chez les anciens; car, au temps de *Pline*, quoique les Romains paruſſent en avoir épuiſé l'univers, il en reſtoit encore trois mille dans Rhodes, & il n'y en avoit guères moins à Athènes, à Olympie, à Delphes.

Lyſippe ſeul paſſoit pour être l'auteur de quinze cens ouvrages, dont chacun auroit ſuffi à le rendre illuſtre. Cela eſt certainement très-difficile à croire. L'auteur à la tête de ſon énumération place les ſtatues coloſſales, qu'il appelle avec raiſon *audaciæ exempla*. Une des plus ſurprenantes eſt celle de *Jupiter* à Tarente, faite par *Lyſippe*. » Une » merveille dans ce coloſſe, dit-il, » c'eſt qu'on peut le faire remuer » avec la main, & que les plus grands » efforts des vents ne peuvent la ren» verſer, tant l'équilibre de la maſſe » a été ſaiſie avec juſteſſe. L'artifice » de cet équilibre conſiſte, dit-on, » dans une colonne placée à deſſein » par *Lyſippe*, & qui briſe le vent du » côté, où, s'il ſouffloit directement » ſur le coloſſe, il le renverſeroit ». Ceux de nos lecteurs qui auroient de la peine à admettre de pareils prodiges ſeront certainement un peu ſoulagés par le *dit-on* du traducteur ſur la cauſe de l'équilibre; ils le ſeront encore plus en apprenant que l'équilibre même n'eſt propoſé dans le texte qu'avec une précaution ſem-

blable, *manu ut ferunt mobilis*, enſorte que nous ſommes toujours en droit de ne rien croire. Il eſt étonnant que *Pline* mette des *on dit* en parlant d'une choſe qu'il étoit ſi à portée de vérifier ; il faut qu'il y ait bien du plaiſir à offrir du merveilleux. Pluſieurs de nos lecteurs, qui ont entendu parler du coloſſe de Rhodes, & qui n'imaginent rien au-delà, apprendront ſans doute avec ſurpriſe que la ſtatue du plus grand volume en ce genre qui ait jamais été, étoit un coloſſe de *Mercure* exécuté par *Zenodore*, dans la cité des Auvergnats en Gaule ; il n'eſt pas rare d'être inſtruit de ce qu'il y de beau dans les pays étrangers, & d'ignorer les merveilles de ſon pays.

On trouve ici des anecdotes ſur *Phidias*, *Polyclete*, *Miron*, & une infinité d'autres, on caractériſe & on juge leurs ouvrages : voici ce qui eſt dit de *Lyſippe* en particulier. « Il paſſe » pour avoir fait faire un grand pas » à l'art du ſtatuaire, en exprimant » les cheveux, & en faiſant les têtes » moins fortes que les anciens : ſes

» corps ſont auſſi plus fluets & plus » ſecs ; ce qui les fait paroître d'une » ſtature plus haute & plus avanta- » geuſe. Nul n'obſerva mieux que lui » cette précieuſe partie des règles de » l'art, que les Latins ne ſavent com- » ment exprimer dans leur langue, » & que les Grecs nomment ſymmé- » trie ; il l'obſerva, dis-je, merveil- » leuſement, en changeant le premier » l'habitude quarrée des ſtatues anti- » ques, en un ſtyle moins lourd, ab- » ſolument inconnu & non eſſayé » avant lui, ayant coutume de dire » que les ſtatues anciennes repréſen- » toient les hommes tels qu'ils ſont, » & les ſiennes tels qu'ils ſembloient » être ». (Pour que l'oppoſition fût juſte, il falloit dire *tels qu'ils devroient être*, ou qu'ils *ſembleroient devoir être* ; mais le traducteur n'a pas voulu corriger le texte). « Un caractère diſtinc- » tif des ouvrages de *Lyſipe*, ce ſont » ces graces ou fineſſes de travail, » qu'on remarque dans ſes moindres » ouvrages ».

Malgré l'admiration que *Pline* fait paroître pour les chef-d'œuvres dont

il parle, on s'apperçoit de temps en temps qu'il rougit lui-même de ſes éloges, & qu'aux yeux de la ſageſſe le mérite des *Phidias* n'eſt eſtimable que par l'utilité de ſon objet, ſuivant cette belle maxime de *Phèdre*, *niſi utile eſt quod facimus ſtulta eſt gloria.* Ce qu'il remarque au ſujet de *Caton* ſervira de correctif à ce qu'il peut avoir dit d'outré dans d'autres endroits. « Ni la manie des bronzes, ni » la paſſion pour les chef-d'œuvres » de l'art ne gagnèrent *Caton :* lorſque » dans ſon expédition de Chypre il fit » mettre à l'encan tous les bronzes de » l'île, l'unique ſtatue qu'il ne fit point » expoſer en vente, & dont il ſe » réſerva la propriété, fut celle de » *Zenon ;* mais il eſt bon d'obſerver » que ce fut à titre de ſimulacre d'un » philoſophe que ce bronze lui plut, » afin qu'on n'aille pas ſe figurer autre » choſe, & prendre *Caton* d'Utique » pour un amateur de ſtatues ». *Caton* ſans doute eſtimoit l'art, mais c'étoit lorſque l'art ſe propoſoit un but utile, & certainement ce ſage Romain, pour conſerver un chien en airain léchant

ſa bleſſure, ne l'auroit pas conſacré au Capitole, & ſur-tout il n'auroit pas rendu l'ordonnance, également cruelle & ridicule, par laquelle, comme on ne trouvoit pas qu'aucune ſomme imaginable pût, à tout évènement, compenſer la perte de ce miracle de l'art, il étoit ſtatué que les gardiens en répondroient ſur leur tête; plaiſante caution, & qui auroit bien dédommagé les amateurs!

Entre les artiſtes dont il eſt fait mention ici, il en eſt pluſieurs que nous ne connoiſſons que par le moyen de *Pline*, & dont les ouvrages ont quelque choſe de fort ſingulier: par exemple, un certain *Canaque* avoit fait un cerf qui avoit toujours alternativement un pied qui ne touchoit pas à terre, enſorte qu'on paſſoit ſucceſſivement un fil ſous chacun de ſes pieds: c'étoit tantôt la partie antérieure qui ſe trouvoit d'à-plomb, & tantôt la partie oppoſée. Frappez-le, dit le traducteur, ſi doucement qu'il vous plaira, ſur la croupe ou ſur l'épaule, il ne manquera pas, comme par contre-coup, de regimber

auſſi-tôt en ſens contraire. Il faut convenir cependant que le texte n'eſt pas trop clair ici, mais il l'eſt aſſez pour étonner le lecteur, & lui donner l'idée d'une pièce très-curieuſe. On apprend auſſi, dans ce catalogue, qu'un nommé *Théodore* avoit fait une ſtatue, qui tenoit de trois doigts ſeulement un petit char à quatre chevaux, ſi délicat & ſi petit, qu'une ſimple mouche, également factice, couvroit de ſes aîles tout cet attelage, y compris le conducteur.

Après l'airain vient le fer, ce qui donne lieu à quelques réflexions de *Pline* ſur ce dernier métal, réflexions dans leſquelles, comme dans l'or le plus pur, il y a toujours un peu d'alliage. *Proximè indicari debent metalla ferri, optimo peſſimoque vitæ inſtrumento. Si quidem hoc tellurem ſcindimus, ſerimus arbuſta, ponimus pomaria, vites ſqualore deciſo annis omnibus cogimus juveneſcere. Hoc extruimus tecta, cædimus ſaxa, omneſque ad alios uſus ferro utimur. Sed eodem ad bella, cædes, latrocinia, non cominus ſolùm, ſed etiam miſſili volucrique, nunc tormentis ex-*

cuſſo, nunc lacertis, nunc verò pennato, quam ſceleratiſſimam humani ingenii fraudem arbitror. Si quidem ut ocyus mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennaſque ferro dedimus. Quamobrem culpa ejus non naturæ fiat accepta. Tout cela eſt très-élégant, & d'une élégance que la préciſion rend encore plus piquante; mais en montrant de l'eſprit, l'auteur ne dit rien que de juſte: il n'eſt pas ſi raiſonnable dans ce qui ſuit. *Naturæ benignitas exigit à ferro ipſo pœnas rubigine..... à ferro ſanguis humanus ſe ulciſcitur, contactum namque eo, celeriùs ſubindè rubiginem trahit.* Cette nature qui punit le fer, le ſang humain qui ſe venge par la rouille, ſont des choſes auſſi impertinentes que le poignard

Qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement, il en rougit; le traitre!

Voilà où l'envie de briller peut conduire des écrivains, ſenſés d'ailleurs. On peut appliquer à l'eſprit, par rapport au ſtyle, ce que *Pline* dit du fer par rapport à la ſociété, *optimo peſſimoque vitæ inſtrumento.* Il eſt juſte

que je vous cite la traduction du morceau précédent, vous y trouverez cette paraphrase verbeuse dont je me suis plaint plusieurs fois. « Il nous » reste présentement à parler du métal » le plus pernicieux, & toutefois le » plus nécessaire à l'homme, car c'est » avec le fer qu'on laboure la terre, » c'est avec lui qu'on l'ouvre pour y » semer les grains des arbustes, pour » y planter des arbres fruitiers; c'est » avec le tranchant du fer qu'on la » décharge du *vieux bois qui la feroit* » *mourir.* C'est avec le fer que nous » bâtissons : nous en taillons les » pierres, & *nous en composons tous* » *les instrumens des autres matieres de* » *construction.* Mais aussi nous forgeons » avec le fer les instrumens des » guerres, des meurtres, des brigan- » dages, nous en composons des » armes pour nous détruire *ou pour* » *nous nuire; armes de près, armes* » *de loin*, missiles plus légers les uns » que les autres, javelots lancés avec » le bras, traits décochés par des » balliſtes, ou flèches empennées, *in-* » *vention plus scélérate*, fraude plus

» déteſtable que toutes les autres! » Quoi! pour que la mort atteignît » plus promptement nos ſemblables, » nous lui avons donné des aîles, & » avons *métamorphoſé le fer en oiſeau.* » Par là *nous avons abſous la nature de* » *nous avoir créés mortels.* Ce n'eſt plus » elle qui nous détruit, c'eſt nous » qui nous donnons la mort ». Je ne releverai point tout ce qui pourroit donner matière à la critique dans ce morceau, je me contenterai de remarquer que cette phraſe : *nous en compoſons tous les inſtrumens des autres matières de conſtruction* eſt abſolument inintelligible, qu'eſt-ce que des *inſtrumens de matières*, le texte dit ſimplement qu'on employe le fer pour la taille des pierres, & pour une infinité d'autres uſages.

En parcourant ce recueil d'inventions agréables ou utiles, je m'arrête avec plaiſir à celles qui ſont dues à nos ancêtres. Par exemple, les Gaulois faiſoient avec l'étain blanc un étamage ſi brillant qu'on pouvoit à peine chez eux diſcerner l'art des étameurs d'avec celui des argenteurs,

Du temps de *Pline* ils étamoient en argent nombre d'ornemens, principalement aux mords des chevaux, aux harnois de leurs attelages: ceux de Bourges argentoient leurs voitures mêmes, litières, coches & chariots; enfin, dit-il, on en eſt venu juſqu'à y mettre de la dorure. Vous voyez, Monſieur, que le luxe des voitures date de loin, & peut-être que ces enjolivemens ſomptueux, dont nous faiſons tant d'honneur à notre ſiècle, ont été autrefois pour nos pères le ſujet d'une vanité également ſatisfaite & également ridicule.

Après avoir parlé des propriétés médicinales de l'airain, du fer, du plomb, & de l'étain, l'auteur paſſe au trente-cinquième livre, dans lequel il traite de la peinture & des chef-d'œuvres de cet art. Il obſerve d'abord que le véritable objet de la peinture, c'eſt d'exciter l'émulation en offrant l'image des grands hommes. Il ſe plaint que les Romains de ſon ſiècle euſſent négligé un encouragement ſi utile. Il rappelle avec quel ſoin les citoyens conſervoient autre-

fois les images de leurs ancêtres (il faut convenir cependant que ces images étoient de cire, & que quand même elles auroient été colorées, l'art de repréſenter ainſi les hommes n'eſt pas proprement celui de la peinture), « ſur la muraille où elles étoient » attachées, étoit peint un arbre gé- » néalogique, dont les divers rameaux » répondoient chacun à un de ces » portraits. Les caſes des archives » étoient remplies de cahiers conte- » nant les faits & geſtes de chacun » de ces perſonnages pendant leurs » magiſtratures. Au dehors de la mai- » ſon, & principalement autour des » portes, étoient d'autres effigies qui » repréſentoienr les nations vaincues, » & des trophées chargés des dé- » pouilles de l'ennemi; décorations » honorables qu'un nouvel acquéreur » même n'étoit point libre de faire » ôter. Les maiſons continuoient de » triompher, même en changeant de » maître; ce qui étoit la ſource » d'une incroyable émulation, chaque » propriétaire étoit continuellement » averti par les *murailles mêmes qu'il*

» *occupoit*, qu'un maître ſans cou
» rage étoit indigne d'entrer dans un
» maiſon triomphale ». *Triumphaban etiam dominis mutatis ipſæ domus*, é *erat hæc ſtimulatio ingens exprobranti bus tectis, quotidiè imbellem dominu intrare in alienum triumphum.* Ce ſon de pareilles réflexions, ſemées fré quemment dans *Pline*, qui ont fait l réputation de cet auteur, comm homme de lettres. Elles ſont plein de bon ſens & de nobleſſe, il ſuffi de les avoir lues une fois pour l retenir toute ſa vie.

Il traite enſuite des diverſes co leurs qui ſervent à la peinture : il l diſtingue en *auſteres* & *florides*, dans ces deux eſpèces il y en a naturelles & d'artificielles. Le nom bre en étoit très-grand, ce qui don occaſion à *Pline* de relever le mér des anciens peintres qui avoient f tant de chef-d'œuvres avec qua couleurs ſeulement, le blanc, l'och la terre rouge & le noir ; ce qui gnifie que c'étoient-là les ſeules m tières premières, qui enſuite ét mélangées, produiſoient dive

teintes intermédiaires; mais ces mélanges paroiſſoient, ſans doute, à l'auteur, moins favorables que les nouvelles couleurs qui avoient été découvertes dans la ſuite. Quel génie doit-on ſuppoſer dans un *Appelles*, un *Echion*, un *Melanthius*, un *Nicomaque*, qui avec ſi peu de ſecours faiſoient des tableaux dont chacun étoit évalué le revenu d'une ville! « Aujourd'hui que la pourpre couvre » juſqu'à nos murailles, & que l'Inde » nous fournit le limon coloré de ſes » fleuves, & les autres couleurs du » ſang de ſes dragons & de ſes éléphans, au milieu de toutes ces matières colorantes, nous n'avons plus » aucune peinture. Ainſi nous étions » plus riches du côté de l'art, tant » que nous avons été moins riches » en matières ».

Pline obſerve comme une démence remarquable, que *Neron* ait fait faire ſon tableau haut de cent vingt pieds ſur toile. Une démence plus grande encore, étoit celle d'un des affranchis de ce prince, qui donnant au peuple, à *Antium*, un ſpectacle de gladiateurs, avoit

avoit revêtu les portiques publics de tableaux qui repréſentoient au naturel ces miniſtres & tous leurs valets. L'exemple d'une pareille folie avoit déjà été donné par un *Terentius Lucanus*, qui avoit fait peindre les trente paires de gladiateurs, dont il avoit amuſé le peuple Romain, dans des jeux en l'honneur de ſon aïeul.

On trouve ici, dans une note très-longue, la traduction d'une diſſertation allemande ſur les ouvrages des Grecs en fait de peinture & de ſculpture. L'auteur y montre beaucoup d'enthouſiaſme pour ces deux arts, & très-peu de reſpect pour l'honneteté publique. Il examine pourquoi les Grecs ont ſi bien réuſſi dans ces deux genres; c'eſt, dit-il, qu'ils avoient ſous les yeux les plus beaux modèles; cependant *le Bernin* n'en convenoit pas: & d'où venoit cette beauté? il en aſſigne pluſieurs cauſes, le climat, l'éducation, les exercices du corps; tout cela peut être, ce n'eſt point là ce qui m'a choqué; mais il ajoute que les artiſtes avoient toute

la facilité possible d'étudier cette belle nature dans les gymnases & sur les théâtres. Vous ne croiriez pas, Monsieur, avec quelle, dirai-je audace, dirai-je extravagance, il regrette ces temps malheureux où des peuples aveugles, en s'illustrant par les talens, se déshonoroient par la plus affreuse corruption. Il nous dit que les jeunes gens étoient nuds dans les gymnases en faisant leurs exercices, & il adopte cette misérable subtilité qui a déjà révolté tous les honnêtes gens, en répétant qu'ils étoient *couverts de la pudeur publique.* » C'étoit là » l'école de ceux qui se consacroient » à l'étude des arts; c'étoit dans ces » endroits que se rendoient à la fois » les philosophes & les artistes; » *Socrate* pour instruire cette noble » jeunesse, *Phydias* pour enrichir son » art par la contemplation de ces » beaux corps.... Là se montroient » les plus belles nudités... Sur les » théâtres, les jeunes gens les mieux » faits dansoient tous nuds. *Sophocle*, » le grand *Sophocle* fut le premier qui,

» dans sa jeunesse, donna ce spectacle » à ses concitoyens ». Ensuite vient l'anecdote de *Phryné* qui se baigna *devant toute la nation*, & puis les danses des jeunes Lacédemoniens. Est-ce de ce ton là, Monsieur, qu'on doit parler des abus les plus infâmes? *Socrate* prenoit bien son temps pour donner des leçons de morale, il ne devoit pas être long sur le chapitre de la pudeur. Le grand *Sophocle* n'eût pas osé afficher une pareille impudence, s'il y avoit eu des mœurs à Athènes. Pour *Phidias*, toute sa réputation n'empêchera point les gens de bien de s'écrier, qu'ils détestent la perfection des arts si on ne peut y parvenir que par des moyens si honteux. Au reste, peut-être, dira-t-on, que le dissertateur Allemand n'est ici qu'historien, & que toute sa faute est d'avoir rapporté des choses mauvaises, sans les blâmer positivement. Lisez ce qui suit, Monsieur, & jugez si une pareille excuse est admissible. » La Grèce étoit » un pays, où, dès la plus tendre en- » fance, on se livroit à la joie & aux

» plaiſirs, où cette BIENSÉANCE DE » CONVENTION *qui s'eſt introduite par-* » *mi nous, ne donnoit point des* CHAINES » *à la* LIBERTÉ DES MŒURS ». Cela n'a pas beſoin de commentaire. La retenue qui règne parmi nous n'eſt point une choſe fondée ſur la nature & la raiſon, c'eſt une pure *convention*, qui pourroit faire place à une mode toute contraire, ſans que la dernière fût plus blâmable que la première. Cette bienſéance même s'eſt *introduite chez nous* mal à propos & par une eſpèce de ſubreption, elle n'a ſervi qu'à nous donner des *chaînes* peſantes, & à nous faire perdre l'heureuſe *liberté des mœurs* dont jouiſſoient les Grecs: il ſeroit difficile de raſſembler des choſes plus ſcandaleuſes dans un ſi petit nombre de lignes. Mais ce qui achevera d'exciter votre indignation, Monſieur, c'eſt que notre Allemand, plus inſtruit du coſtume révoltant des Grecs, dont *Pline* dit *Græcæres eſt nihil velare*, que des rits vénérables de l'antiquité chrétienne, nous dit froidement que ces uſages, qui

selon lui, » *nous paroissent* simplement » *étranges*, le paroîtroient peut-être » moins, si l'on vouloit se rappeller » que, parmi les premiers chrétiens, » les prosélytes des deux sèxes étoient » indifféremment tous nuds baptisés » ou plongés dans l'eau des mêmes » fonts baptismaux ». Vous trouverez, Monsieur, cette assertion encore plus *étrange* que tout le reste; vous vous rappellez l'institution de ces diaconesses, dont l'emploi étoit d'aider les femmes dans les occasions où la bienséance ne permettoit pas que des personnes d'un autre sèxe fussent admises; vous connoissez l'esprit de notre religion infiniment éloignée non-seulement du désordre, mais de tout ce qui pourroit y conduire: en croirez-vous sur sa parole un écrivain téméraire qui vient nous scandaliser en calomniant les premiers chrétiens. Je m'apperçois que ma digression est un peu longue, cependant je ne vous en ferai point d'excuse, vous croyez que la vertu doit tenir le premier rang, & que les arts peuvent l'em-

bellir, mais ne doivent jamais la corrompre.

Le reſte de la diſſertation contient des réflexions très-juſtes ſur l'imitation des anciens, & ſur celle de la nature. Quelquefois cependant l'auteur s'enveloppe tellement dans ſa métaphyſique qu'on a peine à ſe faire une idée nette de ſon ſyſtême. Par exemple, il veut que le caractère diſtinctif des chef-d'œuvres grecs conſiſte dans une noble ſimplicité & une grandeur tranquille. Il trouve tout cela dans le Laocoon, dont *la douleur ne ſe montre avec furie ni dans le viſage ni dans l'attitude.* Il eſt dit dans une autre note, pag. 398, que la contorſion de tous ſes membres forme une attitude merveilleuſe.... que la douleur & le *déſeſpoir* paroiſſent ſur le *viſage* de cet infortuné. Il eſt difficile de concilier ces deux jugemens de deux amateurs... L'auteur Allemand obſerve que *Laocoon* ne jette point des cris effroyables, comme nous l'a repréſenté *Virgile*, l'ouverture de ſa bouche ne permet point de

l'imaginer. Là-dessus il s'extasie, & ne sauroit assez admirer la grandeur d'ame de *Laocoon*, ni celle de l'artiste, de qui, en conséquence, il fait un philosophe. Ces remarques sont très-sublimes sans doute, mais il nous permettra de nous contenter de la description de *Virgile*, qui n'est pas si héroïque, mais qui est au moins plus naturelle. Revenons à *Pline*.

Il nous donne un catalogue des fameux peintres, & raconte ces anecdotes si répétées de la dispute de *Parrhasius* & de *Zeuxis*, de la visite d'*Appelles* chez *Protogène*. Pour louer *Appelles* il rapporte, sur le témoignage d'*Appion* grammairien, que, sur l'inspection de ses tableaux, un certain diseur de bonne aventure prétendoit deviner si la personne représentée étoit morte, ou quand elle mourroit. Un pareil éloge décrédite un peu ce qui a été dit à la louange de ce grand peintre: plusieurs de ses panégyristes pourroient fort bien n'avoir pas dit plus vrai qu'*Appion*. Je trouve quelquefois dans *Pline* des dates qui me paroiss-

ſent détruire une partie des faits qu'il avance. Il nous dit qu'un certain *Ariſtide*, contemporain d'*Appelles*, eſt le premier qui ait peint l'ame, les paſſions, les diverſes affections : ſi cela eſt, que penſerons-nous de tous les peintres qui l'avoient précédé ? s'ils ne ſavoient pas peindre les affections de l'ame, que peignoient-ils donc ?

Dans le livre 36e, il s'agit des pierres. *Pline* commence par déclamer avec un peu d'exagération contre la folie des hommes qui creuſent les entrailles de la terre pour en tirer des marbres précieux ; mais il ſe plaint ſpécialement des anciennes loix romaines qui interdiſoient les glandes de porc, les loirs, & autres délicateſſes de table, tandis qu'elles ne défendoient pas l'importation des marbres, ce qui étoit un luxe bien plus dangereux. *M. Scaurus*, pendant ſon édilité, pour un théâtre momentané, & qui ne devoit pas durer plus d'un mois, fit tranſporter & ériger dans Rome trois cent ſoixante colonnes de marbre. Mais ſi les loix

ſe ſont tues ſur un abus *fondé* ſur ces plaiſirs publics, paſſons leur cette négligence. Devoient-elles également retter muettes lorſqu'elles virent élever dans la ſalle d'entrée de la maiſon de *Scaurus* des colonnes de marbre de *Lucullus* hautes de 38 pieds. Cet abus certes ſe paſſoit publiquement, & tout le monde en étoit témoin ; *puiſque l'entrepreneur des cloaques ſe fit adjuger en propriété ces mêmes colonnes qu'on alloit tranſporter au Palatium, & les reçut de l'état à titre d'indemnité proviſoire.* Le traducteur a fait dans cette dernière phraſe un contre-ſens des plus ſinguliers. Comment concevoir qu'un entrepreneur ſe faſſe adjuger, & reçoive à titre d'indemnité ce qu'un particulier veut faire conduire dans ſa maiſon ? Aſſurément pour empêcher que ces colonnes ne cauſaſſent aucun dommage aux cloaques, la précaution propoſée par l'entrepreneur étoit infaillible. Si on lui adjuge les colonnes, elles ne gâteront rien en allant chez *Scaurus*, mais *Scaurus* n'aura plus ſes colonnes, & ne con-

ſentira jamais à un pareil arrangement. *Pline* ne dit pas un mot de ce biſarre marché ; mais il dit : l'entrepreneur des cloaques exigea que *Scaurus* lui donneroit caution de réparer le dommage que pourroient cauſer les colonnes quand on les tranſporteroit. Cette prétention de l'entrepreneur n'a rien que de raiſonnable. *Pline* ajoute une réflexion que le traducteur a ſupprimée, probablement en conſéquence du premier contreſens. Il dit, qu'il eût bien mieux valu exiger une caution pour qu'un ſi pernicieux exemple ne nuisît point aux mœurs, voici le texte. *Satis dari ſibi damni infecti coegit redemptor cloacarum, cum in Palatium extraherentur, non ergo in tam malo exemplo moribus cavere utilius fuit ?*

Je ne puis, Monſieur, entrer dans un plus grand détail ſur les marbres, dont toutes les eſpèces ſont décrites dans une note fort ſavante de M. *Guettard*. L'auteur parcourt enſuite les fameux monumens de l'Egypte, & des autres pays connus de ſon temps, & finit par la deſcription des

merveilles de Rome, dont la plus étonnante, selon lui, étoient les égoûts publics. Les restes encore subsistans de la grandeur romaine peuvent seuls nous donner une idée de la capitale de l'empire. Ce que *Pline* nous en dit nous paroîtroit fabuleux & inventé à plaisir, si ces ruines superbes ne confirmoient la vérité de son témoignage. Le recueil de toutes ces beautés nous est ouvert par le judicieux traducteur qui y joint les explications nécessaires, & qui bientôt parvenu au terme de ses travaux, aura la gloire d'avoir mis à notre portée l'ouvrage le plus utile, comme le plus difficile de l'antiquité latine.

Je suis, &c.

Paris, ce 13 avril 1779.

LETTRE II.

Les Panaches ou les Coëffures à la mode; comédie en un acte. A Paris, chez Desnos, *libraire-géographe, rue Saint-Jacques, au globe.*

CE titre seul, Monsieur, annonce assez au lecteur que cette comédie est une critique des coëffures de nos jours. Le but moral que s'est proposé l'auteur est sans doute de corriger nos petites maîtresses emplumées par la peinture de leurs ridicules; voyons s'il peut se flatter de quelque succès dans cette entreprise délicate.

Persuadé vraisemblablement qu'il faut s'attacher à plaire sur-tout par les détails, & ne présenter qu'une intrigue simple, l'anonyme a conduit sa pièce selon ses principes. Un coëffeur, énorgueilli de sa vogue, prétend marier sa fille à des hommes de la plus haute distinction; mais la jeune personne s'y refuse parce qu'un élève de son père a su gagner son

cœur. Cet élève a pour rival un marquis *d'Eſcroquille*, dont le nom peint aſſez le caractère. Cet aventurier eſt heureuſement reconnu & congédié. L'élève au reſte a dans ces entrefaites, trouvé le ſecret d'engager les pratiques de ſon maître à ne payer ce dernier qu'autant qu'il voudra bien lui donner ſa fille, & l'intérêt dénoue la langue du père qui couronne les vœux des deux amans.

Tel eſt à peu près, Monſieur, le fonds de cette comédie, puiſque l'auteur veut que ç'en ſoit une : ſi vous êtes jaloux de connoître la manière dont s'expriment les perſonnages ; je vais extraire de la pièce ce qui peut, à cet égard, flatter le plus votre curioſité. Les noms, d'abord, ne vous donneront peut-être pas une grande idée de tout ce monde-là, ſur-tout lorſque vous ſaurez que le héros de la pièce ſe nomme *Duppefort*, que les héroïnes ſont meſdemoiſelles *Deſchaleurs*, *Gruge-ſot*, *Deſſalée*, la comteſſe *Pille-Buſe*, & la marquiſe de *Trompoiſon* ; mais auſſi ſerez-vous dédommagé par les *phraſes* que leur prête l'auteur.

Madame *Duppefort* demande à *Juſtine* ſa fille, ſi elle aime toujours l'élève de ſon mari;

JUSTINE.

La tendreſſe ne s'ôte pas du cœur comme un bonnet de deſſus la tête.

Cette réponſe fâche Madame *Duppefort* juſqu'à un certain point; elle met ſous les yeux de ſa fille tous les tréſors qu'ils ont amaſſés. Elle lui oppoſe enſuite les difficultés qui ſurviendront de la part de ſon mari, *qui eſt ſi fou*, dit-elle, *qu'il ne marche plus que la tête en l'air pour regarder la région éthérée.*

M. *Duppefort* qui paroît dans la ſcène ſuivante, confirme aſſez le diſcours de ſa femme; car, à la ſeule propoſition de ſon élève pour gendre, il s'écrie: *vous me propoſez un novice qui n'a ni naiſſance ni bien, tandis que je plâne dans la moyenne région de l'air.* Quel homme que ce M. *Duppefort*! il pourroit dire comme *Soſie*:

Peſte! où prend mon eſprit toutes ces gentil-

leſſes?

Vous concevez bien, Monſieur, qu'on n'a pas de ſoi une ſi haute idée, ſans qu'elle ſoit au moins juſtifiée par une vogue très-brillante. Vous allez juger de celle de M. *Duppefort* par les viſites qu'elle lui procure. A peine eſt-il ſeul ſur la ſcène, qu'il voit arriver Mademoiſelle *Deſſalée*, qui, craignant l'injure que le temps peut faire à ſes appas, prie l'honnête coëffeur de lui chercher un mari. Au reſte, elle ne lui cache aucune des intrigues de ſa vie. *J'ai eu*, dit-elle, *ſucceſſivement deux bons bourgeois, l'un financier, l'autre, marguillier de ſa paroiſſe. Ils ne venoient chez moi qu'à la brune*, &c. &c. Je vous fais grace du reſte, Monſieur, car j'aime à me rappeller ces vers de *Boileau*:

Le latin dans les mots brave l'honnêteté;
Mais le lecteur françois veut être reſpecté.

A cette nymphe ſurannée ſuccède Mademoiſelle *Deſchaleurs* qui vient commander une coëffure pour une de ſes amies. On a tout lieu de croire qu'elle a du pouvoir ſur l'eſprit de M. *Duppefort*; car celui-ci lui dit: *je*

penſerai à vous, & j'eſpère parcourir toutes les formes que la géométrie peut adminiſtrer, l'octogone, le pentagone, l'exagone ſont dans mes projets, & je pourrai vous donner la ſemaine prochaine, un chef-d'œuvre de trigonométrie, &c. Je ne m'arrêterai point à vous faire admirer les connoiſſances ſublimes de cet *artiſte-ouvrier* : vous n'avez pas ſurement lu cette réponſe ſans étonnement.

Hâtons-nous, Monſieur, d'arriver à la ſcène où paroît l'amant de *Juſtine*, M. *Montenlair ;* l'auteur qui paroît attacher beaucoup de prétention à ces noms caractériſtiques, & qui juſqu'ici avoit fait preuve de fécondité par cette création nouvelle, s'abaiſſe juſqu'à piller M. *Sédaine* ; *Montenlair*, eſt viſiblement la même choſe que *Montauciel* dans *le Déſerteur*. Il faut que le chantre des *panaches* imagine un autre nom s'il veut être regardé comme un écrivain parfaitement original. Revenons à M. *de Montenlair*. Ravi de trouver ſon maître ſeul, il ſe prépare à l'entretenir de ſon mariage, mais, par une maladreſſe in-

croyable, il prévient ſon maître qu'en vain il a couru chez Meſdemoiſelles *Deſloques*, *Lubriquet*, *Pomponet*, *Rudéchiſne*, *Furfuret*, &c. &c. qu'il n'a pu recevoir d'elles aucun payement. Cette nouvelle, comme vous devez bien le croire, indiſpoſe M. *Duppefort*, qui reçoit fort mal enſuite les propoſitions de ſon élève à qui il tourne le dos. Ne blâmons pourtant point l'auteur ſur cette maladreſſe; elle étoit néceſſaire pour amener le dénouement dont je vous ai parlé plus haut; ce ſtratagème réuſſit en effet; car dans la crainte de perdre le fruit de ſes travaux, M. *Duppefort* conſent au mariage de ſa fille avec *Montenlair*. Sa femme d'ailleurs l'y détermine par cette maxime profonde & ſenſée, *qu'il eſt ridicule d'allier une tête trop haut montée avec des talons trop plats*.

Je n'ai point voulu m'appéſantir, Monſieur, ſur cette pièce, qui eſt du plus mauvais ton & du genre le plus pitoyable; le ſtyle en eſt entièrement conforme au nom des perſonnages, & l'on ne ſauroit trop regretter que de pareilles platitudes voyent le jour; on

pourroit au moins les tolérer si elles n'étoient que mal écrites, mais

C'est là leur moindre défaut.

Je suis, &c.

Paris, ce 15 avril 1779.

LETTRE III.

Œuvres complettes de M. Palissot, *tome septième, contenant le triomphe de* Sophocle, *& divers mêlanges. A Paris, chez* Bastien, *libraire, rue des Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain; in-8° de 400 pages.*

C'est donc en vain que nous avons charitablement averti M. *Palissot* que le temps de la gloire étoit passé pour lui, que sa muse précoce & *déjà célèbre*, si on l'en croit, *à l'âge de dix ans*, devoit, après dix lustres de fécondité, se ressentir des infirmités de la vieillesse; en vain nous lui avons crié:

Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant.

Sourd à tous nos conseils, emporté par l'impétuosité d'un amour-propre effréné, & peut-être cruellement trompé par les éloges perfides de quelques faux amis, il ne cesse de fatiguer la presse & le public par ses foibles & tristes productions. Déjà dans une massive collection il avoit rassemblé tout ce qui étoit échappé depuis trente ans à sa plume malheureusement féconde; persuadé que tout ce qui le regarde doit inspirer un intérêt bien vif, & tout ce qu'il pense, une admiration générale, il n'avoit laissé ignorer aucune de ses actions & de ses pensées; malgré l'insensibilité du public, qui ne se fût peut-être pas douté de l'existence de ce riche dépôt, si nous n'avions pris soin de le lui faire connoître, M. *Palissot* veut encore gratifier ce public ingrat des *derniers* efforts de sa muse expirante. Ce sont ici comme les dernières convulsions d'un vieillard orgueilleux qui aspiroit à l'immortalité;

& qui ſe débat contre l'oubli & le néant où il ſent qu'il va s'engloutir & ſe perdre. Peut-être devrois-je reſpecter ce délire de l'amour-propre; j'ai cru cependant que n'étant pas ſans remède, il ſeroit plus à propos d'arrêter par une forte doſe de ridicule cette phrénéſie ſi funeſte à la gloire de la littérature Françoiſe. Quelle idée, en effet, les étrangers & nos neveux ſe formeront-ils de l'état des lettres parmi nous, quand ils verront que dans ce déluge d'ouvrages dont nous ſommes inondés, il s'en trouve ſi peu qui ſoient dignes de ſurnager & d'échapper à l'oubli. Tandis qu'un *Horace*, un *Virgile*, un *Boileau* n'ont oſé ſe préſenter à la poſtérité qu'avec un petit volume, d'où vient que l'on voit un *Marmontel*, un *la Harpe*, un *Paliſſot*, péſamment chargés, vouloir parcourir la carrière de la gloire; *rarement*, diſoit *Voltaire* lui-même, *on arrive à l'immortalité avec un ſi gros bagage*. Au lieu de s'occuper à polir & à perfectionner leurs ouvrages, nos littérateurs actuels ne s'attachent qu'à groſſir leur collection

& à entaſſer des volumes ; beaucoup de fécondité & point de véritables richeſſes ; des éditions volumineuſes & point de gloire ; voilà ce qui caractériſe notre littérature actuelle ; le volume que M. *Paliſſot* vient de publier fournit ſur-tout un triſte exemple de cette démangeaiſon, de cette intempérance, de cette fureur aveugle qu'ont les auteurs modernes pour le nombre de volumes. Rien de ſi chétif, de ſi miſérable que le recueil des pièces contenues dans ce ſupplément du génie de M. *Paliſſot*. Je vais ſimplement vous en faire une eſpèce d'inventaire, ſans y ajouter preſqu'aucune réflexion, l'ouvrage n'en mérite pas la peine.

D'abord on voit reparoître cette prétendue comédie intitulée, *triomphe de Sophocle*, (brillant début !) dont je vous ai parlé l'année dernière*, que les comédiens, malgré le deſir qu'ils avoient de flatter *Voltaire*, n'ont oſé ſe charger de repréſenter, dans la

* Voyez l'*Année Littéraire*, tom. III, pag. 128.

crainte du ſifflet vengeur, eux cependant qui ont reçu avec tranſport *les Muſes rivales**. M. *Paliſſot* néanmoins,

* M. *de la Harpe* s'eſt plaint amèrement à MM. les auteurs du *Journal de Paris*, de ce qu'eux & moi avions eu l'audace de ne pas admirer *les Muſes rivales*. Quoi! diſoit-il, un *Sautreau*, un *Fréron oſent critiquer une pièce pour laquelle l'Académie en corps m'a décerné des actions de graces, comme étant un chef-d'œuvre qui l'honore à jamais*. *Boileau* répondroit,

L'Académie en corps aura beau le prôner,
Le public révolté s'obſtine à le berner.

Mais moi, je ſuis plus reſpectueux, & je réponds que ce n'eſt point l'*Académie en corps*, mais ſeulement ſept à huit des membres de l'Académie qui ont formé cette délibération; qu'il eſt tout naturel que MM. *d'Alembert*, *Marmontel*, &c. qui ſont ſans ceſſe pourſuivis par les ſifflets, aient cherché à conſoler de ces diſgraces communes un confrère, qui, ſeul, lutte en leur faveur contre l'opinion publique; que c'eſt plutôt la hardieſſe avec laquelle M. *de la Harpe* a oſé défier *Voltaire* qui lui a mérité de la part de M. *d'Alembert* des actions de graces, que la beauté de ſa pièce; qu'au reſte ce n'eſt point l'autorité de cinq ou ſix perſonnes qui doit décider en pareille matière, mais un examen réfléchi. J'ai fait une trentaine de pages de critiques ſur cette

dans une *observation essentielle* qu'il a mise à la suite de cette pièce, assure *qu'elle eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre.* Sans doute vous croyez que tout Paris vint le complimenter sur ce petit chef-d'œuvre; non. *Elle eut l'honneur réservé à tous les bons ouvrages, celui d'exciter l'animosité obscure de quelques-uns de nos écrivains dévoués à l'opprobre.* Voilà le seul succès dont M. *Palissot* puisse se flatter, & qui le rend si fier. C'est assurément se contenter de peu de chose. Pour augmenter encore l'intérêt que doit exciter cette pièce, M. *Palissot* y a joint toutes les lettres qu'il a écrites à ce sujet à M. *Voltaire*, à Madame *Denys*, à M. *d'Alembert*, à M. *de Villette*, au sublime M. *de la Harpe*, à *un comte* en l'air, & les réponses qu'il en a reçues, toutes choses très-intéressantes pour le public & pour la postérité.

petite pièce; y en a-t-il une seule qui ne soit pas juste, qu'on me la montre; je n'ai cependant encore pu faire que la moitié des critiques qui s'offroient à mon esprit. Une si courte pièce peut-elle être estimable quand elle fourmille d'un si grand nombre de défauts grossiers,

A la ſuite du *triomphe de Sophocle* & des pièces relatives, vient l'éloge de *Voltaire*, dont je vous ai auſſi parlé *, autre monument de flatterie, qui cependant n'a pas plus contenté les partiſans de *Voltaire* que les gens de goût. Les louanges exceſſives du panégyriſte n'ont jamais pu ſatisfaire les mânes du héros inſatiable d'encens, ni le zèle de ſes fanatiques adorateurs ; M. *Paliſſot* a oſé parler de *foibleſſes*, & dès-lors cet ouvrage eſt à l'*index* de la philoſophie, quoiqu'il n'ait été entrepris que pour ſa gloire.

Cet *Eloge de Voltaire* eſt accompagné, comme le *Triomphe de Sophocle*, de pluſieurs *lettres d'envoi*. Il y en a une qui renferme une penſée très-plaiſante & qui peut vous donner une juſte idée du génie philoſophique de M. *Paliſſot*. Il parle des *foibleſſes* de *Voltaire*. » Ces foibleſſes, dit-il, ſe » montroient plus naïvement encore » ſur la fin de ſa vie que dans ſa jeu» neſſe. Je ne ſais ſi vous penſez

* Voyez l'Année Littéraire, 1778, tom. VII, pag. 145 & ſuivantes.

» comme

» comme moi ; mais il me ſemble que » ce tribut payé à l'humanité par un » vieillard, d'ailleurs reſpectable, de» voit plutôt inſpirer un ſentiment » de bienveillance que d'aigreur. C'eſt » ainſi que les caprices des enfans, » loin de déplaire, ſont regardés au » contraire comme un agrément de » leur âge ..... qui ſait même ſi, » aux yeux des intelligences ſupé» rieures, les foibleſſes de l'humanité » ne ſeroient pas auſſi les graces de » l'eſpèce humaine, & ſi nos plus » grands hommes ne ſeroient pas, à » peu près, à leur égard, ce que les » enfans ſont au nôtre ? *Nos meilleures » têtes ne pourroient-elles pas être regar» dées comme des jouets de la Providence ?* » Cette idée, *qui me paroît aſſez philo» ſophique*, auroit du moins de quoi » déſarmer l'envie ». En effet, Monſieur, je ne connois rien de ſi propre qu'une pareille idée, à inſpirer ce ſentiment de pitié qui fait tomber les armes des mains. Ainſi, ſuivant M. *Paliſſot*, *Cicéron*, *Virgile*, *Boſſuet*, *d'Agueſſeau*, *Colbert*, *Newton*, *Deſcartes*, & tous les grands hommes

de l'univers entier n'étoient qu'autant de POUPÉES que l'Éternel a crées ſucceſſivement & parées d'attributs divers pour charmer ſa ſolitude & ſes ennuis! Et voilà ce qu'on appelle une idée très-philoſophique! Combien donc le *ſolitaire d'Argenteuil* n'a-t-il pas dû ſervir lui-même de *jouet à la Providence*, lui, vrai caméléon, qui, tour à tour ennemi & partiſan de la philoſophie moderne, vil flatteur de ſes chefs les plus audacieux, & cenſeur outré des ſubalternes moins dangereux; d'abord ſoldat courageux, aujourd'hui déſerteur du parti anti-philoſophique, ſe voit également baffoué de tous les partis?

Après l'éloge de *Voltaire*, la ſeule pièce de ce volume dont on puiſſe ſupporter la lecture, on lit un prétendu éloge de *Rouſſeau*, qui n'eſt, dans le fait, qu'une véritable, mais plate ſatyre, où le citoyen de Genève qui n'a point laiſſé de ſectateurs, eſt ſans ceſſe immolé au philoſophe de *Fernex* dont M. *Paliſſot* encenſe la ſtatue, dans l'eſpoir chimérique d'obtenir le pardon des outrages qu'il a

faits aux adorateurs fanatiques du grand lama de la philoſophie. Cet éloge de *Rouſſeau* eſt d'ailleurs vague & ſuperficiel, & ne renferme rien qui ſoit digne d'être cité.

Vous porterez le même jugement d'un éloge de *Greſſet* que M. *Paliſſot* avoit déjà fait imprimer dans le *Nécrologe* de l'année 1777, & qu'il reproduit ici, dans la crainte que ce petit chef-d'œuvre ne ſoit perdu pour la poſtérité.

Dans ce même *Nécrologe* l'auteur avoit auſſi débité quatre pages ſur le père *Courrayer*, qu'il avoit décorées du titre faſtueux d'*éloge*. Le *Journal de Paris* & l'*Année littéraire* avoient eu l'audace de tourner en ridicule ce maigre éloge qui contenoit à peu près autant d'abſurdités que de phraſes; M. *Paliſſot*, pour faire enrager ſes critiques, l'enregiſtre de nouveau dans ſon immortelle collection, mais ſimplement ſous le titre modeſte de *notice*? » Nous n'attachions pas, dit-il, dans un avertiſſement très-néceſſaire, » une grande importance » à cette notice, pour laquelle nou

» avons manqué de renſeignemens ;
» mais les inepties qu'elle a fait dire à
» quelques écrivains folliculaires, &
» leur acharnement à y revenir, nous
» porteroient à croire qu'elle a véri-
» tablement quelque mérite ; c'eſt ce
» qui nous engage à la conſerver ». Si nous avions eu l'injuſtice de louer cette chétive production, M. *Paliſſot* l'auroit ſacrifiée ; mais parce que nous avons été ſincères, c'eſt le public qu'il punit en l'aſſommant une ſeconde fois de cette inſipide *notice*. Au reſte le public a toujours prêt un moyen de vengeance, moyen ſûr d'échapper à l'ennui, dont il fera ſûrement uſage en cette occaſion.

Après tous ces ouvrages importans, l'auteur a fait imprimer une vingtaine de lettres qu'il dit avoir écrites à des inconnus, & qu'il croit fort néceſſaire de léguer à la poſtérité ou à la beurrière. La plus importante de ces miſſives concerne *quelques ſatyriques modernes*. Voulez-vous voir avec quelle douceur, quelle politeſſe, quelle délicateſſe M. *Paliſſot* traite ces pauvres *Ariſtarques* ? Ecoutez,

» Vous avez vu quelquefois, Monſieur, » dans les premières cours de nos maiſons de campagne, un gros dogue, » armé d'un gorgerin de fer, s'élançant tout à coup hors de ſa loge & » effrayant les paſſans de ſa rage, heureuſement impuiſſante, parce que » l'animal fougueux, ne ſauroit briſer » ſa chaîne ». C'eſt, à ce qu'aſſure M. *Paliſſot*, le portrait fidèle de tous les auteurs qui n'admirent point ſa proſe & ſes vers. C'eſt de pareilles gentilleſſes qu'eſt remplie une grande partie de ce volume.

Dans une autre lettre, l'auteur feint d'écrire à un ami pour lui envoyer une petite chanſonnette qu'il avoit faite pour ſa ſociété. Voici le début de cette lettre charmante. » Que trouvez-vous donc *de ſi ſurprenant*, Monſieur, dans le récit qu'on » vous a fait de nos petites fêtes?... » Croyez que c'eſt bien moi-même, » oui, moi-même, qui ai chanté dernièrement toute ma ſociété ». En vérité cet ami avoit bien mauvaiſe idée de M. *Paliſſot* s'il ne le croyoit pas capable de chanter dans un ſouper

ſa femme, ſa fille, & deux de leurs amies. Pour moi, ce que je trouve de *ſi ſurprenant*, c'eſt que M. *Paliſſot* vienne ennuyer le public de ces *bagatelles*, qui devoient reſter enſevelies dans le ſecret de ſa famille. L'auteur continue ainſi. » Vous me demandez » ces bagatelles qui pourront avoir » quelque prix pour vous, parce que » vous *connoiſſez les maſques* ». Mais le public qui ne les connoît guères, étoit fort peu curieux de ſavoir les fades galanteries que leur débite M. *Paliſſot*. Je crois par exemple qu'il pouvoit ſe diſpenſer d'apprendre au public qu'il avoit chanté à Madame *M**. le couplet ſuivant:

Douce amitié, ſi pour ſécher nos larmes
Tu deſcendois du céleſte ſéjour,
N'emprunte point le carquois de l'amour;
Mais d'*Aglaé* la candeur & les charmes.

Et cet autre à ſa fille:

Sur mon printemps, ô *Fannie*, ô ma fille!
Tes jeunes mains ont ſémé tant de fleurs!
De mon hiver fais encore les douceurs,
Et ſois toujours l'honneur de ma famille.

Il devoit sur-tout dérober au public une épitre qu'il appelle *badine*, & qui n'est que niaise, adressée à Madame *Palissot*, par lui-même sans doute. L'auteur s'y plaint de ce que *les yeux de sa dame l'oublient sous des pavots ingrats*; de ce qu'*en vain il a conjuré l'amour d'entrouvrir à ses yeux l'importune* JALOUSIE de sa dame; de ce que

. . . . Son indifférence au sommeil obstinée,
Dormit à ses dépens la grasse matinée;

Il se plaint de ce qu'en vain il a

Sous le voile peu sûr d'un léger parasol,
Que battoit l'orageuse pluie,
Charmé d'un nom si doux sa guittarre attendrie.

Charmer une guittarre d'un nom! Apparemment qu'il chantoit à sa guittarre le nom de Madame *Pa*..... Cela est du dernier galant. N'êtes-vous pas aussi charmé du style de cette épitre?

Il se plaint sur-tout en style de feu

De ces noirs aquilons qui soufflant la tempête,
Versoient à flots pressés des torrens sur sa tête,

Et lui juroient, *sur cet horrible ton*,
D'accompagner son triste *Phaëton*.

Ne voilà-t-il pas une pièce bien importante & bien digne d'être transmise à la postérité ? J'en crois auteur M. *Palissot* lui-même, parce qu'on y retrouve tous ses sentimens sur les auteurs modernes, son acharnement contre M. *d'Arnaud* son ancien ami, sa fureur contre M. *Marmontel* qui ne lui a fait, ni à lui, ni à personne, d'autre mal que de l'ennuyer quelquefois; ses diatribes ordinaires contre l'Académie, qui ne s'empresse pas de l'accueillir malgré les humiliations auxquelles il s'est soumis pour expier les attentats de sa jeunesse; tout son fiel versé sur *l'ennuyeuse infamie des Journaux*, qui tous s'accordent à trouver insipides, sur-tout les dernières productions de cet auteur précoce. Mais quand M. *Palissot* ne seroit pas l'auteur de cette pièce, & d'une douzaine d'autres semblables, qu'il a insérées dans ce volume, productions bâtardes, que personne n'ose avouer, il est responsable au public de l'ennui

qu'elles peuvent cauſer ; à quoi donc en eſt-il réduit, ſi pour enfler ſa collection, il eſt obligé d'enlever de ſi chétives dépouilles ?

Mais un abus de la preſſe, contre lequel on ne peut aſſez réclamer, c'eſt la hardieſſe qu'a eue M. *Paliſſot* de redonner au public tous les articles qu'il avoit fournis à un certain Journal ſoi-diſant François, (vous en ſouvient-il encore ?) entrepris, dit-il, par ordre du gouvernement, mais abandonné par ordre du goût. Cependant il n'a point oſé nommer l'heureux Journal qui fut dépoſitaire de ces chef-d'œuvres de critique. On pourroit être tenté de croire qu'il a craint que ce nom ſi injuſtement décrié ne fit à ſon tour autant de tort au ſuccès de *ſes obſervations critiques*, que les obſervations critiques en avoient fait au ſuccès du journal. Mais ce ſeroit mal connoître M. *Paliſſot* ; il eſt perſuadé que les articles qu'il a fournis étoient des modèles de critique & de goût, & que ſi les lecteurs ne lui euſſent pas entièrement manqué après un an, *ſon ravail pouvoit*

être d'une grande utilité, & arrêter notre littérature sur le penchant de sa ruine. Quel malheur que ce public imbécille ait pris un dégoût si subit, une répugnance si invincible pour les charmans articles de M. *Palissot*. Il faut espérer que ces observations critiques seront plus heureuses dans la collection des œuvres de M. *Palissot*. Il faut espérer qu'elles trouveront des lecteurs, aujourd'hui qu'elles sont dégagées de tout ce qui pouvoit les obscurcir, aujourd'hui qu'elles brillent d'un éclat pur & sans nuages; & sans doute elles produiront l'heureuse révolution que l'auteur en attendoit, & qu'il eût opérée déjà si la mauvaise humeur du public ne l'avoit détourné de cette brillante carrière; si, malgré l'ardeur * avec laquelle il se proposoit de combattre pour la

* Qu'on se rappelle cet avis inséré dans le premier N° du Journal François 1778 : *Des personnes intéressées à notre retraite ont annoncé que nous abandonnions la partie, nous prévenons que nous continuerons* TANT QU'IL NOUS RESTE A QUELQU'ESPÉRANCE d'avoir des lecteurs.

cause du goût, une désertion générale ne l'avoit, au plus fort de la mêlée, forcé de mettre bas les armes.

Voilà, Monsieur, la liste exacte des pièces contenues dans ce volume. Je me suis contenté de vous en donner une simple nomenclature ; il ne s'y trouve en effet pas une seule phrase, une seule pensée digne d'être citée, sue & conservée, si vous en exceptez l'éloge de *Voltaire* que nous avons analysé déjà, & qui, tout froid, tout superficiel qu'il est, mérite cependant quelqu'éloge pour la clarté, la pureté, l'élégance du style, & même pour la sagesse & l'impartialité avec laquelle le panégyriste a quelquefois traité un sujet si délicat, quoique dans d'autres endroits il se livre à un enthousiasme excessif, & d'autant plus ridicule qu'il paroît factice & de commande.

C'est ici sans doute le dernier des travaux de cet *Hercule* littéraire ; je lui souhaite un plein repos, & ne cesserai de l'exhorter à réserver pour les habitans d'Argenteuil ces misérables bagatelles, qui ne peuvent intéresser

perſonne ; & s'il n'a que de pareilles productions à nous offrir, je lui conſeille de ne plus quitter la retraite paiſible, l'heureuſe obſcurité où il dit qu'il vient de s'enfoncer ; il doit être très-perſuadé qu'il eſt plus doux de fouler *l'herbette avec Liſette** que de s'expoſer aux traits de la critique, & plus aiſé de *chanter Fannie* ou de *charmer ſa propre guittarre* que de ſatisfaire le goût difficile d'un public gâté par *Molière*.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 17 avril 1779.

* Expreſſion de la *pudique* Dunciade.

LETTRE IV.

Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules ; première partie, par M. Regnier, *docteur de la faculté de théologie de Paris. A Paris, chez* Nyon, *rue Saint-Jean-de-Beauvais ;* Berton, *rue Saint-Victor ; &* Crapart, *place Saint-Michel : à Lyon, chez les frères* Periſſe, *imprimeur-libraire, rue Mercière, 1778 ; 2 vol. in-12, avec cette épigraphe :*

Videte ne quis vos decipiat per philoſophiam & inanem fallaciam. Ad Coloſſ. c. 2, v. 8.

» Prenez garde que perſonne ne vous ſur-» prenne par la *philoſophie*, & par des raiſon-» nemens vains & trompeurs ». *Sacy.*

CES deux volumes, qui compoſent la première partie de l'ouvrage, contiennent d'abord une excellente expoſition des vérités fondamentales & préliminaires qu'il faut néceſſairement établir avant d'en venir à la révéla-

tion. La seconde partie renfermera les principales preuves de la religion chrétienne, & les réponses aux difficultés que lui opposent les incrédules. Tel est le plan général de l'auteur. La première partie qui nous occupe est divisée en sept sections, toutes également intéressantes. Il s'agit dans la première de l'*existence de Dieu*, thèse toujours étonnante, & dont le seul énoncé présente à l'esprit cette réflexion aussi vraie que simple : Quoi! dans un état catholique & dans le siècle de lumières, dans ce siècle au moins qui se pare, sous le nom de philosophie, du masque de la sagesse ou de la raison, on en est réduit à prouver l'existence de Dieu ? Le dix-huitième siècle sera donc distingué de tous les autres siècles, des temps même du paganisme, par l'incrédulité la plus absolue, par le plus audacieux athéisme, par le matérialisme enfin le plus insoutenable, le plus absurde ; & c'est à de pareils caractères que le *siècle philosophique* est marqué? Voilà ce qui doit paroître incroyable, ou parce que l'on n'a

point d'idées des ravages & des funeſtes progrès qu'a faits par-tout l'incrédulité, ou parce qu'on ne voit tout le mal qu'elle a déjà produit ſous nos yeux, que dans un point d'éloignement qui ſemble en effacer les traces. Les défenſeurs de la religion ſont donc obligés aujourd'hui de remonter juſqu'aux premiers élémens de toute moralité ; l'obſtination des incrédules exige abſolûment qu'on leur prouve qu'il eſt un Dieu, dont tout ce qui exiſte dans la nature des choſes, ainſi que les ſeuls êtres capables d'en avoir le ſentiment & l'idée, eſt néceſſairement l'ouvrage. C'eſt ce que l'auteur, après avoir expoſé les dogmes affreux de l'athéiſme établit très-philoſophiquement de la manière la plus lumineuſe & la plus ſenſible. Il produit enſuite les principales objections des incrédules ſans les altérer, ni les affoiblir, & il les réfute avec toute la force de l'intelligence & du ſentiment réunis par la conviction.

Il eſt traité dans la ſeconde ſection de la différence néceſſaire du bien

& du mal moral, matière qui n'eſt devenue abſtraite & l'objet des diſcuſſions les plus captieuſes, que parce que l'orgueil humain veut ſoumettre à notre entendement des vérités immatérielles, dont il nous eût été bien plus utile de ſuivre ſimplement les impreſſions, que d'en pénétrer l'eſſence. On réſout ici les difficultés que les incrédules ont élevées à l'envi ſur cette importante diſtinction. La liberté de l'homme eſt l'objet de la troiſième ſection. Ce point de fait, dont les incrédules font une grande queſtion, qu'ils traitent toujours avec une complaiſance particulière, eſt proprement la cauſe des paſſions; car s'il n'y a point de liberté, l'homme quoiqu'il faſſe ne peut jamais être coupable; l'auteur réfute ſolidement les ſophiſmes de l'amour-propre qui a tant d'intérêt à nier cette liberté. La quatrième ſection met dans le plus beau jour la néceſſité, l'exiſtence perpétuelle, actuelle & ſenſible de la Providence dans l'ordre moral. Nier l'influence indiſpenſable de cette Providence dans l'ordre moral, c'eſt ſup-

poſer la plus abſurde inconſéquence qui puiſſe entrer dans la tête d'un philoſophe ; C'eſt dire non-ſeulement que le monde & l'homme ſont l'ouvrage du haſard, ou d'un principe matériel, également dénué d'intelligence, mais encore que ce même haſard ou ce même principe anomale, aveugle, gouverne tout, conduit tout, fait tout en vertu de certaines loix qu'il s'eſt lui-même preſcrites & qu'il ſuit aſſez conſtamment ſans pouvoir toutefois y être autrement aſſujetti, que par je ne ſais quelle contingence auſſi claire que tout le reſte du ſyſtême matériel. Ici, l'action & le concours perpétuel de la Providence ſont très-bien juſtifiés, tant du côté de Dieu, par la création qui n'a pu ſe faire ſans objet, que du côté de l'homme, qui n'a pas été doué d'intelligence & de connoiſſance, pour n'être mû que par les ſens comme les brutes, & n'avoir aucun rapport avec l'être infini dont tout lui donne l'idée. Le dogme de la Providence ainſi ſolidement démontré, & muni des meilleures preuves, ſoit métaphyſiques,

ſoit morales, comprend la ſolution des plus grandes difficultés que l'on y oppoſe. C'eſt par là que finit le premier tome. Le ſecond ouvre par les objections tirées, tant de la préſcience de Dieu, que du déſordre moral qu'on voit dans le monde. L'auteur, après les avoir diſcutées & vigoureuſement combattues, s'attache à juſtifier la ſainteté, la bonté, la ſageſſe & la juſtice de Dieu dans le gouvernement du monde & du genre humain. La ſeconde ſection fait voir la néceſſité d'une religion, prouvée par la néceſſité d'une Providence dans l'ordre moral, & par les rapports néceſſaires de l'homme avec Dieu, qui en font dépendre ſon bonheur, puis par ſes rapports avec la ſociété, & par les avantages qu'il en tire. Article intéreſſant & bien fait. De la néceſſité d'une religion, ſuit la néceſſité d'un culte extérieur; & ce culte a toujours été la pierre de ſcandale, des incrédules, ou plus exactement, des impies. Car, quoiqu'on ſe pare aujourd'hui d'incrédulité; il y a peu d'incrédules de bonne-foi ou de con-

viction, peu de vrais incrédules; mais ceux que gênent la foi, la religion, le culte, & les devoirs qu'ils imposent, les impies ſont en très-grand nombre, & ne ſe multiplient que trop. Les impies donc, pour ſe délivrer de tout ce qu'il y a de gênant pour eux dans le culte, cumulent ſans exception contre la religion même la plus pure les reproches uſés de ſuperſtion, de fanatiſme, d'inutilités, &c. &c. Mais par les ſolides réponſes que l'auteur fait à ces futiles reproches, on verra combien la cauſe qu'il défend eſt ſupérieure à celle de l'impiété, qui, ſous prétexte de vouloir éclairer ou détromper les hommes, ne plaide, comme on l'a déjà dit, que la cauſe des paſſions, des vices, &c. La ſixième ſection roule entièrement ſur la ſpiritualité de l'ame, & ſur ſon immortalité qui s'en déduit naturellement, comme une conſéquence abſolument néceſſaire. Cette matière remaniée tant de fois, eſt repriſe ici ſous des vues nouvelles; aucune des objections de l'impiété n'eſt omiſe, aucune n'eſt laiſſée ſans réponſe.

La septième & dernière section attaque & combat le philosophisme, c'est-à-dire, l'impiété masquée sous le nom de philosophie, dans le retranchement où elle s'obstine à tenir avec d'autant plus de confiance, qu'elle y est sans cesse fortifiée de tout ce que la raison mondaine & l'habile orateur des passions (l'amour des aises & des plaisirs) peuvent suggérer de sophismes, pour nous étourdir sur ce point. C'est de *l'indifférence en matière de religion*, qu'il est traité dans cet article. Ceci, comme on voit, va directement contre les maximes reçues chez la plupart des gens du monde, ou contre la liberté de penser dont ils composent leurs principes, & si commode en effet, au moins pour cette vie. L'auteur, dans tout ce morceau, loin de s'affoiblir, semble redoubler de raison, de force, pour ôter cette misérable ressource aux ennemis de toute religion. Telle est l'idée trop circonscrite que les bornes d'une simple notice nous permettent de donner ici de cet ouvrage capital, entrepris par ordre de la faculté de

théologie. Quand nous ajouterons que cet ouvrage eſt un des plus profonds, des plus déciſifs qui aient été faits depuis long-temps en faveur de la religion ; que le ſtyle en eſt noble, élégant, pur, clair & très-net, &c. Nous ne dirons rien que tous les lecteurs ne puiſſent aiſément remarquer. Ainſi cette première partie doit faire attendre impatiemment la ſeconde.

Je ſuis, &c.

QUERLON *.

Paris, ce 19 avril 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Nouvelles Obſervations ſur les Maladies vénériennes, par M. Fabre, *membre du collège de Chirurgie, profeſſeur royal des Ecoles, commiſſaire pour les extraits de l'Académie, &c.* in-8°. *de 124 pag. prix, 1 livres 4 ſols. A Paris*

* Cet article eſt véritablement de la main de ce critique judicieux & profond.

chez Didot *le jeune, libraira de la faculté de Médecine, quai des Auguſtins.*

Ces Obſervations nouvelles ſont un ſupplément au ſavant Traité de l'auteur ſur les mêmes maladies. Sa réputation eſt un sûr garant de la ſageſſe de ſes obſervations; & la bonne foi avec laquelle il révele les maladies qui ſont reſtées rébelles à ſes remèdes, doit encore donner au public, & aux gens de l'art, un nouveau degré de confiance pour les remèdes & les méthodes d'un praticien auſſi ſincère qu'éclairé. C'eſt aux maîtres de l'art qu'il appartient d'apprécier ces ſortes d'ouvrages, & M. *Louis*, ſi bon juge en pareille matière, certifie que les *nouvelles obſervations de M.* Fabre *ne peuvent qu'ajouter à la réputation* que s'eſt acquiſe ce profeſſeur célèbre de l'école de Chirurgie.

Tablettes hiſtoriques & chronologiques, où l'on voit d'un coup d'œil l'époque de la naiſſance & de la mort de tous les hommes célèbres que la France a produits; petit in-8°. *bien imprimé, ſur beau papier. A Amſterdam, & ſe trouve à*

Paris chez la veuve Ducheſne;
1 livre 10 ſols broché.

Tout bon citoyen doit reſſentir plaiſir ſecret de connoître les grat. hommes de ſa nation. Cette part. de notre hiſtoire, la plus intéreſſante & la plus curieuſe peut-être, exige une lecture aſſez étendue; & un tableau qui mettroit ſous les yeux du public les principales époques de cette hiſtoire, ſeroit précieux par ſon utilité. C'eſt ce qu'a exécuté l'auteur des Tablettes hiſtoriques & chronologiques; la manière qu'il a choiſie eſt très ingénieuſe. Il a diviſé chaque page en ſept colonnes. Dans la première il a mis le nom de la perſonne célèbre; dans la ſeconde la ville où elle eſt née; dans la troiſième la date de ſa naiſſance; dans la quatrième la ville où elle eſt morte; dans la cinquième la date de ſa mort; dans la ſixième ſon âge; dans la ſeptième enfin, les diverſes qualités qui caractériſoient ſa perſonne.

L'ouvrage eſt diviſé en quatre claſſes ou tables différentes. La première contient tous les gens de lettres,

philoſophes, poëtes, orateurs, littérateurs, hiſtoriens, &c. La ſeconde contient les rois, princes, miniſtres, guerriers, magiſtrats, prélats, &c. La troiſième tous les célèbres artiſtes, peintres, architectes, ſculpteurs, graveurs, &c. Dans la quatrième enfin ſont compris les auteurs vivans.

Cet ouvrage nous a paru utile à toutes les claſſes de citoyens. Les enfans y apprendront une partie de l'hiſtoire, en peu de temps & ſans l'apparence du travail. Les gens du monde pourront y avoir recours quand ils voudront connoître ſur-le-champ les grands hommes dont ils entendront parler, & les gens de lettres verront avec plaiſir un tableau qui leur rappelle les principales époques & qui réunit en un ſeul point, le réſultat d'une longue & vaſte lecture.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE V.

*Mélange de traductions de différens ouvrages Grecs, Latins & Anglois ſur des matières de politique, de littérature & d'hiſtoire, par l'auteur de la traduction d'*Eſchyle. *A Paris, chez* Nyon *l'ainé, rue Saint-Jean-de-Beauvais.*

On a remarqué, Monſieur, que les écrivains diſtingués & les hommes de génie qui ont ſoutenu dans ces jours de diſette & de ſtérilité, la gloire des lettres françoiſes, avoient ou dédaigné ou combattu cette prétendue philoſophie qui s'efforce de renverſer les principes du goût & les fondemens de la ſociété. *Rouſſeau*,

Deſtouches, *Crébillon*, *Greſſet*, *Piron*, n'étoient point philoſophes ; quels hommes la ſecte philoſophique a-t-elle à leur oppoſer ? J'excepte M. *de Voltaire*, qui pouvant s'illuſtrer par ſes ſeuls talens, a bien voulu devoir au fanatiſme d'un parti nombreux la moitié de ſa renommée ; mais cet homme extraordinaire mis à part, où ſont les grands écrivains qui ont paru ſous les auſpices de la philoſophie ? de quels chef-d'œuvres la philoſophie a-t-elle enrichi la littérature ? où ſont les poëtes & les orateurs philoſophes dont la réputation ne ſoit pas fondée ſur le mauvais goût du public, & ſur des innovations dangereuſes ? Ce ne ſont point là de vaines déclamations, ce ſont des faits qui prouvent évidemment que cette ſecte orgueilleuſe qui affecte dans la république des lettres un deſpotiſme ridicule, n'a été juſqu'ici, & ne ſera jamais compoſée que d'hommes médiocres, qui, par le clinquant, l'affectation & le manège, tâchent de ſuppléer au vrai talent qui leur manque. Le génie qui mépriſe ces

reſſources, & qui prend la nature pour guide, s'éloignera toujours du ton & des intrigues de ces charlatans littéraires, & toutes les fois qu'il expoſera un ouvrage plein de beautés grandes & ſolides, il écraſera ces faiſeurs d'épigrammes & de ſentences, ces penſeurs ſubtils, ces métaphyſiciens guindés qui ſéduiſent la nation par de vains preſtiges. Les ſuccès mérités de M. *le Franc* en ſont la preuve.

L'illuſtre auteur de *Didon*, ſi décrié par les philoſophes, tient un rang diſtingué dans la claſſe très-peu nombreuſe des écrivains, qui, par des productions immortelles, nous ont quelquefois retracé l'image du ſiècle de *Louis XIV*; ſi l'on a égard à l'excellence & à la perfection des ouvrages plutôt qu'à leur nombre, c'eſt à lui ſans contredit que le ſceptre de la littérature eſt dû depuis la mort de M. *de Voltaire*. Le public & tous les lecteurs éclairés lui donnent leurs ſuffrages d'une voix unanime. M. *d'Alembert* n'eſt appuyé que par les clameurs de la petite faction philoſo-

phique ; une pareille élection eſt tout à fait irrégulière ; & une belle ſcène de *Didon* eſt un titre plus légitime que tous les mêlanges, que tous les éloges faits & à faire par le ſecrétaire de l'Académie, & même que ſa préface du Dictionnaire encyclopédique. M. *le Franc* s'eſt fait applaudir dans le même genre que *Racine*. Son exemple a prouvé que ſi les modernes ont cherché à ſe frayer de nouvelles routes, ce n'étoit pas par l'impulſion d'un génie créateur, mais plutôt par le déſeſpoir d'atteindre dans la même carrière ceux qui les avoient précédés. Il n'a point provoqué par des ſentences, des coups de théâtre, & des ſituations forcées, les applaudiſſemens d'un parterre ignorant; comme *Racine*, il n'a eu beſoin pour émouvoir les ſpectateurs, que de leur préſenter le tableau fidèle de la nature, & des ſentimens du cœur humain; dans la poëſie lyrique, genre aujourd'hui preſque perdu, depuis qu'une froide philoſophie a éteint l'imagination, il s'eſt placé à côté de *Rouſſeau*, & a laiſſé bien loin derrière lui le philo-

ſophe *la Motte*. On retrouve dans le Voyage de Languedoc, les graces de *Chapelle* avec plus de correction & d'exactitude. Par un accord très-rare, M. *le Franc* a ſu réunir au mérite de la poëſie, celui de l'éloquence. Sa proſe n'eſt point relevée par un tour épigrammatique, & par le contraſte d'un ſtyle familier avec un ſujet noble, comme celle de *Fontenelle* & de M. *de Voltaire*; elle ſe ſoutient par une élégance naturelle & par des penſées toujours auſſi ſolides qu'agréables.

Ce qui diſtingue encore l'auteur de ces Mêlanges, des écrivains modernes les plus accrédités, c'eſt ſon érudition. Les ſavans qui s'attachent uniquement à la connoiſſance de l'antiquité, ne ſont pas plus verſés que lui dans la littérature ancienne. La langue des Grecs & des Romains lui eſt auſſi familière qu'elle l'étoit autrefois à *Boileau*, & à *Racine*; car c'eſt dans le commerce des anciens que ſe ſont formés les deux grands hommes qui ſont parmi nous les modèles du goût. Il n'eſt pas étonnant que M. *le Franc* qui a puiſé dans la même ſource, ait ſi

bien imité leur manière d'écrire. Le plus habile peintre ne travaille pas toujours d'après ſes propres idées, quelquefois il deſſine d'après l'antique & copie d'excellens originaux; ainſi le poëte qui a ſu peindre avec tant de chaleur & de vérité la paſſion malheureuſe de la reine de Carthage, qui a ſu tirer de ſa lyre des ſons dignes de *Pindare* & d'*Horace*, n'a pas dédaigné quelquefois d'aſſervir ſon génie juſqu'à le rendre l'interprête de celui des anciens; cet auteur ſi digne d'être traduit n'a pas cru s'avilir en devenant traducteur lui-même. C'eſt ainſi que le prince de l'éloquence latine avoit autrefois enrichi ſa langue des beautés de *Démoſthène* & d'*Eſchile*. De pareilles traductions ſont comme les copies faites par de grands maîtres, & qui ſont plus eſtimées que les originaux d'un peintre médiocre. Pour ſe bien pénétrer des idées d'un écrivain étranger, pour en tranſporter avec ſuccès dans un autre idiome tout l'eſprit & toute la force, il faut que le traducteur ait un génie preſqu'égal à celui de ſon modèle; voilà

pourquoi nous n'avons preſque point d'excellentes traductions ; c'eſt auſſi ce qui donne tant de prix à celles de M. *de Pompignan*, qui n'eſt jamais au-deſſous de l'original, & qui ſouvent l'embellit. *Eſchyle* le père de la tragédie, *Eſchyle*, dont le ſtyle obſcur & le langage antique ont fait le tourment des commentateurs, conſerve dans la verſion françoiſe toute ſa pompe & toute ſon énergie, mais il n'a plus ſa rudeſſe & ſon enflure choquante.

Dans les Mêlanges que je vous annonce, M. *le Franc* a ſaiſi avec beaucoup d'art la manière & le ton des différens auteurs qu'il traduit ; vous retrouverez tour à tour dans ſon ſtyle la préciſion & la fermeté de *Dion*, les graces légères & la gaîté facile de *Lucien*, l'élégance & les richeſſes poëtiques de *Rutilius*, la douceur & le pathétique de ſaint *Grégoire de Nazianze*. Le choix des morceaux, qui ſont tous excellens en eux-mêmes, & qui offrent une variété piquante, annonce le goût du traducteur. Y a-t-il rien de plus intéreſſant que le fonds des

discours d'*Agrippa* & de *Mécène* qui sont à la tête de ce recueil. Le maître du monde se réduira-t-il au rang de simple citoyen? Rome sera-t-elle libre ou asservie au joug d'un usurpateur? Telle est la question qu'il s'agit d'examiner; *Auguste* ne la proposa sans doute que par politique. Il étoit trop lâche pour s'exposer sans défense au ressentiment de tant de citoyens dont les proscriptions avoient désolé & ruiné les familles; aussi cruel, aussi ambitieux que *Sylla*, il étoit bien éloigné d'avoir la même grandeur d'ame. Le discours d'*Agrippa* qui lui conseille d'abdiquer l'empire, est celui d'un franc & généreux Romain qui ne respire que la liberté & ne veut vivre qu'avec des égaux. Soldat de fortune, élevé par ses talens militaires aux premiers honneurs, il sentoit qu'il étoit plus propre à briller dans une république qu'à ramper sous un maître. Peut-être craignoit-il que son mérite ne devînt suspect à un homme qui lui devoit trop pour n'être pas embarrassé de la reconnoissance. *Agrippa* avoit gagné la bataille

d'*Actium*; *Auguſte*, ſimple ſpectateur, en avoit recueilli le fruit. La préſence de ce grand capitaine devoit être pour le timide empereur un reproche continuel de ſa lâcheté & de ſa foibleſſe. Quelque fuſſent les motifs du gendre d'*Auguſte*, il oſa dire ſon avis ſur une matière ſi délicate avec une noble franchiſe. Les avantages du gouvernement républicain ſont très-bien expoſés dans ſon diſcours; mais il y confond ſans ceſſe la tyrannie avec le pouvoir monarchique; cette diſtinction étoit trop ſubtile pour un vieux guerrier blanchi ſous les armes, & toujours plus occupé de combats que de politique. Il eſt certain que Rome, dans l'état où elle ſe trouvoit alors, avoit beſoin d'un maître; devenue trop puiſſante pour une république, ſon deſtin étoit d'être accablée par ſes propres forces. Ses principaux citoyens étoient trop grands pour ſe réduire à l'égalité, & ſi *Auguſte* eut abdiqué, elle n'eût fait que changer de tyran.

Mécène, plus fin politique & courtiſan plus adroit, expoſe ces réflexions à *Auguſte*, & lui conſeille de retenir

l'empire ; ce chevalier Romain, énervé par la molleſſe, n'avoit ni les vertus, ni les talens qui procurent de la conſidération dans une république. Les agrémens & la délicateſſe de ſon eſprit convenoient mieux à une cour polie qu'aux aſſemblées du ſénat & du peuple ; vrai ſybarite, épicurien par tempérament & par ſyſtême, il préféroit la faveur d'un maître qui ne lui coûtoit que quelques flatteries, aux ſuffrages d'une nation libre, qu'il eût fallu mériter par des ſervices & des travaux pénibles. Son diſcours eſt un plan de gouvernement très-détaillé, rempli d'excellens préceptes & de maximes admirables ſur l'art de régner. Voici un endroit plein de grandeur & de nobleſſe. *Mécène* y exprime des ſentimens qu'on n'avoit pas lieu d'attendre d'un voluptueux & d'un efféminé, dont l'unique étude ſe bornoit à rafiner ſur le luxe & ſur les plaiſirs. » Rendez-vous illuſtre par » vos propres actions, ne ſouffrez » pas qu'on vous érige des ſtatues » d'or ni d'argent, ſimulacres vains » & diſpendieux que le temps détruit

» ou qu'une révolte abat ; que vos
» bienfaits gravent votre effigie dans
» les cœurs en traits ineffaçables &
» immortels. Permettez encore moins
» qu'on vous érige des temples. Ce
» seroit un argent perdu. Il vaut mieux
» le réserver pour des emplois néces-
» saires ; car ce n'est pas l'excès des
» impôts, c'est l'économie qui grossit
» les revenus du prince, & d'ailleurs
» ces sortes d'hommages ne servent
» de rien pour la réputation. La vertu
» peut rendre un homme égal aux
» dieux ; mais les hommes ne sont pas
» un dieu. Soyez humain, soyez juste,
» l'univers sera votre temple, les villes
» seront vos autels, tous les hommes
» des statues vivantes qui éterniseront
» votre mémoire. Qu'un méchant
» prince place tant qu'il voudra ses
» images dans toutes les villes, il n'en
» sera pas moins mépriſé ; ce sont des
» trophées de ses vices, des monu-
» mens de l'indignité de son règne ;
» plus ils seront durables, plus le sou-
» venir de son infamie se perpétuera
» parmi les hommes. Voulez-vous
» jouir enfin d'une véritable immor-

» talité ? profitez de mes conseils, & » par dessus toute chose, honorez la » divinité en tout temps, en tout lieu, » suivant le culte de nos pères, obli- » gez chacun de s'y conformer, haïs- » sez, punissez ceux qui s'efforceroient » de le détruire; vous le devez par » politique autant que par piété. Qui » mépriſe les dieux ne respecte rien; » tout changement dans la religion en » apporte aussi dans l'état : de là les » associations, les cabales, les com- » plots, dont l'effet est si redoutable » aux monarchies ».

Vous voyez, Monsieur, que les maximes de *Mécène* étoient fort éloignées de celles de nos modernes philosophes; ils ne l'accuseront pas, j'espère, de fanatisme ni d'imbécillité. C'étoit un courtisan poli, un homme de lettres, un grand ministre, & cependant il étoit intolérant, il regardoit la religion comme le fondement du bonheur public, & ceux qui voudroient la détruire comme des ennemis de la société & de l'état. » Les faux » philosophes, dit-il encore, ne sont » pas moins dangereux (que les ma-

» giciens & les impoſteurs publics),
» vous ne ſauriez trop vous en défier,
» car ne croyez pas, parce que vous
» avez éprouvé la ſageſſe & la pro-
» bité d'*Arius* & d'*Athénodore* que tous
» ceux qui ſe diſent philoſophes reſ-
» ſemblent à ceux là. Pluſieurs, ſous
» le maſque de la philoſophie, ont
» infiniment nui aux particuliers & à
» des nations entières ». Le traducteur long-temps en butte aux perſécutions & aux calomnies des faux philoſophes, & qui connoît mieux que perſonne leur eſprit & leur caractère, fait ſur les paroles de *Mécène* les réflexions ſuivantes qui ſont pleines de ſageſſe & de vérité. » Les philoſophes
» dont *Ménèce* parle ici n'étoient cer-
» tainement pas plus méchans ni plus
» dangéreux que d'autres philoſophes
» moins anciens. Ils ont beau crier que
» la philoſophie eſt un nom qui fait
» peur ; exclamations vuides de ſens
» & de vérité, on ne craint point la
» vraie philoſophie, on la reſpecte,
» on la chérit comme un préſent de
» Dieu, comme un rayon de ſa ſa-
» geſſe éternelle ; mais la philoſophie

» qui détruit le droit divin & naturel ;
» la philoſophie qui renverſe la reli-
» gion & corrompt les mœurs, qui
» ment, qui calomnie, qui inſulte la
» terre & le ciel ; cette philoſophie,
» dis-je, porte l'horreur & l'effroi dans
» tous les cœurs vertueux». Ce que M. *de Pompignan* écrit ici, il eût autrefois le courage de le dire, lorſque porté à l'Académie par les ſuffrages du public & le vœu de la nation plutôt que par le choix des académiciens, il les remercia, non pas en leur adreſſant des complimens fades, des éloges faux & dangereux, mais en leur faiſant entendre des vérités utiles. La noble hardieſſe, le zèle & la fermeté du nouvel académicien qui plaidoit avec l'éloquence du vrai génie, la cauſe de la vertu, de la raiſon & des mœurs, répandirent la conſternation dans la troupe philoſophique ; ils voyoient s'élever au milieu d'eux, & juſques dans leur ſein, un ennemi d'autant plus redoutable qu'il réuniſſoit la naiſſance, la fortune & les talens ; auſſi n'ont-ils rien épargné pour exterminer ce fléau de la ſecte ; mais

toujours ſupérieur à leurs baſſes intrigues, M. *le Franc* s'eſt enveloppé de ſa gloire & n'a oppoſé que le mépris aux clameurs impuiſſantes de la cabale.

L'enjouement & la gaîté des dialogues de *Lucien* ſuccèdent au ſérieux & à la gravité des diſcuſſions politiques de *Dion Caſſius*, & délaſſent agréablement le lecteur. Il n'y a peut-être pas dans toute l'antiquité d'écrivain plus amuſant que *Lucien*, par la variété des matières qu'il a traitées, par les ſaillies d'une imagination vive & brillante, par le tour piquant qu'il ſait donner à la morale, & par le ſel ingénieux dont il aſſaiſonne les matières les plus importantes de la philoſophie. Né à Samoſate, ſous l'empire de *Trajan*, deſtiné par ſes parens au métier de ſculpteur, entraîné vers les lettres par la nature & par un goût dominant, il exerça d'abord la profeſſion d'avocat, mais bientôt ennuyé des clameurs du barreau, il ſe livra à un genre d'éloquence plus naturel & plus conforme à ſon humeur; devenu rhéteur ambulant;

il parcourut les différentes villes de l'Asie mineure, de la Grèce, de l'Italie & des Gaules, charmant ses auditeurs dans tous les lieux où il passoit par l'élégance de son style, les graces de son esprit & la finesse de ses plaisanteries. Les extravagances de la mythologie, les rêveries & les absurdités des philosophes furent les objets principaux qui égayèrent sa verve comique. De son temps Rome & les provinces étoient pleines d'imposteurs qui, avec une longue barbe, un extérieur composé, & un jargon inintelligible, en imposoient aux grands & aux riches, & s'attiroient le respect de la multitude. A l'abri du manteau philosophique, ils se livroient impunément à toutes sortes de vices, ils s'énivroient à de bonnes tables en vantant la tempérance, & s'enrichissoient en prêchant la pauvreté. Ils n'avoient pas l'élégance, ni les graces de nos petits maîtres philosophes, ils ne déclamoient point contre la religion; à cela près, ils n'étoient pas moins ambitieux, moins avides & moins intriguans que ceux qui, s'introdui-

ſant aujourd'hui dans le monde ſous les auſpices de la philoſophie, & ſans autre talent que beaucoup d'adreſſe & d'impudence, ſe font une réputation, & parviennent à la fortune. *Lucien*, indigné de la baſſeſſe & plus encore des ſuccès de ces fourbes, ſaiſit l'arme du ridicule & les immola à la riſée publique. Conſidéré comme écrivain, il a de grands rapports avec *Ariſtophane*; c'eſt le même ſel, le même atticiſme, & le même ton de plaiſanterie. Le rhéteur de Samoſate eſt auſſi cauſtique, auſſi mordant, auſſi fertile en bons mots & en ſaillies que le poëte Athénien; il a l'imagination auſſi vive, auſſi libre & quelquefois auſſi bouffonne. Pluſieurs de ſes dialogues ſont de véritables comédies, où l'on trouve une fable & des ſituations très-piquantes. Comme *Ariſtophane*, il aime à parodier les grands écrivains, à traveſtir le ſublime; ſouvent il s'égaye aux dépens d'*Homère* & d'*Héſiode*, comme *Ariſtophane*, aux dépens d'*Eſchyle* & d'*Euripide*. Conſidéré comme philoſophe, *Lucien* paroît avoir quelque reſſemblance avec

Socrate ; comme lui, il rapporte toute la philoſophie à la morale ; comme lui, il prend un ton ſimple, naturel & familier pour débiter les plus importantes maximes. Auſſi fin, auſſi railleur que le maître de *Platon*, il emploie pour dévoiler les fourberies & les vices des philoſophes, cet agréable perſifflage dont *Socrate* ſe ſervoit avec tant d'art pour relever l'ignorance & le galimathias des ſophiſtes de ſon temps. Enfin, comme *Socrate*, *Lucien* ſe moque plutôt des idées des autres qu'il n'expoſe les ſiennes. Mais le philoſophe d'Athènes paroît bien plus modeſte, plus vertueux, plus humain ; chez lui l'ironie eſt douce, innocente & légère, elle n'annonce point dans celui qui en fait uſage de fiel & de malignité. *Lucien*, au contraire, eſt ſouvent plein de ſatires amères & de ſarcaſmes violens ; la haine & l'animoſité ſe montrent dans ſes plaiſanteries ; ſon badinage eſt méchant, & ſa gaîté cruelle ; lors même qu'il paroît ſe jouer & rire, il mord & déchire impitoyablement. Celui de tous les

modernes qui paroît avoir le mieux saisi le ton & le caractère de *Lucien*, c'est M. *de Voltaire* dans ses ouvrages philosophiques ; & cette conformité du chef des nouveaux philosophes avec l'ennemi des philosophes anciens est assez singulière. Mais une différence bien essentielle entre ces deux écrivains, c'est que *Lucien* n'a ri que de ce qui étoit vraiment ridicule, au lieu que M. *de Voltaire* s'est efforcé de tourner en ridicule ce qui est vraiment respectable. Les railleries de *Lucien* ont pour objet les fables du paganisme & les forfanteries de quelques charlatans ; les bons mots de M. *de Voltaire* attaquent les vérités d'une religion sainte, la réputation & les mœurs de ses ministres. C'est de *Lucien* que M. *de Voltaire* a emprunté le rare secret de travestir & de parodier en style burlesque les histoires de la Bible & les passages de l'écriture & des prophêtes. Mais les parodies de *Lucien* sont ingénieuses & piquantes, parce qu'elles font sentir & toucher au doigt les absurdités de la mythologie ; celles de M. *de Voltaire* sont triviales

& dégoûtantes, parce qu'elles avilissent & défigurent les idées nobles & vraîment ſublimes des livres ſaints, & qu'on y reconnoît évidemment l'impudence, la mauvaiſe foi & la malice de l'auteur.

Lucien, qui avoit emprunté de *Platon* l'art du dialogue, a mis autant de vérité que lui dans le langage de ſes interlocuteurs, a conſervé auſſi habilement leur caractère, & en même temps il a ſu jetter dans les entretiens plus de variété, de graces & d'intérêt. Chez *Platon*, les queſtions & les réponſes ſont trop courtes, trop ſèches & trop uniformes; ſes acteurs argumentent & diſputent ſouvent avec plus de ſubtilité que d'agrément. Chez *Lucien*, les converſations ſont plus vives, plus élégantes & plus enjouées, ce ſont autant de ſcènes comiques; il eſt vrai que les ſujets que *Platon* a traités ne lui permettoient guères d'orner davantage ſes dialogues. Ceux de *Lucien*, au contraire, roulent ſur les fictions les plus riantes que l'imagination des poëtes ait enfantées, & cette

matière eſt bien plus agréable & bien plus ſuſceptible d'embelliſſement que les idées creuſes & abſtraites du diſciple de *Socrate*.

Lucien a introduit dans ſes dialogues les dieux & les hommes, les vivans & les morts, les philoſophes & les courtiſannes, ſouvent même il a fait parler des êtres aliégoriques ; ce nombre prodigieux d'acteurs de toute eſpèce donne de la vie à ſon théâtre & attache le ſpectateur. M. *le Franc* a traduit les dialogues des divinités de la mer, dans leſquels *Lucien* a renfermé, avec beaucoup d'adreſſe, toutes les fables que les anciens poëtes ont imaginées ſur le compte de ces divinités ; il ſe plaît à rabaiſſer ces objets de la vénération du peuple, en leur prêtant un langage familier qui les rapproche des plus ſimples mortels. Dans le premier de ces dialogues, *Doris* & *Galatée*, nymphes de la mer de *Sicile*, parlent ſur le ton des nymphes du Palais royal ; elles ſe piquent & s'agacent mutuellement par ces railleries qui échappent naturellement à deux coquettes jalouſes &

rivales. *Doris* félicite *Galatée* sur la conquête qu'elle vient de faire du berger *Poliphéme*; elle insiste sur les charmes de ce galant dont le corps est velu comme celui d'un ours, & qui n'a qu'un œil au milieu du front. *Galatée* répond que s'il n'est pas beau, du moins il est très-noble, puisqu'il est fils de *Neptune*; qu'au reste, cet air sauvage & ce corps velu sont des beautés mâles, & qu'il voit aussi bien de son œil unique que s'il en avoit deux. Une apologie aussi vive paroît à *Doris* une preuve d'amour, & fournit une nouvelle matière à ses plaisanteries. *Galatée* perd patience & répond avec aigreur.

GALATÉE.

» Je n'ai assurément aucun goût pour lui, mais en vérité vos méchancetés m'excèdent; c'est l'envie qui vous fait parlerainsi. Vous n'avez pas oublié que *Polyphéme* faisant paître un jour ses troupeaux, & nous voyant du haut d'un rocher jouer ensemble sur le rivage au pied du mont Etna, il ne fixa ses regards que sur moi,

sans les arrêter un moment sur vous, ni sur les autres nymphes. Je lui parus sans doute la plus belle & la plus digne d'être aimée. Il n'eut pour vous que du mépris, c'est ce qui vous désespère.

DORIS.

J'avoue qu'il est flatteur d'être aimée d'un borgne & d'un gardeur de troupeaux, c'est un avantage qu'on ne peut trop t'envier ; mais enfin qu'a-t-il pu tant remarquer en toi, si ce n'est ta blancheur.....

GALATÉE.

Je serai aussi ridiculement blanche que vous voudrez ; mais j'ai un amant. Nommez-moi, toutes tant que vous êtes, un berger, un matelot, un batelier, qui vous ait dit un seul mot de galanterie. *Polipheme* est de plus un musicien du premier ordre.

DORIS.

Tais-toi, *Galatée*. Nous entendîmes l'autre jour la sérénade qu'il te donnoit. Déesse de Cythère ! nous crûmes

d'abord que c'étoit l'animal du bon *Silène*..... Plus il se passionnoit, plus nous éclations de rire, quelqu'effort que nous fissions pour nous retenir. *Echo*, qui répète tout, ne répéta ni chant, ni paroles, soit qu'elle fût effrayée de la voix rugissante de *Polyphême*, ou qu'elle eût honte de redire une chanson si barbare & si ridicule. Pour comble de gentillesse, le charmant berger portoit dans ses bras un petit ours velu comme lui ; tu ne dois pas être surprise, *Galatée*, qu'on t'envie un pareil amant.

GALATÉE.

Mais, vous, *Doris*, montrez-nous enfin le vôtre. Voyons un peu s'il est plus beau, s'il a la voix plus mélodieuse, s'il joue mieux de la lyre que *Polyphême*.

DORIS.

Je n'ai point d'amant, je ne me crois pas faite pour en avoir ; mais, toi, *Galatée*, garde ton cyclope, cet amant parfumé comme un bouc & qui

qui mange ſes hôtes. Adieu, puiſſe-tu l'aimer autant qu'il t'aime » !

Après avoir traveſti en courtiſannes les divinités de la mer, il ne faut pas être étonné de voir *Lucien* vendre les philoſophes comme des eſclaves dans le dialogue intitulé *les Philoſophes à l'encan.* C'eſt une fiction très-heureuſe & ſingulièrement comique, imaginée pour faire ſentir le ridicule des différentes ſectes & l'abſurdité de leurs dogmes. *Lucien* ſuppoſe que *Jupiter* voulant ſe débarraſſer des philoſophes, les met en vente, *Mercure* fait l'office de crieur, & appelle les marchands. Quand ils ſont arrivés, on leur produit tour à tour les chefs des différentes ſectes, afin qu'ils puiſſent les examiner & voir ceux qui leur conviennent. *Pythagore* paroît le premier; il expoſe au marchand qui l'interroge ſes principes ſur les nombres, ſur la métempſycoſe, ſur l'abſtinence de la chair, &c. Le marchand plein d'admiration pour cette doctrine qu'il n'entend point, achete le philoſophe dix mines, c'eſt-à-dire, environ 400 l. On voit enſuite paroître le cynique

Diogène à demi-nud, avec ſon bâton & ſa beſace.

LE MARCHAND.

» Que veux-tu que je faſſe de ce miſérable & mauſſade animal ? il ne peut être que foſſoyeur ou porteur d'eau.

MERCURE.

Fais-en un portier, il te gardera mieux qu'un chien, le nom qu'il porte en eſt garant.

LE MARCHAND.

D'où eſt-il ? que ſait-il faire ?

MERCURE.

Tu n'as qu'à l'interroger, c'eſt le plus ſûr.

LE MARCHAND.

Quel air triſte & farouche ! Je crains qu'il n'aboye & ne me morde. Vois-tu comme il lève le bâton, comme il fronce le ſourcil, & lance des regards menaçans & furieux.

MERCURE.

Ne crains point, il eſt apprivoiſé.

LE MARCHAND.

De quel pays es-tu, mon ami?

DIOGÈNE.

De tout pays.

LE MARCHAND.

Que veux-tu dire?

DIOGÈNE.

Tu vois un citoyen de l'univers.

LE MARCHAND.

Qui te propoſes-tu d'imiter?

DIOGÈNE.

Hercule.

LE MARCHAND.

Que n'as-tu la peau de lion; car ton bâton reſſemble aſſez à la maſſue.

DIOGÈNE.

Ce manteau déchiré me ſert de

peau de lion. A l'exemple d'*Hercule* je combats des monſtres, non par force comme lui, mais volontairement & pour en délivrer la vie humaine.

LE MARCHAND.

L'entrepriſe eſt belle, mais que fais-tu, & quelle eſt ta profeſſion ?

DIOGÈNE.

Je rends les hommes libres & les guéris des paſſions ; en un mot, je ſuis l'orateur de la vérité & de la liberté.

LE MARCHAND.

Hé ! bien, orateur, comment t'y prendras-tu pour m'inſtruire ?

DIOGÈNE.

D'abord je t'arracherai aux plaiſirs, je t'enfermerai avec la pauvreté, & te couvrirai de haillons ; enſuite je te ferai travailler à la terre, dormir ſur la dure, boire de l'eau, manger toutes ſortes d'alimens ; ſi tu as de l'argent, tu le jetteras dans la mer ; tu ne te ſoucieras ni de femme, ni

d'enfans, ni de patrie, tu quitteras ta maiſon pour habiter un ſépulchre, une tour ruinée, un tonneau ; ta beſace ſera pleine de lapins..... Pour tout dire, voici les points principaux de mon inſtruction ; il faut être impudent, hardi, inſulter tout le monde, rois & particuliers ; c'eſt le moyen de faire admirer ton courage ; avoir un ſon de voix rude, l'élocution barbare, le viſage renfrogné, la démarche & tout le maintien agreſte & farouche, n'avoir ni pudeur, ni décence, ni honnêteté, ſe faire un front qui ne rougiſſe point ; vivre dans les lieux les plus fréquentés. comme ſi tu étois ſeul, &c. ».

Le marchand peu flatté de l'eſpèce de bonheur que lui promet le cynique, conſent cependant à l'acheter deux oboles. On produit enſuite *Ariſtippe*, chef de la ſecte cyrénaïque, qui fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté des ſens. Ce philoſophe s'avance avec une démarche chancelante, parfumé d'eſſences, & tellement ivre qu'il ne fait que bégayer & ne peut répondre aux queſtions qu'on lui fait ;

Mercure prend pour lui la parole; il vante ſes talens pour la table & pour la débauche; mais aucun marchand n'eſt tenté d'en faire emplette. Le rieur d'Abdère & le pleureur d'Ephèſe, *Démocrite* & *Héraclite*, paroiſſent enſuite ſur la ſcène: dans un dialogue comique avec le marchand, ils expoſent leurs principes de phyſique & de morale, & les raiſons qui les engagent l'un à rire, l'autre à pleurer toujours. Le marchand qui les prend pour des fous ne veut point les acheter. On voit enſuite arriver *Socrate*. Que ſais-tu, lui dit le marchand?

SOCRATE.

» Aimer, & j'en donne des leçons.

LE MARCHAND.

Je me garderai bien de t'acheter, j'ai beſoin d'un précepteur pour mon fils qui eſt un bel enfant.

SOCRATE.

Et qui ſeroit plus propre que moi à le former? je ne ſuis pas amoureux

du corps, mais de l'eſprit; ne crains de ma part rien de déshonnête.

LE MARCHAND.

Je ne m'y fie pas..... Mais quel eſt ton genre de vie?

SOCRATE.

J'habite une ville que j'ai bâtie pour moi, j'ai formé une république d'une eſpèce nouvelle, & j'ai des loix qui me ſont propres.

LE MARCHAND.

J'en voudrois bien ſavoir quelqu'une.

SOCRATE.

Voici la plus remarquable & qui regarde les femmes; elle ſont communes, chacun peut uſer de celle d'autrui.

LE MARCHAND.

Tu as donc abrogé les loix contre l'adultère?

SOCRATE.

Ce ſont des minuties que j'ai entièrement ſupprimées.

LE MARCHAND.

Et pour les garçons, qu'en penſes-tu ?

SOCRATE.

Ils ſont la récompenſe des belles actions.

Socrate expoſe enſuite ſa doctrine ſingulière ſur les idées, & le marchand enchanté de cette ſublime métaphyſique, l'achete mille écus.

Epicure à ſon tour eſt mis en vente. C'eſt, dit *Mercure*, le diſciple du rieur & de l'ivrogne que nous avons déjà cités, plus impie encore que ſes maîtres, mais au demeurant bon garçon & fort gourmand. Sur ce portrait, qui n'eſt pas flatté, *Epicure* trouve cependant un acheteur qui le paye 400 liv. On peut être ſurpris qu'*Epicure* ſoit vendu le même prix que *Pythagore ;* mais il faut ſe ſouvenir que *Lucien* étoit épicurien, & que pour faire honneur à ſon maître il a voulu le vendre un peu cher.

Mercure appelle enſuite *Chryſippe* un des principaux chefs de la ſecte des

ſtoïciens. L'entretien de ce philoſophe avec le marchand eſt un des plus plaiſans de tout le dialogue. On ſait que les ſtoïciens mêloient à des principes & à des idées ſublimes, des ſubtilités ridicules, des abſurdités monſtrueuſes & une dialectique obſcure & biſarre. On en voit des exemples fréquens dans les épitres de *Sénèque* un des héros de la ſecte. Jugez, Monſieur, ſi *Lucien* aura manqué de s'égayer aux dépens des ſophiſmes, des raiſonnemens faux & extravagans de l'*ergoteur Chryſippe*. En voici un exemple. *Chryſippe* piqué des plaiſanteries du marchand, qui, avec un bon ſens groſſier, releve aſſez bien ſes contradictions, lui dit:

» Tu plaiſantes, mais prends garde que je ne te perce à jour d'un ſyllogiſme..... Tiens, par exemple, ſi je veux, je vais te changer en pierre.

LE MARCHAND.

En pierre! tu n'as pourtant pas l'air d'être un *Perſée*.

CHRYSIPPE.

Voyons, une pierre eſt-elle un corps?

LE MARCHAND.

Sans doute.

CHRYSIPPE.

Un animal eſt-il un corps ?

LE MARCHAND.

Aſſurément.

CHRYSIPPE.

N'es-tu pas un animal ?

LE MARCHAND.

Je le crois.

CHRYSIPPE.

Donc tu es une pierre.

LE MARCHAND.

Tu en as menti. Cependant fais-moi redevenir homme.

CHRYSIPPE.

Cela n'eſt pas difficile, dis-moi ; tout corps eſt-il animal ?

LE MARCHAND.

Non vraiment.

CHRYSIPPE.

Une pierre eſt-elle un corps?

LE MARCHAND.

Non.

CHRYSIPPE.

N'es-tu pas un corps?

LE MARCHAND.

Oui.

CHRYSIPPE.

Etant un corps, n'es-tu pas auſſi un animal?

LE MARCHAND.

Sans doute.

CHRYSIPPE.

Donc tu n'es pas une pierre.

LE MARCHAND.

Grand-merci, je ſentois déja comme *Niobé*, du froid aux jambes elles ſe pétrifioient ».

Ariſtippe, avec ſes ſophiſmes, e

vendu douze mines, c'eſt-à-dire, un peu plus de 500 liv. Le fameux *Ariſtote* ſe préſente enſuite ſur les rangs. Hâte-toi de l'acheter, dit *Mercure* au marchand, il t'apprendra combien de temps vit un moucheron, juſqu'à quelle profondeur les rayons du ſoleil percent la mer & quelle eſt l'ame des huitres. Le ſavant naturaliſte eſt adjugé pour vingt mines qui font environ 800 liv. Le ſceptique *Pyrrhon* paroît le dernier, & on le donne à très-bon marché. Hé! bien, l'ami, lui dit le marchand, » t'ai-je acheté ?

PYRRHON.

La choſe eſt douteuſe.

LE MARCHAND.

Très-certaine, j'ai compté l'argent.

PYRRHON.

Je ne décide point encore & j'examine.

LE MARCHAND.

Suis-moi cependant, tu es mon eſclave.

PYRRHON.

Qui ſait ſi tu dis vrai ?

LE MARCHAND.

Le crieur, l'argent & l'aſſemblée.

PYRRHON.

Eſt-ce qu'il y a quelqu'un ici ?

LE MARCHAND

Le moulin t'apprendra que je ſuis ton maître, & je t'en convaincrai par la plus mauvaiſe raiſon ».

Dans le dialogue ſuivant, intitulé *les Reſſuſcités*, on ſuppoſe que les philoſophes irrités de l'inſolence de *Lucien* qui les a vendus au marché comme des eſclaves, reviennent ſur la terre pour le punir. Ils l'attrappent à Athènes dans le céramique, & veulent le lapider. *Lucien* demande qu'on ne le condamne point ſans l'entendre, & offre de plaider ſa cauſe au tribunal même de la philoſophie. La propoſition eſt acceptée. La philoſophie tient ſa ſéance dans le temple de *Minerve*, aſſiſtée de la vertu, de la modéra-

tion, de la juſtice & de la ſcience. *Diogène* fait les fonctions d'accuſateur & expoſe bruſquement le fait. *Lucien* répond que plein de reſpect pour les vrais philoſophes, il n'a jamais eu deſſein de les attaquer, qu'il a voulu ſeulement berner quelques fourbes qui deshonorent la philoſophie par leurs vices & trompent le public; de là, il ſe répand en invectives contre les faux philoſophes. D'une voix unanime il eſt déclaré abſous. On propoſe enſuite de citer au tribunal de la philoſophie ces impoſteurs qui l'aviliſſent; mais on a beau les citer, ils ne comparoiſſent point. Pour les attirer, on promet de donner à chacun de ceux qui ſe préſenteront deux mines & un gâteau de Seſame, & de plus un cabas de figues. A cette proclamation, ils accourent tous en foule, on ne voit que barbes, beſaces, bâtons; ils ſe diſputent & ſe battent les uns les autres, & demandent à grands cris l'argent & le gâteau; mais lorſqu'ils apprennent qu'il ne s'agit point d'être récompenſés, mais d'être

jugés, ils prennent tous la fuite ; un cynique laisse tomber sa besace pour courir plus vîte. On la ramasse, & l'on y trouve, au lieu des provisions ordinaires aux philosophes de cette secte, de l'or, des parfums, un petit couteau de sacrifice, des dez & un miroir. Pour ramener les fuyards, *Lucien* prend une ligne, il attache à l'hameçon, comme un appât, de l'or & des figues ; puis du haut de la citadelle il la plonge dans la ville. Plusieurs philosophes attirés par l'or se font pêcher comme des poissons. A mesure que *Lucien* en prend un il l'examine, & demande aux anciens philosophes s'ils le reconnoissent pour leur disciple. S'ils témoignent ne pas le connoître, le misérable est précipité sur le champ du haut des rochers.

Tel est, Monsieur, le fond de ce dialogue ingénieux, rempli de scènes charmantes & du meilleur comique. Je regrette que les bornes de cette lettre ne me permettent pas de vous en citer quelques traits.

Le voyage de *Rutilius* est un fragment précieux qui n'avoit point encore

paru dans notre langue, & dont M. *le Franc* vient d'enrichir notre littérature. Cet ouvrage, produit dans un ſiècle de barbarie, eſt cependant écrit dans le plus grand goût, & ne ſeroit pas indigne des bons écrivains du ſiècle d'*Auguſte*. *Claudius Rutilius Numatien* étoit Gaulois de naiſſance & vivoit ſous l'empire d'*Honorius ;* il avoit rempli les premiers emplois de l'état ; gouverneur de Rome, conſul, prefet du prétoire, toutes les dignités étoient réunies ſur ſa tête ; jamais poëte ne joua un rôle plus important ; il avoit écrit en vers élégiaques, les différens lieux par où il paſſa en revenant de Rome dans ſa patrie ; mais l'injure du temps nous a ravi la plus grande partie de ce voyage curieux & intéreſſant. Le début renferme l'éloge de Rome & les adieux du poëte à cette superbe ville. Ce morceau eſt plein de verve & de chaleur. La poéſie en eſt riche & magnifique ; on y reconnoît le même enthouſiaſme dont *Virgile* étoit animé lorſqu'au ſecond livre de ſes *Georgiques* il faiſoit l'éloge de l'Italie. » Lève ta tête triomphante,

» ô divine Rome, entrelaſſe de lau-
» riers tes cheveux blanchis par une
» vieilleſſe mâle & vigoureuſe. Se-
» coue fièrement les tours qui forment
» ton diadême ; que ton bouclier d'or
» répande des feux étincelans. Etouffe
» le ſouvenir de tes dernières pertes ;
» que tes plaies cicatriſées ne te cau-
» ſent plus de douleur. Tu as perdu
» des batailles, mais jamais le cou-
» rage ni l'eſpoir. Tes défaites même
» t'enrichiſſent ; c'eſt ainſi que les
» aſtres ne diſparoiſſent à nos yeux
» que pour rentrer plus brillans dans
» la carrière..... Il en eſt temps,
» immole à ta gloire une nation ſacri-
» lège. Que les perfides Goths flé-
» chiſſent enfin ſous le joug, que leurs
» terres conquiſes te payent d'abon-
» dans tributs ; que le Germain cultive
» pour toi ſes fertiles plaines, que le
» Nil inonde en ta faveur les cam-
» pagnes de l'Egypte ; mère & bien-
» faitrice de tous les peuples, accepte
» les bienfaits de tes enfans ; que
» l'Afrique entaſſe à tes pieds ſes
» moiſſons ; que tous les preſſoirs de
» l'Italie regorgent de vins délicieux,

» que le Tibre commande à ſes ondes » d'obéir à tes vaiſſeaux ; qu'il t'ap- » porte d'un côté les tréſors de la » campagne, & de l'autre, les ri- » cheſſes de la mer ».

Vous trouverez auſſi, Monſieur, dans ce recueil la traduction d'une lettre Angloiſe ſur l'art des vers. L'auteur prétend avoir trouvé le ſecret de la verſification de *Virgile*, & entreprend d'aſſigner les cauſes de cette harmonie admirable qui nous enchante dans les vers de ce grand poëte. L'art de *Virgile* conſiſte, ſelon lui, à mêler adroitement les pluriels avec les ſinguliers, à diſtribuer avec goût les particules *&* & *que* ; à répeter ſouvent dans le même vers, les mêmes lettres & les mêmes ſyllabes ; il obſerve que la lettre *a* eſt répétée juſqu'à quatorze fois dans deux vers qu'il cite. Enfin la rime qu'on regarde ordinairement comme vicieuſe dans la poéſie latine, lui paroît être dans *Virgile* une ſource de beautés. Toutes ces remarques ſont plus ſubtiles que ſolides, plus curieuſes qu'utiles. Il eſt certain que le nombre & l'harmonie

réſultent d'un heureux choix de ſons ; mais c'eſt le génie qui ſuggère ce choix. Jamais *Virgile* en compoſant n'a ſongé à ce mêlange de pluriels & de ſinguliers, ni à toutes les autres combinaiſons auxquelles l'auteur Anglois attribue le charme de ſes vers. Un poëte aura beau mêler les ſinguliers & les pluriels, multiplier & arranger artiſtement les particules, répéter les mêmes lettres & les mêmes ſyllabes, & ne pas épargner les rimes ; ſi le génie lui manque, ſes vers ainſi combinés n'en ſeront pas beaucoup plus harmonieux. Il faut donc ſe pénétrer de l'eſprit de *Virgile*, & non pas calculer les lettres & toiſer les mots qu'il emploie. Jamais les ſecrets du génie n'ont été révelés aux commentateurs.

Ces Mêlanges ſont terminés par la traduction de quelques poëmes de ſaint *Grégoire de Nazianze*, pleins de ſentiment & d'une onction touchante. Cet illuſtre père de l'égliſe né avec les plus heureux talens pour la poéſie & pour l'éloquence, les conſacra uniquement à la gloire de la religion ;

il ne cultiva les lettres humaines que pour ſe mettre en état d'oppoſer aux ouvrages des payens des productions capables de plaire & d'édifier en même temps. Pour détacher les premiers chrétiens de la lecture ſouvent dangereuſe des écrivains profanes, ſon zèle ingénieux ſut appliquer à des ſujets pieux & utiles les différens genres de poéſie ſouvent proſtitués par les anciens à des objets licentieux & criminels.

Ces différens morceaux ſe liſent avec autant de plaiſir dans la verſion françoiſe que dans l'original même. L'exactitude & la fidélité de la traduction ne nuiſent jamais à l'élégance, aux graces libres & naturelles du ſtyle. Ce talent particulier de M. *le Franc* pour ce genre ſi difficile doit faire regretter au public d'être ſi long-temps privé d'une autre traduction bien plus importante, & plus propre à enrichir notre littérature *.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 24 avril 1779.

* La traduction en vers des *Georgiques* de *Virgile*, achevée par l'auteur long-temps avant que celle de M. l'abbé *Deliſle* parût.

LETTRE VI.

Les deux Amis, drame lyrique, en trois actes & en proſe, mêlé d'ariettes, par M. de Roſoy, *membre de pluſieurs académies. A Paris, au magaſin de la comédie Italienne.*

CE n'eſt pas la première fois, Monſieur, que j'ai occaſion de vous entretenir des productions dramatiques & des chutes de M. *de Roſoy*, jadis CITOYEN DE TOULOUSE, aujourd'hui MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES. Le même génie qui a mis ſur la ſcène *Henri IV*, la *Réduction de Paris*, les *Mariages Samnites*, vient de créer encore le drame des *Deux amis*, &, par une fatalité attachée à ce même génie, le même théâtre qui a vu tomber les deux derniers drames, retentit encore de la chute de celui-ci. Avouons-le, Monſieur, jamais peut-être amant n'a fait de tentatives plus malheureuſes auprès de ſa maîtreſſe.

Celle de M. *de Roſoy*, vous le ſavez, ou vous l'ignorez, c'eſt LA GLOIRE. Il s'eſt expliqué fort clairement ſur ſon compte, & au riſque de faire des jaloux, il a dit à tout l'univers qu'elle avoit eu ſon hommage dès ſa plus tendre jeuneſſe, & que juſqu'à ſon dernier moment, il ne ceſſeroit de parer ſes autels de ſes chef-d'œuvres dramati-lyriques. Comme j'ignore de quel œil la déeſſe les reçoit, mais que je ſais, à n'en point douter, que le public s'obſtine à les rejetter, je vais faire en ſorte d'en deviner la cauſe, en m'arrêtant ſur le tableau des *Deux amis* que M. *de Roſoy* n'a pas cru indigne de ſon pinceau.

Le ſujet offre deux hommes étroitement liés; le lord *Kinſton* & *Melfort*. Celui-ci amoureux d'une jeune Angloiſe (*Fanni* eſt ſon nom) touche au moment de l'épouſer, lorſqu'il s'apperçoit que ſon ami eſt également épris des charmes de ſa maîtreſſe. L'amitié alors l'emporte ſur l'amour; il abandonne *Fanni* à ſon ami, s'enfuit déguiſé ſous les habits d'un

vieillard, & ſous le nom de *Georges*, & arrive, comme peintre Arménien, chez *Richard*, bon gentilhomme retiré dans ſes terres.

Il y a déja un an qu'ils ſont enſemble lorſque le premier acte s'ouvre par l'entrée de *Melfort* & de *Richard* ſur la ſcène. Celui-ci ſe plaint de la triſteſſe de ſon ami; il s'eſt apperçu du chagrin qui le conſume; il lui en demande la raiſon. *Quand on ne dit pas tout ce qu'on penſe*, lui dit-il, *on n'a pas donné ſon ame toute entière, & ce ne ſont pas là nos conventions.*

MELFORT.

Eh! bien: ſois content, je vais..... mais qu'eſt-ce que j'entends?

Leur entretien eſt interrompu par l'arrivée de la fille de *Richard* qui entre en chantant,

O le beau jour! l'heureuſe fête!
Que de rubans! que de bouquets!
La bergère à danſer s'apprête,
Et le berger à chanter des couplets.

.....

La vieilleſſe chancelante
Vient au milieu des enfans
Ranimer ſa voix languiſſante
Et former des pas tremblans.

Il ſe prépare en effet, Monſieur, une fête à laquelle *Richard* & ſa fille ſont invités avec *Melfort* par le bailli que la ſcène ſuivante fait paroître. Mais le bailli n'eſt point celui de toutes les comédies connues. Il étoit réſervé à l'auteur qui deſſinoit le portrait des *Deux amis*, d'en peindre un différent des autres, & l'on ſeroit tenté de croire que M. *de Roſoy* a pu ſe dire à lui-même : » Bravons » les préjugés d'un parterre incapable » de m'apprécier, puiſqu'il me ſiffle ; » c'eſt en vain qu'il prétend bannir de » l'opéra comique le langage expreſſif » du ſentiment qui ſe trouve toujours » dans la bouche de mes perſonnages. » Encore un effort ; juſqu'ici l'on n'a » vu que des baillis ſots ou vicieux, » l'on en verra un vertueux, penſeur, » moraliſte, & que ſai-je ? .... philo- » ſophe peut-être ». C'eſt vraiſemblablement

blablement après un pareil *ſoliloque* que M. *de Roſoy* a fait parler ſon bailli.

Il ſe plaint d'abord de ce que le lord *Kinſton*, ſeigneur de la terre où il exerce ſes fonctions, *ne marie point les enfans des payſans, de ce qu'il ne veille point lui-même à leurs beſoins, enfin de ce qu'il n'eſt venu qu'une ſeule fois dans cette terre depuis ſix ans qu'elle lui appartient.* Pour le conſoler, *Richard* lui répond : *mais il peut arriver d'un moment à l'autre.*

LE BAILLI.

Eh! bien, attendons, il ne faut jamais gâter les gens ; les louer pour le bien qu'ils doivent faire, c'eſt trop ſouvent les mettre dans le cas d'être blâmés pour celui qu'ils ne font pas.

RICHARD.

Toujours de la morale, M. le bailli?

LE BAILLI.

Et de la bonne, encore! De projetter à exécuter il y a ſi loin! Nous

autres, gens de loi, nous croyons plus à ce que l'on prend qu'à ce que l'on donne, &c.

C'eſt l'heure où l'on doit tirer le prix. Le bailli part, & s'adreſſant aux villageois qui l'ont ſuivi : » Allons, » Meſſieurs, de la décence, & ſou- » venez-vous que lorſqu'on ſuit un » bailli, tout doit ſe faire avec le » reſpect dû à ſa place.... & à ſa » perſonne ».

Richard retiré ſeul, ſe promet bien d'aller rejoindre ſon ami, pour lui arracher ſon ſecret & le conſoler ; il y court : dans ce moment *Melfort* reparoît, & dès qu'il croit être ſeul, il regarde le portrait de *Fanni* & lui dit : *ſans toi la vie ſeroit un tourment trop affreux*, *Richard* revient ; il le trouve dépouillé de tous les attributs de la vieilleſſe, & les yeux attachés ſur l'image de ſon amante. *Melfort* voyant la moitié de ſon ſecret découverte, lui fait l'aveu de la paſſion qui s'eſt allumée dans ſon ame, des mal-

heurs qui l'ont ſuivie, & des regrets qui déchirent ſon cœur ; mais *Richard* qui croit qu'*on ne guérit une grande paſſion que par une autre*, lui propoſe *Jenni* ſa fille, ce qui amène un *duo* où *Melfort* dit à ſon ami :

Et comment mériter *Jenni*
Si je reſte toujours farouche ?

Richard au reſte penſe en vain à la lui faire épouſer, *Melfort* eſt inviolablement attaché à *Fanni*. *Jenni* qui ſurvient, l'entretient auſſi de cet hymen chimérique, mais elle le trouve inébranlable.

Juſqu'à préſent, Monſieur, *Melfort* n'a eu que deux témoins de ſes peines, il en a bientôt un troiſième dans la perſonne de *Jarois* ſon ancien ſerviteur avec lequel il ſe trouve ſeul ſans être reconnu. Celui-ci, après lui avoir peint la douleur qu'il reſſent encore de la perte de ſon maître qu'il croit tué par des brigands, lui annonce que *Kinſton* & *Fanni* ſont arrivés & que la nôce eſt pour le lendemain.

Cette nouvelle plonge *Melfort* dans la triſteſſe la plus affreuſe, dans la mélancolie la plus noire ; il forme le projet de s'éloigner.

Mais partir ſans l'avoir vue.....
Souvenir qui le tue !

Le récitatif dans lequel il exprime ſa douleur termine ce premier acte.

Au ſecond, il reparoît avec *Richard* qui l'a arrêté dans ſa fuite. Ce dernier le prévient qu'il eſt convenu avec le lord *Kinſton*, jaloux d'avoir le portrait de ſa maîtreſſe, de lui donner un peintre, & que c'eſt ſur lui que le choix eſt tombé, ce qui laiſſe *Melfort* dans un trouble que je ne pourrois vous peindre qu'avec les couleurs de M. *de Roſoy*.

On voit paroître enfin le lord *Kinſton* avec le bailli qui apprend de lui le ſecret de ſon arrivée. C'eſt pour découvrir l'aſſaſſin de ſon ami que quelques effets vendus dans le canton font ſoupçonner caché dans le canton

même. Il remet donc tout ſon pouvoir au bailli, qui s'écrie avec un enthouſiaſme fort plaiſant : » Comme je vais » tout obſerver, tout examiner ! ah ! » bailli, quelle bonne fortune pour » toi » !

Fanni paroît, & elle eſt bientôt prévenue en faveur de ſon peintre, par le récit que lui en fait *Jenni*. *Melfort* arrive à ſon tour. Il veut peindre, mais ſes yeux ont à peine rencontré ceux de ſon amante, que le pinceau lui tombe des mains. Le bailli ſurvient & dit en particulier au lord, qu'il a découvert l'aſſaſſin de ſon ami, ce qui oblige *Kinſton* de ſortir & de laiſſer *Melfort* ſeul avec *Fanni*. Le malheureux *Melfort* apprend de la bouche même de ſa maîtreſſe qu'il étoit aimé, qu'il l'eſt encore ; mais un incident trouble cet entretien, c'eſt l'arrivée du lord & du bailli, ſuivis d'archers & de payſans. *Melfort* eſt arrêté comme aſſaſſin ; il eſt prêt à ſe découvrir ; par réflexion, il ſe remet lui-même entre les mains des archers

qui l'emmeneroient, ſi *Richard* ne répondoit de lui, & ne demandoit que ſa maiſon lui ſerve de priſon.

Au troiſième acte, *Melfort* reparoît, & bientôt le lord *Kinſton* vient lui faire ſubir un interrogatoire; dans ce moment on remet à ſon juge une lettre de la part de *Richard*, qui dévoile les ſecrets de *Melfort*. Cette ſcène qui pouvoit au moins devenir pathétique, puiſque M. *de Roſoy* s'eſt voué à ce genre, ſe termine par une explication particulière entre les deux amis, dans laquelle *Kinſton* prévient *Melfort* qu'il eſt réſolu à lui rendre *Fanni*. *Je la perds*, dit-il, *mais tu me ſacrifiois ta vie, c'eſt bien le moins que je te ſacrifie un peu de jalouſie.* Il va la lui envoyer, & il ſe retire avec ſon monde.

La reconnoiſſance de *Fanni* & de *Melfort*, qui eût pu également être intéreſſante, ne produit aucun effet; rien ne fait appercevoir à cette amante paſſionnée qu'elle eſt en pré-

ſence de ſon amant, ſon cœur même ne le lui fait pas ſoupçonner, il faut que *Melfort* quitte ſon déguiſement, qu'il ſe jette à ſes pieds, qu'il ſe nomme enfin pour qu'elle commence à s'en douter. Quoi qu'il en ſoit, *Kinſton* revient avec le contrat d'union qui les rend l'un à l'autre, & *Jarvis* vient faire éclater les tranſports de la joie qu'il éprouve en retrouvant ſon maître, ce qui fait de bon compte trois reconnoiſſances dans un ſeul acte.

Le choix triſte du ſujet, la mauvaiſe conduite de cette pièce, le ridicule des incidens, l'amas choquant des invraiſemblances auroient ſuffi pour faire reconnoître le CITOYEN DE TOULOUSE, quand même le MEMBRE DE PLUSIEURS ADADÉMIES auroit eu la prudence de ne pas ſe nommer. La muſique, quoique formée d'un choix des meilleures ariettes des plus grands maîtres d'Italie, n'en a pas arrêté la chute.

Après le compte que je viens de

vous rendre, vous ne ſerez nullement ſurpris, Monſieur, que l'on eût prédit quinze jours avant qu'elle fût repréſentée le mauvais ſuccès de la pièce des *Deux amis*. Cette fatale prédiction fut même conſignée dans une épigramme que je vous envoye. Elle eſt adreſſée à M. *de Roſoy*.

Toi, dont les drames périront,
S'ils ne ſont morts, je plains ta deſtinée;
Je vois éclore la journée
Où tes *Amis* te trahiront.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 27 avril 1779.

LETTRE VII.

Eloge de milord Maréchal, *par M.* D***. *A Paris, chez les marchands de nouveautés.*

L'AUTEUR de cet éloge, qui étale par-tout un mépris souverain pour la critique, qui va même jusqu'à prétendre que le plus grand malheur dont lui & ses confrères puissent être menacés, seroit le silence absolu de l'envie, n'épargne cependant aucun soin, aucun moyen pour enchaîner la plume & fermer la bouche de ses impitoyables censeurs. En attendant qu'il ait complettement réussi dans ce projet, essentiel à sa gloire, il a trouvé prudent de se mettre enfin à l'abri des traits dont il étoit assailli de toutes parts, & de s'envelopper du manteau de l'anonyme; mais le *petit bout d'oreille* échappé par malheur, l'a trahi; ce style flasque & mesquin, ces pointes, ces épigrammes, ces turlupinades perpétuelles sur différens objets qui touchent à la religion, décèlent assez

le grand référendaire de la philoſophie, & je crains qu'il ne ſoit d'autant plus expoſé à la riſée publique, qu'il avoit pris plus de ſoin pour ſe cacher. Cependant le ton contrit & lamentable dont il demande pardon à ſes lecteurs de tous les outrages qu'il a faits au bon goût & aux bons principes en tous les genres, la poſture humble & ſuppliante qu'il prend au commencement & à la fin de ce panégyrique réclame quelqu'indulgence. Voici ſon début auſſi modeſte que touchant. » L'auteur de cet éloge en a » déjà fait beaucoup d'autres, & *ne* » *craint que d'en avoir fait un trop* » *grand nombre*, (crainte bien fondée) » cependant *il oſe encore demander grace* » pour celui-ci ». Pardonnons lui donc, mais qu'il n'y revienne plus; quelle fureur, en effet, d'entaſſer éloge ſur éloge, pour le ſeul plaiſir d'y enchaſſer quelques pointes, quelque ſarcaſme contre les prêtres, les moines, les indulgences, &c ? Quelle rage de propoſer ſans ceſſe à l'admiration publique des hommes dont la vie obſcure & privée ne peut offrir

que quelques traits domeſtiques ſans authenticité, & par conſéquent ſans force? *Milord Maréchal*, ou autrement le *maréchal Keith*, fut peut-être un homme de bien, (j'en voudrois cependant d'autres garans que ſon panégyriſte.) Mais qu'a-t-il fait pour mériter les honneurs de l'apothéoſe? Je vais vous rapporter tous ſes geſtes mémorables, conſignés dans cet éloge; ce n'eſt pas ma faute s'ils ne piquent pas votre curioſité, s'ils n'excitent pas votre admiration.

Georges Keith, maréchal héréditaire d'Ecoſſe, fit ſes premières armes ſous le célèbre *Malborough*. M. *D**** aſſure qu'il s'y diſtingua par pluſieurs belles actions, que perſonne ne connoit, & que le diſcret panégyriſte ne cite pas. Le maréchal paroiſſoit les avoir lui-même oubliées & n'en parloit jamais; *le ſilence opiniâtre qu'il gardoit ſur lui-même laiſſoit ignorer juſqu'à ſon âge*, circonſtance importante & bien digne de la majeſté d'un éloge public. Il fit pluſieurs tentatives inutiles & malheureuſes pour rétablir ſur le trône d'Ecoſſe *ce prince ſi connu ſous*

le nom de PRÉTENDANT, *qu'il n'a pu changer en celui de* ROI. Sa tête fut mise à prix ; après avoir erré longtemps de village en village, *de rochers en rochers*, il se retira d'abord à Avignon, séjour qui lui étoit cher parce qu'on y jouissoit de toute liberté, *à l'exception du seul article sur lequel il n'étoit pressé ni de parler ni d'écrire*, . . . car *il étoit fort accommodant en matière de religion*, précieuse indifférence, qui peut-être plus que tout le reste de sa vie a pu lui mériter l'honneur d'être inscrit dans le martyrologe de la philosophie ! Il fit plusieurs voyages à Rome, en Espagne, dont on ne sait d'autre particularité, sinon qu'il s'y *plaisoit beaucoup*, *parce qu'il y avoit de bons amis*, *à commencer par le soleil* ; & que le caractère noble & franc des Espagnols portoit le maréchal à leur pardonner *ce crédit qu'ils accordoient aux prêtres & aux moines . . . . & cette déplorable superstition qui en est la suite malheureuse*, crédit que dans aucun état on ne devroit accorder qu'aux seuls philosophes qui auroient bientôt détruit cette *déplorable superstí-*

tion qui afflige & dévaſte l'Europe entière.

Les hauteurs du miniſtre d'Eſpagne obligèrent le maréchal de ſe retirer à Veniſe, où il vécut dans la retraite & l'obſcurité encore plus qu'à Rome & en Eſpagne. Bientôt ſon frère l'attira auprès du roi de Pruſſe; c'eſt de ce moment qu'il commence à reparoître ſur la ſcène du monde. Deux ambaſſades malheureuſes, l'une en France, l'autre en Eſpagne, lui inſpirent du dégoût *pour ce métier-là*; chargé du gouvernement de Neuf-chatel, il ne put appaiſer l'intolérance *ſéditieuſe & fanatique* de quelques théologiens proteſtans qui avoient l'audace de ne vouloir pas ſouffrir qu'un de leurs confrères prêchât publiquement contre *l'effrayante éternité des peines de l'enfer, héréſie très-pardonnable dans l'égliſe proteſtante*, à ce qu'aſſure M. *D****, qui a fait, comme on ſait, une profonde étude de la théologie. Le gouverneur très-philoſophe, qui ne pouvoit ſouffrir que la paix fût altérée pour de pareilles niaiſeries, affligé de ces querelles, honteux de ne

pouvoir les terminer, demanda sa retraite, & après avoir été réhabilité en Ecosse, par le crédit du roi de Prusse, se retira dans sa patrie; mais dans un âge aussi avancé, ne pouvant se faire à la dureté de ce climat, il revint en Prusse. Le roi lui fit bâtir une jolie maison très-commode auprès de *Sans-soucy*; tous les jours il pouvoit prendre place *à la table du prince, qui avoit soin de lui donner ce qui étoit le plus à son goût, & l'envoyoit se reposer ensuite dans un appartement du château*, circonstances de sa vie qu'il étoit bien essentiel de transmettre à la postérité!

Enfin la douleur de se voir séparé de ce grand prince, qui partoit pour aller commander *réellement** en personne son armée, causa** une fièvre violente au *sensible* milord. Dans les

* On sent toute la malignité de ce *réellement* mis en lettres italiques dans l'éloge, comme dans l'extrait fidèle que j'en fais.

** M. *D**** est bien sûr que la fièvre qui survint au *sensible* maréchal ne pouvoit provenir d'aucune autre cause que de la douleur de se voir séparé pour quelque temps du prince son bienfaiteur & son ami.

accès de ſa douleur, il s'écrioit qu'*il ſe trouveroit heureux d'être né chez les Eſquimaux, qui l'auroient tué au lieu de le laiſſer languir*, pratique vraiment philoſophique, & que le petit ſultan actuel de la philoſophie voudroit ſans doute établir dans ſon empire, puiſqu'il dit que ces paroles étoient celles *d'un ſage*. Ainſi, Monſieur, ſi vous aſpirez à ce glorieux titre, dès que vous verrez un père, une mère tendres, ou une épouſe adorée attaqués d'une *fièvre*, ou de quelque maladie ſemblable, n'ayez pas la cruauté de les laiſſer en proie à la douleur, tranchez, tranchez bien vîte le fil de leurs jours *avec le ſang froid du ſage*.

La douleur & *la nature* rendirent au maréchal le ſervice que lui refuſoient d'indignes amis, mille fois plus barbares que les *Eſquimaux*; en peu de jours il vit diſſoudre ſon être, & mourut, comme il avoit vécu, *en philoſophe*, c'eſt-à-dire, *en homme très-accommodant en matière de religion*. C'eſt la formule qu'il faut déſormais ſubſtituer dans les éloges publics à cette vieille formule, digne des ſiècles de fanatiſme

& de ſuperſtition, *il mourut, comme il avoit vécu, en bon chrétien.*

Voilà les faits qui ont ſervi de canevas à cet éloge. Vous voyez que tout cela eſt bien peu intéreſſant ; vous me demanderez à préſent comment l'auteur a pu, d'un fonds ſi ſec & ſi ſtérile, tirer un ſi long diſcours ? En le ſemant d'hiſtoriettes controuvées, de ſarcaſmes, de bouffonneries ; c'eſt là le ſecret de ſon génie ; c'eſt par ces brillans ornemens qu'il ſupplée à l'intérêt, au pathétique, à l'éloquence, dont vous ne trouverez pas dans ce diſcours la moindre trace, & qu'il s'efforce de plaire à des lecteurs frivoles qui ne ſavent pas diſtinguer les *lazis d'Arlequin* des ſaillies de *Molière*.

Dès la première page, pour ſe mettre en belle humeur, il raconte, à propos de l'illuſtre origine du maréchal, l'hiſtoriette » d'un noble cam-» pagnard, qui, regardant un gen-» tilhomme comme le plus précieux » ouvrage de la divinité, & ſa perte » comme un des plus grands malheurs » de ce monde, définiſſoit la peſte,

» *une calamité abominable pendant laquelle un gentilhomme n'eſt pas ſûr de ſa vie* ».

Ailleurs il cherche à égayer ſon lecteur par » *l'hiſtoire lamentable* d'un » capucin, qui, pour entrer dans » l'ordre ſéraphique avoit abdiqué la » place *de* doge, & mourut *de* chagrin » *de* n'avoir pas été élu gardien *de* ſon » couvent ». Et il a ſoin d'avertir que ces petits ſarcaſmes ſont de la *plaiſanterie la plus philoſophique*. L'avis eſt ſage. On auroit pu s'y tromper, & juger ces bouffonneries plus dignes des tréteaux de la foire, que de la gravité d'un panégyriſte, chef des philoſophes.

Plus bas, c'eſt le paſteur d'un village proteſtant, » qui, ayant quitté » ſa paroiſſe pour ſe faire marchand » de lanternes, fut rencontré par une » de ſes *ouailles*, fort étonnée de lui » voir débiter cette marchandiſe. *Mon* » *enfant*, lui dit le miniſtre, *je vous ai* » *conté autrefois bien des lanternes*; *aujourd'hui je voudrois vous en vendre* ».

Vous vous rappellez le bon mot d'une jeune dame qui, après avoir

entendu avec beaucoup de patience l'auteur de cet éloge détailler tous les ravages *qu'il avoit faits dans la forêt des préjugés*, lui répartit avec beaucoup d'esprit, *je ne m'étonne plus si vous nous débitez tant de fagots.* On a ri pendant long-temps de cette ingénieuse saillie aux dépens du *destructeur des préjugés*; il a voulu se venger en fabriquant l'historiette du curé qui las *de conter des lanternes veut en vendre.* Mais comment n'a-t-il pas vu que le mot de la jeune dame, charmant à cause de l'à-propos & de l'impromptu, n'est plus qu'un plat calembourg quand il est froidement médité dans le silence du cabinet, que ces légères saillies sont permises dans la conversation, mais qu'elles dégradent un ouvrage sérieux? Qu'il faut être bien dénué de ressources, & sentir vivement son incapacité pour avoir recours à de pareils moyens de plaire!

L'auteur s'étend sur-tout avec une complaisance singulière sur la *pieuse & orthodoxe délicatesse* de *Philippe V*, qui en 1735 ne voulut pas employer *Milord Maréchal* dans la guerre contre

l'empereur, quoique l'année précédente il l'eût nommé officier général dans une expédition contre les Maures. L'orateur s'agite, se tourmente pour trouver la raison de cette différence. Enfin, il croit l'avoir trouvée, & la propose en ces termes : » Sans doute, » ce prince, *scrupuleusement religieux* » *& de la conscience la plus timorée*, » craignoit, qu'en permettant à un » hérétique de se faire tuer à son ser- » vice, cette grace, jusqu'alors inouie » dans ses états, ne devînt pour l'hé- » rétique la cause, *au moins occasion-* » *nelle*, de sa damnation .... tandis » que la cour d'Espagne étoit peut- » être persuadée, qu'un chrétien, » orthodoxe ou non, qui périt dans » une guerre contre les infidèles, ob- » tient, *s'il est nécessaire*, le pardon » de ses erreurs, en acquérant la palme » du martyre ». Encore une fois, Monsieur, est-ce là le ton de l'éloge ? N'est-ce pas plutôt celui d'un bouffon qui ne cherche qu'à rire, peu lui importe aux dépens de qui ? Je vous fais grace des autres traits de cette force dont cet éloge fourmille. Dans

ſes autres diſcours l'auteur mettoit au moins quelquefois de l'eſprit, des penſées fines & ſpirituelles, on y remarquoit un ſtyle piquant, (quoique trop ſouvent alambiqué) par intervalle des parallèles ingénieux, &c. Mais pour cette fois, il n'a ſongé à rien de tout cela. Vous ne trouverez dans cet éloge rien de penſé, aucun trait de ſentiment ou d'éloquence, pas un morceau qui ſoit écrit avec chaleur, ni même avec grace, tout eſt également froid & plat; apparemment l'auteur qui avoit beſoin de creuſer, de ſubtiliſer ſes idées, de les paſſer à l'alambic pour leur donner une tournure fine & piquante, n'a plus le temps de vacquer à ces opérations chymiques depuis qu'il tient le ſceptre de la philoſophie; tout ſon eſprit s'exhale & s'évapore à préſent en intrigues, en perſécutions, & vous n'aurez plus dans ſes diſcours que le *caput mortuum* de ſon petit génie.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 29 avril 1779.

Lettre de M. l'abbé Royou *à M.* Bailly.

J'APPRENDS, Monsieur, que vous avez eu lieu de vous plaindre de l'extrait de vos lettres sur l'*Atlantide de Platon*, inséré dans le N° VI de l'*Année littéraire*. En effet, en relisant cet article dont je suis l'auteur, je vois que dans le compte que j'ai rendu de cet ouvrage intéressant, j'ai peut-être été trop loin en interprètant vos pensées & en vous prêtant des intentions * que vous assurez n'être pas les vôtres. J'avoue que personne n'a le droit de sonder les intentions, à moins que ce ne soit pour les présenter sous un jour favorable. Je suis fâché d'avoir tenté d'interprêter les vôtres, & je vous en fais mes excuses, sans changer cependant d'opinion sur le fonds de l'ouvrage.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime due à vos talens, votre très-humble serviteur, l'abbé ROYOU.

* Voyez l'*Année littéraire 1779*, tom. II, N° VI, page 64.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

L'heureuſe Rencontre. Eſtampe d'environ treize pouces de haut, ſur dix de large, par M. *Marchand*, d'après le tableau de M. *Pierre*, premier peintre du Roi. A Paris, chez l'auteur, rue des Foſſés Saint-Victor, maiſon neuve, vis-à-vis la Doctrine Chrétienne.

Ce ſujet eſt enrichi de ruines dans le goût de *Pannini ;* un obéliſque maſque l'horiſon, & le devant eſt occupé par des moutons, & autres animaux domeſtiques, dont le caractère & les formes ont beaucoup de vérité; ſur ce premier plan une jeune villageoiſe, aſſiſe ſur un âne, paroît écouter avec intérêt un jeune berger dont le geſte & le viſage expriment les ſentimens qu'il veut inſpirer à la jeune fille. Ce ſujet eſt agréable par la compoſition pittoreſque, & par les ſoins que l'artiſte s'eſt donné pour rendre les beautés de l'original.

Cette eſtampe eſt dédiée à Mgr le duc *de Chartres.*

Manuel de la jeuneſſe, ou *Inſtruction familière en dialogues ſur les principaux points de la religion, ouvrage utile aux perſonnes qui diſpoſent la jeuneſſe à la première communion, & qui peut faire ſuite au Magaſin des adoleſcens de Madame* le Prince de Beaumont. *Nouvelle édition revue, corrigée & conſidérablement augmentée, 2 volumes brochés 4 liv. reliés 5 liv. A Paris, chez* Fournier, *libraire, quai des Auguſtins, près le Pont Saint-Michel, à la Providence.*

Le même libraire vient d'acquerir le reſte des exemplaires des *Jardins*, poëme en quatre chants *, traduction libre, précédé d'un diſcours & d'une gravure, par M. *Gazon Dourxigné*, prix 24 ſ. broché, au lieu de 36 ſ. qu'il ſe vendoit.

M. *Bertrand*, profeſſeur en mathématiques à Genève, a fait imprimer un ouvrage intitulé : *Développement nouveau de la partie élémentaire des Mathématiques priſe dans toute ſon étendue.* On nous annonce cet ouvrage

* Du père *Rapin*.

comme rempliſſant bien l'objet de ſon titre, c'eſt-à-dire, comme traitant plus à fond qu'on n'a fait juſqu'à préſent de tout ce qui eſt du reſſort des élémens, & diſpoſant les matières dans l'ordre le plus favorable à l'intelligence des unes par les autres. Cet ouvrage qui eſt en deux volumes in-4° avec quelques planches, vient d'être fini.

On en trouvera des exemplaires, *à Paris, chez la veuve* Tilliard *& fils, libraires, rue de la Harpe, au coin de celle Pierre-Sarraſin*, & *chez* Merigot *le jeune, libraire, ſur le quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée. Prix rel. 42 l.*

Nous en rendrons compte lorſqu'il paroîtra.

Hyeroglyphes, dits d'Hérapole, ouvrage traduit du Grec, par M. Requier. *A Paris, chez* Baſtien, *libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain, in-12, 2 liv. 10 ſ. broché.*

Ouvrage plein d'érudition.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Principes de morale, de politique, & de droit public, puisés dans l'hiſtoire de notre monarchie, ou *Diſcours ſur l'Hiſtoire de France, dédiés au Roi, par M.* Moreau, *hiſtoriographe de France; tome VII, in-8°. A Paris, de l'imprimerie royale*, 1779.

LORSQUE l'ouvrage de M. *Moreau* commença d'être annoncé dans le public, on étoit bien éloigné d'en avoir l'idée favorable qu'on s'en eſt formée depuis. Quelqu'étendues que fuſſent les connoiſſances de l'auteur, quelques droites que fuſſent ſes intentions, on n'étoit point abſolument ſans inquiétude. L'autorité reſpectable,

ſous les auſpices de laquelle il entroit dans la carrière, étoit impoſante, ſans doute, mais cela même formoit contre lui un préjugé qui pouvoit paroître légitime. Travaillant par l'ordre & ſous les yeux d'un prince deſtiné à monter ſur le trône, pourra-t-il, diſoit-on, pourra-t-il ſe défendre d'une partialité qui ſera en quelque ſorte un devoir pour lui ? Chargé d'examiner les droits du monarque & des ſujets, & de les peſer ſcrupuleuſement, tiendra-t-il la balance d'une main aſſurée ? & s'il cherche à mériter le ſuffrage des peuples en plaidant leur cauſe, ne cherchera-t-il pas davantage à plaire au ſouverain en décidant en ſa faveur ? Ce ne fut donc qu'avec une certaine défiance qu'on reçut les premiers eſſais d'un écrivain qui publioit les leçons deſtinées à nos princes. Un parti puiſſant entretenoit même & augmentoit l'indiſpoſition des eſprits. Des gens qui affectent de confondre la ſubordination avec l'eſclavage, & pour qui l'autorité la plus légitime eſt une tyrannie inſupportable, répandirent

par-tout l'allarme. Prêchant aux peuples ſans miſſion, & ſe croyant ſeuls en état d'inſtruire les rois, ils cherchèrent à rendre odieux un homme, qui, pour exercer ce glorieux emploi, avoit reçu l'ordre d'un ſupérieur éclairé, & n'avoit point pris l'attache de leur fauſſe philoſophie. Ils publièrent que les intérêts de la nation alloient être trahis, & qu'un ouvrage autoriſé par le gouvernement ne pouvoit être que la ruine de la liberté & l'apologie du deſpotiſme.

La lecture des *Diſcours ſur l'Hiſtoire de France* a ſuffi pour diſſiper ces impreſſions ſiniſtres. Sûr de la bonté du plan qu'une main habile & reſpectable lui avoit tracé, M. *Moreau*, qui ſe ſentoit en état de le remplir dans toute ſon étendue, a pourſuivi ſon travail avec un ſuccès égal à ſon courage. Il a dédaigné de repouſſer les attaques que lui portoit une cabale ténébreuſe, & content d'éclairer ſes lecteurs, il leur a laiſſé à eux-mêmes le ſoin de le défendre. C'eſt en développant ſes principes qu'il en a fait voir la ſolidité; & les nouveaux détails

que la ſuite des ſiècles lui a fournis nous convainquent de plus en plus qu'il a parfaitement connu le vrai ſyſtême de notre gouvernement ; c'eſt-à-dire, du gouvernement le mieux combiné pour procurer le bonheur public. Non, François, nous l'avions publié d'abord, & nous le répétons avec confiance, non, vous ne devez point être effrayés de la doctrine que contient cet ouvrage. On vous y parle de vos devoirs, mais on y parle encore plus de ceux des ſouverains. Vous devez obéir, mais ils doivent vous défendre & vous protéger, & ſi ces conſeils dictés par la ſageſſe ſont exécutés fidèlement, toute la peine ſera pour ceux qui vous commandent, & tout le bonheur ſera pour vous, ou plutôt vous ſerez heureux les uns & les autres, parce que vos maîtres trouveront leur propre bonheur dans celui dont ils ſauront vous faire jouir.

Tels ſont les fruits que la méditation d'un ſage produira parmi nous, & c'eſt ainſi que les lettres doivent ſervir l'état. Le plaiſir d'analyſer de pareils ouvrages nous dédommage bien du

dégoût que nous cauſent tant d'écrits inſipides ou dangereux. Au lieu de ces ſonges frivoles, ou de ces aſſertions téméraires qui ſe publient avec tant d'audace, nous trouvons ici des obſervations juſtes, des exhortations touchantes, la religion vengée, le crime flétri, la vertu recommandée comme l'unique baſe de la félicité publique, & le fonds des choſes nous attache tellement, & nous paroît ſi important, qu'à peine penſons-nous à faire l'éloge du ſtyle, dont la gravité & la nobleſſe ſont relevées par tous les agrémens analogues à la matière.

Le tome VIIe qui paroît depuis peu ne contient qu'un ſeul diſcours qui roule ſur le gouvernement & la légiſlation de *Charlemagne*. L'auteur, pour gagner d'abord ſes lecteurs, leur fait ſentir éloquemment l'importance de la diſcuſſion à laquelle il va ſe livrer. Selon lui, on ne ſauroit bien connoître nos gouvernemens modernes, ſans avoir étudié avec ſoin celui de ce grand prince. » La France, l'Allemagne, l'Italie, n'ont été couvertes » pendant pluſieurs ſiècles que des

» débris de ſon empire. *Guillaume* le » conquérant porta en Angleterre tout » ce qu'il en put recueillir, dans une » province où le plus illuſtre de ſes » ancêtres n'avoit été lui-même que » le vaſſal d'un des plus foibles deſ- » cendans de ce grand homme. Les » deux premiers potentats de l'Europe » ſont encore aujourd'hui les héri- » tiers de ſa puiſſance ſuprême. Com- » bien d'autres états indépendans ne » remplacent aujourd'hui que les diſ- » tricts qu'il aſſigna à l'autorité pré- » caire de ſes repréſentans »?

Gouverner, ſelon M. *Moreau*, n'eſt que le devoir d'éclairer, de conduire & d'ordonner. Comment les rois qui n'ont qu'un pouvoir moral, & qui ne ſont que foibleſſe, ſi on fait attention à la puiſſance phyſique des peuples qui les environne, comment pourront-ils faire mouvoir à leur gré le vaſte corps dont ils ſont les chefs? Tout dépend des inſtrumens qu'ils employent, & c'eſt à nous les faire connoître que cet ouvrage eſt conſacré. Ce n'eſt qu'avec eux que les ſouverains feront de grandes choſes.

» mais qu'ils ſe gardent ſur-tout d'en » dénaturer l'uſage, en s'en ſervant » contre leur fin ; c'eſt le moyen de » les briſer ; ſans ſecours, ſans appui, » premières victimes eux-mêmes de » leur orgueil & de leur imprudence, » c'eſt alors que les princes ſentiront » leur impuiſſance abſolue. Tel eſt » l'ordre de la nature, & liſez les » hiſtoires, telle eſt la cauſe, l'unique » cauſe de la chute & de la deſtruction » des empires ». Penſerez-vous, Monſieur, que l'écrivain qui débute par des vérités ſi hardies tienne jamais le langage d'un vil flatteur, mais vous verrez dans la ſuite des preuves bien plus fortes de ſa généreuſe liberté. Maintenant obſervons la diviſion de ſon diſcours. Il annonce trois parties. Dans la première il examinera le le titre & le caractère de l'autorité de *Charlemagne* ; dans la ſeconde, on verra les principes d'après leſquels ce prince en fit uſage ; la troiſième préſentera le tableau de la réforme générale que *Pepin* ſon père & lui introduiſirent dans toutes les parties de l'adminiſtration.

Dans la première partie, l'auteur réfute fort au long, & en joignant toujours aux raisonnemens les pièces justificatives, il réfute, dis-je, plusieurs publicistes qui ont prétendu qu'autrefois notre gouvernement avoit été républicain. Ces messieurs trouvent dans notre histoire des *comices* de la nation. Ils voyent *le champ de mai*, composé des *représentans du peuple*, possédant la *puissance législative*, & exerçant une telle autorité que le monarque lui-même ne se crut jamais exempt de lui *obéir*. Au commencement de la seconde race, le souverain n'étoit, selon eux, que le premier magistrat des François, chargé de publier & d'exécuter les loix d'une immense *démocratie*. Sujet lui-même d'une république, à laquelle il devoit rendre compte de sa conduite, il n'eut plus que le pouvoir de la consulter; mais le consentement du prince fut forcé puisque son devoir fut *l'obéissance*. Vous reconnoissez ici, Monsieur, les idées bisarres que quelques écrivains ont voulu accréditer depuis une vingtaine d'années, mais que

perſonne n'a débitées avec plus de confiance que M. l'abbé *Mably*. Elles ont étonné d'abord, elles ont même ſéduit certains lecteurs. Mais que peut l'eſprit ſyſtématique contre la vérité? En vain ces opinions dangereuſes ont été préſentées avec un certain appareil d'érudition; une érudition plus ſaine & plus exempte de préjugés nous raſſure aujourd'hui, & nous démontre que nous pouvons nous en tenir à ce qu'on a toujours cru en France ſur la nature de notre gouvernement. M. l'abbé *Mably* avoit dit, page vj de ſon *avertiſſement* à la tête des *obſervations ſur l'hiſtoire de France*, qu'en remontant aux ſources, *il avoit découvert les erreurs groſſières & ſans nombre où il étoit tombé dans ſon parallèle des Romains & des François*. Cet aveu fait honneur à ſa ſincérité; mais s'il travaille encore ſur ces matières, il pourra en dire autant par rapport à *ces obſervations* mêmes, dans leſquelles il n'a fait que ſubſtituer une erreur à une autre. Au reſte, en même temps qu'il ſera éclairé par M. *Moreau*, il aura à ce ſavant l'obligation rare de

l'avoir été par la réfutation la plus honnête & la plus modérée qu'on puiſſe ſouhaiter.

Les Francs, dit-on, vivoient en république : *Clovis* & ſes ſucceſſeurs altérèrent un ſi beau gouvernement & ne travaillèrent qu'à établir leur puiſſance ſur les ruines de la liberté. Mais *Pepin* & *Charlemagne* remirent les choſes dans l'ordre, & rendirent à la nation tous les droits dont l'ambition de nos premiers princes l'avoient injuſtement dépouillée. Certainement une pareille entrepriſe eût été plus extraordinaire encore que la révolution même qui avoit placé *Pepin* ſur le trône. En effet, pour que *Charlemagne* eût remis *l'autorité légiſlative* aux aſſemblées de la nation, il faudroit ou qu'il y eût été contraint, ou qu'il l'eût fait volontairement. Or la première hypothèſe eſt inconciliable avec l'hiſtoire, & la ſeconde avec les ſentimens ordinaires à tous les princes.

Un monarque foible & inattentif peut laiſſer perdre une partie de ce que ſes ancêtres lui ont tranſmis ; livré à ſes plaiſirs, tandis qu'on ébranle ſon

autorité, il peut s'endormir dans les bras de la molleſſe, il peut ou ignorer le danger, ou n'être pas en état de le prevenir. Mais à ces traits reconnoît-on *Charlemagne*? » Jamais prince » ne ſe montra à la tête de la nation » avec tant d'empire, jamais monarque » ne jouit à un ſi haut degré de la » conſidération, du reſpect & de la » ſoumiſſion des peuples ». Et il méritoit tout cela par ſes rares talens & ſes grandes qualités. Cette ſuppoſition d'une abdication forcée n'eſt donc qu'une pure chimère.

Aura-t-il fait librement ce grand ſacrifice? En ce cas, il aura donné un exemple unique. On a vu des ſouverains augmenter la prérogative royale, on en a vu profiter des circonſtances pour abolir, ſoit la démocratie, ſoit l'ariſtocratie, que l'imprudence de leurs prédéceſſeurs avoient laiſſée germer & croître dans un état monarchique. Quelques-uns même ont renoncé perſonnellement à un titre gênant, qu'ils tranſmettoient néanmoins à leurs ſucceſſeurs; mais qu'un roi ait renoncé au privilège le plus flatteur

pour l'ambition humaine, qu'il ait anéanti pour lui & pour ſa famille le premier attribut de la ſouveraineté, celui, dit M. *Moreau*, qui ſeul peut-être la caractériſe, c'eſt une modération & un déſintéreſſement romaneſque, auquel perſonne ne croira. Conſultez les ſouverains dont la puiſſance eſt enchaînée par certaines conſtitutions, & ils répondront ſûrement que la force toute ſeule les a réduits à cet état de *magiſtrature* qu'on trouve ſi ſagement établie, & que s'ils étoient libres d'introduire un nouvel ordre, ils aimeroient bien mieux donner des loix que d'en recevoir. Cette manière de penſer n'a rien d'étonnant, & il eſt plus que probable qu'elle a été celle de *Charlemagne*, qui n'aura rien cédé librement d'une autorité dont il étoit en poſſeſſion.

Comme c'eſt ici cependant une queſtion de fait, elle ne doit être jugée que d'après les monumens. M. *Moreau* examine quels étoient ces *plaids* ou aſſemblées qu'on veut abſolument changer en diètes de la nation. Ces *plaids* qui ſe tinrent d'abord aux

calendes de mars, & enſuite au mois de mai, n'étoient nullement le rendez-vous de tout le peuple François. Cela eſt évident, 1°. parce que vu la grandeur de l'empire, de pareils voyages euſſent occaſionné un mouvement continuel, & ſuſpendu pendant long-temps toutes les fonctions que les magiſtrats devoient à leur diſtrict. 2°. parce que dans ce même mois de mai, il ſe tenoit pluſieurs plaids à la fois, préſidés par les *miſſi dominici*, chacun dans leur département, (*unuſquiſque in ſua legatione*) donc le *plaids* royal n'étoit point compoſé de l'univerſalité de la nation.

Quels étoient maintenant ceux qui y avoient ſéance? C'étoient uniquement ceux que le roi y appelloit. Il en excluoit qui il vouloit. Voyez, Monſieur, *Louis le Débonnaire* au plaid de Nimègue; ce foible héritier de *Charlemagne*, que les circonſtances devoient rendre ſi timide, ordonne à *Lambert*, comte de Nantes, de retourner dans ſa province, & à *Vala* de rentrer dans ſon monaſtère de Corbie. Les officiers du roi, ſes miniſtres,

ſes fidèles aſſiſtoient au plaid, c'eſt-à-dire, ceux qui tenoient de lui quelque bénéfice, ou qui étoient obligés à quelque ſervice militaire. Il n'y en avoit pas d'autres; nulle part ne paroiſſent les repréſentans de la nation. A plus forte raiſon n'étoit-il pas queſtion du tiers-état, que M. l'abbé *Mably* prétend être déſigné dans un paſſage d'*Hincmar*, par ces mots *cætera multitudo*, expreſſion appliquée à la foule des aſſiſtans, mais pour nous apprendre qu'elle étoit formellement exclue des délibérations.

A l'égard des fonctions du plaid, c'étoit de juger les procès des grands, d'examiner & de diſcuter les matières du gouvernement, dont les chapitres étoient mis ſous les yeux des ſeigneurs *en vertu des ordres du roi* &c. Les ſeigneurs eccléſiaſtiques & laïques ayant fait leur réponſe, le prince alors *étoit le maître de choiſir le parti qui lui étoit ſuggéré par la ſageſſe qu'il avoit reçue de Dieu, & d'exiger que tout le monde s'y ſoumît.* Ce ſont les termes d'*Hincmar*, *Epiſt. de ord. Palat. c.* 34. De bonne-foi, voit-on là dedans la

moindre trace de cette ſouveraineté attribuée aux plaids ? N'eſt-il pas évident au contraire qu'ils éclairoient ſeulement le prince, qui, guidé par leurs avis, faiſoit les réglemens qu'il croyoit les plus utiles à ſes ſujets. M. l'abbé *Mably* & les autres confondent perpétuellement la légiſlation avec le pouvoir légiſlatif. La première, à proprement parler, eſt l'ouvrage de tous ceux que le ſouverain conſulte ou employe pour préparer & rédiger ſes ordonnances ; mais le ſecond appartient eſſentiellement à lui ſeul, & n'a jamais été exercé chez nous, ni par la nation, ni par ſes prétendus députés. Nos rois aſſembloient alors leurs conſeillers pour l'adminiſtration : il ne tiendroit qu'à eux d'en convoquer encore aujourd'hui un bien plus grand nombre. Faudroit-il en conclure qu'ils auroient abdiqué leur pouvoir légiſlatif, en faveur de cette aſſemblée ? Non aſſurément, à moins qu'on n'appelle *obéiſſance* l'acquieſcement à un conſeil qu'on a demandé ſoi-même. *Charlemagne*, qu'on nous repréſente ſi ſoumis à la déciſion des plaids, ne laiſſe pas

de dire : *notre déciſion ſouveraine, la règle fixe émanée de notre déciſion ſuprême. Louis XIV*, dit M. *Moreau*, dans toute la ſplendeur de ſon règne vigoureux, eût-il parlé d'un ton plus abſolu ? Ces loix ſaliques qu'on nous cite comme une preuve de la ſouveraineté de la nation, ces loix ſaliques, dis-je, réformées par *Charlemagne*, ne reçoivent que de lui leur ſanction. *Hæc ſunt capitula quæ dominus Carolus magnus imperator* JUSSIT *ſcribere in conſilio ſuo, &* JUSSIT *ea ponere inter alias leges.* Peut-on s'y méprendre, & n'eſt-ce pas ainſi que les déciſions des juriſconſultes inſérées dans le digeſte y forment de véritables loix, non à cauſe de ceux dont elles portent le nom, mais par la volonté du légiſlateur qui les a revêtues de ſon autorité ? » Donc, conclut M. *Moreau*, il n'eſt pas vrai » qu'alors la loi ne fût autre choſe que » la volonté de la nation publiée ſous » le nom du prince ; mais elle fut ce » qu'elle a toujours été, la volonté du » prince publiée d'après l'avis des » ſages qu'il conſulta *& dût conſulter* ».

Ces dernières paroles ſont bien remarquables, & font voir que l'auteur en nous ſoumettant au pouvoir des rois, n'a jamais entendu nous livrer à leurs paſſions ou nous aſſujettir à leurs caprices.

Les objections tirées de certaines expreſſions relatives à la promulgation de la loi, ne doivent faire aucune difficulté. M. *Moreau* explique d'une manière ſolide & naturelle, ce que ſignifioit *in cœtu*, *in conventu populi*, *cum omnium conſenſu*. Les bornes d'un extrait ne me permettent pas d'entrer dans ce détail. L'auteur répond avec autant de juſteſſe & plus de force encore à une autre objection tirée de la forme actuelle du gouvernement Anglois, qui certainement n'eſt point aujourd'hui ce qu'il fut autrefois, & dont les altérations inſenſibles ont été produites par la *légereté de la nation*, ou *les imprudences de ſes ſouverains*, ou la *perfidie de ſes miniſtres*. Pluſieurs de nos philoſophes voudroient nous accoutumer à rêver comme eux ſur cet article. » A quel deſſein ont-ils, » depuis tant d'années, prodigué tant

» d'éloges outrés à la liberté de la na-
» tion Britannique, que pluſieurs ſages
» Anglois cependant ne demanderoient
» pas mieux que d'échanger contre la
» nôtre ? Pourquoi ces exagérations
» fanatiques de ce deſpotiſme, ſous
» lequel on nous reproche d'avoir
» courbé notre tête, autrefois altière
» & libre ? Pourquoi, dans des ou-
» vrages *applaudis* même par *nos cour-*
» *tiſans*, a-t-on *oſé* INVITER LE ROI A
» RENONCER A SA PUISSANCE, & à
» n'être que le premier MAGISTRAT
» de la nation qu'il aura ſouſtraite au
» JOUG que lui IMPOSÈRENT SES
» ANCÊTRES ? ... Et voilà, nous dit-
» on, ce que fit, & ce que fut
» *Charlemagne* ... Si telle fut la conſ-
» titution françoiſe ſous la ſeconde
» race, les deſcendans de *Hugues Capet*
» qui ont délivré leurs peuples de la
» tyrannie féodale n'ont rempli que la
» MOITIÉ de la juſtice qu'ils devoient
» à la nation. Nos philoſophes Anglo-
» manes voudroient-ils achever l'ou-
» vrage ? Seroit-ce là le grand projet
» & les hautes eſpérances qu'ils pré-
» ſenteroient à la multitude » ? Mais en

vain l'on vante le gouvernement Britannique, dans la ſuppoſition qu'il eſt une image de celui de *Charlemagne*. M. *Moreau* démontre que cette prétendue reſſemblance n'exiſte que dans l'imagination échauffée de ceux qu'il réfute, pag. 202 & ſuivantes.

Dans la ſeconde partie de ce diſcours, on examine les principes du gouvernement de *Charlemagne*; trois mots ſuffiſent, dit notre auteur, pour en donner une juſte idée. Union de toutes les parties de l'état, liberté dans toutes, autorité ſur toutes. Ces trois articles développés par M. *Moreau* de la manière la plus intéreſſante nous rempliſſent d'admiration pour le grand prince qui avoit formé un ſi beau plan. Je ne puis, Monſieur, que vous en donner le réſultat, en empruntant les paroles mêmes de notre écrivain. » *Charlemagne* reçut le pouvoir tel » qu'il avoit été AUTREFOIS par la » conſtitution, mais environné d'obſ» tacles qu'il ſçut écarter, & gêné par » un méchaniſme néceſſaire à l'ambi» tion de ſes prédéceſſeurs, mais qu'il » ſimplifia pour affermir la couronne

» ſur ſa tête. Il conſerva les ANCIENS » principes, & y ramena tous ſes éta- » bliſſemens. Loin d'être le premier » miniſtre d'une république, il fut le » chef d'une puiſſante monarchie. Il » n'y eut en France d'autre autorité » que la ſienne, & elle s'étendit à » tout. Mais tous les ſujets, de quel- » qu'état qu'ils fuſſent, s'ils furent » obligés d'obéir, eurent le droit de » parler, de délibérer, de repréſenter. » Il augmenta, il rendit plus éner- » gique la liberté, mais ce fut en » affermiſſant le pouvoir de la ſou- » veraineté, ſans lequel la liberté ſera » toujours écraſée. Toutes ſes loix » furent le réſultat des conſeils, au- » cunes loix ne furent les ordres de la » multitude. Jamais on ne le vit traiter » avec ſes ſujets, mais ils eurent tous » intérêt de ſe ſoumettre aux règles » qu'il leur preſcrivit ».

Cet accord de la puiſſance du prince & de la liberté des peuples eſt une eſpèce de myſtère politique, mais il ne paroît tel qu'aux eſprits prévenus; M. *Moreau* fait diſparoître tout ce qu'il a d'obſcur. Il les maintient l'une &

l'autre avec une égale bonne-foi. Voici ce qu'il dit de la liberté, matière qui nous touche de ſi près, & ſur laquelle nous ſommes avec raiſon ſi délicats. » La liberté eſt indeſtructible, » la force peut l'enchaîner un moment, » mais le ſouverain, quel qu'il ſoit, » tenteroit en vain de l'anéantir; elle » ſe porte où l'intérêt l'attire, elle dé- » libère, elle choiſit, elle agit dans » tous les hommes... Un monarque » peut être deſpote, & ſous ſon joug » de fer la liberté des peuples eſt en- » core inaltérable; elle eſt garottée » par la crainte, endormie par l'igno- » rance, mais il lui ſera plus facile de » briſer ſes chaînes qu'au deſpote de » les forger; & elle ſera terrible à ſon » réveil, car elle eſt alors ſans règle, » puiſque l'autorité n'en connoît au- » cune ». Que peuvent ſouhaiter les peuples, ſinon que les ſouverains liſent ſouvent de pareilles maximes? & entre les ſouverains, ceux qui ont régné ſur la France ne ſemblent-ils pas en avoir fait la règle de leur conduite? Qu'eſt-ce qui rappella la liberté parmi nous? Ce furent les rois eux-mêmes.

Ont-ils dépouillé la nation de ſes droits? Lui ont-ils ôté l'autorité? Non, ils ne l'ont ôtée qu'à ſes chefs, qui l'avoient injuſtement uſurpée, plus injuſtement exercée. Aimons donc notre conſtitution, conſervons-la précieuſement. Cependant il lui manque encore un point eſſentiel. Ce ſeroit que la puiſſance publique étant faite pour *ordonner*, ne ſoit plus réduite à la néceſſité de *demander*, ce ſeroit que nos rois ayant un revenu ſûr, puſſent ſe paſſer de *l'arbitraire des contributions*. Le grand homme qui aura trouvé la ſolution de ce problême aura perfectionné l'ouvrage du cardinal de Richelieu; mais » celui qui rendra à » la monarchie françoiſe ce grand, cet » important, ce mémorable ſervice » ne ſera point celui qui trouvera le » moyen de faire paſſer des édits bur- » ſaux, mais celui qui fournira au roi » le moyen de s'en paſſer ». C'eſt ainſi que M. *Moreau* en qui les ſentimens patriotiques égalent les lumières, ſert tout à la fois, & le gouvernement, en lui indiquant le bien qui reſte à faire, & ſes concitoyens, en faiſant

voir que leur bonheur seul peut mettre le comble à la gloire de nos rois.

La 3e partie de ce discours offre un tableau de la législation de *Charlemagne* dans ses différens rapports avec toutes les parties de l'état qu'elle eut à régler. L'auteur commence par un exposé sommaire des monumens de cette législation. Il en distingue les différentes espèces, il en explique la forme, les souscriptions, &c. & par-tout il remarque ce qui constate la souveraineté du prince de qui ils étoient émanés. Il observe avec raison qu'à cette époque d'un gouvernement qu'on prétend avoir été républicain, on retrouve les mêmes formules dont nos rois se servent encore aujourd'hui. Pour faire des loix, *Charlemagne* consultoit, il eût dû consulter aussi pour accorder des graces & répandre des bienfaits. Ici M. *Moreau*, toujours ami du bien public, ne loue la libéralité des princes que lorsqu'elle est éclairée par la sagesse. Sans cela leur vertu même pourroit les égarer, tout contribuera à entretenir leur erreur. » Une loi injuste excite une réclama-

» tion, un acte inconsidéré de bien-
» faisance, par lequel le luxe d'un
» grand sera augmenté au préjudice
» des récompenses dues au mérite,
» sera souvent secret, & fût-il connu,
» il sera applaudi par la reconnois-
» sance & par l'intérêt. Lorsque le
» prince abandonnera une partie de
» ses revenus, on dira qu'il est géné-
» reux; lorsque cédant une partie de
» sa puissance, il renoncera à l'inal-
» térable droit d'être, dans tous les
» cas, la ressource des opprimés, on
» fera l'éloge de ces égards pour la
» liberté; bientôt *à force de faire du*
» *bien aux particuliers, il se sera ôté le*
» *pouvoir de faire du bien à la nation*
» *entière* ». M. *Moreau* qui ne permet pas aux rois de se livrer aveuglément à un penchant honnête en lui-même, & si propre à les faire aimer, leur permettroit-il d'en suivre d'autres que la raison désavoue, & qui les déshonorent aux yeux de la nation, leur font perdre à la fois l'estime & l'amour des peuples? Ils conserveront ces biens précieux, si, à l'exemple de *Charlemagne*, ils laissent voir dans leur législation

législation & leur administration, *l'empreinte profonde du sceau de la religion.*

La religion chrétienne protège & seconde tous les gouvernemens, *mais s'il est une monarchie qui lui doive tout, il faut convenir que c'est la nôtre.* Le plus grand intérêt des souverains est donc d'y demeurer attachés. Cette obligation est présentée avec une force & une éloquence qui vous frappera sans doute, Monsieur, & vous conviendrez que ceux-même qui par état doivent annoncer cette vérité importante, s'ils le font avec plus d'autorité que M. *Moreau*, ne le font pas avec plus de zèle & de liberté. Quelsquesoient les déréglemens d'un prince, » tous les actes extérieurs de son » pouvoir, tout ce qui parle à la » nation de sa part & en son nom, » doit annoncer la sainteté des règles » dont il s'écarte; sa législation, s'il » veut régner, doit donner le démenti » à ses mœurs, & si par malheur il » n'étoit plus religieux, son gouver- » nement devroit l'être encore. Ce

» contraſte eſt un grand mal ſans
» doute, mais moindre cependant que
» la licence des peuples née de la ſub-
» verſion des principes, & ſi par le
» plus grand des malheurs le monar-
» que étoit irréligieux, il vaudroit
» encore mieux pour ſon propre avan-
» tage qu'il fût généralement condam-
» né, qu'univerſellement imité. O
» rois! daignez méditer cette vérité
» précieuſe. Si la corruption ſe gliſſe
» dans votre palais, ſi elle gagne même
» votre perſonne, il eſt pour vous de
» la plus grande importance qu'elle ne
» puiſſe jamais être regardée que
» comme un effet de votre foibleſſe.
» Tout ſeroit perdu, ſi vous aviez
» l'orgueil inſenſé de vouloir donner
» vos propres vices comme une ſuite
» de vos réflexions, & comme le ré-
» ſultat d'un ſyſtême. Ces dogmes
» évangéliques, que vous croyez
» comme nous, & d'après les preuves
» les plus claires, cette foule de pra-
» tiques qu'exige de vous votre ſou-
» miſſion aux loix de l'égliſe, ces ob-
» ſervations que le fanatiſme de l'irré-
» ligion vous peindra comme minu-

» tieuſes, & qui, ſcrupuleuſement » reſpectées par vos ancêtres ſont de» venues la portion la plus précieuſe » de l'étiquette de vos cours, voilà, » princes, ce que vous devez conſer» ver avec ſoin. Tout cela, dût-il être » la condamnation de vos mœurs, » eſt peut-être la plus forte barrière » que vous ayez intérêt d'élever au» tour du trône ». Une réflexion qui ne vous échappera pas, Monſieur, après avoir lu ce ſuperbe morceau, c'eſt que ſi cette noble hardieſſe fait honneur à l'écrivain, elle tourne également à la gloire du monarque ſous le règne duquel la vérité ſe montre avec tant de confiance. Il ne craint pas qu'on lui parle de ſes devoirs, parce qu'il met ſon plaiſir à les remplir: quand on loue la décence & la régularité des mœurs, il ne regarde pas ces éloges comme une cenſure indirecte de ſa conduite, & le modèle des ſouverains les plus ſages & les plus religieux, bien loin de le faire rougir ou de le décourager, ne lui offre que ce qu'il pratique tous les jours, & qu'il ſe fait gloire de pratiquer.

Après avoir parlé de la piété perſonnelle de *Charlemagne*, M. *Moreau* expoſe l'uſage qu'il fit de ſon autorité par rapport, 1°. à la foi. 2°. au culte. 3°. à l'inſtruction & aux mœurs, & il en tire des principes généraux qui doivent diriger tous les princes. Par rapport à la foi, le ſouverain ne peut rien décider ; mais il aſſurera aux paſteurs la liberté dont ils ont beſoin pour prêcher & enſeigner. » Il dira » aux évêques, *annoncez clairement à* » *mes peuples les dogmes qu'ils doivent* » *profeſſer.* Il dira en même temps à » ſes ſujets, *ce que l'égliſe a défini, je* » *ne puis vous forcer à le croire ; mais je* » *vous forcerai de le reſpecter dans vos* » *diſcours publics & dans vos écrits* ».

Nous ne comprenons pas trop après cela pourquoi M. *Moreau* ne veut pas qu'une *loi dogmatique de l'égliſe*, par exemple, la déciſion du concile de Francfort, ſous *Charlemagne*, puiſſe devenir une *loi de l'état.* Selon lui, elle ſeroit *dénaturée*, & les tribunaux en la recevant *n'ajouteroient rien* à la ſeule autorité qu'elle puiſſe avoir, celle qu'elle exerce ſur les conſciences.

Mais l'auteur lui-même nous fournit de quoi répondre. Le prince appuyera la loi de l'église, il FORCERA ses sujets de la *respecter*, & ne leur accordera certains droits que quand ils l'auront acceptée. En faut-il davantage pour qu'elle devienne *loi de l'état?* Il n'ajoutera rien à l'autorité spirituelle, mais il l'aidera de l'autorité civile, en un mot, il protégera, & il ne *dénaturera* pas. N'exige-t-il pas aujourd'hui pour entrer dans les charges une adhésion publique à tous les dogmes catholiques? Nous ne voyons là dedans aucun inconvénient; nous croyons même qu'au fonds M. *Moreau* ne pense pas autrement que nous, mais seulement qu'il a argumenté un peu trop rigoureusement d'après des définitions de nom.

A l'égard du culte, *Charlemagne* laissa encore faire l'église; mais il étoit obligé de s'en mêler beaucoup plus que de ce qui regarde la foi, parce que le culte, étant extérieur, dépend en grande partie, quant à son exercice, de la puissance temporelle. Peut être même ce prince paroît-il avoir entamé

un peu le domaine de la puiſſance eccléſiaſtique. Mais M. *Moreau* obſerve très-bien que les ordonnances qu'il a publiées ſur ces matières, ne ſont, à proprement parler, que les arrêtés des évêques, membres eſſentiels du plaid royal, eſpèce de concile toujours ſubſiſtant, & qu'elles l'ont été ſouvent d'après leurs demandes, & & preſque toujours d'après leurs conſeils.

La diſcipline de l'égliſe, la réforme du clergé attirèrent auſſi l'attention de *Charlemagne*; mais il s'occupa ſpécialement de l'inſtruction générale & des mœurs publiques. Cette dernière partie de l'ouvrage de M. *Moreau* mériteroit elle ſeule un extrait tout entier, pour le grand nombre de choſes utiles qu'elle renferme. Un des principaux moyens qu'employa ce prince pour éclairer ſes ſujets, fut cette fameuſe ſociété littéraire qu'il établit dans ſon palais, & dont il daigna être le chef. On en trouve ici une hiſtoire abrégée. On voit *Charlemagne* chercher dans les lettres un délaſſement à ſes grands travaux,

raſſembler autour de lui des ſavans, *dont il ne faiſoit ni des miniſtres, ni des magiſtrats, mais des amis*, en qui il vouloit trouver également la *ſcience* & la *piété*; mais ce qu'il eſt eſſentiel de remarquer, c'eſt que tous les travaux de cette Académie impériale étoient rapportés à la religion; c'étoit pour la ſervir & pour la défendre qu'on cultivoit les arts & les ſciences. Des littérateurs trop profanes trouveront ſans doute que *Charlemagne* ne donnoit pas aſſez de liberté aux eſprits, mais M. *Moreau* leur répondra que » ſi » une nation groſſière qui ignore tout » eſt capable des plus grands forfaits, » une peuple inſatiable de connoiſ- » ſances & trop avide de nouvelles » jouiſſances eſt preſque toujours ſuſ- » ceptible des plus grands vices. Le » ſiècle d'*Auguſte* acheva de détruire » les vertus, & la Grèce étoit bien » proche de ſa décadence, lorſque ſes » peuples ne ſentirent plus que le » beſoin d'être réveillés par les arts ». Si l'on vouloit ajouter un troiſième degré à cette énumération, vous ſentez, Monſieur, quel ſeroit le peuple

qui figureroit ici avec les Grecs & les Romains. Afin de faciliter l'application, joignez encore ce paſſage. » Si » un génie tout-puiſſant eût offert à » *Charlemagne* de rendre tous ſes ſujets » auſſi avides de connoiſſances & de » plaiſirs que l'étoient les Grecs du » temps d'*Alexandre*, auſſi habiles que » l'étoient les Romains ſous *Tibère*, » auſſi philoſophes que nous le ſommes » aujourd'hui, eût-il accepté, eût-il » dû accepter ſes offres » ? Nous voilà donc, Monſieur, avec notre philoſophie qui nous rend ſi fiers, dans le cas d'être aſſez mal accueillis par *Charlemagne*. En vérité, j'en ſuis un peu honteux pour notre ſiècle ; car après tout, *Charlemagne* étoit un eſprit très-ſolide, & M. *Moreau* a tellement étudié ſon caractère, que je ne doute pas qu'il ne le connoiſſe auſſi bien qu'aucun de ceux qui ont vécu à la cour de ce prince.

Quoique nous ſoyons accablés ſous une multitude de loix, notre auteur en propoſe encore d'une nouvelle eſpèce. Il voudroit qu'on rédigeât un corps de doctrine politique & morale,

qui repoſât dans les dépôts & ſous la garde de la magiſtrature, comme la règle des mœurs publiques. Il y a des ſymboles de religion, ſur leſquels on examine les miniſtres de l'égliſe, pourquoi n'y en auroit-il point de politique & de morale, qui ſeroient regardés comme la doctrine de l'état, & ſur leſquels ſeroient examinés tous ceux qui ſe deſtinent à le ſervir? »Quoi, »dit éloquemment M. *Moreau*, un »homme ſe préſentera pour remplir, »à la décharge du prince, les devoirs »dont il eſt tenu, & il ſera convaincu »qu'il n'y a pas de devoirs! Il ſera »nommé le repréſentant du ſouve»rain, & il croira que la ſouveraineté »eſt le plus grand des abus, & que »l'indépendance eſt l'attribut eſſentiel »de tous les êtres intelligens! L'au»torité royale le chargera de pro»téger la religion & les mœurs, & »il dira, la religion eſt une chimère, »& l'homme n'a de règle que ſes »penchans»! De pareils abus ſont ſi révoltans, Monſieur, que nous ne croirons guères qu'ils ayent jamais eu lieu parmi nous. Nous croirons encore

moins qu'ils puiſſent reparoître dans la ſuite, après qu'on en a préſenté les dangers d'une manière ſi frappante. Le livre de M. *Moreau* contribuera ſans doute à les prévenir, mais nous comptons beaucoup plus ſur les bonnes diſpoſitions d'un ſouverain, qui, commandant à une nation jalouſe de plaire à ſes maîtres en les imitant, connoît toute la force de l'exemple, & qui, depuis qu'il eſt ſur le trône, ne ceſſe d'en donner un capable d'exciter dans tous les cœurs l'amour de l'ordre & l'enthouſiaſme de la vertu.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 5 mai 1779.

LETTRE IX.

Les J'ai vu du jeune homme à la mort du vieillard, ſuivis de Didon *à* Enée, *héroïde nouvelle, dédiée à* J. J. Rouſſeau, *par M.* Aude; *brochure in* 8° *de 28 pages. A Paris, chez* Moureau, *libraire, rue Dauphine, près celle Chriſtine, au grand* Voltaire. *prix 1 liv. 4 ſ.*

L'AUTEUR de cet *opuſcule*, Monſieur, déclare naïvement, dans une épitre dédicatoire, adreſſée à un vicomte anonyme, qu'il traite auſſi leſtement que le public, qu'on ne doit pas s'attendre à trouver dans ſes viſions de *la ſuite*, de *la liaiſon*, de *l'ordre*. Ces pénibles ornemens, fruits d'un travail opiniâtre, doivent être abandonnés à de petits eſprits dénués de moyens & de reſſources; ce génie d'un ordre nouveau ne ſe pique pas même d'offrir au public *ce que les beaux eſprits appellent du trait, du brillant, de la ſaillie*; frivoles agrémens que

dédaigne la gravité du philosophe. Notre *visionnaire*, qui ne rêve pas toujours *creux*, a trouvé le secret de suppléer également aux dons de la nature, & aux travaux de l'art, & de faire rapidement une petite fortune littéraire, sans aucune dépense d'esprit & de travail. Le commerce des muses, & le silence du cabinet offrent à ses yeux bien moins d'agrémens & d'avantages, que les assises bruyantes de la philosophie; & au lieu de se consumer tristement à limer, peut-être sans fruit, d'informes essais, il a trouvé plus sûr & plus court d'aller leur mendier des *prôneurs* zélés, parmi les dispensateurs de la gloire, aussi prodigues qu'avides d'encens. Le modeste auteur sait très-bien que son ouvrage fourmille de *fautes impardonnables*; mais *l'ennui*, dit-il, *ne lui vaut rien*, & s'il eût employé *une soirée de plus* à les corriger, *il se seroit ennuyé*; malheur affreux! qu'il falloit écarter avant tout.

Comme d'ailleurs il y a lieu de croire que le public doit être enfin aguerri contre l'ennui par les sombres

c'eſt ſur-tout par le *ſentiment*, la *candeur* & la *vérité* qu'il croit ſes viſions remarquables. Pour le ſentiment, on doit lui en ſavoir grand gré, s'il en a beaucoup mis dans cet opuſcule; car ce n'eſt preſque qu'une ſatyre continuelle des mœurs de nos jours; & ſi le ſentiment a pu ſe gliſſer juſques dans les ſatires de M. *Aude*, il faudra dire de ſes ouvrages comme de ceux de *Quinaut*,

Et juſqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Il y a cependant à la fin de la pièce un endroit qui pouvoit être ſuſceptible de ſentiment, c'eſt le récit des amours du poëte. *Il a vu, même dans Paris*, une certaine *Joſephine, objet novice & tendre, dont l'humeur eſt libertine, & le cœur vertueux; s'il avoit encore ſon cœur*, il y *graveroit* volontiers *l'image de Joſephine*; mais, par malheur, ce cœur *eſt reſté ſur le rivage** où l'auteur a pris naiſſance, auprès d'une certaine *Galathée* dont il fut épris dès ſon enfance.

* On ne nous dit pas quel eſt cet heureux *rivage*. Je penſe que ce ſont les bords de la Garonne.

Au nom de cette *Galathée*, la première pensée qui se présente au poëte *plein de sentiment* & de passion, c'est de peindre *l'aimable séjour* de sa maîtresse, *c'est*, dit-il, *un devoir dont sa muse est flattée*; cela peut être; mais certainement aussi sa bergère eût été flattée qu'on songeât plus à elle & à ses aimables qualités qu'à *son toit couvert du feuillage d'un hêtre*, & à son *aimable séjour*. Cependant après une peinture bien mesquine de ce séjour, l'auteur nous revèle le secret dont il s'est servi pour enchanter sa *Galathée*; après avoir dépeint le lieu de la scène, *c'est là*, dit-il,

C'est là, que *pénétré de mon amour extrême*,
J'allois, mon *Héloïse** en main,
Lire mes vers à ce que j'aime;
Sur l'écrit de mon cœur, je consultois le sien.

Plaisant moyen de se faire aimer! vous

* N'allez pas croire que c'est l'*Héloïse* de *Jean-Jacques*, c'est quelque chose de bien meilleur. C'est un drame en vers de la composition de M. *Aude*, joué l'an passé sur le théâtre de Versailles, *avec un succès extraordinaire. Des circonstances*, bien malheureuses pour nous, *en ont empêché jusqu'ici l'impression.*

voyez que M. *Aude* ſait inſpirer l'amour à peu près comme il ſait le peindre. Vous pouvez à préſent juger du ſentiment qui brille dans ſes poéſies : voulez vous auſſi connoître ſa candeur ? liſez,

J'AI VU (mais qui le pourra croire ?)
J'AI VU, quand le dieu de Fernei
Sur ſon autel fut couronné*,
Par les miniſtres de ſa gloire,
J'AI VU *deux êtres impudens*
Qui s'indignoient de la victoire
Et du triomphe des talens.

Voilà avec quelle aménité, quelle politeſſe M. *Aude* traite les gens de lettres qui n'ont pas les mêmes ſentimens que lui. 1er trait de candeur. C'eſt avec la même urbanité qu'il parle des financiers.

*Il ne faut pas s'amuſer à critiquer la rime de *Fernei* & *couronné* ; M. *Aude* ſait qu'elle eſt vicieuſe, & qu'il y a bien d'autres *fautes impardonnables* dans ſon ouvrage ; il vous l'a dit ; mais auſſi il a daigné ajouter que pour ôter ces fautes, il lui en eût coûté quelques momens d'ennui. Et pouvez-vous exiger que M. *Aude* aille *s'ennuyer* pour vous plaire ? Ainſi trève de critique.

Dans les chars de l'*arrogance*,
J'ai vu de *larges Midas*,
Orgueilleux & vil amas
D'embonpoint & d'ignorance.

Mais c'eſt ſur-tout dans le portrait qu'il fait des grands ſeigneurs que vous connoîtrez la *candeur aimable*, toute l'ingénuité de ce jeune poëte, auſſi modeſte que ſavant.

J'ai ſoupé chez nos ſeigneurs,
Et j'ai ri de leur langage.
Je fus un impertinent,
Car j'eus la coupable audace
D'examiner leur ſurface,
Et de péſer leur néant.
. . . . . .
A leur table qu'on aſſiège,
N'ont-ils pas le privilège
D'être ſots impunément?
J'ai vu ces petits ſultans,
Entourés de mille eſclaves,
Qui, *mendiant des entraves*,
Leur prêtoient mille talens;
Mon *inquiète* jeuneſſe,
Qu'irritoit tant de fadeur,

Se vengeoit de leur grandeur
En obſervant leur baſſeſſe.

Voilà, Monſieur, le ton de morgue & d'inſolence que l'on apprend dans les écoles de la philoſophie. Que les chefs audacieux d'une ſecte orgueilleuſe oſent ainſi inſulter à cette claſſe brillante de la ſociété qui fait la gloire & la force de l'état, je n'en ſuis pas ſurpris; par les excès auxquels ils ſe portent, ils nous ont en quelque ſorte accoutumés à les ſupporter; mais qu'un jeune étourdi, à peine ſorti de la pouſſière des écoles, inconnu dans la ſociété, comme dans la république des lettres, vienne fronder & outrager publiquement ce qu'il y a de plus reſpectable dans l'état, c'eſt ce qu'on ne ſauroit pardonner même à ſon *inquiete jeuneſſe* qui s'agite & ſe tourmente pour exciter un peu de bruit: & il oſe encore parler de *candeur!* Seroit-il mieux fondé à ſe vanter de n'employer que le langage de la vérité? Voyons.

Ce grand *Ariſtarque*, qui s'arroge le droit *d'examiner la ſurface & de*

peſer le mérite ou le *néant* des auteurs comme celui des grands ſeigneurs, prononce hardiment que *jamais écrivain n'a ſu rendre la langue françoiſe plus liante & plus douce que M. Marmontel!* O *blaſphême impie*!* Puis-je m'écrier: quoi! *Maſſillon*, *Fénelon* & le divin *Racine* n'ont pas ſu donner à leurs compoſitions plus d'aiſance & de douceur que le froid & peſant auteur de *Bélifaire* & des *Incas*! quelle fade louange! quel encens groſſier! Mais ſi le ſcrutateur des *ſurfaces* n'eſt pas heureux dans le choix des éloges qu'il prodigue à ſes patrons, il eſt un peu plus adroit quand il s'agit de décrier leurs ennemis.

Vous connoiſſez M. *Gilbert*, l'un des plus terribles fléaux de la philoſophie moderne, & qui a imprimé ſur ſes coriphées un ridicule ineffaçable; ſavez-vous quel moyen a pris le poëte

* Cette expreſſion eſt celle de l'auteur; on peut remarquer qu'il a toujours le mot propre, l'épithète caractériſtique. On auroit pu croire qu'il y avoit des blaſphêmes pieux. Mais il n'y a plus moyen de s'y tromper, puiſque M. *Aude* nous avertit qu'il faut dire *blaſphême impie*.

véridique, pour dénigrer ce redoutable satyrique? c'est d'assurer que le *recueil de ses œuvres* consiste uniquement dans un petit volume intitulé *débuts poëtiques* & de l'apprécier d'après les pièces contenues dans ce volume : comme M. *Aude*, qui a droit d'avoir le goût difficile, trouve toutes ces pièces *détestables*, il part de là pour verser sur ce pauvre M. *Gilbert* le mépris & l'injure. La manœuvre est adroite & tout-à-fait philosophique. En effet, quoique dans ces essais, fruits de la première jeunesse de l'auteur, les vrais connoisseurs, feu M. *Fréron* surtout, eussent déjà distingué des étincelles de génie, & le germe de ce rare talent qui s'est depuis si heureusement développé, cependant il faut avouer que si on ne jugeoit M. *Gilbert* que sur ces premières productions, il ne mériteroit pas la haute réputation qu'il s'est acquise ; mais la superbe ode sur le *jugement dernier*, une autre sur le *combat d'Oueſſant*, digne de la première ; mais deux excellentes satires où l'on retrouve le pinceau vigoureux de *Juvénal*, ne se

rencontrent pas dans ce recueil, imprimé il y a dix ans, & la *véracité* de M. *Aude* devoit le porter à ne pas les exclure de la prétendue collection des œuvres de M. *Gilbert*. Seroit-il juste de juger du mérite de *Racine* par *les Frères ennemis* & *Alexandre*?

Nous avons parcouru, Monsieur, les trois qualités brillantes que M. *Aude* admire dans son style, *candeur*, *sentiment*, *vérité*; vous pouvez juger à présent à quel degré il les possède. J'ai mis sous vos yeux des échantillons dans les trois genres. Il me reste encore à vous donner une idée de l'objet des visions de ce profond observateur. D'abord,

Au sein des dieux domestiques
Il a vu dix printemps finir;
Puis, loin des murs patriotiques,
Il en a vu dix refleurir.
Il a vu l'aigle du génie,
Il a vu l'auteur de *Julie*
Enlevés à nos regards;
Il a vu le temple des arts,
Couverts de voiles funèbres

A l'aſtre brillant du jour,
Qui régnoit dans ce ſéjour,
Il voit } ſuccéder les ténèbres;
Il fait }
. . . . . .
S'il a vu périr le goût,
Il a vu naître bien des modes.
Bardus qui prononce ſur tout,
Et *Zoïle* qui fait des odes.
. . . . . .
Il a vu des bouches, des yeux
Où reſpiroit la tendreſſe;
Mais dans le repli des ames
Quand il voulut pénétrer,
Loin d'y voir *brûler* des *flammes*,
Il y vit le caprice errer.
. . . . . .
Il a vu les combats de *Mars*
Dans le courier politique,
Enchaîner tous les regards.

Voilà les objets importans & nouveaux qui ont frappé les yeux perçans de l'obſervateur ; mais parmi toutes ces viſions il en eſt une d'une vérité frappante, & dont le modèle

& l'archetype n'étoit pas difficile à trouver. C'eſt le portrait

D'un rimeur impitoyable,
Qui, froidement agréable,
Fatigue le genre humain
De ſa muſe *infatigable* ;
Quoique le pinde équitable
Lui prodigue le dédain ;
. . . . . .
Qui conſume ſes momens
A raſſembler en cadence
Quelques mots vuides de ſens ;
Mais le rimeur éphémère,
Loin de cultiver les champs,
Devient la fable du temps.

C'eſt probablement dans ſon miroir que l'obſervateur a vu ce *rimeur éphémère* ; quoi qu'il en ſoit, il eſt impoſſible de mieux voir, mais il eſt facile de mieux peindre ; & je conſeille à M. *Aude*, dût-il *s'ennuyer un peu*, de mettre plus de *quatre ſoirées* à compoſer les *ſeconds j'ai vu* qu'il deſtine au public. Car, Monſieur, vous ſaurez que ce n'eſt encore ici qu'un léger échantillon des viſions de l'auteur. Malgré la multitude, la variété des ob-

jets qui ſont aujourd'hui ſoumis à ſes obſervations, il en recèle encore un plus grand nombre, mais dont il ſe propoſe de vous gratifier inceſſamment. On ne peut donc aſſez l'exhorter à faire quelque ſacrifice en faveur du public, & à *travailler* un peu plus ſes ouvrages, pour mettre plus de liaiſon, plus d'ordre dans ſes idées; plus de coloris, plus de brillant dans ſon ſtyle; plus de vérité dans ſes jugemens; plus de modeſtie dans ſon ton; en un mot, plus de bon ſens & d'intérêt dans ſes productions. Sans cette précaution, il faut abſolument qu'il réſerve ſes ſublimes *j'ai vu* pour ces *ſociétés* choiſies & indulgentes qui ont le bonheur *de les goûter*. Pour moi, s'il ne veut point ſoigner davantage ſes écrits avant de les publier, je lui prédis, non pas qu'il ſera toujours *loin de cultiver les champs*; car je n'ai pas le talent de deviner ce que cela veut dire, mais qu'infailliblement il *deviendra la fable du temps*.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 8 mai 1779.

P. S. Je ne comptois vous entretenir

tenir que des visions de M. *Aude*, parce que l'héroïde de *Didon* à *Enée* étant de la même plume & du même temps, me paroissoit devoir être de la même force que les *j'ai vu*; mais je viens de m'appercevoir dans un petit coin de l'épitre dédicatoire que le prudent M. *Aude* abandonnoit presque aux railleurs ses *j'ai vu*, & qu'il ne fondoit l'espoir de sa réputation que sur l'héroïde qui suit. Il faudra donc un autre jour, pour apprécier son mérite à sa juste valeur, examiner l'héroïde,

LETTRE X.

L'autorité des livres de Moïse *établie & défendue contre les incrédules, par M. l'abbé* Duvoisin, *docteur & professeur de Sorbonne, censeur royal, & vicaire général de Monseigneur l'évêque de Laon. A Paris, chez* C. P. Berton, *libraire, rue Saint-Victor, près le séminaire de saint Nicolas-du-Chardonnet, au soleil levant, in-12 de 512 pages, prix 2 l. 10 s. broché.*

LA confiance avec laquelle nos incrédules modernes ne cessent de répéter & de reproduire sous mille formes des objections cent fois détruites, oblige, Monsieur, les défenseurs de la religion à multiplier aussi leurs apologies, pour dissiper tous les nuages que l'ignorance & la mauvaise foi ont pu répandre sur les objets de notre croyance. Les livres de *Moïse* ont fourni sur-tout matière aux sarcasmes, aux dérisions impies & cyniques du patriarche de la philosophie. Ses

bévues ſans nombre ont été relevées avec force dans un excellent ouvrage de M. l'abbé *Guénée*, qui, ſur les objets qu'il a traités, n'a laiſſé aux lecteurs rien à deſirer, & à M. *de Voltaire* rien à répliquer. Mais la honte de cette défaite, au lieu d'abattre le courage, n'a fait que redoubler la fureur de cet infatigable ennemi de *Moïſe*; & s'il n'a plus oſé reproduire ces objections pulvériſées par l'auteur des *Lettres de quelques juifs*, il en a recueilli d'autres dans l'eſpoir qu'il lafferoit peut-être la patience des apologiſtes du chriſtianiſme. C'eſt à réfuter ces nouvelles objections que M. l'abbé *Duvoiſin* conſacre des talens qui vous ſont déjà connus par d'autres bons ouvrages* qu'il a publiés pour la défenſe de la religion. Mais il ne s'eſt pas borné à réprimer ces derniers efforts d'un ennemi déjà terraſſé & qui ne trouvoit plus de force que dans ſa rage, il a cru devoir faire une apologie complette des livres de *Moïſe*, expoſer

* Diſſertation hiſtorique & critique ſur la viſion de *Conſtantin*, & l'autorité des livres du Nouveau teſtament.

les preuves ſolides de leur divinité contre leſquelles toutes les objections viennent échouer, & ſeulement à la fin de chacun de ſes chapitres, il applique ces principes lumineux à l'éclairciſſement des miſérables ſubtilités de M. *de Voltaire*.

Après une courte introduction ſur la diſperſion des Juifs, ſur leur attachement à un culte impraticable depuis deux mille ans, & qui les rend odieux au reſte du genre humain, ſur l'antiquité de leur légiſlateur, M. l'abbé *Duvoiſin*, diviſe ſon ouvrage en trois parties. Dans la première, il prouve que *Moïſe* eſt vraiment l'auteur du Pentateuque. Il le prouve, 1° parce que tous les livres poſtérieurs font mention expreſſe, ou des alluſions marquées à cet ouvrage. M. *Duvoiſin* rapporte pluſieurs témoignages des différens écrivains ſacrés poſtérieurs à *Moïſe* & qui tous le reconnoiſſent pour l'auteur du Pentateuque; & on ne peut, dit-il en terminant ce chapitre, » aſſez » admirer la hardieſſe avec laquelle » M. *de Voltaire* avance *qu'aucun pro-* » *phète n'a cité les livres du Pentateuque*.

» qu'il *n'eſt jamais parlé ni du Bereſith*, » *ni du Véelléshémot*, *ni du*, &c. . . . . » Non, ſans doute, les écrivains de » l'Ancien teſtament n'ont point cité » diſtinctement & nommément les cinq » livres que nous comprenons ſous la » dénomination de Pentateuque. Et » comment l'auroient ils fait, puiſque » cette diviſion de l'ouvrage de *Moïſe*, » en cinq livres, eſt bien poſtérieure » aux auteurs ſacrés. Pendant long- » temps le Pentateuque ne fut connu » & cité que ſous les noms de livre de » la loi, ou livre de *Moïſe*; ce n'eſt » qu'après la diviſion des livres que » les rabbins les déſignèrent par les » noms *Bereſchit*, *Veelle-shemot*, &c. » (qui ſont les premiers mots de » chaque livre) . . . . . Ce qu'il y a » d'étonnant en ceci, ce n'eſt pas que » les auteurs ſacrés n'aient pas em- » ployé, dans leurs citations des livres » de *Moïſe*, des noms inconnus de leur » temps, c'eſt que M. *de Voltaire* ait » ignoré des choſes ſi triviales & ſi » ſouvent rebattues par les commen- » tateurs & les auteurs des prologo- » mènes ſur l'écriture ».

Dans le second chapitre, l'auteur s'appuye, pour établir la même vérité, du témoignage des Samaritains, secte ennemie des Juifs ; qui cependant conserve précieusement le Pentateuque, & l'attribue à *Moïse*. A ces témoignages domestiques, il joint ceux même des historiens profanes, *Diodore*, *Strabon*, *Tacite*, *Juvénal*, *Longin*, &c. Et il finit par relever encore la témérité de M. *de Voltaire*, qui ose avancer *qu'aucun auteur Grec avant Longin n'a cité Moïse*. Les assertions les plus fausses & les plus hardies ne coûtent rien à M. *de Voltaire*. Est-ce ignorance, est ce mauvaise foi ? Je laisse le choix à ses adorateurs.

Mais il ne seroit pas besoin de ces témoignages extérieurs pour revendiquer à *Moïse* les livres du Pentateuque ; la main, le nom de leur auteur y sont gravés, si je puis parler ainsi, en caractères ineffaçables : l'histoire, les mœurs & les coutumes décrites dans la Genèse, les loix, les cérémonies, les faits rapportés dans les livres suivans, le style même, tout décèle le véritable auteur & réclame

Moïse. Il faut lire dans le troisième chapitre cette excellente *preuve* bien développée, & fortifiée par M. *Duvoisin*, de quelques idées nouvelles.

Dans le quatrième chapitre, il s'attache à réfuter brièvement les misérables chicanes de nos esprits-forts. Voici une des plus graves objections que M. *de Voltaire* ait proposée contre le récit de *Moïse**. » Il est dit » que *Moïse* écrivit le Décalogue sur » deux tables de pierre; il auroit donc » aussi écrit cinq gros volumes sur des » pierres, ce qui étoit assez difficile » dans un desert ». La réponse de M. *Duvoisin* n'est pas longue, mais elle est plaisante & péremptoire. » On » a gravé sur le marbre les inscrip» tions des monumens érigés sous le » règne de *Louis XV*: sans doute que » l'on ne connoissoit pas d'autre ma» nière d'écrire, & que l'Encyclo» pédie, & les soixante volumes des » œuvres & des redites de M. *de Vol» taire* se trouvent dans nos biblio» thèques gravés sur des tables de

* Chapitre 22 de l'ouvrage intitulé *Dieu & les hommes*.

» marbre ; ce raiſonnement doit pa-
» roître concluant à quiconque admet-
» tra celui de M. *de Voltaire* ». Je ne puis vous rapporter les autres objections qui ſont ici réfutées ; elles ſont toutes de la même force que la précédente. Pouvez-vous concevoir comment un homme de bon ſens a la témérité, l'audace de prétendre renverſer avec de pareilles armes des vérités conſacrées par la croyance de l'univers entier depuis tant de ſiècles ?

Enfin, pour achever de démontrer l'authenticité du Pentateuque, l'auteur parcourt les différentes époques qui ſe ſont écoulées entre *Moïſe* & nous, & il fait voir qu'il n'en eſt aucune où l'on puiſſe placer la prétendue ſuppoſition des livres de *Moïſe*. M. *de Voltaire* cependant *conjecture qu'Eſdras forgea tous* CES CONTES *au retour de la captivité, qu'il les écrivit en lettres chaldaïques, dans le* JARGON *du pays, & que* Jérémie *put l'aider dans la compoſition de ce roman*. Voilà le *jargon* ordinaire de nos philoſophes. A des preuves de fait, à des témoignages poſitifs, ils n'oppoſent que leurs fri-

voles conjectures. Il ne faut pas heureuſement, pour les détruire, de grands raiſonnemens. Il exiſte dans toutes nos bibliothèques des exemplaires du Pentateuque écrits en caractères beaucoup plus anciens que les lettres chaldaïques que les Juifs adoptèrent pendant leur captivité; ce n'eſt donc pas *Eſdras*, qui, au retour de cette captivité, a forgé ces livres. *Jérémie* étoit mort plus d'un ſiècle avant le retour d'*Eſdras* à Jéruſalem; celui-ci n'a donc pas eu pour coopérateur dans la compoſition de ſon *roman*, le prophète *Jérémie*. C'eſt toujours avec cette force & cette facilité que M. *Duvoiſin* renverſe le fragile amas des conjectures du patriarche de la philoſophie.

La ſeconde partie de ce volume eſt deſtinée à prouver la véracité des livres de *Moïſe*. Cette partie de l'ouvrage eſt peut-être la plus importante, & celle auſſi que l'auteur a le mieux traitée. La multitude des objets qu'il embraſſe, des preuves & des raiſonnemens qu'il accumule, & ſa préciſion ne permettent pas de faire une analyſe

exacte ; il ſera plus curieux, plus ſatisfaiſant pour nos lecteurs de voir l'apologiſte de la religion aux priſes avec ſon plus vigoureux ennemi. Ce vaillant champion fait armes de tout. Ce qu'ont dit les auteurs les plus décriés, ce qu'ils n'ont pas dit, tout lui eſt bon dès qu'il croit pouvoir s'en ſervir pour combattre les livres ſaints. C'eſt peut-être du ſilence des payens qu'il tire ſon plus fort argument contre la vérité des faits rapportés dans l'exode. Citons d'abord ſes propres paroles tirées du ch. 19 de la Philoſophie de l'hiſtoire. » *Hérodote*, dit-il, racontoit ingénuement aux Grecs ce que les Egyptiens lui avoient dit ; mais comment, » en ne lui parlant que de prodiges, » ne lui dirent-ils rien des fameuſes » plaies d'Egypte, de ce combat magique entre les ſorciers de *Pharaon*, » & les miracles du Dieu des Juifs, & » d'une armée entière engloutie au » fond de la mer Rouge, ſous les eaux » élevées à droite & à gauche, pour » laiſſer paſſer les Hébreux, leſquelles » en retombant ſubmergèrent les » Egyptiens. C'étoit aſſurément le plus

» grand événement dans l'hiſtoire du » monde : ni *Hérodote*, ni *Manéthon*, » ni *Eratoſtène*, ni aucun des Grecs, ſi » grands amateurs du merveilleux, & » toujours en correſpondance avec » l'Egypte, n'ont parlé de ces mi- » racles qui devoient occuper la mé- » moire de toutes les générations : » aſſurément, ajoute le religieux phi- » loſophe, je ne fais pas cette réflexion » pour infirmer le témoignage des » livres des Hébreux, que je révère » comme je dois *, je me borne à » m'étonner du ſilence de tous les » Egyptiens & de tous les Grecs ». Voilà certainement une des plus fortes objections de l'incrédulité, & j'avoue qu'elle a quelque choſe de ſpécieux qui peut frapper des eſprits ſuperficiels. Mais écoutez la réponſe de

* Voilà comme M. *de Voltaire* lui-même, en combattant nos écritures, affecte pour elles un *reſpect* ironique & inſultant ; qu'on apprenne par là à ſe défier des proteſtations inſidieuſes de tous ceux qui diſent qu'ils reſpectent la tradition de *Moïſe*, & qui la combattent par des romans abſurdes, & en établiſſant des faits chimériques, abſolument incompatibles avec le récit de *Moïſe*.

M. *Duvoiſin.* » L'objection ſe réduit » à ceci; les auteurs profanes n'ont » rien écrit ſur les miracles de *Moïſe*, » ou du moins les livres où ils en fai- » ſoient mention, ne ſont pas venus » juſqu'à nous; donc les miracles at- » tribués à *Moïſe*, ſont des faits con- » trouvés. S'il m'étoit permis d'em- » ployer la logique de M. *de Voltaire*, » je dirois: les druides n'ont pas écrit » l'hiſtoire de la conquête des Gaules » par *Céſar*, ou s'ils l'ont écrite, leurs » livres ne ſe trouvent plus: donc il » eſt faux que *Céſar* ait ſubjugué les » Gaules après dix ans de combats, & » ce que nous liſons dans ſes commen- » taires n'eſt qu'une fable imaginée à » plaiſir: il ſeroit difficile d'apperce- » voir quelque différence entre ce rai- » ſonnement & celui de M. *de Voltaire*; » mais il faut répondre ſérieuſement.

» Le ſilence des auteurs profanes » touchant les miracles de *Moïſe*, n'eſt » pas un phénomène auſſi étonnant » qu'on le ſuppoſe: demander pour- » quoi les Egyptiens ne s'empreſſèrent » pas de raconter aux Grecs les pro- » diges opérés par le Dieu des Juifs,

» c'eſt demander pourquoi la nation la
» plus vaine & la plus ſuperſtitieuſe
» de l'antiquité, diſſimuloit aux étran-
» gers des faits qui la couvroient de
» honte, qui démontroient l'impuiſ-
» ſance de ſes dieux. Les prêtres Egyp-
» tiens qu'*Hérodote* conſulta, étoient
» encore plus jaloux de la gloire de
» leur pays, qu'amateurs du merveil-
» leux; & l'on peut croire qu'il leur
» en coûtoit moins de feindre des
» prodiges, que de raconter aux Grecs
» une hiſtoire qui dévoiloit l'impoſture
» de leur religion. Mais quand on ſup-
» poſeroit de la bonne-foi dans ces
» prêtres Egyptiens, devroit-on s'é-
» tonner qu'au temps d'*Hérodote*, de
» *Manéthon*, d'*Eratoſthène*, tant de
» ſiècles après *Moïſe*, l'Egypte eût per-
» du le ſouvenir de *Moïſe* & de ſes
» prodiges? L'objection de M. *de Vol-*
» *taire* auroit quelque force, ſi l'on
» pouvoit montrer que les premiers
» auteurs des annales Egyptiennes
» n'ont pas connu l'hiſtoire de *Moïſe*;
» mais puiſque leurs écrits ſe ſont
» perdus, ni les ennemis, ni les apo-
» logiſtes de la religion ne peuvent

» ſe prévaloir de leur autorité. » *Il* » *eſt triſte*, dit M. *de Voltaire*, car c'eſt » preſque toujours par lui-même qu'on » peut le réfuter, *il eſt triſte que dans* » *la guerre de* Céſar, *la moitié de la* » *fameuſe bibliothèque des* Ptolomées *ait* » *été brûlée*, *& que l'autre moitié ait* » *chauffé les bains des Muſulmans quand* » Omar *ſubjugua l'Egypte ; on eût con-* » *nu du moins l'origine des ſuperſtitions* » *dont ce peuple fut infecté*, *le cahos de* » *leur philoſophie*, *quelques-unes de leurs* » *antiquités & de leurs ſciences* ».

Ces raiſons prouvent aſſez que le ſilence des payens touchant les miracles rapportés dans le Pentateuque ne ſeroit d'aucun poids. Cependant M. *Duvoiſin*, auſſi verſé dans la connoiſſance des anciens, que dans l'art du raiſonnement, cite pluſieurs témoignages des hiſtoriens profanes, *Artapan*, *Diodore*, *Hérodote*, *Juſtin*, *Tacite*, *Pline*, *Apulée*, *&c.* qui confirment la vérité du récit de *Moïſe*. C'eſt toujours avec la même ſupériorité qu'il triomphe des difficultés même les plus ſpécieuſes, de ſon antagoniſte. Je vous exhorte ſur-tout à

lire ce qu'il dit au ſujet de cette double colonne de nuée & de feu où réſidoit le ſeigneur lui-même, & qui, pendant quarante ans que les Juifs furent errans dans les déſerts, précédoit toujours leur armée, & s'arrêtoit où il falloit camper. Vous n'imagineriez jamais quel moyen nos ſublimes philoſophes ont imaginé, pour atténuer, anéantir ce grand prodige. » Ce feu, ſuivant eux, n'étoit » autre choſe qu'un grand fanal élevé » au haut d'une perche; un officier le » portoit devant la première ligne de » l'armée; ce ſignal dirigeoit d'autres » ſignaux ſemblables, qu'on multi- » plioit ſelon les beſoins & le nombre » des troupes. Ces paroles de l'*Exode*, » *le ſeigneur marchoit devant eux*, (les » Juifs) ſignifient ſeulement que Dieu » les précédoit par ſes miniſtres, par » les chefs de l'armée, *Hobab*, beau » frère de *Moïſe*, &c. » Telle eſt la merveilleuſe découverte, la ſublime explication longuement détaillée dans une diſſertation qui enrichit ce vaſte & précieux dépôt de toutes les connoiſſances humaines, ces archives

uniques & immortelles de la raiſon & du bon goût, le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, l'Encyclopédie, pour tout dire en un mot. C'eſt à M. le chevalier *de Jeaucourt* à qui nous devons cette précieuſe découverte. N'allez pas croire néanmoins qu'il l'ait imaginée. L'imagination & le don de la penſée n'étoient pas les qualités dominantes de ſon eſprit, mais il *compiloit, compiloit, compiloit*, & voilà tout ce que demandoient les architectes en chefs du coloſſe encyclopédique. Mais dans quelle ſource croyez-vous que ce brave chevalier de l'Encyclopédie ait puiſé cette explication ? c'eſt, dit-il, dans *une diſſertation fort rare, écrite dans une langue étrangère ;* mais il n'oſe en citer l'auteur. Il eſt bon qu'on ſache que c'eſt *Toland*, apôtre de l'athéiſme, écrivain biſarre & cynique, mépriſé & déteſté de ſes compatriotes ; il faut voir le ridicule & les raiſons ſolides que M. *Duveiſin* oppoſe tour à tour à cette abſurde explication, qui devroit faire rougir ceux qui l'ont adoptée, s'ils étoient capables de honte.

Après avoir discuté tout ce qui regarde les prodiges racontés dans l'Exode, l'auteur s'étend dans un chapitre particulier sur les faits de la Genèse. Il répond bien longuement à une objection que les incrédules proposoient en effet autrefois avec beaucoup de confiance. Comment, disoient-ils, comment *Moïse* a-t-il pu avoir connoissance de faits si éloignés de lui, dont il ne restoit aucun témoin, aucun monument. C'étoit là jadis un des plus forts remparts de l'incrédulité. Mais heureusement, voilà que M. *Bailly* vient de le détruire; &, comme nous l'avons déjà dit *, puisque ce savant homme a bien pu déterrer un peuple qui a toujours existé en corps de nation peut-être depuis plus de vingt mille ans, peuple, dont personne avant lui n'avoit soupçonné l'existence, & dont cependant il décrit, non pas l'origine, car qui pourroit y remonter? mais les

* Voyez l'Année Littéraire, 1779, tom. II, N° VI, pag. 39 & suiv. où tout est démontré, excepté ce qui regarde les *intentions* de M. *Bailly*, page 64.

progrès, les émigrations, les campemens, les guerres, les loix, les arts, &c. avec plus de détails que nous n'en avons ſur le règne de *Clovis*, quelqu'un pourra-t-il demander encore comment *Moïſe*, plus ancien que M. *Bailly* de quatre mille ans, a pu connoître un petit nombre de faits éclatans dont il n'étoit ſéparé que par quatre ou cinq générations. Ainſi nous n'aurions pas même beſoin des excellentes réponſes que M. *Duvoiſin* donne à l'ancienne objection des incrédules, s'ils n'étoient accoutumés à changer de principes, & ſi le ridicule du ſyſtême de M. *Bailly* que nous avons ruiné ſans reſſource, ne les forçoit à quitter ce retranchement que M. *Bailly* leur avoit élevé, ſans y penſer, & *avec les meilleures intentions du monde.*

Dans la troiſième partie, qui étoit la plus difficile, l'auteur prouve l'inſpiration des livres de *Moïſe*. Pour y réuſſir il trace un très-beau tableau des loix de *Moïſe* en général, puis il en diſcute ſéparément les plus importantes; il en fait voir la ſageſſe, & prouve par la ſublimité de la doctrine,

par la profondeur des vues politiques, & ſur-tout par la ſingularité des moyens dont pluſieurs ſembloient contraires à ce que ſuggéreroit une prudence purement humaine, que c'eſt la main même de Dieu qui a tracé toutes ces loix, & que *Moïſe*, en les publiant, n'a été que l'organe de la divinité. Des détails ſi nombreux & ſi importans ne ſont pas ſuſceptibles d'analyſe. Je vous exhorte à les lire dans l'ouvrage même. C'eſt une des meilleures & des plus complettes apologies de la religion juive. Les preuves ſont frappantes, & les objections détruites ſans reſſource; l'érudition & les faits, ſans être trop prodigués, viennent à l'appui des raiſonnemens; la clarté & l'élégance du ſtyle, de légères plaiſanteries, telles que peut en employer un grave apologiſte de la religion, rendront la lecture de cet ouvrage auſſi agréable aux gens du monde pour qui la lecture n'eſt qu'un amuſement, que la force des raiſonnemens, la ſolidité des preuves & des réponſes le rendront utile aux jeunes théologiens, & à tous ceux qui veu-

lent étudier la religion, en connoître les preuves & les défenses.

Je suis, &c.

Paris, ce 10 mai 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

M. *de Vezou*, écuyer, ingénieur-géographe-historiographe & généalogiste du roi, de l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, auteur de plusieurs ouvrages, ayant commencé, par l'ordre du roi, le tableau des rois de France de la seconde race, avec toutes les branches masculines & féminines qui en descendent, prie les personnes intéressées à cet ouvrage de lui faire passer gratis les mémoires généalogiques de leur filiation, afin qu'il puisse les y inférer. La grande quantité des mémoires qu'il a reçus trop tard pour le tableau des rois de France de la première race, est cause du retard que souffre actuellement cet ouvrage, qui sera cependant bientôt fait.

Ce tableau des rois de France de la ſeconde race eſt le développement de celui des trois races des rois de France, exécuté en une feuille par M. *de Vezou*, & dont on a déjà rendu compte dans le temps; il ſera, comme les autres tableaux généalogiques de cet auteur, en lignes aſcendantes & par degré de parenté, orné d'écuſſons & de couronnes. Il offrira à la vue tous les deſcendans du fameux *Charles Martel* & conſéquemment les illuſtres rejettons du ſang de *Charlemagne*; ce qui produira beaucoup de branches de l'un & de l'autre ſèxe, toutes intéreſſantes pour l'hiſtoire de France & pour celles de l'empire d'occident & de l'Italie. Les familles nobles qui ſortent de ce grand prince auront le bonheur de voir leurs deſcendances juſqu'à préſent, pourvu toutesfois qu'elles faſſent parvenir gratis leurs filiations bien écrites & correctes, avec leurs armes peintes ſuivant l'art héraldique. M. *de Vezou* ne fixe pas le temps où il ne pourra plus recevoir des mémoires, ſe réſervant dans une autre occaſion de le fixer par un nou-

vel avertiſſement, afin de donner aux perſonnes intéreſſées à cet ouvrage utile, le temps de faire les recherches néceſſaires, pour prouver avec exactitude leurs deſcendances des chefs de cette race de laquelle ſortent les rois de France de la troiſième race, & ceux de Portugal par *Childebrand*, frère de *Charles Martel*, ſelon pluſieurs auteurs : ceux d'*Aquitaine*, d'*Arles*, de *Bourgogne*, de *Germanie*, de *Bavière*, d'*Italie* & de *Lombardie*. Les empereurs d'Occident ou d'Allemagne ; les célèbres maiſons de *Savoye*, de *Lorraine*, d'*Autriche*, de *Courtenay*, de *Bourbon-l'Archambaud*, & de *Heſſe* ; les ducs de *Guyenne*, de *Brabant* & de *Méranie* ; les comtes de *Poitiers*, d'*Anjou*, de *Vermandois*, de *Mons*, de *Namur*, de *Flandres*, d'*Andeſchs*, de *Chiny*, de *Los*, du *Châtelet*, de *Salm* ; & les ſeigneurs de *S. Simon*, de *Ham*, de *Vienne*, de la *Viefville*, de *Montferrat*, de *Mont-d'or*, & autres qu'il ſeroit trop long de rapporter.

M. *de Vezou* demeure à Paris, rue Princeſſe, fauxbourg Saint-Germain.

Tableau analytique des combinaiſons & des décompoſitions de différentes ſubſtances, ou *Procédés de chymie pour ſervir à l'intelligence de cette ſcience*, par *M.* Brongniart, *membre du collège de pharmacie de Paris, démonſtrateur de chymie, de phyſique, d'hiſtoire naturelle, &c. A Paris*, chez P. F. Gueffier, *libraire-imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, in-8° de 524 pages; prix 5 liv. broché, 6 liv. relié.*

Une analyſe de cet important ouvrage n'eſt pas du reſſort de ces Feuilles. La réputation de l'auteur eſt un ſûr garant de la bonté de l'ouvrage, & vaut mieux que tous les éloges.

Hiſtoire des fêtes de l'égliſe & de l'eſprit dans lequel elles ont été établies. A Paris, chez Baſtien, *libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain, in-12 de 440 pages. Prix 2 liv. 10 ſ. broché.*

Cet ouvrage ſera ſur-tout utile à MM. les curés & vicaires, lorſqu'ils annoncent les fêtes aux prônes, ainſi qu'à tous les catéchiſtes, mais de plus

il eſt inſtructif & curieux pour tous les fidèles en général.

Légiſlation orientale, ouvrage dans lequel, en montrant quels ſont en Turquie, en Perſe & dans l'Indouſtan, les principes fondamentaux du gouvernement, on prouve, 1°. Que la manière dont on a juſqu'ici repréſenté le deſpotiſme, qui paſſe pour être abſolu dans ces trois états, ne peut qu'en donner une idée abſolument fauſſe. 2°. Qu'il y a dans ces pays un code de loix écrites qui obligent le prince ainſi que les ſujets. 3°. Que les particuliers y ont des propriétés dont ils jouiſſent librement; par M. Anquetil Duperron, *de l'Académie royale des inſcriptions & belles-lettres, & interprète du roi pour les langues orientales, in-4° grand papier, 7 liv. 4 ſ. chez* Leclerc, *libraire, quai des Auguſtins.*

Nous rendrons inceſſamment un compte détaillé de cet ouvrage important & neuf.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Hiſtoire univerſelle des théâtres de toutes les nations, depuis Theſpis juſqu'à nos jours, par une ſociété de gens de lettres, dédiée à MONSIEUR, *frère du roi. A Paris, chez les auteurs, rue Ticquetonne, la ſeconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Montmartre, & chez la veuve* Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

L'ART dramatique, Monſieur, eſt le premier des arts d'agrément, parce que c'eſt celui qui produit l'illuſion la plus forte, & qui ſe rapproche le plus de la nature. La peinture, pour nous ſéduire, emploie les couleurs,

la muſique les ſons, la poëſie dramatique nous offre, non pas une ſimple imitation des objets, mais les objets eux-mêmes.

Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable,
C'eſt un amant, un fils, un père véritable.

Les fêtes, les jeux publics, les cérémonies religieuſes établies dans tous les temps, & chez toutes les nations, prouvent que le goût des ſpectacles eſt naturel aux hommes. Mais comment une fête groſſière a-t-elle donné lieu au ſpectacle dramatique? comment cet art, inconnu à tous les peuples pendant plus de trois mille ans, a-t-il été tout à coup inventé & perfectionné dans un petit coin de l'univers? comment cette invention ſi noble & ſi agréable, eſt-elle demeurée ſi long-temps renfermée dans le lieu de ſon origine, ſans être adoptée par les autres nations? Athènes pendant pluſieurs ſiècles fût la ſeule ville du monde qui eût un théâtre régulier. On accouroit en foule des différens cantons de la Grèce pour y voir repréſenter les chef-d'œuvres de *Sophocle*

& d'*Euripide*, & le plaisir qu'éprouvoient ces spectateurs étrangers ne les engageoit point à imiter dans leur patrie l'exemple des Athéniens. Le seul *Epicharme* introduisit la comédie à Syracuse.

Après la mort d'*Alexandre*, lorsque la Grèce, déchue de son ancienne splendeur, fut contrainte de subir le joug des rois de Macédoine, la magnificence des *Ptolémées* appella les arts à Alexandrie ; un théâtre fut élevé dans cette ville superbe ; mais les pièces qu'on y représenta furent toujours composées par des Grecs. Dans la suite, lorsque les Romains devenus maîtres de la Grèce, furent subjugués à leur tour par les arts du peuple vaincu, Rome eût des représentations théâtrales, mais elle ne produisit point d'auteurs dramatiques. *Accius* & *Pacuvius*, *Plaute* & *Térence* se contentèrent de traduire les tragédies & les comédies grecques. Le génie du théâtre resta dans la Grèce sa patrie, & ne passa point chez les latins. Lors même que les lettres refleurirent en Italie, tous les arts y

furent cultivés avec succès, à l'exception de la poëſie dramatique. Des imitations foibles ou des traductions ſerviles des tragédies grecques, des paſtorales galantes, des opéra, des farces & des *imbroglio*, voilà à quoi ſe réduit le théâtre des Italiens modernes; le ſeul *Goldoni* guidé par les grands maîtres de la ſcène françoiſe, a donné dans ces derniers temps quelque luſtre à la comédie Italienne.

L'Angleterre, que les lettres n'avoient jamais éclairée & dont le climat eſt bien moins favorable aux arts que celui de l'Italie, vit cependant éclore dans ſon ſein, dès le ſeizième ſiècle, des productions dramatiques, où l'on découvroit à travers une foule de défauts groſſiers, des traits ſublimes & des beautés originales. Le génie tragique né chez un peuple fier & paſſionné pour la liberté, ſe trouva dans la grande Bretagne comme dans ſon pays naturel, mais ces inſulaires portèrent dans leurs ouvrages le goût effréné pour l'indépendance qui avoit ſi ſouvent troublé leur gouvernement. S'ils euſſent pu s'aſſervir aux règles de

l'art ; & joindre à la hardieſſe de l'imagination la raiſon & la décence, peut-être l'euſſent-ils emporté ſur tous les autres peuples.

Un caractère romaneſque, porté à la galanterie & à l'intrigue, produiſit chez les Eſpagnols une ſorte de comédie qui conſiſte moins dans la peinture des mœurs & des ridicules, que dans le merveilleux des incidens & des ſituations. Cette nation ſi grave & ſi fière, dont les idées ſont ſi pompeuſes, le langage ſi majeſtueux, n'a cependant preſque point cultivé le genre tragique, elle a ſeulement formé du mêlange de la tragédie & de la comédie une eſpèce de drame qui lui a été propre. Les Eſpagnols ont été long-temps nos maîtres dans le temps que le théâtre françois étoit encore barbare, & nos auteurs traduiſoient leurs pièces comme les latins traduiſoient celle des grecs ; c'eſt aux Eſpagnols que nous devons le *Cid* & le *Menteur*, les deux premiers modèles que nous ayons vu en France de la bonne tragédie & de la bonne comédie. Ces deux pièces ont beaucoup

chaque théâtre une forme, &, ſi l'on peut parler ainſi, une phyſionomie particulière. On ſuivra la marche de l'eſprit humain dans les différentes révolutions de l'art dramatique ; les analyſes d'une foule de pièces étrangères ou nationales, abſolument inconnues à nos auteurs, pourront leur fournir des ſujets heureux, & ſuppléer à la ſtérilité de leur imagination.

Les deux premiers tomes de cette collection qu'on a déjà donnés au public, diviſés en quatre volumes, renferment une notice de la tragédie grecque & des trois poëtes qui s'y ſont le plus diſtingué. Les auteurs, dans cette partie, ont beaucoup profité de l'excellent ouvrage du P. *Brumoy* ſur le théâtre des Grecs ; ils ont même preſque copié les analyſes & les jugemens des pièces, & certainement ils ne pouvoient pas ſuivre un meilleur modèle. Ils débutent par un traité ſur les jeux & les fêtes en uſage chez les Grecs. On y trouve raſſemblé avec choix tout ce que les ſavans ont dit de meilleur & de plus curieux

ſur cette matière, qui n'eſt pas abſolument étrangère à l'hiſtoire du théâtre, puiſque c'eſt une de ces fêtes qui a donné naiſſance à la tragédie & à la comédie.

Les inventions les plus ſublimes & les plus importantes ſont ſouvent dues au haſard & à des circonſtances très-frivoles. Un vigneron de l'Attique, nommé *Icarius*, rencontre un jour un bouc qui faiſoit du dégât dans ſes vignes; il immole au dieu du vin cet animal nuiſible; des payſans ſe raſſemblent, & danſent autour de la victime en chantant les louanges de *Bacchus*. Ce divertiſſement ruſtique devient une fête annuelle, qui s'introduit même dans Athènes. Bientôt aux chants groſſiers des payſans ſuccédèrent des hymnes compoſés par les plus fameux poëtes, & dont *Bacchus* étoit toujours l'objet; il y eut un prix de poéſie établi à cette occaſion, & un bouc étoit la récompenſe du poëte le plus habile. Ces hymnes étoient chantés par des chœurs, & relevés de tous les ornemens que pouvoient leur donner la muſique & la danſe.

De la *chanſon du bouc* à la tragédie telle que nous la voyons dans *Sophocle*, l'intervalle eſt immenſe. Il n'y avoit encore aucune trace de ſpectacle dramatique dans ces éloges de *Bacchus* qui roulant toujours ſur le même ſujet devinrent enfin froids & monotones, & fatiguèrent les auditeurs. *Theſpis* eſſaya le premier quelques changemens heureux qui réveillèrent le goût du public ; il imagina de faire paroître dans cette fête un acteur qui interrompit le chœur par quelque récit. Cette innovation, qui fut très-goûtée de la multitude, trouva cependant des cenſeurs. *Solon* la regarda comme dangereuſe à la république, & fit une ſévère réprimande à *Theſpis*, qui n'en continua pas moins à faire réciter ſes monologues. Le ſujet en étoit pris dans les anciennes fables, & il n'y étoit plus queſtion de *Bacchus*; ainſi la tragédie ſe perfectionnoit à meſure qu'elle s'éloignoit de ſon origine. Mais du récit au dialogue il y avoit encore un grand pas à faire. Pluſieurs poëtes ſucceſſeurs de *Theſpis*, ſe bornèrent à marcher

ſervilement ſur ſes traces; enfin *Eſchyle* vint, & créa proprement la tragédie en y introduiſant le dialogue qui en eſt l'ame. Il ſemble d'abord qu'une pareille invention n'a pas dû coûter beaucoup à l'auteur; les poëmes d'*Homère* étoient pleins de ſcènes vraiment dramatiques, auxquelles il ne manquoit qu'un théâtre & des acteurs; mais il n'en falloit pas moins un génie créateur pour mettre en action ce qui étoit en récit, pour montrer au public les perſonnages qui n'exiſtoient que dans l'imagination d'*Homère*, & réaliſer les entretiens qu'il avoit ſuppoſés dans ſes poëmes; cependant les plus judicieux critiques conviennent qu'*Homère* eſt le véritable inventeur, & l'épopée la véritable origine de la poéſie dramatique.

Eſchyle, né dans les beaux jours d'Athènes, & dans le temps où l'amour de la liberté faiſoit des citoyens de cette république autant de héros, fit éclater ſa valeur dans les guerres que les Grecs eurent à ſoutenir contre les Perſes, & ſe ſignala particulière-

ment à la bataille de Marathon ; il y étoit accompagné de son frère le fameux *Cynegyre* qui ayant eu les deux mains coupées l'une après l'autre en voulant arrêter un vaisseau ennemi, malgré la douleur que devoit lui causer cette double blessure, eut le courage de saisir le vaisseau avec ses dents. *Eschyle* n'avoit pas plus de vingt-cinq ans lorsqu'il se présenta pour disputer le prix de poësie, & ses rares talens le distinguèrent bientôt de tous ses rivaux. Ses vers étoient animés d'un certain enthousiasme guerrier qui devoit plaire beaucoup aux Athéniens. Souvent dur & giganteſque dans ses expressions, fougueux & emporté dans ses idées & dans sa marche, il réparoit ces défauts par des traits sublimes, & par une mâle énergie ; il est à présumer qu'il composa plusieurs récits dans le goût de *Thespis*, avant d'introduire le dialogue dans ses pièces. Mais tous les auteurs conviennent qu'il fit paroître le premier sur la scène deux personnages ; c'est ce qui lui assure le titre glorieux de père de la tragédie.

Eſchyle avoit compoſé 90 pièces dont il ne nous reſte que ſept. Après avoir été couronné vingt-huit fois, confus de ſe voir vaincu dans ſa vieilleſſe par le jeune *Sophocle*, il ſe retira chez *Hiéron*, roi de Sicile, où il vécut encore trois ans. On rapporte ſur ſa mort une anecdote aſſez ſingulière. Une aigle, dit-on, ayant enlevé en l'air une tortue, & ne pouvant tirer la chair cachée ſous l'épaiſſeur de l'écaille, apperçut la tête chauve d'*Eſchyle* qui ſe promenoit alors dans la campagne, & croyant que c'étoit une pointe de rocher, elle y laiſſa tomber la tortue & tua le poëte. Quoi qu'il en ſoit de cette fable, on fit à *Eſchyle* de ſuperbes funérailles dans la ville de Gela en Sicile. Vous trouverez, Monſieur, dans le premier tome de cette hiſtoire, une gravure très-curieuſe qui repréſente le tombeau de ce grand poëte exactement deſſiné d'après l'antique. Athènes ſa patrie lui rendit auſſi les plus grands honneurs; on lui érigea une ſtatue d'airain. Ses pièces furent dépoſées dans le tréſor public, & l'on établit un

ſcribe dont l'emploi étoit de les lire ſouvent aux comédiens. Les Athéniens portèrent même leur enthouſiaſme pour ce poëte au point de publier par un decret que l'état s'engageoit à fournir les frais du ſpectacle à quiconque voudroit repréſenter les pièces d'*Eſchyle*. Ce n'eſt pas que ces pièces ne ſoient très-inférieures à celles de *Sophocle* & d'*Euripide*, mais on réveroit dans *Eſchyle* l'inventeur de l'art dramatique & le créateur du théâtre, & on aimoit à revoir dans ſes ouvrages groſſiers & informes les traces de l'origine de la tragédie.

Pour vous donner, Monſieur, une juſte idée de la manière d'*Eſchyle*, & des progrès qu'il a faits dans ſon art, je vais vous préſenter une eſquiſſe de la plus mauvaiſe & de la meilleure de ſes pièces.

Le *Prométhée* d'*Eſchyle* eſt un ouvrage monſtrueux, où l'on reconnoît la rudeſſe antique de la tragédie naiſſante. Le ſujet en eſt extrêmement biſarre ; c'eſt *Prométhée* enchaîné ſur un rocher par l'ordre de *Jupiter* pour

avoir dérobé le feu céleſte & en avoir fait part aux hommes. La conduite n'en eſt pas moins biſarre que le ſujet.

La force & *la violence*, enfans du *Styx*, arrivent avec *Vulcain* dans un deſert affreux de la Scythie, au pied du rocher qui eſt le lieu de la ſcène; ils réitèrent à *Vulcain* l'ordre de *Jupiter*, & le forcent à l'exécuter malgré ſa répugnance. *Vulcain* déploye ſes chaînes & attache l'infortuné *Prométhée*, il lui enfonce même de gros clous de diamans dans la poitrine. La vue de ce ſupplice devoit glacer d'horreur tous les aſſiſtans. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que le patient ne pouſſe pas un ſoupir & ne profère aucune plainte; mais quand ſes bourreaux ſont partis, il exhale librement ſa douleur & s'emporte contre la tyrannie de *Jupiter*, repréſenté dans cette pièce comme un uſurpateur. Des oiſeaux viennent voltiger autour du rocher de *Prométhée*, ce ſont des nymphes filles de l'*Océan* & de *Thétis*, qui, du fond de leur grotte, ayant entendu de grands coups de marteau,

ont eu la curiosité de savoir ce qui se passoit. Surprises de l'état où elles trouvent *Prométhée*, elles lui en demandent la cause, & ce malheureux, à qui la douleur ne peut guères permettre de faire de longs récits, raconte cependant à ces oiseaux-nymphes qui composent le chœur, toute l'histoire de sa disgrace. C'est le premier acte.

Dans le second, l'*Océan*, oncle de *Prométhée*, arrive monté sur un animal ailé, & tâche de consoler son neveu; il lui conseille d'essayer si par sa soumission il ne pourra pas fléchir le courroux de *Jupiter*, il lui offre sa médiation. *Prométhée* rejette ses conseils & ses offres. L'*Océan* s'en retourne comme il étoit venu, & les oiseaux du chœur recommencent leurs plaintes sur le sort de *Prométhée*. Voilà en quoi consiste le second acte.

Le troisième n'est qu'un entretien de *Promethée* avec le chœur, dans lequel il vante beaucoup ses talens & ses connoissances, & fait le détail des faveurs qu'il a prodiguées aux mortels.

Un nouveau personnage ouvre le

quatrième acte, c'eſt *Io* qui, perſécutée par la jalouſe *Junon*, & tourmentée par des accès continuels de phrénéſie, eſt errante dans tout l'univers, & arrive par haſard en Scythie. M. *Dacier* prétend qu'elle paroît ſur la ſcène en forme de géniſſe; mais le P. *Brumoi* trouve cette imagination trop ridicule pour être fondée. *Io* apperçoit *Prométhée* ſur ſon rocher, & lui demande en quel pays elle ſe trouve; tout à coup elle eſt attaquée d'un de ſes accès ordinaires de folie, & dans les tranſports de ſa fureur elle ſe plaint éloquemment de la cruauté de *Junon*. Revenue à elle-même, elle fait de nouvelles queſtions à *Prométhée*, qui ne veut point lui répondre qu'elle n'ait raconté elle-même ſes aventures aux nymphes marines. *Io* ſe ſoumet à cette condition. Son récit achevé, *Prométhée* lui annonce les autres voyages qui lui reſtent à faire, & s'engage dans une longue deſcription géographique de tous les pays qu'elle eſt condamnée à parcourir. Il vient enſuite à ce qui le concerne perſonnellement, & déclare que ſon

ſupplice ne finira que lorſque *Jupiter* ceſſera de régner ; il inſinue que ſon libérateur ſera un fils de *Jupiter* plus puiſſant que ſon père, & les traits ſous leſquels il eſt repréſenté ſemblent déſigner *Hercule*. La prophétie eſt interrompue par un nouvel accès de fureur qui ſaiſit *Io* & la fait ſortir de deſſus la ſcène.

Prométhée au cinquième acte recommence ſes prédictions. *Jupiter* qui ſans doute les a entendues de l'olympe, envoie *Mercure* ſommer *Prométhée* de découvrir quel eſt cet ennemi dont il annonce l'uſurpation ; mais quelque menace que lui faſſe le meſſager des dieux, *Prométhée* reſte inflexible, il brave le courroux de *Jupiter*, & s'obſtine à ne point dévoiler ſon ſecret. Alors on entend un bruit épouvantable dans les airs, le tonnerre gronde, la terre tremble, & *Prométhée* diſparoît.

Dans cette pièce ſingulière il n'y a de vraiment tragique que le caractère de *Prométhée*, toujours ferme & inébranlable dans ſa diſgrace, qui aime mieux ſouffrir toujours que de ſupplier un moment. Vous trouverez dans

la tragédie *des Perſes* un plan plus raiſonnable, des ſcènes mieux liées, & beaucoup plus d'intérêt. Le ſujet eſt la déſolation de la cour de Perſe, & le retour de *Xerxès* dans ſes états après la défaite de Salamine, ſpectacle qui devoit être bien flatteur pour les Athéniens ; l'événement étoit récent, & la pièce fut jouée huit ans après la bataille de Salamine, à laquelle *Eſchyle* s'étoit trouvé.

La ſcène eſt à Suze devant un temple, près du tombeau de *Darius*, pere de *Xerxès*. Les vieillards choiſis pour gouverner la Perſe en l'abſence du roi, ſont aſſemblés en conſeil & ſe communiquent leurs inquiétudes ſur le ſort de *Xerxès*, dont ils ne reçoivent point de nouvelles. D'un côté, ſi le nombre prodigieux de ſes troupes & de ſes vaiſſeaux leur inſpire de la confiance ; de l'autre, ils craignent la puiſſance du deſtin & les revers trop fréquens de la fortune. Cette ſcène remplit ſeule le premier acte.

La reine *Atoſſa*, mère de *Xerxès*, commence le ſecond acte. Elle raconte aux vieillards un ſonge terrible, qui

ſemble lui préſager le déſaſtre de ſon fils. Pendant que les vieillards eſſayent de calmer ſes frayeurs, un courier arrive & annonce la perte de la bataille. Son récit eſt admirable ; quoique fort long, il eſt habilement ménagé & coupé avec beaucoup d'art par les queſtions d'*Atoſſa*, les plaintes & les exclamations des vieillards.

Le troiſième acte conſiſte beaucoup plus en action & en ſpectacle qu'en paroles. C'eſt une cérémonie magique dans laquelle *Atoſſa* évoque l'ombre de *Darius* pour l'interroger ſur les calamités publiques : il y a dans tout cet appareil quelque choſe de ſombre & de lugubre très-propre à inſpirer la terreur.

L'ombre de *Darius* ſort tout-à-coup de ſon tombeau ; les vieillards ſaiſis de crainte & de reſpect à la vue de leur ancien roi, oſent à peine l'enviſager & lui parler. *Atoſſa* lui expoſe les malheurs de l'état, *Darius* blâme l'imprudence & la témérité de ſon fils ; il annonce les autres diſgraces qui doivent ſuivre celle de Salamine, & recommande aux vieillards d'ex-

horter leur jeune roi à ne plus s'engager dans des guerres ruineuses ; il rentre enſuite dans ſon tombeau.

Xerxès arrive au cinquième acte avec un appareil & une ſuite convenable à ſa ſituation. Les vieillards déchirent leurs vêtemens, s'arrachent les cheveux, ſe frappent la poitrine, & après avoir préſenté quelque temps aux ſpectateurs l'image du deuil & de la conſternation, ils conduiſent *Xerxès* dans ſon palais.

Cette courte analyſe ſuffit, Monſieur, pour vous faire ſentir les beautés de cette pièce. Le trouble y croît de ſcène en ſcène, tout y marche d'une manière ſi aiſée & ſi naturelle qu'il ſemble, dit le père *Brumoi, qu'on aſſiſte, non pas à une pièce de théâtre, mais à un conſeil de ſatrapes qu'on accable coup ſur coup d'affreuſes nouvelles.* Il eſt vrai qu'il y a fort peu d'action dans cette tragédie, & que l'artifice en eſt très-ſimple ; c'eſt le défaut d'*Eſchyle* qui abonde en récits, en deſcriptions, en monologues, qui prodigue les ornemens épiques, tandis qu'il eſt fort avare de ſituations

& d'incidens. Chez lui, l'art dramatique ſe ſent toujours de ſa première origine. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ſes pièces, c'eſt la pompe du ſpectacle & l'énergie des chœurs, c'eſt là ſur-tout qu'*Eſchyle* ſe plaît à étaler toute la richeſſe & la magnificence de la poëſie lyrique.

Sophocle ſon ſucceſſeur donna un ton plus naturel à la tragédie, plus de reſſorts à l'intrigue, plus de vivacité à l'intérêt, & en général, il mit beaucoup plus d'art & de délicateſſe dans la conduite & la marche du drame; il perfectionna ce qu'*Eſchyle* avoit inventé. Son *Œdipe* ſur-tout a été regardé dans tous les temps par les plus habiles connoiſſeurs comme un modèle qui n'a point encore été ſurpaſſé: ainſi penſoient *Boileau* & *Racine*. M. *de Voltaire*, meilleur juge ſans doute, eſt d'un ſentiment tout à fait oppoſé. Auteur d'un *Œdipe* dont toutes les beautés ſont empruntées de *Sophocle*, il lui a plu d'avilir le poëte auquel il avoit tant d'obligations, & de s'égayer aux dépens d'un chef-d'œuvre qu'il devoit admirer plus

que perſonne. J'ai cru, Monſieur, qu'au lieu de m'étendre ſur les pièces de *Sophocle* déjà connues, & dont j'ai déjà eu occaſion de vous parler, il valoit mieux réfuter les injuſtes critiques que M. *de Voltaire* a faites de l'*Œdipe* grec, & vous montrer combien il eſt ſupérieur à l'*Œdipe* françois.

Après quelques plaiſanteries aſſez fades ſur M. *Dacier* & ſur *Ariſtote*, M. *de Voltaire* entre en matière, & blâme d'abord l'ouverture de *Sophocle*, une des plus belles & des plus magnifiques qu'on ait jamais vues au théâtre; & cela parce que n'entendant point le grec, il a été choqué de quelques phraſes triviales de la traduction de M. *Dacier*. Une foule de Thébains, ayant à leur tête des ſacrificateurs, & entr'autres le prêtre de *Jupiter*, ſont raſſemblés à l'entrée du palais d'*Œdipe* pour lui demander du ſecours contre la peſte. Attiré par leurs cris *Œdipe* ſort de ſon palais : *c'eſt votre roi*; leur dit-il, *c'eſt* Œdipe *ſi célèbre dans cette contrée, qui, ſenſible à vos maux, vient lui-même les partager & vous conſoler.*

Le prêtre de *Jupiter* prenant la parole, lui dit : *vous voyez proſternés aux pieds des autels ces enfans, ces vieillards, ces ſacrificateurs, pour moi, je ſuis le grand prêtre du ſouverain des dieux*, &c. M. *de Voltaire* trouve mauvais qu'*Œdipe* ſe nomme & qu'il ſe vante ; mais s'il ſe nomme, ce n'eſt point par néceſſité, ni pour ſe faire connoître ; toute la ſuite de ſon diſcours annonce aſſez que c'eſt le roi de Thèbes qui parle ; s'il ſe vante, la célébrité qu'il s'étoit acquiſe en expliquant l'énigme du ſphinx, la manière extraordinaire dont il étoit monté ſur le trône excuſent cette franchiſe. Quant au ſacrificateur de *Jupiter*, s'il ſe nomme, c'eſt pour ſe diſtinguer des autres prêtres qui l'accompagnent, & non pour informer *Œdipe* de ſa qualité. La deſcription de la peſte qui déplaît auſſi au critique eſt cependant très bien placée, non pour apprendre à *Œdipe* que la peſte régnoit à Thèbes, mais pour le toucher par une vive peinture des maux de ſon peuple. Voilà les grands défauts qui effacent aux yeux de M. *de Voltaire* les beautés de cette ſuperbe

expoſition

expoſition dont il a profité lui-même ; voilà ce qui lui fait dire : » qu'il ne » paroît pas qu'on ait ſi grand tort » dans ce ſiècle de refuſer ſon admira- » tion à un poëte qui n'employe d'autre » artifice pour faire connoître ſes per- » ſonnages que de faire dire à l'un, *je* » *m'appelle* Œdipe *ſi vanté par tout le* » *monde*, & à l'autre, *je ſuis le grand* » *prêtre de Jupiter*. Cette groſſièreté » n'eſt plus regardée aujourd'hui com- » me une noble ſimplicité ». Une pareille critique eſt d'une abſurdité révoltante ; car quand *Œdipe* & le grand prêtre ne ſe nommeroient point, ils n'en ſeroient pas moins reconnus très-aiſément des ſpectateurs.

Il eſt contre la vraiſemblance qu'*Œdipe*, qui règne depuis ſi long-temps, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort ; c'eſt un reproche qu'*Ariſtote* avoit fait à *Sophocle* avant M. *de Voltaire* ; mais c'eſt une faute ſans laquelle le ſujet ne pouvoit ſubſiſter, & qu'on peut reprocher au critique lui même.

Il n'eſt point auſſi abſurde qu'il le paroît à M. *de Voltaire* que *Phorbas*,

témoin de l'assassinat de *Laius*, & qui étoit revenu seul de tous ceux qui accompagnoient ce prince, ait rapporté que son maître avoit été tué par des brigands, quoiqu'un seul homme eût fait le coup Il a dû craindre qu'on ne l'accusât de lâcheté ou de perfidie, & qu'on le regardât comme un imposteur, s'il disoit qu'un seul homme en avoit tué cinq. Il n'est point étonnant qu'*Œdipe*, qui attend des éclaircissemens plus sûrs de l'oracle de Delphes, n'envoye pas sur le champ chercher ce *Phorbas*, qui sans doute ne se démentira pas, & dont le rapport ne peut donner aucune lumière.

La scène entre *Œdipe* & *Tyresias* est pleine de chaleur, d'intérêt & de pathétique; M. *de Voltaire* s'efforce de la tourner en ridicule. » Le roi & le » devin, dit-il, commencent par se » mettre en colère l'un contre l'autre ». Cela est faux. *Œdipe* ne s'irrite que sur le refus que fait *Tyrésias* de répondre à ses questions. M. *de Voltaire* prétend aussi faussement que *Tyrésias* dit au roi en s'en allant; *c'est vous qui êtes le meur-*

trier de Laius ; vous vous croyez fils de Polybe, *roi de Corinthe, vous ne l'êtes point... vous avez tué votre père, vous avez épousé votre mère.* Le critique se récrie sur la clarté d'un pareil oracle, il veut que la pièce soit finie à cet endroit, & s'emporte contre la maladresse de *Sophocle*, mais c'est contre la mauvaise foi de M. *de Voltaire* qu'il faudroit s'emporter ; l'oracle est de sa façon, il s'en faut bien que dans *Sophocle* il soit conçu en termes si clairs. La seule chose que *Tyrésias* dise nettement à *Œdipe*, c'est qu'il est le meurtrier de *Laius* ; mais cet oracle, tout clair qu'il est, a si peu de vraisemblance qu'il est impossible qu'on y ajoute foi, & bien loin de terminer la pièce, il en resserre le nœud & augmente l'intérêt. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que M. *de Voltaire* a pris toute cette scène qu'il n'a presque fait que traduire, & qui est une de celles qui produit le plus d'effet dans sa pièce.

Œdipe soupçonne avec beaucoup de fondement son beau-frère *Créon* d'avoir

corrompu le devin ; le trône après la mort de *Laius* appartenoit de droit à *Créon*, il pouvoit voir avec peine qu'un étranger l'eût obtenu par sa sagacité à pénétrer le sens d'une énigme. C'étoit d'ailleurs *Créon* lui-même qui avoit conseillé à *Œdipe* d'envoyer chercher *Tyréſias*. Voilà des raisons plus que suffisantes pour le rendre suspect à *Œdipe*. Cependant M. *de Voltaire* prétend qu'*Œdipe* soupçonne *Créon sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & puisqu'il faut appeller les choses par leur nom, avec une extravagance dont il n'y a guères d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.* Il n'y a guères d'exemples d'une critique aussi injuste, sur-tout de la part d'un homme qui, dans sa pièce fait soupçonner *Philoctète* avec bien moins de fondement.

Il semble que M. *de Voltaire* s'attache précisément à censurer les plus belles scènes de *Sophocle*, les scènes qu'il a copiées lui-même, & qui font le plus d'honneur à sa pièce. La double con-

fidence d'*Œdipe* & de *Jocaſte* qui eſt ſi intéreſſante lui paroît un artifice groſſier qui choque le ſens commun ; il prétend que le rapport qui ſe trouve entre les oracles rendus à *Œdipe* & à *Jocaſte*, & dont ils ſe font part mutuellement, eſt une démonſtration de leurs malheurs, qu'après cela la pièce eſt finie ; mais il ne fait pas attention que malgré les juſtes ſujets d'allarmes que donne à *Œdipe* la confidence de *Jocaſte*, il ſe croit toujours fils de *Polybe* & de *Mérope* ; & tant que ce point n'eſt pas ſuffiſamment éclairci, il n'y a point de démonſtration. *Œdipe* eſt agité, conſterné, mais non pas convaincu.

Autre injuſtice du cenſeur. Il trouve mauvais qu'*Œdipe*, au quatrième acte, ne commence pas par interroger *Phorbas* ſur le meurtre de *Laius* ; il accuſe à ce ſujet *Sophocle* de n'entendre rien à ſon art, mais il ne veut pas ſonger que dans ce moment *Œdipe* eſt occupé d'un ſoin bien plus important pour lui, il vient d'apprendre que *Polybe* n'eſt pas ſon père,

il veut ſavoir s'il eſt fils de *Laius*; il interroge donc *Phorbas* ſur ſa naiſſance, qui eſt encore douteuſe, & non pas ſur un meurtre, dont il ne doute preſque plus qu'il ne ſoit l'auteur. Le même critique, toujours impartial, trouve ridicule qu'*Œdipe*, dans *Sophocle*, n'envoye pas chercher *Phorbas* dès le commencement de la pièce. J'ai déjà fait voir pourquoi; mais ce qui eſt effectivement fort ridicule, c'eſt que dans la pièce de M. *de Voltaire*, *Œdipe* dès le premier acte mande *Phorbas* & doit naturellement le mander, & cependant ce roi eſt ſi mal obéi que *Phorbas*, ainſi que chez *Sophocle*, n'arrive qu'au quatrième acte. Voilà une faute aſſez groſſière pour un auteur qui ſe mêle de condamner *Sophocle* ſans l'entendre.

Selon M. *de Voltaire*, la pièce eſt finie au quatrième acte, puiſque le ſort d'*Œdipe* eſt dévoilé, & le cinquième eſt poſtiche. Cette critique que M. *de Voltaire* ne fait que répéter, n'a aucun fondement. Le ſupplice que s'impoſe le malheureux *Œdipe* pour

des crimes involontaires, & l'accompliſſement des imprécations qu'il avoit faites lui-même contre le meurtrier de *Laius*, entre néceſſairement dans l'action de la pièce ; mais ce qu'il y a de particulier à M. *de Voltaire* dans cette cenſure, c'eſt la mauvaiſe foi avec laquelle il ſuppoſe que le récit de la mort de *Jocaſte tient tout le cinquième acte*, tandis qu'il en occupe à peine la moitié, & que le reſte eſt rempli par ces ſcènes pathétiques ou le poëte, d'*Œdipe tout ſanglant fait parler les douleurs*, & repréſente ce malheureux père embraſſant ſes deux filles, & leur faiſant les adieux les plus touchans.

Remarquez, Monſieur, qu'en s'appéſantiſſant ſur les prétendues fautes de *Sophocle*, M. *de Voltaire* ne dit pas un mot des beautés admirables répandues en foule dans cette pièce, du vif intérêt qu'elle inſpire, de l'art avec lequel les ſcènes ſont liées, & l'intrigue conduite juſqu'au dénouement, ſans interruption, & ſans que le ſpectateur puiſſe reſpirer un mo-

ment. Il joint l'ingratitude à l'injuſtice, & s'efforce de diminuer les obligations qu'il a à *Sophocle*. *Je lui dois*, dit-il, *l'idée de la première ſcène de mon quatrième acte*; il devoit ajouter, & l'exécution; car cette ſcène, à quelques changemens près, eſt la même que celle du poëte grec; ſeulement elle n'eſt pas, à beaucoup près, ſi heureuſement amenée. *La ſcène du grand prêtre qui accuſe le roi eſt entièrement de lui*; *la ſcène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrois lui avoir d'autres obligations.* M. *de Voltaire* peut-il donc ignorer qu'il lui en a d'autres? Par exemple, la ſeconde & la troiſième ſcène du premier acte, où le grand prêtre ſuivi du peuple implore le ſecours du roi; la ſeconde ſcène du cinquième acte entre *Œdipe* & *Icare* vieillard de Corinthe. Il eſt bon de ſavoir que ſi l'on retranche les ſcènes empruntées de *Sophocle*, il ne reſte à M. *de Voltaire* qu'un épiſode ridicule qui roule ſur les amours du fanfaron *Philoctète* & de la vieille *Jocaſte*. On ſera ſans doute ſurpris & indigné de

la présomption d'un auteur qui affecte le plus injuste mépris pour un grand poëte chez lequel il a puisé toutes les beautés de sa pièce. Ce n'étoit pas ainsi que l'illustre *Racine* exprimoit sa reconnoissance envers les tragiques grecs qu'il avoit embellis en les imitant. *J'avoue*, dit-il en parlant d'*Euripide*, *que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie, & je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime & dans la vénération que j'ai toujours eue pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité.* Dans un autre endroit, en parlant de certains critiques qui avoient traité *Euripide* comme M. *de Voltaire* a traité *Sophocle*, *Je conseille*, dit-il, *à ces Messieurs de ne plus décider si légérement sur les ouvrages des anciens.* Quelle eût été l'indignation de ce grand homme s'il eût entendu M. *de Voltaire* s'épuiser en mauvaises plaisanteries sur l'*Œdipe* de *Sophocle*, le chef-d'œuvre de l'antiquité, reprocher à ce poëte de la grossiereté, de l'extravagance, des

absurdités, dire qu'*on peut sans péril louer tant qu'on veut les grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter.* Que l'on compare les ouvrages de *Racine* & de *Voltaire*, à la différence du goût qui y règne, on reconnoîtra que ces deux écrivains n'ont pas dû avoir les mêmes sentimens sur les anciens, & l'on ne sera plus surpris que le premier ait porté son art au plus haut degré de perfection, tandis que le second a beaucoup contribué à sa décadence.

Il me reste à jetter un coup-d'œil sur les tragédies d'*Euripide*; comme elles sont moins connues que celles de *Sophocle*, & qu'elles n'ont point été traduites en françois, je me propose de vous en rendre compte dans une autre lettre.

Je suis, &c.

Paris, ce 13 mai 1779.

LETTRE XII.

Annales poëtiques, ou *Almanach des Muſes, depuis l'origine de la poéſie Françoiſe, tom. 3. A Paris, chez* Delalain, *libraire, rue de la Comédie Françoiſe, hôtel de la Fautrière.*

CET ouvrage intéreſſant ſe continue toujours avec un ſuccès qui juſtifie, Monſieur, les éloges que nous avons donnés aux deux premiers volumes. Les auteurs mettent dans cette rédaction autant de célérité que de ſoins & de goût. Ils ont déjà publié neuf volumes ; on ne peut qu'applaudir au zèle qui les anime. Ce n'eſt point ici une de ces compilations communes qui n'ont coûté que la peine ſervile de copier au haſard des morceaux entiers pris dans d'autres ouvrages, & qui n'exigent que de la patience de la part de celui qui les met en œuvre. Le choix de toutes nos anciennes poéſies, tel que nous l'offre le recueil que je vous annonce,

demandoit un jugement exercé, un tact sûr, une connoissance profonde de la langue & du style poétique, un goût sévère & délicat, une sage impartialité, & même le talent d'écrire, puisqu'il étoit nécessaire de nous faire connoître par un précis historique la vie de chaque auteur cité. Les rédacteurs des *Annales poétiques* réuniſſent toutes ces qualités, si l'on en juge par le recueil lui-même, & par les morceaux de prose très-bien faits qui précédent toujours le texte. En un mot, cet ouvrage ne laisse rien à desirer & doit être regardé comme un véritable service rendu aux lettres, tant pour son objet, que par son exécution.

Le troisième volume renferme les meilleurs vers de treize poëtes, à la tête desquels est *Mellin de Saint-Gelais*, dont on voit le portrait au frontispice du livre. Avant de faire connoître *Saint-Gelais*, les rédacteurs ont cru devoir publier un discours sur l'art dramatique, qui retrace vivement son origine & ses progrès en France, depuis le règne de *Charlemagne* jusqu'à

nos jours ; c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace de mille ans. On y trouve des réflexions judicieuſes. C'eſt une choſe étonnante que les ténèbres épaiſſes dans leſquelles étoit enſeveli le théâtre avant le grand *Corneille* ; il eſt vrai que *Jodelle*, *Hardi*, *Garnier*, *Théophile*, *Duryer*, & principalement *Rotrou*, avoient déjà commencé à donner un peu plus de régularité aux productions dramatiques. Ces auteurs étoient nés avec du génie, ils connoiſſoient les anciens, mais ils n'étoient point éclairés par le goût, ou plutôt ils ſacrifioient à celui de leur ſiècle. Voici une découverte qui fait honneur à celui des rédacteurs des *Annales poétiques*. » Parmi les ſucceſſeurs de *Hardi*, on trouve *B. J. Nérée*, auteur du *Triomphe de la Ligue*, tragédie qui paroît n'avoir pas été inconnue à *Racine*, car il en a emprunté quelques traits. Outre ce vers

Je ne crains que mon Dieu, lui tout ſeul je redoute,

que *Racine* a refait ainſi :

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte.

ÉRARD.

ans la tragédie

u pour ſon père;
rrit les corbeaux,
paſſereaux,
près & des mon-

le ces vers là

ins au beſoin;
ie la Pâture;
a nature.

eſt imité de
poſſible que
vienne de la
ont puiſé ces
eſt vraiſem-
it en vue les
l'il en ſoit le
ancien poëte,
is paroît bien
Racine.
la nature.
arler un enfant

On trouve encore dans la tragédie de *Nérée*

Celui n'eſt délaiſſé qui a Dieu pour ſon père ;
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la viande aux petits paſſereaux,
Aux bêtes des forêts, des près & des montagnes,
Tout vit de ſa bonté.

Il eſt probable que de ces vers là *Racine* a fait ceux-ci :

Dieu laiſſa-t-il jamais ſes enfans au beſoin ;
Aux petits des oiſeaux il donne la pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

Comme ce morceau eſt imité de l'écriture ſainte, il eſt poſſible que cette reſſemblance provienne de la ſource commune où ont puiſé ces deux auteurs ; mais il eſt vraiſemblable que *Racine* avoit en vue les vers de *Nérée* ; quoi qu'il en ſoit le dernier hémiſtiche de l'ancien poëte, *tout vit de ſa bonté*, nous paroît bien ſupérieur au vers de *Racine*.

Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

Mais *Racine* faiſoit parler un enfant

& il connoiſſoit trop bien les convenances pour mettre dans ſa bouche une expreſſion ſi poétique. Le vers qu'il lui fait prononcer a toute l'élégance & la nobleſſe qu'il falloit, ſans être pour cela hors de la portée du perſonnage ».

Vous n'avez peut-être jamais eu, Monſieur, le courage de lire une tragédie de *Garnier*; les auteurs vous en ont évité la peine. Voici un fragment d'une ſcène intéreſſante de ſa tragédie intitulée *la Troade*.

ANDROMAQUE.

Redouter un enfant!

ULYSSE.

Un enfant héritier
Des ſceptres, des vertus d'un prince ſi guerrier?

ANDROMAQUE.

En un âge ſi tendre!

ULYSSE.

Il eſt tendre à cette heure;
Mais toujours à ſon âge un enfant ne demeure.
Ainſi l'enfant foiblet d'un taureau mugiſſant,
A qui ne ſont encor les cornes paroiſſant,

Incontinent accrû d'âge & force, commande
Au haras ancien, ſa paternelle bande ;
Ainſi d'un tronc de cheſne un ſcion renaiſſant
Qui va dans un hallier imbécile croiſſant,
Egal, en peu de temps, de hauteur à ſon père,
Elève dans le ciel ſa tête bocagère.

Avez-vous jamais entendu parler, Monſieur, d'un certain poëte Champenois nommé *Pierre de la Rivey*, qui a autant illuſtré la comédie que *Garnier* avoit répandu d'éclat ſur la tragédie? Croiriez-vous que *Molière* & *Regnard* ont fait l'honneur à ce *la Rivey* de lui emprunter pluſieurs traits? c'eſt cependant l'exacte vérité. Ce poëte *la Rivey* avoit pluſieurs qualités eſſentielles, mais la plus importante lui a manqué, celle de tracer fidèlement des caractères.

Je pourrois vous citer des vers ſuperbes de *Duryer*, pris de ſa tragédie de *Thémiſtocle ;* ainſi que les fragmens d'une paſtorale charmante ſur la mort des *Guiſes*, mais j'aime mieux vous renvoyer au diſcours même qui eſt un morceau très-piquant & très-eſtimable. Je me hâte, Monſieur, de

paſſer en revue avec vous les treize poëtes que je vous ai annoncés ; je me bornerai aux citations qui me ſembleront devoir le plus intéreſſer votre curioſité.

Mellin de Saint-Gelais, quoique poëte, fut ami de *Clément Marot* ; il nâquit à Angoulême, d'*Octavien de Saint-Gelais*, évêque de cette ville ; l'hiſtoire de ſa vie eſt peu remarquable. Il mourut en 1558, & il fut enterré à Paris, dans l'égliſe de ſaint Thomas-du-Louvre. C'eſt lui qui le premier introduiſit le ſonnet en France. Il eſt élégant, pur & ingénieux dans ſa poéſie. Il n'écrivoit que ſur des ſujets de galanterie, quoiqu'il fût abbé de *Notre-Dame de Reclus*, ordre de Citeaux, diocèſe de *Troyes*, & aumônier du dauphin, depuis roi de France ſous le nom d'*Henri II*. Son penchant le portoit à la raillerie, il avoit un goût vif pour le plaiſir, & ſes ouvrages en font foi. Vous jugerez de ſon talent par ce huitain.

Amour me fit, auquel je ſuis tenu,
Offre de trois, & me donna loiſir

De les connoître, avant que les choisir;
Puis quand je suis au jugement venu,
Toutes les trois ai pris & retenu
Secrétement, en égale fortune:
Comme *Pâris* je n'en eusse aimé qu'une;
Mais trop de mal lui en est advenu.

La pièce sur *douze baisers gagnés au jeu* est pleine d'esprit & d'images poétiques. Avez-vous jamais rien lu d'aussi délicat que ce quatrain écrit sur le pseautier de Madame *de Nemours*?

Si Dieu mettoit les dons en vous & moi
Qu'avoit l'auteur de cette œuvre parfaite,
Pour votre part seriez femme d'un roi,
Et par souhait, j'en serois le prophête.

Vous connoissez la fable de *la Fontaine* qui commence par ce vers:

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux;

on pourroit croire qu'il a eu connoissance de ces quatre vers de *Saint-Gelais*.

On dit que tu es amoureux,
Mais que c'est de ta fantaisie;
S'il est vrai, tu es bien heureux,
Nul ne te porte jalousie.

Un sel piquant assaisonne l'épigramme suivante :

Un maître-ès-arts, mal chaussé, mal vêtu,
Chez un paysan demandoit à repaître,
Disant qu'on doit honorer la vertu,
Et les sept arts dont il fut passé maître.
Comment sept arts ! répond l'homme champêtre,
Je n'en sais nul, hormis mon labourage ;
mais je suis saoul, quand il me plaît de l'être ;
Et si nourris ma femme & mon ménage.

Après *Saint-Gelais* paroît *Antoine Heroet*, natif de Paris, évêque de *Digne*, & parent du chancelier *Olivier*. Sa poësie, quoiqu'en général sans caractère, n'est pas absolument sans mérite ; il avoit peu d'imagination, mais il est facile & intéressant.

Amour peut plus en beauté que nature.
Ne cherchez point les onguents ni les eaux
Pour maintenir vos visages tant beaux.
Aimez ; après assurément pensez,
Que de beauté les autres surpassez ; ;
Qui aime bien, pour le moins devient telle ;
Qui n'aime point ne sauroit être belle.

La naissance, la vie & la mort de *la*

Borderie ſont abſolument inconnus ; il a laiſſé un poëme intitulé *l'Amie de cour*, dont la lecture eſt plus amuſante que celle de la *Parfaite amie*. Celle-ci ne reſſent qu'un amour purement métaphyſique, au lieu que l'*Amie de cour* eſt une femme qui veut plaire à tous les hommes, ſans en aimer aucun, en un mot, une franche coquette. Vous trouverez dans les morceaux qu'on nous cite de ce poëme des détails piquans & ingénieux. Pour vous donner une idée de la manière de l'auteur, je prends ces vers au haſard. C'eſt toujours l'amie de cour qui parle.

Toujours vertu me ſaura faire aller
Par-tout ſans crainte & franchement parler;
Il y en a qui font tant les ſucrées,
Qui contrefont des veſtales ſacrées,
Tant qu'à parler à peine ouvrent la bouche;
Et ſi quelqu'un du petit doigt les touche,
Vous jugerez à voir leur mine étrange
Qu'on a touché quelque précieux ange.
Mais au dehors femmes ſi difficiles,
Par le dedans, je les crois plus faciles.

La richeſſe des rimes eſt ici remar-

quable, mais les six dernières sont toutes féminines; on ne s'étoit point encore asservi à l'alternative des rimes masculines & féminines. L'article de *la Borderie* est terminé par une épitre fort gaie de cet auteur sur les avantages qu'on retire d'être cocu. A l'entendre, il s'est marié exprès dans l'intention de l'être, parce que cet état le menera droit en paradis; s'il l'ignore, il est innocent, or tous les innocens seront sauvés. S'il le sait, malgré lui, il sera martyr; si sa femme est sage & honnête, il est très-heureux, & les bienheureux, si l'on en croit l'écriture, iront au ciel,

Regarde donc si je ne suis pas sage;
D'avoir au ciel assigné mon partage,
Que fusses-tu, pour le bien qu'il m'en semble,
Bien marié, & cocu tout ensemble!

Charles Fontaine élève de *Marot* est resté bien dessous de son maître, il est froid, mais il a de la facilité, & il réussit dans le style didactique. Ce poëte naquit à Paris le 15 juillet 1515, d'un commerçant honnête homme; son père s'opposa au goût irrésistible

qui le portoit à la poéſie ; mais ſes conſeîls ne furent point écoutés. *Fontaine* voyagea dans pluſieurs villes de l'Italie. A Lyon, en 1540, il épouſa une perſonne qu'il appelle *Marguerite* dans ſes vers, & dont il eut deux fils ; celle-ci étant morte, il épouſa en ſecondes nôces une femme à laquelle il donne le nom de *Flora*, & qu'il paroît avoir tendrement aimée. Ce mariage fut le ſujet d'un procès que lui intenta la famille de ſa femme ; il fut obligé de venir plaider à Paris ; il ſollicitoit ſes juges par de petites épigrammes aſſez mauvaiſes, & dont on ignore le ſuccès. Du reſte, *Fontaine* annonce dans ſes ouvrages une ame honnête & un cœur ſenſible & reconnoiſſant. On voit qu'il étoit excellent père par les vers qu'il adreſſe à ſes enfans nouveaux nés ; vous diſtinguerez cette ſtance, l'auteur parle à ſon fils *Jean*.

Jean, petit *Jean*, viens voir ce tant beau monde,
Ce ciel d'azur, ces étoiles luiſantes,
Ce ſoleil d'or, cette grand' terre ronde ;

Cette ample mer, ces rivières bruyantes,
Ce bel air vague, & ces nues courantes,
Ces beaux oiſeaux, qui chantent à plaiſir,
Ces poiſſons frais & ces bêtes paiſſantes,
Viens voir le tout à ſouhait & deſir.

Vous goûterez ces vers à ſon rapporteur, la chûte en eſt plaiſante.

Je ſuis fondé en droit & équité
Par texte & gloſe, ainſi qu'il eſt notoire:
Mais on m'allegue une formalité,
Que je ſuis mal fondé au poſſeſſoire.
Qu'il ſoit ainſi, je ne le puis pas croire
Pour grand raiſon: mais encor, qu'ainſi ſoit,
Le poſſeſſoire ou bien le petitoire,
Me feront-ils avoir tort, ſi j'ai droit?

Jean Bouchet, *Pierre Gringore*, *Jacques Colin*, *Euſtorge de Beaulieu*, *Claude Collet*, *Jacques Gohorry*, *Bonaventure des Perriers*, *Victor Brodeau*, paroiſſent enſuite. Le premier fut procureur; ſes épitres forment la plus conſidérable partie de ſes œuvres, & ſont fort ennuyeuſes; » il y a des ſermons » pour tous les arts & métiers, & il » n'y a pas juſqu'au bourreau qui n'ait

» ſa petite leçon de morale ». *Pierre Gringore* ne l'épargne pas davantage dans ſes vers, dont la lecture eſt fort inſipide. Son premier ouvrage fut publié en 1500. On ignore la date de ſa naiſſance & de ſa mort, il fut héraut d'armes du duc de Lorraine. Les éditeurs n'ont recueilli de lui que deux pièces très-courtes, que je me diſpenſe de vous citer. J'en uſerai de même à l'égard de *Jacques Colin*, poëte fort galant, malgré ſa qualité d'abbé de ſaint *Ambroiſe de Bourges*, & fort loué par ſes contemporains, malgré ſa médiocrité; mais le véritable motif des éloges dont on l'accabloit, c'eſt qu'il jouiſſoit de la plus grande faveur auprès de *François I*, qui le conſultoit pour répandre ſes bienfaits ſur les gens de lettres. Il finit par être diſgracié; il a traduit en vers françois quelques endroits des métamorphoſes d'*Ovide*; M. *Fariot de Saint-Ange* en a fait autant, *voilà la reſſemblance*; il ne ſera jamais loué par perſonne, M. *de la Harpe* excepté, *voilà la différence*.

Euſtorge de Beaulieu étoit organiſte de

de l'égliſe de *Leictoure ;* il fut depuis miniſtre à Genève. Il eſt auteur de quelques chanſons à trois & à quatre parties. Les vers qui nous ſont parvenus de *Claude Collet* ſont très-foibles ; il paroît avoir eu quelqu'emploi à la cour, c'eſt à quoi ſe réduit tout ce qu'on ſait ſur ſa vie. *Jacques Gohorry* a plus de mérite, & eſt cependant plus inconnu que le précédent. Il fut philoſophe & grand chymiſte. Il mourut à Paris le jeudi 15 mars 1576. Les vers qui nous reſtent de lui ſont fort agréables. *Bonaventure Deſperriers* fut valet de chambre de la célèbre *Marguérite de Navarre*, & ami de *Clément Marot.* Ce n'étoit pas un bon poëte, mais il avoit de la gaîté & de l'agrément. Sa proſe eſt ſupérieure à ſa poéſie. *Victor Brodeau* eut auſſi la même qualité auprès de *Marguerite de Navarre.* Il mourut au mois de ſeptembre 1540. Il laiſſa un fils, *Jean Brodeau*, qui ſe diſtingua par ſon érudition.

J'ai gliſſé légérement ſur tous ces auteurs, afin d'arriver plus vîte à

Gilles d'Aurigny, excellent poëte, dont la vie eſt peu connue, mais dont les ouvrages méritent un meilleur ſort. Tout ce que les rédacteurs nous offrent de lui eſt marqué au coin du bon goût. La petite pièce de *Vénus* & de *ſon fils* eſt digne de *Marot* pour la grace & la délicateſſe.

Vénus un jour vit ſon fils revenir,
L'arc en la main, & en ſon col la trouſſe;
Si le regarde, & lui va ſouvenir
Des maux qu'il fait quand un peu ſe courrouce.
Lors d'une voix plus fâcheuſe que douce,
Lui dit ainſi: enfant plein de courroux,
Ne veux-tu point être aux humains plus doux,
Sans les navrer de plaie mortifère?
Il répondit, ma mère, taiſez-vous,
Ce que j'en fais, vous me le faites faire.

Mais un ouvrage abſolument inconnu juſqu'ici, un ouvrage qui annonce le talent le plus diſtingué de la part de ſon auteur, & duquel nous ſommes redevables aux recherches des rédacteurs, c'eſt le petit poëme

en quatre chants du *Tuteur d'Amour* par *d'Aurigny*.

L'auteur feint qu'ayant surpris l'*Amour*, il se détermine à affranchir le monde que ce dieu a tyrannisé trop long-temps. Il l'empriſonne, le dépouille de ſes armes ; mais *Vénus* trouve le moyen de délivrer ſon fils, & l'*Amour* ſe venge en faiſant aimer au *Tuteur* une beauté inſenſible.

Il faut lire dans l'ouvrage même les détails ingénieux dont ce poëme eſt rempli. Les rédacteurs ont raiſon de dire qu'ils ſont fiers d'une pareille découverte, & qu'ils croyent faire un riche préſent à leurs lecteurs. Voici le jugement qu'ils portent du *Tuteur d'Amour*. » L'idée en eſt heureuſe & » intéreſſante ; & le poëme eſt plein » d'imagination. Le ſtyle eſt auſſi pur » & auſſi clair qu'il puiſſe l'être ; il » y a de la molleſſe, de la grace & de » la fécondité ; les vers en ſont phraſés » avec beaucoup d'intelligence ; l'eſ- » prit s'y exprime toujours dans la » langue poëtique, c'eſt-à-dire, par » le ſentiment & par les images. La » poéſie dramatique y eſt fort bien

» entendue, & l'on voit que le poëte » s'étoit nourri de la lecture des an- » ciens ». Cet éloge ne vous semblera point exagéré, Monsieur, dès que je vous aurai fait connoître ce poëme.

Dans le premier chant, le *Tuteur* surprend l'*Amour*, le saisit, s'empare, malgré sa résistance, de ses flêches & de son carquois, & l'emmène dans un château; les discours de l'*Amour* pour toucher son vainqueur sont d'une adresse admirable; il lui promet son secours dans toutes ses entreprises amoureuses, mais le *Tuteur* est inébranlable, alors le petit dieu s'irrite, il menace, il jure de se venger, il appelle sa mère.

O vous, *Vénus*, ma mère tant aimée,
Oyez-vous point le bruit & renommée
De votre enfant, prisonnier à grand tort?
Vous a-t-on point encore fait rapport
De mes douleurs en ma captivité?
Vous a-t-on point encore récité
Par quel moyen, pourquoi ce fut & comme
Je suis sujet au vouloir d'un seul homme?
Vénus, *Vénus*, pas ne savez ceci,
Si le saviez, bientôt seriez ici,

Et avec vous Cyclopes & Vulcains,
Pour conſumer & brûler les humains.
Me lairez-vous, puiſſant dieu *Jupiter*,
Par un mortel ſi durement traiter ?
Permettrez-vous, quand en aurez nouvelle,
Que malgré moi on me tienne en tutelle ?

Le *Tuteur* ſe propoſe d'appaiſer *Jupiter* & *Vénus*, & de juſtifier ſa conduite auprès d'eux. Il écrit une lettre à la mère de ſon pupille, & il ſort après l'avoir bien enfermé; ſon deſſein eſt de chercher quelqu'un qui puiſſe ſe charger de ſa commiſſion; il entre dans un bois, & au moment qu'il alloit ſe livrer au ſommeil, il entend la voix d'un homme qui chantoit, il ſe lève, & il apprend que c'eſt *Mercure* qui vient des enfers. Il le charge de ſa lettre, & *Mercure* le quitte avec promeſſe de lui donner réponſe dans la huitaine. Alors *d'Aurigny* retourne auprès de l'*enfant-dieu*; il le mène promèner avec lui dans un jardin, & ils s'entretiennent de l'art d'aimer.

Après qu'*Amour* m'eut au long récité
Tout ce qu'il fait, quand il eſt dépité;

Pour à son point d'heure en heure approcher,
Me demanda son arc pour décocher
Un trait ou deux, au blanc, ou au plus droit:
Mais connoissant que par ce tour adroit,
Il ne songeoit qu'à se mettre à l'écart,
Lui répondis qu'il étoit déjà tard,
Et que le temps se montroit tout changé
Par le soleil en l'océan plongé:
Dont de dépit son couroux visage
M'a de son cœur manifesté la rage.

C'est ainsi que finit le premier chant. Dans le second, *Mercure* arrivé dans l'olympe, plaide devant tous les dieux la cause de *d'Aurigny*. Il expose éloquemment les cruautés de l'*Amour*, & l'abus qu'il fait de son pouvoir, & recommande son protégé à la divine assemblée. Fureur de *Vénus*, *Jupiter* l'arrête au moment qu'elle s'élançoit sur son char pour voler à la délivrance de son fils. *Apollon* qui ne peut pardonner à l'*Amour* la métamorphose qu'il fit de *Daphné* en laurier, *Vulcain* qui se rappelle l'affront que le dieu *Mars* lui a fait par l'entremise de l'*Amour*, *Pan* qui n'a point oublié

que l'enfant malin changea *Syrinx* en roſeaux, au moment que ce dieu l'embraſſoit, donnent leur approbation à l'entrepriſe de *d'Aurigny*. Ecoutez, Monſieur, la harangue du dieu *Pan*, & le récit du tour que l'*Amour* lui joua ; la verſification en eſt très-agréable.

Un jour étant ſur les hauts monts d'Arcade,
N'ayant l'eſprit qu'à ſonner quelqu'aubade
De mes flageols, pour moutons réjouir,
Me vint navrer, ſans me faire jouir,
En l'amitié de *Syrinne* la belle,
Et qui pis eſt fit fuir la pucelle
Dedans des eaux & lieux marécageux,
Auxquels j'entrai ardent & amoureux,
Penſant avoir de ſon corps le plaiſir ;
Mais quand je vins pour ſon gent corps ſaiſir
Entre mes bras ne trouvai que roſeaux.
Voilà les dons & gracieux joyaux
Que les hauts dieux ont de ce traître-là !
Donc pour donner bon ordre à tout cela,
Commettre faut gens forts & furieux
Pour l'engarder de navrer les hauts dieux.
Gardez-vous bien d'y mettre des humains
Mais mettez-y Cyclopes & Vulcains,

Gens endurcis & plus que diables pires.
Si vous voulez, j'y mettrai mes Satires.
Mais ce ſont gens plus âpres à cela
Que les mortels. N'y mettez ces gens là;
Car pour *Amour* ceſſeroient leur office,
Et pour le ſien laiſſeroient notre ſervice.

Junon s'emporte auſſi contre l'*Amour*, & eſt du même avis; *Jupiter* impoſe ſilence à tous les dieux, & prononce que l'enfant de *Vénus* ne pourra plus monter dans l'olympe, qu'on y portera ſes dards, ſon arc & ſon carquois, & que *Mercure* aura ſoin de veiller ſur lui, pour qu'il ne s'échappe point des mains de ſon *Tuteur*.

Au troiſième chant, *Mercure* remplit les ordres de *Jupiter*, & joint le *Tuteur* d'*Amour*. Ils vont enſemble lui rendre viſite dans une tour épaiſſe & bien gardée, où il étoit détenu; *Mercure* lui arrache les âîles; il prend auſſi ſes armes, & promet au *Tuteur* de revenir le même jour.

Et cependant demeurai près d'*Amour*,
Non ſans avoir à ſon maintien égard:
Mais lui étant de plus en plus hagard,

Avoit les yeux ardens en face nue,
Comme un faucon tiré hors de la nue,
Un geſte froid, un dépité maintien,
La face pâle, & rude l'entretien;
Puis on n'eût ſu, tant il étoit farouche,
Un ſeul propos tirer hors de ſa bouche.

Trois années s'écoulent ainſi, *Mercure* faiſant ſa réſidence au château du *Tuteur*. Cependant *Vénus* trouve le moyen de quitter les cieux; elle deſcend aux enfers, elle excite *Pluton* à prendre ſa défenſe, à la venger; *Pluton* lui promet ſon ſecours; il aſſemble les Cyclopes.

Leur commandant faire, pour l'amour d'elle,
Que ſon enfant fut mis hors de tutelle;
Et ce faiſant, s'offroit les appaiſer,
A leur retour, d'un gracieux baiſer,
Qui en ce temps étoit priſé trop plus
Que la richeſſe ou tréſor de *Créſus*.

Ils provoquent au combat tous les dieux. *Jupiter* deſcend lui-même pour faire la guerre à *Pluton*.

Au quatrième chant, dès que *Vénus* fait que tous les dieux & déeſſes ont quitté l'olympe, elle y monte, &

s'empare des armes de son fils ; elle revient sur la terre, & emprunte les traits rudes d'un chasseur, & se rend, ainsi déguisée, dans un bois tout près du lieu où son fils est prisonnier ; elle poursuit un cerf qui vient mourir, percé de traits, sous les yeux de *Mercure* & du *Tuteur*. Au lieu de sonner la curée, elle leur adresse la parole & leur fait présent du cerf, en leur offrant de le porter dans leur château ; eux, sans méfiance, acceptent ce don fatal. *Vénus* entre dans le château ; ils vont tous trois voir le triste enfant ; *Vénus* ne se fait point reconnoître à son fils, qui la prend pour un nouveau geolier qu'on lui a donné ; après cette entrevue chacun se retire. *Vénus* alors prend sa forme divine, se rend auprès de *Mercure*, se saisit de son caducée, en frappe les deux surveillans, & les plonge dans un sommeil profond ; cela fait, elle court délivrer son fils, & ils s'échappent tous deux.

Mercure alors du profond de son cœur
Me dit ces mots : « Hélas ! ami *Tuteur*,

» Non plus tuteur, mais homme condamné
» A plus de maux qu'à lui n'en as donné !
» Que feras-tu ? Las ! que ferai-je aussi ?
» D'avoir laissé *Vénus* entrer ici.
» Contraint ferai de prendre forme humaine,
» La plus étrange & la plus incertaine
» Que je pourrai en ce monde choisir,
» Afin qu'*Amour* ne me puisse saisir.
» Adieu. Il faut que m'absente de toi ;
» Car il est temps que je regarde à moi.

Le *Tuteur*, abandonné par *Mercure*, se livre à la douleur. L'*Amour* se venge de lui en lui inspirant une vive passion pour un objet charmant, mais insensible. Il passe le reste de ses jours, à brûler, à desirer, à verser des larmes, & l'*Amour* s'applaudit avec sa mère de sa vengeance.

Telle est, Monsieur, la marche de ce poëme, qui est un chef-d'œuvre dans son genre ; on ne peut lui assimiler que le *Jugement de Pâris* de M. *Imbert*, & le *Narcisse* de M. *Malfilâtre*.

Ce volume est terminé par une notice précise des ouvrages de tous les auteurs dont on n'a pu recueillir aucuns vers dignes d'être transmis à la

postérité. Je ne dois pas oublier de vous dire que l'on voit à la tête de chaque volume un portrait du meilleur poëte, gravé par M. *Gaucher*, dont les talens sont si connus ; la finesse, l'exactitude & la vérité caractérisent ces portraits, qui formeront eux-mêmes une collection intéressante, une galerie de grands hommes dont les traits étoient jusqu'ici inconnus. Je vous rendrai compte très-incessamment des volumes suivans de ce recueil fait pour être accueilli avec distinction & reconnoissance de la part de tous les gens de lettres.

Je suis, &c.

Paris, ce 17 mai 1779.

LETTRE XIII.

Il eſt temps de parler, & il eſt temps de ſe taire, précédés de la lettre au public, ſur l'établiſſement d'une école dramatique, protégée par les Comédiens François. A Paris, chez Ruault, *libraire, rue de la Harpe, & chez les marchands de nouveautés; brochure de 14 pages.*

DE quelle calamité nous ſommes menacés, Monſieur! Quoi! le charmant auteur du *Poëme du luxe*, du *Malheureux imaginaire*, de *l'Egoïſte*, du *Théâtre de famille*, & de tant d'autres agréables productions qui font depuis ſi long-temps les délices du public, va peut-être fermer pour jamais les ſources des ris & des graces dont lui ſeul ſembloit avoir encore le ſecret & la poſſeſſion! Ah! Monſieur, je ſerois inconſolable ſi je n'avois quelqu'eſpoir que ces terribles menaces ne ſeront point exécutées; ce qui m'autoriſe dans cette conjecture, c'eſt la

répugnance & la lenteur avec laquelle l'auteur, plein de compassion & de bonté pour le public, procède à l'exécution de sa cruelle résolution. Semblable à l'*Intimé* dont *Dandin* disoit :

Qu'il auroit plutôt fait de dire tout vingt fois ;
Que de l'abréger une,

M. le chevalier *Ducoudray* met aussi plus de temps à dire qu'il *va se taire*, qu'un autre n'en auroit mis à parler & à différer fort longuement. Trente fois dans cette brochure la sentence fatale, *il faut se taire*, lui échappe ; mais trente fois aussi, pour le bonheur des amis de la gaîté, il casse lui-même l'arrêt qu'il a porté, & c'est heureusement après avoir dit qu'*il faut se taire*, qu'il recommence à parler plus fortement.

L'objet de cette lettre est d'établir la nécessité d'un second spectacle pour les tragédies & comédies. L'auteur entre en matière en disant *qu'il est temps de se taire*, & voici son début. » J'ai parlé autrefois, & j'ai véhémentement parlé, » parce que c'étoit le temps de parler.

» Mais je me tais aujourd'hui, parce » qu'il eſt temps de ſe taire... J'entre » en matière... Je vénère le talent ; » mais je ſiffle le mauvais acteur. Voilà » ma façon de penſer ; qu'on me juge, » après je me tairai, *vu qu'il eſt temps* » *de ſe taire* ». C'eſt là le refrain de l'auteur, & la fin de chaque *alinéa*. Les raiſons qu'il apporte pour établir la néceſſité d'un ſecond théâtre François ſont, 1°. qu'on a ſupprimé l'année dernière le jeu de la BELLE, & qu'il n'y a pas de milieu entre le jeu de LA BELLE & un ſecond théâtre. 2°. Que, *politiquement parlant*, le nombre des ſpectacles actuels n'eſt point ſuffiſant pour contenir la jeuneſſe indocile, ni *le fougueux militaire*. 3°. Que dans le ſiècle dernier, où *le génie n'enfantoit point autant de chef-d'œuvres*, où l'art dramatique n'étoit pas *parvenu à ce degré éminent*, où l'on n'avoit à repréſenter ni *Egoïſte*, ni *Malheureux imaginaire* *, aucune de ces pièces ſublimes dont nous regorgeons aujourd'hui ; il y avoit cependant huit théâtres différens dans la

* Chef-d'œuvres de M. *Ducoudray*.

capitale, qui étoit alors moins considérable de moitié. 4°. *Qu'il y a plusieurs jeux de paume & de billard dans Paris, pourquoi n'y auroit-il pas plusieurs jeux scéniques?* 5°. Que ces *messieurs & ces dames** exercent un empire absolu, un pouvoir tyrannique sur les *débutans & les débutantes*, qui sont forcés de passer les nuits pour apprendre des rôles qui leur ont été *distribués dédaigneusement & sans politesse quelconque; ô temps! ô mœurs! quelle abominable menée!*

M. *le chevalier* alloit en dire davantage, mais, en chemin faisant, il aperçoit un autre abus, & aussi-tôt il quitte ces *messieurs* & ces *dames* pour courir sus aux *employés*, qui, les jours des premières représentations, *vendent les billets le double & même le triple.*

Vous voyez qu'il n'y a rien de mieux prouvé, de plus solidement & de plus élégamment démontré que la nécessité d'un second théâtre François. Le seul défaut qu'on puisse trouver dans cette brochure, c'est que dans l'application des deux refreins, *il est temps de parler*,

* Les comédiens & comédiennes.

il eſt temps de ſe taire, l'auteur ſe brouille quelquefois, & employe l'un à la place de l'autre. Je ne puis aſſez l'exhorter, pour l'amuſement public, à ſupprimer l'*il faut ſe taire*, à parler toujours *à tort & à travers*. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas juſqu'à ces *meſſieurs & ces dames* qui ne rient aux larmes quand il leur arrive de lire les gentilleſſes de M. le chevalier *Ducoudray*.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 19 mai 1779.

PROSPECTUS.

*Traduction des Faſtes d'*Ovide.

DEPUIS quelque temps notre littérature s'eſt enrichie des traductions de la plus part des poëtes de l'antiquité. En voici une encore que je vous annonce ; ce ſont les *faſtes d'Ovide* que l'on a fait paſſer dans notre langue. De tous les ouvrages de ce poëte, il n'en eſt point de plus intéreſſant. Il y

chante d'une manière digne de ſon ſujet, les détails de cette théologie riante qui, enveloppant la vérité du voile enchanteur de l'allégorie, & préſentant au vulgaire des fables ingénieuſes dans ſes dogmes, des fêtes brillantes dans ſes devoirs religieux, ouvroit à la poéſie, qui nâquit pour elle, le champ le plus fertile.

Les agrémens du ſtyle & la richeſſe des fictions ſont cependant le moindre mérite de cet ouvrage, le moins connu de ceux qui nous reſtent d'*Ovide*. » Profondément inſtruit de tous les » uſages de ſon pays & de ceux des » peuples voiſins, il a répandu ſur les » ſtériles indications du calendrier les » tréſors de la plus riche érudition; il » remonte aux ſources du culte pour » vous rendre raiſon de ſes moindres » détails, pénètre juſqu'au fond du » ſanctuaire, interroge les dieux ſur » leur eſſence, déchire le voile de la » ſuperſtition, & nous révèle les myſ- » tères de cette théologie enchante- » reſſe qui ſavoit animer toute la » nature, &, la peuplant de divi- » nités, répandre dans chacune de ſes

» parties un ſouffle de cet eſprit uni-
» verſel qui règle & entretient l'har-
» monie des mondes. Ainſi les faſtes
» chantés par *Ovide* préſentent le vaſte
» tableau de la religion Romaine, les
» attributs de ſes dieux, les fonctions
» de ſes prêtres, le rit de ſes ſacrifices
» & l'ordre de ſes fêtes, &c. ».

Il eſt étonnant que les beautés de ce poëme n'aient point encore été tranſmiſes dans notre langue ; car il faut compter pour rien les verſions barbares de *Martignac* & de *Marolles*. L'immenſité des recherches néceſſaires pour faire entendre cet ouvrage a ſans doute arrêté juſqu'à préſent les traducteurs. » En effet, une » traduction des faſtes d'*Ovide* ſeule, » ne *préſenteroit*, dans tout ce qui » conſtitue particulièrement cet ou- » vrage, qu'un amas confus de pra- » tiques ſuperſtitieuſes, deſtituées de » ſens, d'objet & de liaiſon. Souvent » même elle *offriroit* des détails parfai- » tement inintelligibles..... Pour » percer la nuit que dix-ſept ſiècles » ont épaiſſie ſur ces matières ; pour » faire entrevoir dans ce cahos de

» fêtes & de cérémonies un ſyſtême » conſtant & raiſonnable ; pour déve- » lopper enfin dans toutes ſes branches » la religion Romaine, ſur laquelle » on a ſi peu de choſes, & qu'*Ovide* a » ſi bien connue, il faut remonter » aux ſources, chercher dans les » légendes des peuples antérieurs & » voiſins, des points de rapproche- » ment, ſuivre la filiation des opi- » nions religieuſes de peuple en peuple » & de ſiècle en ſiècle, &c. remuer » les décombres de l'antiquité, inter- » roger les monumens, les rapprocher » du ſentiment des auteurs, &, ce » premier pas fait, diſſiper par degrés » à la lueur de l'allégorie, les téné- » bres qui enveloppent la mythologie » ancienne ».

Enfin on a eu le courage d'entreprendre cette longue & pénible tâche, & l'on propoſe par ſouſcription une nouvelle *traduction des faſtes d'Ovide.*

Cette édition ſera enrichie d'eſtampes, de vignettes & de culs-de-lampes compoſées des ſujets les plus brillans de chaque livre, & des principales médailles & pierres gravées

citées dans l'ouvrage. Les deſſins compoſés par M. *Cochin*, dont le nom ſeul fait l'éloge, & par M. *le Barbier* l'aîné, ſeront gravés par les plus célèbres artiſtes de Paris.

On ne paiera point en ſouſcrivant, mais on donnera une ſoumiſſion de prendre l'ouvrage lorſqu'il ſera annoncé, qui ſera en quatre volumes *in*-8°, pour le prix de 24 liv. On ſe flatte qu'il ſera achevé d'imprimer au mois de décembre prochain. Les perſonnes qui n'auront pas donné leur ſoumiſſion paieront l'ouvrage 30 liv. L'on peut s'adreſſer pour la ſoumiſſion

à Paris, chez
- M. *le Barbier* l'aîné, rue Bergère.
- M. *Gaucher*, de l'Acad. des Arts de Londres, rue Saint-Jacques, vis-à-vis ſaint Yves.
- La Ve *Ballard* & fils, imprimeur du roi, rue des Mathurins.
- *Barrois* l'aîné, libraire, quai des Auguſtins.

Si l'auteur de ce précieux travail

a rempli, comme on a lieu de l'eſpérer, le plan qu'il a ſi bien développé, ſon ouvrage, digne de l'applaudiſſement des ſavans & des hommes de goût, ſera placé parmi les meilleurs monumens de notre haute littérature. Nous n'avons pas cru devoir faire un éloge plus flatteur de ſon ſtyle, que de rapporter les deux paſſages de ſon *Proſpectus* que vous venez de lire.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 20 mai 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

De viris illuſtribus urbis Romæ à Romulo ad Auguſtum, ad uſum ſextæ ſcholæ; ou *Abrégé des hommes illuſtres de la ville de Rome depuis Romulus juſqu'à Auguſte, à l'uſage de la claſſe de ſixième. A Paris, chez* Pierre-Michel Nyon, *libraire, place des Quatre-Nations, à ſainte Monique.*

Rien de plus difficile que de ſe mettre à la portée des enfans qui commencent à étudier la langue latine. Les

auteurs les plus clairs & les plus aisés sont encore au-dessus de leur âge & de leur intelligence. On a essayé de remedier à cet inconvénient par différens extraits qui n'ont rempli qu'imparfaitement l'objet qu'on s'étoit proposé. M. l'abbé *Lhomon*, auteur de cet *Abrégé*, professeur distingué dans l'Université de Paris par ses talens pour l'instruction de la jeunesse, & qu'une longue expérience a éclairé sur les moyens les plus propres à écarter les épines qui rebutent les enfans à l'entrée des études, vient de donner au public un abrégé de l'histoire Romaine, qui réunit le double mérite de l'agrément & de l'utilité. Les faits curieux, intéressans & bien choisis dont il a rempli ce recueil pourront fixer l'attention des commençans & piquer leur curiosité; les expressions tirées des meilleurs auteurs ne leur présenteront qu'une latinité saine & pure, mais en même temps l'habile instituteur a eu soin d'applanir toutes les difficultés que pouvoit offrir le style, en coupant les phrases trop longues & en dérangeant un peu

l'ordre des mots latins quand il s'éloignoit trop du génie & de la marche de notre langue. Cet ouvrage eſt donc le meilleur qu'on puiſſe mettre entre les mains de ceux qui commencent. Auſſi l'univerſité de Paris s'eſt-elle empreſſée de l'adopter ; il eſt devenu claſſique dans tous les collèges de la capitale, & cela ſeul ſuffit pour faire ſon éloge.

Le même auteur, toujours plein de zèle pour l'avancement des jeunes gens, eſt ſur le point de publier une nouvelle méthode, où les principes de la langue latine ſont préſentés avec plus de ſimplicité, d'ordre & de clarté que dans tous les rudimens connus juſqu'ici, la plupart pleins de règles fauſſes, inutiles, énoncées dans un jargon obſcur & rebutant pour des enfans. Je ne doute point que tous les maîtres, chargés de l'inſtruction, ſoit publique, ſoit particulière, ne faſſent uſage de ces deux ouvrages, qui ſont le fruit des travaux & des réflexions d'un homme conſommé dans l'art d'enſeigner.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Caii Plinii ſecundi hiſtoriæ naturalis libri XXXVII, quos recenſuit & notis illuſtravit Gabriel Brotier ; ou *l'Hiſtoire naturelle de* Pline, *en 37 livres, revus & enrichis de notes par le P.* Gabriel Brotier, *6 volumes in-12. A Paris, de l'imprimerie de* J. Barbou, *rue des Mathurins.*

CETTE nouvelle édition de *Pline* eſt deſtinée, Monſieur, à ſervir de ſuite à la magnifique collection des auteurs latins qui fait tant d'honneur au zèle & aux talens typographiques de M. *Barbou*. Le plus célèbre interprète & le plus digne rival de *Tacite*, le P. *Brotier*, célèbre par cette union

ſi rare du génie & de l'érudition, du goût & des connoiſſances, a revu lui-même le texte, & l'a conféré avec les plus anciens manuſcrits & les meilleures éditions. Les notes qu'il a miſes à la fin de chaque volume ſont courtes, dégagées de ce fatras pédanteſque de citations, & de paſſages inutiles qui fatiguent le lecteur ſans l'inſtruire. On y trouve les éclairciſſemens néceſſaires ſur les endroits vraiment obſcurs, & les ſources où l'on peut puiſer des explications plus amples y ſont indiquées avec le plus grand ſoin.

L'hiſtoire naturelle de *Pline* eſt le monument le plus précieux qui nous reſte de l'antiquité. L'infatigable auteur, dévoré pendant toute ſa vie du deſir inſatiable d'apprendre, a raſſemblé dans cet ouvrage toutes les connoiſſances qu'il avoit acquiſes par une immenſe lecture, & par une étude opiniâtre. Son livre eſt comme le dépôt de tout ce qu'avoient ſu & penſé avant lui les écrivains les plus célèbres ſur les objets qui intéreſſent le plus la ſociété & la vie humaine. C'eſt un extrait judicieux & précis qui nous

offre l'eſprit & la ſubſtance d'une foule innombrable de volumes que l'injure des temps nous a ravis. Il n'y a point d'homme ſenſé qui ne puiſſe, par une lecture de quelques mois, s'approprier des lumières qui avoient coûté à *Pline* quarante ans de travaux. Enfin ce qui doit relever infiniment à nos yeux le prix de cette encyclopédie, c'eſt qu'elle fixe l'état des ſciences & des arts dans le ſiècle de *Pline*, & marque préciſément le point auquel les anciens étoient parvenus preſque dans tous les genres.

Vous n'attendez pas de moi, Monſieur, que je m'engage dans l'analyſe de cette compilation ſavante : quelques détails ſur la vie & la perſonne de l'auteur ſeront plus curieux & plus utiles ; je vous offrirai enſuite un leger tableau des immenſes richeſſes que ſon ouvrage renferme, & des morceaux choiſis, vous donneront une juſte idée du caractère de ſon éloquence.

Pline, né à Vérone l'an 23 de J. C. fut élevé à Rome dans ces temps malheureux où l'empire gémiſſoit ſous la

plus cruelle tyrannie. Pendant le cours de ſon enfance & de ſa jeuneſſe, il eut devant les yeux les cruautés de *Tibère*, les extravagances de *Caligula*, l'imbécillité de *Claude*. Au milieu de la corruption, il conſerva des mœurs pures; & le goût naturel qu'il avoit pour les ſciences, le garantit de la contagion. L'amour des lettres ne lui fit point oublier ce qu'il devoit à la patrie; il ſervit en Germanie ſous *Pomponius ſecundus*; l'art militaire devint pour lui un objet d'études, & pendant qu'il commandoit une compagnie de cavalerie, il compoſa un traité ſur l'art de lancer le javelot à cheval. La mort de *Pomponius* ſon général lui fournit un nouveau ſujet d'exercer ſon ſtyle; il compoſa la vie de cet illuſtre ami, diſtingué par ſes talens militaires & par ſon génie poëtique, mais plus recommandable encore par ſes vertus.

De retour à Rome, il fit ſuccéder aux occupations tumultueuſes des camps, les travaux non moins pénibles & non moins bruyans du barreau. Les Romains ne connoiſſoient point cette diſtinction gothique &

barbare de l'épée & de la robe, & l'on vit un colonel de cavalerie devenu avocat, défendre les citoyens par ſon éloquence, après avoir défendu la patrie par ſa valeur. Les commencemens du règne de *Néron* faiſoient alors concevoir aux gens de bien les plus heureuſes eſpérances; l'élève de *Sénèque* ſe montroit ſur-tout le protecteur & l'ami des lettres; c'eſt dans ces circonſtances favorables que *Pline* compoſa un traité de rhétorique, dans lequel prenant l'orateur dès le berceau, il le formoit par tous les préceptes propres à le conduire à la perfection. Nous ſommes bien dédommagés de la perte de cet ouvrage par celui de *Quintilien*, exécuté ſur le même plan, & ſans doute bien ſupérieur au traité de *Pline*, qui n'avoit pas autant de goût que d'érudition, & qui n'avoit pas fait de l'art oratoire une étude ſi longue & ſi profonde que *Quintilien*. L'hiſtoire des guerres de Germanie qu'il écrivit vers le même temps, étoit un ſujet plus convenable à ſon caractère & à ſes talens. Il y rappelloit la mémoire des exploits de *Druſus* & de

Germanicus, héros si chers au peuple Romain, & dont la gloire sembloit rejaillir sur l'historien, puisqu'aux expéditions éclatantes de ces illustres généraux, il pouvoit joindre ses propres actions & les victoires qu'il avoit remportées lui-même dans la Germanie.

A Rome, les gens de lettres n'étoient point concentrés dans la solitude du cabinet, & ne cessoient pas d'être citoyens; les succès littéraires conduisoient même aux emplois publics. *Pline* fut envoyé en Espagne en qualité d'intendant de l'empereur; mais les fonctions de sa charge ne purent le détourner de l'étude; tous ses momens libres étoient consacrés à la composition ou à la lecture, qu'il accompagnoit toujours de notes & d'extraits. Il avoit jusqu'à 160 volumes remplis de remarques sur les auteurs qu'il avoit lus; & telle étoit alors l'estime qu'on avoit pour son érudition, qu'un certain *Lartius Licinius* voulut acheter ces remarques, & offrit de les payer 77812 liv., somme prodigieuse qui feroit aujourd'hui la fortune d'un

compilateur. *Pline*, qui étoit riche, & qui préféroit la ſcience à la fortune, n'accepta point le marché, & dit à l'enchériſſeur que ſes connoiſſances n'étoient point à vendre. Il l'empêcha par ce refus de faire une grande ſottiſe ; car en achetant ſi cher les remarques de *Pline*, *Licinius* ne pouvoit acheter l'eſprit, les lumières, l'amour du travail & toutes les autres qualités ſans leſquelles ces remarques lui devenoient abſolument inutiles. Elles paſſèrent en de bien meilleures mains, & *Pline* le jeune en hérita ainſi que des talens & des vertus de ſon oncle.

Néron n'avoit pas tardé à lever le maſque ; ſes paſſions retenues quelque temps par les ſages conſeils de ſes inſtituteurs avoient enfin rompu toutes les digues qu'on leur oppoſoit, lorſque *Pline* revint d'Eſpagne à Rome, il la trouva en proie aux cruautés d'un monſtre que les lettres & les arts n'avoient pu apprivoiſer. Jaloux de toute eſpèce de mérite, ſa ſombre défiance s'étendoit juſques ſur les auteurs célèbres, capables de lui diſputer

la palme du génie. *Pline* qui craignoit ſans doute de bleſſer l'amour-propre du prince par quelqu'ouvrage d'éclat, crut devoir traiter une matière ſèche, obſcure & peu propre à faire briller l'eſprit de l'auteur. Il publia des diſcuſſions grammaticales que le tyran ne jugea pas dignes de ſa colère, mais qui enflammèrent la bile des grammairiens. *Pline*, très-peu allarmé du courroux de ces pédans, les laiſſa clabauder, & partit pour l'Afrique, comme pour ſe dérober au ſpectacle des guerres civiles qui affligèrent l'Italie après la mort de *Néron*. *Galba*, *Othon*, *Vitellius* ſe montrèrent tour à tour ſur le trône, & en furent auſſi-tôt précipités. *Veſpaſien* rendit enfin la paix à l'empire, fit renaître les loix, les vertus & les arts. C'eſt alors que *Pline* revint dans ſa patrie, dont le malheur des temps l'avoit preſqu'exilé, & qu'il compoſa une hiſtoire Romaine pour ſervir de ſuite à celle d'*Aufidius Baſſus*; il fut admis dans la familiarité intime de *Veſpaſien*, & c'eſt ſous les auſpices de ſon fils *Titus* qu'il fit paroître ſon hiſtoire naturelle. Il ne

ſurvécut que deux ans à la publication de cet ouvrage, le ſeul qui ait échappé à l'injure des temps, & qui ait aſſuré l'immortalité à ſon auteur.

Le 23 d'août, l'an 79 de J. C., *Pline* étant à Miſène, où il commandoit la flotte, environ à une heure après midi, on l'avertit qu'il s'élevoit dans le lointain un nuage d'une grandeur & d'une figure extraordinaire. Extrêmement avide de tous les phénomènes, il ſe hâte d'aller obſerver ce nuage, dont la forme approchoit de celle d'un pin, & qui paroiſſoit tantôt blanc, tantôt noirâtre, tantôt de diverſes couleurs; l'éloignement ne permettant pas de diſcerner de quelle montagne il ſortoit, *Pline* fait équiper quelques galères & ſe met en mer, afin d'examiner de plus près un prodige qui picquoit ſa curioſité. Cependant une cendre épaiſſe & chaude couvre les vaiſſeaux à meſure qu'ils approchent du véſuve, & on voit tomber une grêle de pierres calcinées. *Pline* ordonne alors au pilote de tourner du côté de Stabie, où demeuroit ſon ami *Pomponianus*; il le trouve

ſur le rivage prêt à s'embarquer pour s'éloigner du péril. Il l'embraſſe, le raſſure, ſoupe avec lui gaiement, quoiqu'on vît reluire de grandes flammes de pluſieurs endroits du mont Véſuve; il ſe couche enſuite, & dort ſi profondément qu'on l'entendoit ronfler de l'antichambre. Mais enfin la cour par où l'on entroit dans ſon appartement commençoit à ſe remplir ſi fort de cendres & de pierres calcinées, que pour peu qu'il eût tardé davantage, il ne lui auroit plus été libre de ſortir. On l'éveille, il ſort, & va rejoindre *Pomponianus* & les autres que la crainte avoit tenus éveillés. Ils s'avancent tous enſemble vers le rivage, la tête couverte de couſſins pour ſe garantir des pierres qui tomboient en grande quantité. La mer, alors fort groſſe & fort agitée, ne leur permit pas de s'embarquer. *Pline* fait étendre par terre un tapis ſur lequel il ſe couche; bientôt des flammes qui parurent plus grandes, & une odeur de ſouffre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il ſe lève, appuyé

sur deux esclaves, & dans le moment tombe mort. Il est probable qu'une fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisément qu'il avoit la poitrine foible & étroite, & souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière, ce qui n'arriva que trois jours après, on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il portoit quand il mourut, & dans la posture plutôt d'un homme qui repose que d'un homme qui est mort. C'est ainsi que *Pline* fut la victime de cet amour pour les sciences dont il avoit été tourmenté pendant le cours de sa vie.

Jamais homme n'a su mieux que *Pline* connoître le prix du temps & en mettre tous les instans à profit; c'est un prodige presque unique d'application & de vigilance, & l'on ne peut lire sans étonnement le détail de ses occupations, que son neveu nous a laissé dans une de ses lettres. Les momens même que la nature le forçoit d'accorder aux besoins du corps, étoient employés utilement pour son

eſprit ; on lui liſoit alors quelque bon livre, dont il dictoit ſur le champ des extraits. Un jour le lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un de ceux qui étoient à table l'obligea de recommencer. ' Quoi ! ne l'avez-vous pas entendu, dit *Pline* ? Pardonnez-moi, répondit ſon ami. Et pourquoi donc, reprit-il, le faire répéter ? Voilà une interruption qui nous coûte plus de dix lignes. Lorſqu'il ſortoit du bain & qu'il ſe faiſoit eſſuyer, ou il entendoit lire, ou il dictoit. C'étoit là dans ſes voyages ſa ſeule occupation ; alors, comme s'il eût été plus dégagé de tous les autres ſoins, il avoit toujours à ſes côtés ſon livre, ſes tablettes & ſon copiſte. C'étoit par cette raiſon qu'à Rome il n'alloit jamais qu'en voiture ; il reprit un jour ſon neveu de s'être promené : vous pouviez, dit-il, mettre ces heures à profit ; car il comptoit pour perdu tout le temps que l'on n'employoit pas aux ſciences. Quand on conſidère d'un côté, le nombre prodigieux d'ouvrages qu'il a compoſés, on eſt tenté de croire qu'il a mené une vie retirée ſans jamais

exercer aucune fonction publique ; de l'autre, quand on ſonge aux emplois dont il a été revêtu, aux embarras, aux diſtractions de toute eſpèce dont ſa vie a été remplie, on ne peut comprendre comment il a pu trouver du temps pour l'étude.

Les Romains au ſiècle de *Pline* avoient porté au plus haut point de perfection l'éloquence, la poéſie, l'hiſtoire & même la philoſophie morale. Mais ils avoient fait peu de progrès dans la ſcience de la nature. Les Grecs étoient encore leurs maîtres en ce genre. *Pline* entreprit d'enrichir ſa nation d'un ouvrage qui manquoit abſolument à la littérature latine. Il ne ſe borna pas, comme les écrivains qui l'avoient précédé, à traiter quelques parties de l'hiſtoire naturelle, ſon génie vaſte & hardi embraſſa la nature entière. Avant d'abaiſſer ſes regards ſur la terre, il s'élance vers le ciel, il examine la ſtructure & la forme de l'univers, il trace le cours des aſtres & leurs différentes révolutions, il rend compte de tous les phénomènes céleſtes, il recherche

l'origine des vents, la cauſe du flux & reflux de la mer, des tremblemens de terre & des volcans ; il donne en un mot, un traité complet d'aſtronomie & de phyſique générale, où l'on retrouve toutes les erreurs accréditées de ſon temps. Il promène enſuite ſa vue ſur la ſurface de la terre, il marque la ſituation, & aſſigne les bornes des différentes régions, il nomme avec beaucoup d'exactitude les provinces, les villes, les fleuves, les montagnes, les îles ; mais il n'entre dans aucun détail ſur la nature des pays & ſur les mœurs des peuples, & ſa géographie n'eſt qu'une nomenclature un peu ſèche & aride.

Après avoir décrit la terre, *Pline* enviſage ſes habitans, & l'homme, le plus noble & le plus parfait de tous, eſt le premier objet de ſes recherches. De là il paſſe aux différentes eſpèces d'animaux quadrupèdes, volatiles, inſectes, poiſſons ; & lorſqu'il a fini l'énumération des êtres animés, il entre dans le règne végétal, il parcourt les différentes productions de la terre, les fruits, les fleurs, les

arbres, les plantes; il indique leurs propriétés, il insiste beaucoup sur les secours que tire la médecine, non-seulement des animaux, mais encore de tous les végétaux. Pénétrant ensuite dans le sein même de la terre, il considère les métaux qu'elle renferme & l'usage que les hommes en ont fait. Dans la description de la nature, *Pline* n'oublie pas les arts destinés à l'imiter, & c'est par là qu'il termine son ouvrage; il traite particulièrement de la peinture, & en parlant des différentes espèces de marbre & de pierres précieuses, il fait remarquer ce que l'art & l'industrie humaine ont ajouté à leur valeur, & les divers ornemens que la sculpture & la gravure ont su leur donner.

Tel est, Monsieur, le fonds de cet ouvrage immense, & presque aussi varié que la nature elle-même, qui offre une érudition plus vaste & plus étendue, plus d'observations, de connoissances & de recherches, qu'on n'en trouve dans aucun des monumens littéraires que l'antiquité nous ait laissés. Cependant l'auteur aussi

ſavant que modeſte, n'a point imité la ſotte vanité, & le faſte puérile des Grecs, qui, à la tête des plus médiocres productions, ſe plaiſoient à mettre des titres brillans & pompeux. » Les Grecs, dit *Pline* lui-même dans » ſon épitre dédicatoire à *Titus*, les » Grecs ſont merveilleuſement heu- » reux dans leurs titres. L'un intitule » ſon livre *le rayon de miel*, l'autre, » *la corne d'Amalthée*, celui-ci, *les* » *violettes*, celui-là, *les muſes*, un » autre, *le pré*; on ouvre avec empreſ- » ſement le volume que décore une » inſcription ſi agréable, mais le plus » ſouvent on n'y trouve rien, & ce » qu'il y a de meilleur dans tout l'ou- » vrage, c'eſt le titre ». *Pline* beaucoup plus ſage a donné à ſon livre, qui renferme tant de richeſſes, le titre ſimple d'*Hiſtoire naturelle*; c'eſt le plus convenable, & celui qu'ont adopté dans la ſuite tous ceux qui ont travaillé ſur cette matière. La même modeſtie ſe fait voir encore dans l'exactitude avec laquelle il indique les ſources où il a puiſé. » Il eſt juſte & » honnête, dit-il, qu'un auteur faſſe

» connoître ceux qui lui ont donné » des secours & fourni des matériaux ; » cependant la plupart des écrivains » que j'ai eu occasion de parcourir, » n'ont pas rempli ce devoir ; car en » confrontant les ouvrages, j'ai remar- » qué qu'un grand nombre de mo- » dernes avoient copié presque mot » pour mot les anciens sans les nom- » mer ». Le désir d'être utile à ses contemporains & à la postérité soutenoit le courage de *Pline* dans une entreprise si longue & si pénible. Il étoit persuadé qu'un auteur devoit plus songer en écrivant à l'honneur de sa nation, & à l'utilité publique, qu'à sa propre réputation. » Je suis étrange- » ment surpris, dit-il, que le célèbre » historien *Tite-Live* ait osé dire dans » un certain endroit de son ouvrage » *qu'il avoit déja assez écrit pour sa gloire,* » *& que s'il continuoit ce n'étoit que pour* » *son amusement.* Certes, *Tite-Live* en » composant son histoire, ne devoit » pas envisager sa gloire propre, mais » plutôt celle du nom Romain, & du » peuple roi de l'univers ; on lui auroit » plus d'obligation s'il eût achevé cet

» ouvrage pour honorer la patrie & » non pour s'amuſer ». C'eſt ce zèle patriotique qui faiſoit dévorer à *Pline* les difficultés ſans nombre que lui offroit un ſujet auſſi vaſte & auſſi épineux que le ſien. Il faut cependant convenir que dans ſon épître dédicatoire, il exagère un peu ces difficultés, & affoiblit en quelque ſorte par une charlatanerie de rhéteur le mérite de ſon travail. » Ce ſujet, dit » il, en parlant de ſon hiſtoire natu» relle, eſt peu propre à faire briller » le génie; il n'admet point les digreſ» ſions, les diſcours, les dialogues, » les incidens merveilleux, les faits » & les anecdotes qui peuvent égayer » le ſtyle & amuſer le lecteur. C'eſt la » nature, c'eſt l'hiſtoire de la vie hu» maine, encore dans ce qu'elle a de » plus commun & de plus ignoble; de » ſorte qu'en pluſieurs endroits je ſuis » obligé de me ſervir d'expreſſions » ruſtiques, étrangères & même bar» bares. Qu'il eſt difficile de rajeunir » des idées anciennes & d'en intro» duire de nouvelles, de donner de » l'éclat à des choſes communes, &

» de la clarté à des choſes obſcures ! » Comment prêter de la grace à des » objets qu'on dédaigne, établir & » accréditer des opinions douteuſes ; » quelle entrepriſe que d'expliquer la » nature & les propriétés particulières » de tout ce qui exiſte » !

Ou *Pline* ſe défioit trop de ſes forces, ou il vouloit augmenter ſa gloire en groſſiſſant les obſtacles dont il avoit triomphé. L'hiſtoire de la nature n'eſt pas un ſujet auſſi aride & auſſi ingrat que l'auteur voudroit nous le faire croire ; le naturaliſte François a prouvé que cette matière n'étoit point étrangère à l'éloquence & aux graces du ſtyle ; *Pline* lui-même, quoiqu'en général moins brillant & moins orné, a ſemé ſon ouvrage de grands traits, d'idées ſublimes & profondes, de réflexions neuves & hardies ; il peint toujours la nature en beau, ce n'eſt pas un compilateur qui raſſemble ce qu'on a écrit & penſé avant lui, c'eſt un écrivain original, c'eſt un homme de génie qui s'approprie les matériaux qu'il emprunte par la manière dont il ſait les employer.

Les préfaces de la plupart de ſes livres ſont des morceaux admirables, où l'auteur déploye toute la force & toute l'énergie de l'éloquence. Tel eſt entr'autres le début du ſeptième livre, où il déplore les malheurs attachés à la condition de l'homme. « Il » ſemble, dit-il, que la nature ait » tout produit pour l'homme; mais » qu'elle lui a vendu cher ſes dons! » D'un côté, mère tendre, de l'autre, » marâtre cruelle. Tous les autres ani- » maux ont un habillement naturel, » l'homme ſeul n'eſt couvert que de » voiles étrangers; ſeul il eſt jetté nud » ſur la terre nue, le jour de ſa naiſſance; » ſeul de tous les animaux il ſemble » dès le commencement de ſa vie » deſtiné à la douleur & aux larmes, » & ce n'eſt qu'au bout de quarante » jours qu'un ſourire léger ſuccède » enfin aux pleurs. Après un ſi cruel » eſſai de la lumière, il eſt empriſonné » dans des liens dont les animaux » même domeſtiques ſont affranchis. » Cet être né pour jouir de tant d'a- » vantages, & pour commander à » toute la nature, eſt triſtement

» couché pieds & mains liés, il pleure,
» il crie ; ſa vie commence par des
» ſupplices, & ſa naiſſance eſt cepen-
» dant le ſeul crime qu'on puiſſe lui
» reprocher. Hélas ! une pareille en-
» trée dans le monde peut-elle inſpi-
» rer aux hommes tant d'orgueil ? Dès
» que l'enfant commence à faire uſage
» de ſes forces naiſſantes, ſon premier
» état eſt celui de quadrupède ; com-
» bien de temps ne faut-il pas pour
» qu'il ſache marcher, parler, prendre
» de la nourriture ? combien de temps
» ſa tête n'eſt-elle pas chancelante, ce
» qui dans tous les animaux eſt le ſigne
» de la plus grande foibleſſe ? Que
» dirai-je de cette foule de maladies
» & de remèdes, inventés pour les
» guérir, mais qui cèdent ſouvent à
» des maux extraordinaires & incon-
» nus. Les autres animaux connoiſſent
» à quoi la nature les deſtine. On les
» voit d'eux-mêmes courir, voler,
» nager, ſelon l'inſtinct qui le guide.
» L'homme ſeul ne ſait rien ſans qu'on
» le lui apprenne ; il ne ſait ni parler,
» ni marcher, ni ſe nourrir ; pleurer

» eſt la ſeule choſe qu'il faſſe de lui-» même ».

Le goût étoit déjà corrompu du temps de *Pline*, le public n'étoit plus ſenſible aux beautés ſimples & naturelles: on exigeoit dans les penſées comme dans le ſtyle une fineſſe & une profondeur affectées, une certaine ſubtilité propre à exercer la ſagacité du lecteur, une préciſion bruſque & ſouvent obſcure, qui ſembloit annoncer que l'auteur penſoit plus de choſes qu'il n'en diſoit. *Sénèque* & *Lucain* avoient aiſément fait adopter ce nouveau genre aux Romains raſſaſiés de leurs chef-d'œuvres & dégoûtés de l'antique ſimplicité de *Cicéron* & de *Virgile*. *Pline* a payé le tribut à ſon ſiècle, porté par ſon caractère à un genre d'éloquence fort, hardi & nerveux, il eſt quelquefois dur, faux & outré; ſes penſées ſont ſouvent plus brillantes que ſolides, il eſt ſouvent obſcur, guindé, déclamateur. Vous aurez occaſion de le remarquer, Monſieur, dans les morceaux que je vais vous citer.

Au commencement du dix-neuvième livre, *Pline* dit, en parlant du lin dont on fait les voiles des vaiſſeaux. » Quel prodige étonnant qu'il y ait » une plante qui approche l'Egypte de » l'Italie, qui, dans l'eſpace de ſept » jours, réuniſſe Gader & les colonnes » d'*Hercule* au port d'Oſtie! Que n'a » point toute l'induſtrie audacieuſe & » téméraire des hommes! Ils ſement » une plante deſtinée à recevoir les » vents & les tempêtes; il ne leur » ſuffit pas d'être le jouet des flots, » une ſi petite ſémence, une tige ſi » foible & ſi courte les tranſporte » dans toutes les parties de l'univers, » & ce n'eſt pas par ſes propres forces » qu'elle produit de ſi grands effets, » c'eſt lorſque par l'outrage & la har- » dieſſe des hommes elle a été briſée » & broyée, & qu'elle eſt devenue » auſſi molle que la laine. On ne peut » trouver d'imprécations aſſez fortes » contre l'inventeur de cet art perni- » cieux, qui, peu content que l'homme » mourût ſur la terre, a voulu qu'il » périt dans les flots ſans ſépulture. » J'avertiſſois dans le livre précédent

» combien les pluies & les vents » étoient nuiſibles aux ſemences & » aux moiſſons ; & voilà que la main » des hommes ſeme & leur art moiſ- » ſonne une plante, qui, ſur la mer, » a beſoin des vents. Rien ne croît » plus facilement que le lin, ce qui » prouve combien les maux abondent ; » le lin brûle la terre & détruit ſa fé- » condité, ce qui fait voir que la » nature le produit à regret ».

Il y a dans toutes ces idées plus d'éclat que de juſteſſe & de vérité ; on y remarque une vaine oſtentation de ſubtilité & de fineſſe, l'eſprit y brille aux dépens de la raiſon & du bon ſens ; l'auteur inſiſte ſur des circonſtances frivoles & minutieuſes. Y a-t-il rien de plus petit & de plus puérile que cette réflexion : *le vent nuit aux ſemences, & cependant il y a une ſemence qui a beſoin des vents.* Le lin broyé & filé a plus de force que lorſqu'il eſt dans ſon état naturel, il eſt plus propre à former un tiſſu ſolide, & la ſurpriſe de *Pline* au ſujet de la préparation du lin eſt ridicule & mal fondée. Le morceau ſuivant n'eſt pas moins brillant,

brillant, mais il eſt plus judicieux & plus ſenſé, *Pline* y défend la nature contre les hommes qui l'accuſent de produire des choſes nuiſibles.

» La nature a produit des poiſons, » mais c'eſt la malice des hommes qui » les a trouvés & mis en œuvre. Les » oiſeaux & les bêtes ſe contentent de » s'en garantir; l'éléphant & le bœuf » ſauvage aiguiſent leurs dents contre » un arbre, le rinocéros contre un » rocher; le ſanglier ſe ſert de ces » deux inſtrumens pour acérer ſes » dards; tous les animaux ſavent pré- » parer leurs armes, aucun ne les em- » poiſonne, excepté l'homme. L'hom- » me ſeul envenime les flêches, & fait » rendre plus dangereuſes les atteintes » du fer. L'homme empoiſonne les » fleuves & les alimens qu'offre la na- » ture, l'air même deſtiné à conſer- » ver la vie, devient entre ſes mains » l'inſtrument de la mort. Les animaux » n'ignorent pas ces funeſtes reſſour- » ces. J'ai déjà dit comment ils ſe pré- » parent à combattre le ſerpent, quels » remèdes ils emploient pour ſe gué-

» rir après le combat, mais aucun
» d'eux n'attaque ſon ennemi avec un
» poiſon étranger. Avouons donc
» notre injuſtice. Peu contens des
» poiſons naturels, nous en compoſons
» un bien plus grand nombre de nos
» propres mains; que dis-je? combien
» d'hommes eux-mêmes ſont plus
» dangereux que les plus mortels
» poiſons; combien d'hommes dar-
» dent une langue auſſi venimeuſe que
» celle des ſerpens; leur ame corrom-
» pue répand ſur-tout ce qui les ap-
» proche un ſouffle empeſté, ils em-
» poiſonnent tout. Semblable à ces
» oiſeaux funèbres, qui par d'horribles
» cris, ſeul chant que leur ait donné
» la nature, interrompent le ſilence de
» la nuit, & ſemblent jaloux du repos
» dont jouiſſent alors tous les êtres
» animés. On peut les comparer à ces
» animaux de mauvais augure, dont
» l'aſpect nous empêche de vaquer à
» nos affaires, & de nous rendre
» utiles à la ſociété. Le fiel & la haine
» dont ils ſe nourriſſent eſt le ſeul
» fruit qu'ils recueillent de tous les

» maux que produit leur haleine em-
» poisonnée. Mais en cela même éclate
» encore la majesté bienfaisante de la
» nature ; les bons sont en bien plus
» grand nombre que les méchans,
» comme les alimens utiles sont en
» bien plus grande quantité que les
» poisons. Je laisse donc en proie à
» leur méchanceté ces hommes perni-
» cieux, qui ressemblent aux ronces
» & aux épines dont le feu purge la
» terre. Livré tout entier à la joie &
» à la reconnoissance que m'inspirent
» les bienfaits de la nature, je continue
» à les décrire avec d'autant plus de
» courage & de constance, que c'est
» l'espoir d'être utile à l'humanité,
» plutôt que le desir d'une vaine gloire,
» qui m'anime ».

Je terminerai, Monsieur, cet article par une déclamation de *Pline* au sujet des jeux funèbres que *Curion* fit célébrer à la mort de son père, l'an de Rome 701. Il fit construire en bois 2 théâtres très-vastes, qui, quoique joints ensemble, pouvoient se séparer & tourner chacun sur un pivot. Le

matin, il faiſoit repréſenter des pièces ſur chacun de ces théâtres en même temps ; mais ils étoient adoſſés l'un à l'autre de manière que les ſpectateurs n'étoient point incommodés ſur un théâtre du bruit qui ſe faiſoit ſur l'autre ; le ſoir, ces deux théâtres, tournant ſur leur pivot, ſe rejoignoient & formoient un amphithéâtre pour les combats de gladiateurs. Ces jeux extraordinaires durèrent pluſieurs jours, pendant leſquels le peuple Romain fut expoſé au danger continuel de périr ; c'eſt à cette occaſion que *Pline* s'écrie : » Qu'eſt ce qui doit le » plus nous étonner, l'inventeur ou » l'invention ? Celui qui a conçu l'idée » de cette machine ou l'artiſte qui l'a » conſtruite ? Eſt-il poſſible qu'un » homme ait imaginé & commandé » un pareil ouvrage ? qu'un homme » ait oſé s'en charger & l'exécuter ? » Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant » encore, c'eſt la folie du peuple qui » a oſé s'aſſeoir ſur un ſiège ſi perfide » & ſi fragile. Le voilà ce vainqueur » des nations, ce conquérant de l'u-

» nivers, qui distribue les royaumes
» & les empires, donne des loix à
» toute la terre, & pour le reste des
» mortels est un peuple de dieux; le
» voilà suspendu sur une machine, qui
» applaudit au péril de ses jours.
» Est-ce ainsi qu'on se joue de la vie
» des hommes? avoit-on droit alors
» de se plaindre du massacre de Cannes!
» quel affreux désastre pouvoit être la
» suite de cette imprudence! Lorsque
» la terre engloutit quelques villes,
» c'est un malheur public qui afflige
» l'humanité entière; & voilà que tout
» le peuple Romain porté comme sur
» deux vaisseaux & soutenu par deux
» pivots fragiles, est spectateur de ses
» propres dangers, toujours prêt à
» périr si la machine trop foible
» vient à se rompre. C'étoit donc en
» suspendant en l'air les tributs que
» *Curion* se flattoit de gagner leurs suf-
» frages & d'obtenir le tribunat. Que
» n'osera-t-il point sur la tribune aux
» harangues? que ne persuadera-t-il
» point à la multitude, après avoir pu
» l'engager dans une pareille folie?

» Avouons la vérité, dans ces jeux » funèbres, tous les Romains faiſoient » la fonction de gladiateurs, & honoroient par leur péril la mémoire du » père de *Curion*: & cependant ce » *Curion* n'étoit ni roi ni chef d'au» cune nation, il étoit pauvre & n'a» voit d'autre revenu que la diſcorde » qui régnoit entre les grands de » Rome ».

Il y a dans ce morceau, d'ailleurs fort éloquent, un ton de rhéteur & une certaine emphaſe qui n'échapperont point, Monſieur, à votre pénétration. *Pline* vouloit toujours penſer en grand, il dédaignoit les idées communes, & les graces de l'expreſſion qui leur donnent de la valeur, il ne vouloit point devoir ſes ſuccès à une heureuſe combinaiſon de mots; âpre & dur dans ſon ſtyle, il vouloit étonner par des conceptions neuves, hardies, extraordinaires; mais il alloit ſouvent au-delà du but. Au lieu d'être ſublime, il étoit ampoulé & gigantesque; ſa fineſſe & ſa profondeur n'étoient ſouvent qu'une ſubtilité pré-

cieuſe, guindée, énigmatique, & ſes penſées qui éblouiſſoient au premier abord, examinées de plus près, ſe réduiſoient ſouvent à un ſens faux, puérile & trivial; n'en admirons pas moins l'éloquence mâle & vigoureuſe, les grandes vues, la préciſion énergique & les traits de force qui diſtinguent l'ouvrage de *Pline* & caractériſent ſa manière d'écrire; ſes défauts ſont de ſon ſiècle, & ſon génie n'étoit qu'à lui.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 24 mai 1779.

ne pas nommer les véritables auteurs & le vrai séjour des abus qu'ils veulent extirper, &, pour l'instruction de leurs concitoyens, de prêcher des peuples qui ne les entendent pas, c'est qu'il n'est pas temps encore de faire retentir clairement aux oreilles des rois & des ministres de la religion les vérités terribles qu'on se propose de leur annoncer. » Les organes de la » prudence & de la raison, (dit M. » *d'Alembert* dans la préface de ses » éloges) ne doivent faire entrer de » lumière dans les yeux des peuples » que ce qu'il en faut pour ne pas les » blesser; il leur importe de ne ré» pandre ces vérités que peu à peu » & par transpiration insensible, & au » lieu de les jetter brusquement au » milieu de la multitude qui les re» pousseroit avec violence, ils se con» tent de lever doucement & par de» grés le voile qui les couvre, afin » qu'elles puissent insensiblement & à » petit bruit, s'établir & s'accréditer » malgré les efforts de ceux qui pourroient avoir quelque raison de les craindre & de les combattre.

Ainſi, Monſieur, ſi l'on s'eſt plu à nous faire des peintures affreuſes du deſpotiſme oriental, c'eſt qu'on s'eſt promis, qu'après avoir inſpiré une horreur forte & univerſelle pour ces *gouvernemens arbitraires*, on la feroit aiſément rejaillir ſur les monarchies Européennes, qui ont peut-être plus de conformité qu'on ne penſe avec ces *établiſſemens contre nature*, que nous n'enviſageons qu'avec horreur, parce que nous ne les voyons que ſous de fauſſes couleurs. Voilà, Monſieur, pourquoi l'on s'eſt efforcé d'étouffer la voix de cet écrivain judicieux qui, pour reſſerrer les liens qui nous attachent à nos maîtres, entreprit de venger l'honneur des prétendus *deſpotes* de l'orient, qui, pour nous faire aimer les douces chaînes que nous portons, voulut nous perſuader que celles même des Aſiatiques étoient moins peſantes qu'on ne l'imagine. Des cris de fureur s'élevèrent de toutes parts contre lui, bien-tôt il ne fut plus connu que ſous les noms odieux d'apologiſte de *Néron*, & de fauteur du deſpotiſme, qu'on l'accuſa de vouloir

introduire parmi nous. Il eut beau repréſenter qu'ayant tonné plus fortement qu'aucun autre écrivain contre la tyrannie & les tyrans, il ne devoit pas être ſoupçonné de favoriſer, de louer le deſpotiſme, & qu'il prétendoit uniquement que c'étoit une forme chimérique de gouvernement qui n'avoit jamais exiſté que dans l'imagination de *Monteſquieu* & de ſes ſucceſſeurs ; on affecta de ne pas l'entendre, on lui chercha des crimes, & quoique le public ne lui en ait connu d'autres que des talens ſupérieurs & un zèle ardent, la France a perdu le plus éloquent, comme le plus courageux défenſeur de l'innocence opprimée ; perte irréparable, ſi la liberté dont il jouit aujourd'hui ne lui permettoit de déployer toute la vigueur de ſon ame & de ſon génie contre ces faux philoſophes, fléau de l'humanité plus dangereux encore que les oppreſſeurs même de l'innocence, & plus redoutables peut-être à la ſociété qu'ils corrompent, que les brigands même qui la ravagent.

Enfin, Monſieur, voici un témoin

oculaire, dont les lumières & la sincérité sont également reconnues, qui va réformer les fausses idées qu'on avoit affecté de répandre sur les gouvernemens des orientaux, venger également & leur honneur & celui de leur célèbre apologiste (M. *Linguet*). Ayant long-temps habité les différentes contrées de l'Asie, aussi versé dans la connoissance des mœurs, que dans celle des langues orientales, aussi incapable de se laisser aveugler par le préjugé, que de se livrer à l'esprit de parti, M. *Anquetil* mériteroit d'en être cru sur sa parole, & son affirmation seule devroit avoir sur tout esprit raisonnable plus de poids & d'autorité que cette nuée d'écrivains, qui, comme un troupeau de moutons, ont, sur la foi d'un seul homme, peint avec des couleurs aussi fausses qu'odieuses tous les empires de l'Orient. Mais ce n'est pas son autorité seule, ce sont des faits, des actes, des monumens sans nombre, des témoignages historiques, que ce sage historien oppose aux frivoles conjectures, aux rêves de *Montesquieu*,

qui, dans ſon cabinet, avoit tracé un portrait d'imagination, plutôt qu'un tableau d'après nature. Faſte démeſuré, deſpotiſme abſolu, cruauté, conquêtes arbitraires, régime ſanguinaire, telle eſt l'idée que d'après *Monteſquieu* l'on s'étoit formée juſqu'ici de ces prétendus *deſpotes* de l'Orient, qui, s'ils étoient peints fidèlement, reſſembleroient moins à des ſouverains qu'à de grands brigands, qui ſe plairoient à détruire tour à tour tout ce que la nature ſe hâte en vain de produire.

M. *Anquetil* au contraire établit & prouve inconteſtablement, 1°. que l'agriculture, les ſciences, les arts, le commerce cultivés dans l'Orient; la communication que l'on donne au peuple même des déciſions du conſeil par des regiſtres que tout le monde a la liberté de conſulter, & par des gazettes qui ſont publiées tous les deux jours, que le libre exercice des différentes religions permiſes dans la Turquie & dans l'Inde, ſont autant de témoins irréfragables qui dépoſent que le deſpotiſme oriental n'eſt pas tel

que le représente l'oracle des publicistes philosophes, M. *Montesquieu.*

2°. Qu'en Turquie, en Perse & dans l'Inde, il existe des codes de loix écrites, ou des coutumes ayant force de loix, qui forment la règle des jugemens; que ces loix obligent les souverains eux-mêmes, qui à leur sacre, jurent, comme en France, de les observer, ou qui du moins s'y engagent par la profession même de la religion qu'ils suivent, & dont ces loix font partie essentielle.

3°. Que dans les mêmes contrées il y a des propriétés en fonds de terre, maisons, jardins, &c. des titres honorifiques, des principautés, des charges qui passent par héritage du père au fils. Tel est le fonds & le plan de cet ouvrage.

A ces traits, Monsieur, reconnoissez-vous ces contrées barbares en proie à l'ignorance, aux malheurs qu'entraîne le despotisme absolu & illimité de M. *Montesquieu*? Reconnoissez-vous ces hommes abrutis, disons mieux, ces *bêtes de somme* écrasées sous un sceptre de fer? Mais

entrons dans quelques détails. Je paſſe tout ce qui concerne l'état des ſciences, des arts, du commerce, & la politique extérieure des Orientaux, articles d'autant plus curieux qu'ils préſentent des idées auſſi vraies que nouvelles; je ne m'arrêterai, dans la première partie, qu'à ce qui concerne la politique intérieure des Orientaux.

Ces princes, qu'on nous repréſente comme des hommes ſtupides, entièrement énervés & abrutis par la molleſſe & la débauche, ont cependant la prudence de tenir toujours prêts des tréſors pour les guerres qui peuvent ſubvenir; ils ſavent, comme les anciens Indiens, *brider* l'autorité des gouverneurs par un officier qui leur rend compte de tout ce qui ſe paſſe, & ils ont trouvé le moyen de faire que l'argent entre dans leur état, & n'en ſorte jamais. » Si les Européens, » dit *de la Boullaie* *, ſe ſervoient auſſi » bien de la politique des Indiens que » de leurs drogues, tout en iroit » mieux. L'autorité des rois ſeroit

* Voyages, pag. 143 & 144.

» plus affermie, & les ſujets ſeroient » plus contens ».

Dans l'Inde & en Perſe, il y a, de même que dans la Chine, des hiſtoriens du palais qui conſignent dans des archives tout ce qui a le moindre rapport au prince, tout ce qui concerne ſa vie privée, ainſi que ſon adminiſtration. Dira-t-on que ces archives étant dépoſées dans le palais même du prince ne peuvent être que des monumens de flatterie? la réponſe du chef des hiſtoriens à *Aureng-zèbe* fait évanouir ce ſoupçon. Ce prince ordonnoit à l'hiſtorien de faire l'hiſtoire de ſes conquêtes; *quelles couleurs*, répondit celui-ci, *pourrai-je donner à l'empriſonnement de votre père, au maſſacre de vos trois frères?* Dans un état libre, une réponſe auſſi hardie eût été ſuivie de la mort. Le prétendu deſpote Indien ſe contenta d'excuſer ſa conduite ſur les circonſtances & par le cours de la Providence.

Akbar lui-même dit à ſon fils *Djehanguir*, en lui pardonnant ſa révolte, » A jamais on lira dans les chroniques » de la nation que le premier des

» petits fils de *Tamerlan*, *Djehanguir*, » attenta ſur les jours de ſon père ».

Thomas Rhoe, envoyé du roi d'Angleterre chez le *Mogol*, atteſte que les réſolutions les plus importantes *s'y prennent en public & s'enregiſtrent de même ;* que chacun, *pour la plus petite pièce de monnoie a la liberté de conſulter & de cenſurer les délibérations . . . . que le prince eſt obligé de ſe rendre lui-même au dorbar pour y entendre les plaintes de ſes ſujets ;* que *s'il manquoit de s'y rendre deux jours de ſuite, ſans raiſon, le peuple ſe ſouleveroit.*

Voilà des pratiques bien étranges pour un deſpote, & bien douces pour des eſclaves. Mais voici des monumens bien plus ſinguliers encore qui dépoſent contre le prétendu deſpotiſme de l'Orient. Ce ne ſont plus des regiſtres enfermés dans le palais ; ce ſont des gazettes répandues dans tout l'empire, qui marquent jour par jour tout ce qui ſe paſſe d'important à la cour & dans les provinces. On rend compte au public même des *requêtes préſentées & des réponſes qu'on y a faites*. M. *Anquetil*, dans les notes

curieuſes qu'il a miſes à la fin de ſon ouvrage, donne la traduction littérale d'une de ces gazettes & des extraits de quatre autres; parmi les articles qu'on y lit, il s'en trouve ſans doute de minutieux, & qui ne prouvent rien; mais il en eſt d'autres où l'on rend compte des mouvemens intérieurs des provinces, des délibérations de la cour, des affaires étrangères qui intéreſſent l'état. Je le demande à tout homme raiſonnable, ſi des princes qui ſe ſoumettent à de pareils uſages ſont ces deſpotes ſi terribles, autour deſquels, ſuivant M. *Monteſquieu*, les ſoupçons & la crainte forment une barrière impénétrable à tous les ſujets, ſi un gouvernement régi ſuivant de pareilles loix & de pareils uſages, eſt ce monſtre inquiet & dévorant, appellé *deſpotiſme*, que M. *Monteſquieu* peint avec des couleurs ſi fortes, & dont en effet, l'idée ſeule feroit horreur, ſi l'on ne ſavoit que c'eſt un pur phantôme dont on a voulu nous effrayer.

Dans la ſeconde partie de l'ouvrage, qui eſt la principale, l'auteur fait

voir qu'il existe en Turquie, en Perse, & dans l'Indoustan, un code de loix écrites qui font la règle des souverains, & la sûreté des particuliers; l'écueil du despotisme, & la sauvegarde de la liberté publique; la base des jugemens & la borne de l'autorité. Si l'existence de ces loix est certaine, il faut renoncer à tout ce qu'on nous a débité jusqu'ici sur le despotisme oriental, & convenir que toutes les idées qu'on nous en a données ne sont que des chimères & des visions. Mais avant de rapporter les faits & les autorités, établissons le vrai point de la question; car il en est de cette dispute, comme de presque toutes les autres, où il n'y a partage d'opinions que parce qu'on ne veut pas s'entendre.

Quand vous avancez que le despotisme est la forme des gouvernemens orientaux, que voulez-vous dire? Est-ce seulement qu'on y voit souvent la fortune des particuliers devenir la proie de l'ambition des grands, & la vie même des grands livrée quelquefois aux caprices des souverains?

Non ; ſans doute ; car alors la Turquie, l'Inde & la Perſe ne feroient que reſſembler aux gouvernemens les plus modérés de l'Europe. Ce ſont là de ces calamités inévitables, mais paſſagères, qu'il faut ſupporter, diſoit le profond *Tacite*, comme on ſupporte les tempêtes, la guerre, la peſte & la famine. Quel eſt donc, ou quel doit être le ſens de votre aſſertion ? Il s'agit de ſavoir ſi le deſpotiſme abſolu, ſi la puiſſance illimitée, ſans bornes & ſans loix eſt érigée dans l'Orient *en principe*, en *ſyſtême de gouvernement ;* il s'agit de ſavoir, non pas ſi la force fait quelquefois s'y mettre au-deſſus des loix, mais s'il n'y exiſte point un code de loix qui ſoient le rempart du peuple ; il s'agit de ſavoir, non pas ſi le prince, abuſant de ſon autorité, immôle les particuliers à ſes paſſions, mais ſi les peuples ſoumis à ce joug odieux lui mettent en main le ſceptre de fer dont il les opprime ; en un mot, il s'agit de ſavoir, non pas ſi le prince exerce ſouvent des actes d'oppreſſion & de tyrannie, mais s'il le fait en vertu d'une con-

vention autorisée par la nation elle-même. Voilà le véritable état de la question ; & c'est faute d'avoir fait cette distinction, que des voyageurs ignorans, plus occupés de commerce que de politique, confondant les faits avec le droit, les excès passagers du prince avec son *autorité légale*, nous ont assuré que tous les peuples de l'Orient gémissoient sous la tyrannie la plus insupportable, & que le despotisme étoit la seule forme de gouvernement qu'on y reconnût. Mais voyons les faits, & les témoignages des historiens instruits.

Le solitaire Turc, *Thévenot*, *Ricault*, *Tavernier*, *Porther*, tous nous disent qu'en Turquie, lors de l'avénement d'un prince à la couronne, il existe une cérémonie assez semblable à celle du sacre de nos rois, que le souverain jure d'observer les loix de *Mahomet*, & ces loix, comme on sait, ne concernent pas seulement les dogmes & le culte religieux, mais encore l'ordre civil ; aussi la forme des tribunaux, les loix sur les inventaires, les testamens, les tuteurs, les contrats

de vente, les mariages, &c. tout y eſt il traité d'une manière peut-être plus fixe que dans nos gouvernemens Européens ; & *Ricault* lui-même, favorable cependant au ſyſtême du *deſpotiſme oriental*, dit que *les plus grands procès ne durent que quatre ou cinq jours, encore cette prolongation n'arrive que quand l'affaire eſt bien difficile.*

Mais écoutons ſur-tout M. *Porther*, qui a réſidé pluſieurs années en Turquie en qualité de miniſtre plénipotentiaire de ſa majeſté Britannique. » Les Turcs, dit-il, ont des loix qui » aſſurent la propriété & le com» merce ; ils en ont auſſi pour punir » les crimes & réprimer le vice. Ces » loix ſont une forte barrière contre » le deſpotime & l'oppreſſion ». Il s'élève contre ceux qui ſuppoſent le gouvernement Turc *abſolument dépendant du caprice, de l'avarice, & de la cruauté d'un tyran qui ne reſpire que l'oppreſſion de ſes ſujets.* » Il faut, dit» il, pour épouſer de pareilles préven» tions, n'avoir jamais jetté les yeux » autour de ſoi ; car pour peu qu'on » veuille examiner avec impartialité

» les corps politiques dont nous ſom-
» mes environnés, on trouvera que
» le ſultan n'eſt pas plus deſpotique
» que pluſieurs ſouverains chrétiens,
» & moins peut-être que quelques-
» uns d'entr'eux ».

Il ne faut pas s'arrêter à ce qu'on nous débite de l'abominable tyrannie du prince qui ſans aucune forme de procès envoye le fatal cordon au malheureux qu'il veut immoler à ſes paſſions, & de l'aveugle ſoumiſſion des ſujets qui ſe réſignent avec joie, à cet ordre cruel, *croyant même obtenir la couronne du martyre*: ce ſont là des faits particuliers qui prouvent l'abus, mais non pas l'uſage & le droit; ils ſont d'ailleurs beaucoup exagérés. *Thevenot* nous dit que ces ordres ne ſont plus ſi fidèlement exécutés, qu'ils excitèrent très-ſouvent des rébellions. Les révoltes d'*Aalybey*, de *Scheikh Daher & de ſes enfans* encore récentes, & tant d'autres plus anciennes, prouvent plus en faveur du ſyſtême de MM. *Linguet* & *Anquetil*, que la ſoumiſſion forcée de quelques particuliers en faveur du ſyſtême de *Monteſquieu*.

Pour

Pour ce qui regarde la Perſe, c'eſt *Chardin* qui a débité les fauſſes idées qui ſe ſont depuis ſi fort accréditées. M. *Anquetil* diſcute tout ce qu'il en a dit, explique les paſſages du voyageur qui paroiſſent contraires à ſon ſyſtême, en rapporte d'autres qui lui ſont évidemment favorables, & il réſulte de cette diſcuſſion préciſément ce que M. *Linguet* avoit avancé & que la nature indique aſſez, que le deſpotiſme qui règne en Perſe, comme dans le reſte de l'Orient, ne regarde que les grands & plus particulièrement les favoris du roi, ſes *mignons*, parce que le prince qui les a élèvés de rien, les regarde comme ſes eſclaves; mais que le peuple y eſt heureux & libre; que, hors les cas extraordinaires, *le gouvernement Perſan ſe règle par les loix du droit civil, & obſerve ſes coutumes, auxquelles les ſujets prétendent qu'il ſe tient conſtamment attaché. De manière,* (c'eſt *Chardin* qui parle) *que le mal qu'il y a n'eſt pas ſi grand que le bruit qu'on en fait.*

Dans la troiſième partie de ſon ouvrage, l'auteur traite de la propriété

des biens, & prouve d'une manière non moins inconteſtable que ces *barbares loix de l'Orient qui anéantiſſent la propriété des biens*, n'y ont jamais été en vigueur, & ne ſont écloſes que du cerveau de nos philoſophes François.

Pour ce qui concerne la Turquie, le ſage & ſavant académicien s'appuye du témoignage de M. *Porther*. Ce miniſtre plénipotentiaire de la Grande Bretagne à la Porte, qui avoit examiné particulièrement & à fond cette matière, ne peut aſſez marquer ſon étonnement ſur les aſſertions de l'auteur de l'*Eſprit des Loix*. » L'illuſtre préſident *de Monteſquieu*, dit-il, trompé par des autorités équivoques, ſemble ôter aux Turcs le droit de propriété, le droit d'hérédité & de ſucceſſion ». Puis après des réflexions judicieuſes ſur la foibleſſe de l'eſprit humain, il ajoute : » ſi M. *de Monteſquieu* avoit ouvert l'*Alkoran*, le ſeul chapitre » des femmes lui eût fait connoître » avec quelle préciſion le prophête » a fixé & déterminé l'ordre des ſucceſſions dans les familles, combien

» les propriétés des particuliers ſont » aſſurées par la loi, combien elles » ſont hors des atteintes & au-deſſus » du pouvoir du ſultan..... Il y a » tout lieu de croire qu'il eût pris dans » ces livres une idée du deſpotiſme de » la Turquie tout-à-fait différente de » celle qu'il a adoptée ».

Si nous oſions proférer de notre autorité de pareils blaſphêmes, on nous appelleroit *apologiſtes de Néron*, *fauteurs du deſpotiſme*; mais c'eſt un témoin oculaire, c'eſt le miniſtre de l'état dont le gouvernement eſt le plus beau de l'univers, ſuivant *Monteſquieu* lui-même; c'eſt lui qui vient détruire les ſonges de M. *de Monteſquieu*. On nous permettra de préférer un témoin véridique qui a vu les choſes de près, à un homme, qui, de ſon cabinet, & par des raiſonnemens, vouloit deviner quel étoit l'état & la conſtitution des gouvernemens Orientaux.

Le témoignage de M. *Porther* eſt d'autant plus fort, qu'il a ſoin de l'appuyer par des faits conſtans. En 1755, le palais du grand viſir fut détruit par

un incendie ; pour garantir le nouveau bâtiment d'un pareil malheur, on eut besoin de laisser autour un grand espace vuide, & pour cela d'acheter plusieurs maisons contigues. La plupart des propriétaires consentirent à vendre leur terrein ; il n'y eut qu'une vieille femme qui s'y refusa, disant qu'aucune somme ne la pouvoit dédommager d'un bien qui s'étoit conservé dans sa famille depuis plusieurs générations. Prières, menaces, mauvais traitemens de la part des subalternes ; mais le sultan interrogé s'il ne la forceroit pas, répondit : *cela ne se peut faire, c'est sa propriété.* En croira-t-on du moins un pareil témoin ? Un sultan qui reconnoît les propriétés de ses sujets & l'heureuse impuissance où il est de les leur enlever.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail sur cet important ouvrage, qui doit, s'il est bien médité, produire une révolution dans nos idées sur les gouvernemens Orientaux. Ce n'est pas que je prétende garantir tous les faits & approuver toutes les conséquences que l'auteur en tire. Il en est

parmi les premiers qui me paroiſſent exagérés ; & parmi les dernières, qui ſont peu juſtes ; mais la maſſe & l'enſemble des preuves & des réſultats ſont frappans. Un des meilleurs effets que produira cet ouvrage, c'eſt de diminuer ce reſpect aveugle pour l'*Eſprit des Loix* dont étoient ſaiſis des gens qui ne l'ont peut-être jamais lu, & qui ne ſont pas en état de l'entendre, ouvrage où ſe trouvent ſans doute d'excellentes vérités, mais beaucoup plus de rêves & de chimères, comme l'avoit bien jugé feu Monſeigneur le dauphin, qui appelloit l'*Eſprit des Loix*, *quelques vérités noyées dans un déluge d'erreurs*. Quoique l'auteur n'ait pas eu le courage de nommer M. *Linguet*, on diroit que c'eſt autant par le deſir de le venger, que par amour de la vérité, qu'il a compoſé cet ouvrage, qu'on pourroit intituler : *Pièces juſtificatives des ouvrages de M.* Linguet *ſur le deſpotiſme Oriental.*

Je ſuis, &c.

Paris, ce 29 mai 1779.

POST-SCRIPTUM.

L'auteur, dans ſon avant-propos, dit, en paſſant, un mot de l'*Hiſtoire véritable des temps fabuleux*, *par M.* Guérin du Rocher, qui prétend que toute l'hiſtoire ancienne n'eſt preſque que l'hiſtoire ſainte défigurée. M. *Anquetil* ne paroît pas faire un grand cas de cette opinion; mais il ne la réfute que par ſon autorité ſeule. Si l'on veut en voir une réfutation plus ſolide, il faut conſulter l'ouvrage de M. *Duvoiſin*, *ſur l'autorité des livres de Moyſe*, dont je vous parlois dernièrement. Il eſt le ſeul juſqu'ici qui ait entrepris de combattre par des raiſons le ſyſtême du ſavant auteur de *l'Hiſtoire véritable*, *&c.* Vous applaudirez également à la ſolidité & à la modération de ſes critiques. Si je ne vous ai point parlé de cette importante partie de ſon ouvrage, c'eſt qu'elle n'eſt qu'une eſpèce de digreſſion, & que je ſerai d'ailleurs obligé de revenir ſur cette matière, lorſque les nouveaux volumes de M. *Guérin du Rocher* paroîtront.

LETTRE XVI.

Le Tombeau de Voltaire, *eſtampe. A Paris, chez* Alibert, *marchand d'eſtampes, au Palais royal; & chez* Lenoir, *marchand du cabinet des eſtampes du roi, au Louvre.*

De toutes les folies auxquelles l'arrivée de M. *de Voltaire* dans la capitale, & ſa mort ont donné naiſſance, en voici, Monſieur, ſans contredit une des plus riſibles, & des plus propres à couvrir d'un ridicule ineffaçable le parti philoſophique. C'eſt, à mon avis, un monument précieux qui ſert à caractériſer l'eſprit de la philoſophie moderne; il eſt bon de le faire connoître,

Auprès du portique d'un monaſtère on voit un tombeau & une pyramide élevés à la gloire de *Voltaire*, dont le buſte eſt placé ſur le tombeau. Les quatre parties du monde, perſonnifiées, ſavoir, l'Europe, par *l'illuſtre*

d'Alembert; l'Asie, par *Catherine II, impératrice des Russies*; l'Afrique, par le souverain *& savant* prince *Oronoco*; & l'Amérique, par *le docte & libérateur Francklin*, viennent pour orner ce tombeau de couronnes & de palmes; mais un génie infernal, *le téméraire & impitoyable préjugé de l'ignorance*, accourt armé de verges, & met en fuite les adorateurs. Tel est le sujet & le fond de la gravure.

Voilà certainement *l'illustre d'Alembert* en bonne compagnie. Des esprits bornés, qui ne peuvent atteindre à la hauteur des projets sublimes de nos philosophes, s'imaginent que le grand *Frédéric* devoit représenter l'Europe, & que le roi de Prusse eût figuré, en cette qualité, à côté de l'impératrice des Russies, un peu plus dignement qu'un simple géomètre. Mais ils ne savent pas, ces petits génies, que la dignité de chef suprême du corps philosophique, dont M. *d'Alembert* est revêtu, doit, aux yeux de tout *penseur*, mettre cet *illustre* personnage au-dessus même des plus grands potentats. D'ailleurs s'il y avoit encore des corsaires

assez audacieux pour attaquer le pavillon du *grand d'Alembert* *, ne falloit-il pas le mettre à l'abri de toute insulte, en lui conférant un titre qui le rendît respectable à l'univers entier? & rien assurément de plus propre à lui attirer les hommages, les adorations de toute la terre, que de le constituer représentant de l'Europe. Mortels, qui que vous soyez, courbez humblement vos têtes altières, prosternez-vous devant LE GRAND, L'ILLUSTRE D'ALEMBERT, REPRÉSENTANT DE L'EUROPE ENTIÈRE!

Mais si j'ai entrevu une politique profonde dans le choix du *représentant de l'Europe*, j'avoue que je n'ai pas également applaudi à la manière dont il soutient l'éclat d'une si haute dignité. *L'imbécille & téméraire préjugé*

* Cette expression n'est point figurée; il est entré dernièrement dans le port de Brest un bâtiment nommé le *grand d'Alembert*. C'est le corps encyclopédique qui a été parrein, & le pavillon est formé des feuilles de l'Encyclopédie. On fait construire actuellement à Paris une boutique qui aura pour enseigne *au grand d'Alembert*; nous en verrons bientôt qui seront consacrées *au grand la Harpe!*

Ce qui me fâche, Monſieur, c'eſt que ce monument du délire philoſophique n'eſt pas de nature à paſſer juſqu'à la poſtérité, & à

Faire ſiffler *Cotin* chez nos derniers neveux.

Cette gravure en effet par ſon mérite ne me paroît pas propre à éterniſer la mémoire du repréſentant de l'Europe. Heureuſement nous allons en voir paroître une autre, qui ſera, je penſe, un chef-d'œuvre. C'eſt le couronnement de *Voltaire* au théâtre François; le deſſein eſt de M. *Moreau* qui en a fait de ſi beaux, & qui s'eſt ſurpaſſé dans celui-ci. La perfection de ce deſſein a échauffé le génie d'un graveur également célèbre, M. *Gaucher*, de l'Académie des beaux-arts de Londres, qui s'étudie à rendre toutes les beautés de l'original, & donne à cette compoſition des ſoins particuliers; ainſi, graces uniquement à ſes talens, (car les *Muſes rivales* ſont mortes depuis long-temps) le vertige philoſophique ſera tranſmis à la poſtérité.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 30 mai 1779.

LETTRE XVII.

Vous me ſaurez gré, ſans doute, Monſieur, de vous envoyer de très-jolis vers de M. *Vigée*. C'eſt un juſte hommage rendu aux talens & aux vertus d'une actrice charmante, qui, au ſon de voix le plus enchanteur, à la ſenſibilité la plus vraie, unit la nobleſſe des ſentimens, & ſe diſtingue autant par le charme de ſon jeu que par la ſageſſe de ſa conduite; vous devinez, Monſieur, que c'eſt Mademoiſelle *Doligny* dont je veux parler, il n'y a qu'elle en effet à qui tous ces traits puiſſent convenir.

Vers à Mademoiſelle Doligny, *après l'avoir vue jouer dans* Eugénie.

Ce n'eſt pas toi, c'eſt Eugénie
Qui vient de parler à mon cœur.
Oui, c'eſt elle dont la douleur
A touché mon ame attendrie;

C'eſt ſur elle que j'ai pleuré
Lorſque j'ai vu couler tes larmes,
Avec elle j'ai ſoupiré
Quand d'un bonheur ineſpéré
Elle goûtoit enfin les charmes.
Que ton art eſt donc enchanteur!
DOLIGNY! Peins-tu la pudeur....
Ah! ſur ton front qu'elle colore
On voit monter une rougeur
Qui ſemble t'embellir encore.
Si tu nous peins ce ſentiment
Que ton cœur ne connoît qu'à peine,
Mais qu'au théâtre en te voyant
Nous éprouvons ſi vivement,
Tu nous fais envier la chaîne
Qui te lie au ſort d'un amant.
Eh! dans la pénible carrière
Où chaque jour t'offre un ſuccès,
Qui mieux que toi connut jamais
Le don d'émouvoir & de plaire.
Pourſuis, en nous laiſſant jouir,
De tes talens pare la ſcène;
Va, le deſir qui nous y mène
Ne s'éteint point par le plaiſir.
Pour mériter notre ſuffrage
Ton art au reſte eſt ſuperflu;

Il ſuffit d'aimer la vertu
Pour rendre un culte à ſon image.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 31 mai 1779.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles.

MONSIEUR,

En liſant dans le N° V de votre *Année littéraire* de cette année le compte que vous rendez de l'Eloge de *Jean-Baptiſte Rouſſeau*, par M. *Demaux*, ſecrétaire de l'intendance de Picardie, j'ai vu qu'à la page 293 vous dites : *Rouſſeau naquit en 1669, & l'orateur fait à cette occaſion cette note vraiment intéreſſante.*

» Quelle brillante époque que celle » où naquit ce poëte ! Athènes & » Rome n'en offrent pas qui méritent » autant les regards de la poſtérité. » Loix ſages, conquêtes rapides, chef- » d'œuvres du génie en tout genre,

» voilà ce qui rend CETTE ANNÉE à » jamais mémorable ».

D'après ce récit, j'obſerve que ſi le héros de la pièce de M. *Demaux* n'eſt pas né en 1669, tout ce que dit l'orateur tombe à faux. Or le célèbre *Jean-Batiſte Rouſſeau* n'eſt pas né en 1669 comme l'ont dit *Moreri*, *l'Advocat*, *Chaudon*, & tous les biographes qui ſe copient ſucceſſivement comme ſervilement.

D'après les regiſtres de S. Etienne-du-Mont, vous verrez que... *l'an 1671, le 12 avril fut baptiſé*, Jean-Baptiſte, *fils de* Nicolas Rouſſeau, *maître cordonnier*, & *de* Geneviève Siac *ſa femme, né lundi dernier* (6 avril) *à onze heures du ſoir, tenu ſur les fonts par M^e* Jean Valentin, *fils de M.* Valentin, *ſecrétaire du roi*, & *par* Marguerite Deshayettes, *fille de M.* Deshayettes, *procureur au châtelet de Paris.*

J'ajouterai encore, puiſque l'occaſion s'en préſente naturellement, que l'on voit dans la rue des Noyers la maiſon où naquit le *Pindare* François; c'eſt la troiſième après la rue des

Anglois ; elle vient d'être reconſtruite par les ſoins de MM. les maîtres, gouverneurs & adminiſtateurs-patrons de l'égliſe royale de ſaint Yves ; après avoir été occupée depuis 1669, c'eſt-à-dire pendant 110 ans ſans interruption par un cordonnier, elle l'eſt actuellement par un loueur en chambres garnies, qui l'a intitulée *Hôtel Rouſſeau*.

Ne prenez pas pour une critique de l'Eloge l'obſervation que je vous fais parvenir ; l'ouvrage de M. *Demaux* eſt digne de tous les éloges que vous lui donnez ; mais je penſe que vous ne priverez pas le public de mon anecdote ; elle ſervira au moins à fixer à jamais l'époque de la naiſſance du premier poëte lyrique de la France, ſur laquelle aucun auteur n'a dit vrai. Il en réſulte que *J. B. Rouſſeau* n'eſt pas mort âgé de 72 ans, mais de 70 ans accomplis, moins vingt jours, étant mort le 17 mars 1741.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 30 avril 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Traités ſur les Coutumes Anglo-normandes, publiés en Angleterre, depuis le onzième juſqu'au quatorzième ſiècle, par M. Houard, *avocat au parlement, correſpondant de l'Académie royale des inſcriptions & belles-lettres, & aſſocié libre de celle des ſciences, belles-lettres & arts de Rouen, tomes 3e & 4e. A Rouen, chez* le Boucher *le jeune, libraire, rue Ganterie; & à Paris, chez* Durand *neveu, rue Galande, les deux vol. 18 l. broéhés, & 22 l. reliés.*

Cet ouvrage eſt déjà connu trop avantageuſement pour avoir beſoin d'être analyſé, & comme les matières ſèches & arides, quoiqu'inſtructives, dont il traite, n'intéreſſent que la moindre partie de nos lecteurs, nous nous bornons à exhorter l'auteur, au nom des juriſconſultes, à ſe hâter d'achever l'entrepriſe pénible qu'il a commencée avec tant de ſuccès; les ſavantes notes dont il enrichit le texte méritent ſur-tout les plus grands éloges.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIÈME VOLUME.

Hiſtoire naturelle de Pline, *traduite en françois, avec le texte latin, rétabli d'après les meilleures leçons manuſcrites, accompagné de notes critiques pour l'éclairciſſement du texte, & d'obſervations ſur les connoiſſances des anciens, comparées avec les découvertes des modernes; tom. XI, in-4°. A Paris, chez la veuve* Deſaint, *libraire, rue du Foin*, 1778. page 3

Les Panaches ou les Coëffures à la mode; comédie en un acte. A Paris, chez Deſnos, *libraire géographe, rue Saint-Jacques, au globe.* 36

Œuvres complettes de M. Paliſſot,

tome ſeptième, contenant le triomphe de Sophocle, *& divers mêlanges. A Paris, chez* Baſtien, *libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain; in-8° de 400 pages.* 42

Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules; première partie, par M. Regnier, *docteur de la faculté de théologie de Paris. A Paris, chez* Nyon, *rue Saint-Jean-de-Beauvais;* Berton, *rue Saint-Victor; &* Crapart, *place Saint-Michel: à Lyon, chez les frères* Periſſe, *imprimeur-libraire, rue Mercière, 1778; 2 vol. in-12.* 61

Indications des Nouveautés, &c. 69

*Mélange de traductions de différens ouvrages Grecs, Latins & Anglois ſur des matières de politique, de littérature & d'hiſtoire, par l'auteur de la traduction d'*Eſchyle. *A Paris, chez* Nyon *l'aîné, rue Saint-Jean-de-Beauvais.* 73

Les deux Amis, drame lyrique, en trois

actes & en proſe, mêlé d'ariettes, par M. de Roſoy, *membre de pluſieurs académies. A Paris, au magaſin de la comédie Italienne.* 117

Eloge de milord Maréchal, *par M.* D***. *A Paris, chez les marchands de nouveautés.* 129

Lettre de M. l'abbé Royou *à M.* Bailly. 141

Indications des Nouveautés, &c. 142

Principes de morale, de politique, & de droit public, puiſés dans l'hiſtoire de notre monarchie, ou *Diſcours ſur l'Hiſtoire de France, dédiés au Roi, par M.* Moreau, *hiſtoriographe de France; tome VII, in-8°. A Paris, de l'imprimerie royale,* 1779. 145

Les J'ai vu du jeune homme à la mort du vieillard, ſuivis de Didon *à* Enée, *héroïde nouvelle, dédiée à* J. J. Rouſſeau, *par M.* Aude; *brochure in 8° de 28 pages. A Paris, chez* Moureau, *libraire, rue Dauphine,*

près celle Chriſtine, au grand Voltaire. *prix 1 liv. 4 ſ.* 179

L'autorité des livres de Moïſe *établie & défendue contre les incrédules, par M. l'abbé* Duvoiſin, *docteur & profeſſeur de Sorbonne, cenſeur royal, & vicaire général de Monſeigneur l'évêque de Laon. A Paris, chez* C. P. Berton, *libraire, rue Saint-Victor, près le ſéminaire de ſaint Nicolas-du-Chardonnet, au ſoleil levant, in-12 de 512 pages, prix 2 l. 10 ſ. broché.* 194

Indications des Nouveautés, &c. 212

Hiſtoire univerſelle des théâtres de toutes les nations, depuis Theſpis juſqu'à nos jours, par une ſociété de gens de lettres, dédiée à MONSIEUR, *frère du roi. A Paris, chez les auteurs, rue Ticquetonne, la ſeconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Montmartre, & chez la veuve* Ducheſne, *libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.* 217

Annales poëtiques, ou Almanach des

Muſes, depuis l'origine de la poéſie Françoiſe, tom. 3. A Paris, chez Delalain, *libraire, rue de la Comédie Françoiſe, hôtel de la Fautrière.* 251

Il eſt temps de parler, & il eſt temps de ſe taire, précédés de la lettre au public, ſur l'établiſſement d'une école dramatique, protégés par les Comédiens François. 277

*Traduction des Faſtes d'*Ovide. 281

Indications des Nouveautés, &c. 286

Caii Plinii ſecundi hiſtoriæ naturalis libri XXXVII, quos recenſuit & notis illuſtravit Gabriel Brotier; ou *Hiſt. natur. de* Pline, *en 37 livres, revus & enrichis de notes par le P.* Gabriel Brotier, *6 volumes in-12.* 289

Légiſlation orientale, ouvrage dans lequel, en montrant quels ſont en Turquie, en Perſe & dans l'Idouſtan, les principes fondamentaux du gouvernement, on prouve, 1°. Que la manière dont on a juſqu'ici repréſenté le deſpotiſme, qui

paſſe pour être abſolu dans ces trois états, ne peut qu'en donner une idée abſolument fauſſe. 2°. Qu'il y a dans ces pays une code de loix écrites qui obligent le prince ainſi que les ſujets. 3°. Que les particuliers y ont des propriétés en biens meubles & immeubles, dont ils jouiſſent librement ; par M. Anquetil Duperron, *de l'Académie royale des inſcriptions & belles-lettres, & interprête du roi pour les langues orientales, in-4° grand papier, 7 l. 4 ſ.* 320

Le Tombeau de Voltaire, *eſtampe. A Paris, chez* Alibert, *marchand d'eſtampes, au Palais royal ; & chez* Lenoir, *marchand du cabinet des eſtampes du roi, au Louvre.* 342

Vers à Mademoiſelle Doligny *après l'avoir vue jouer dans* Eugénie. 348

Lettre à l'auteur de ces Feuilles. 350

Indications des Nouveautés, &c. 353

Fin de la Table des matières contenues dans ce troiſième Volume.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

Par M. FRÉRON.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXIX.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Œuvres complettes de M. de Belloy, *de l'Académie françoise, citoyen de Calais. A Paris, chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comteſſe d'Artois, rue des Mathurins, à l'hôtel de Clugny.* Premier extrait.

Il ſemble, Monſieur, que les auteurs dramatiques, qui, dans la compoſition de leurs pièces, n'ont enviſagé que l'effet théâtral, & qui ont ſacrifié à l'illuſion de la ſcène, la vraiſemblance, le naturel & les charmes de l'élocution, devroient, pour l'intérêt de leur gloire, ne point montrer de trop près au lecteur des tableaux, qui, pour paroître dans un jour avantageux,

ont beſoin de la perſpective du théâtre Les applaudiſſemens des ſpectateurs ne ſuffiſent-ils pas pour ſatisfaire leur amour-propre? Que gagnent-ils en ſe faiſant imprimer, ſi ce n'eſt de découvrir au public des défauts groſſiers, que les preſtiges de la déclamation & du jeu des acteurs ne lui avoient pas permis d'appercevoir?

Depuis M. *de Voltaire*, aucun poëte n'a paru avec plus d'éclat que M. *de Belloy* ſur le théâtre de *Melpomène*; quatre piéces heureuſes & qui ſont reſtées en poſſeſſion des honneurs de la ſcène lui aſſurent un rang diſtingué parmi nos tragiques modernes; mais on ne le comptera jamais parmi les poëtes qu'on aime à relire dans le ſilence du cabinet; ſes ouvrages accueillis au théâtre ne trouveront point de place dans la bibliothèque des gens de goût.

Une tragédie eſt faite pour être jouée; c'eſt au théâtre qu'il faut la juger; ſi elle intéreſſe & touche les ſpectateurs, ſon objet eſt rempli; c'eſt un bon ouvrage. Voilà le dangereux ſophiſme qui a dénaturé parmi nous,

l'art dramatique, & qu'il eſt d'autant plus important de réfuter que les prétendus chefs de notre littérature l'appuient de tout leur crédit, & qu'il a été dernièrement répété dans l'Académie Françoiſe en faveur de M. *de Voltaire.*

Le mérite des productions de l'art eſt toujours en proportion de la difficulté vaincue & de la vérité de l'imitation. Plus l'imagination ſe rapproche de la raiſon & de la nature, plus ſes inventions ſont eſtimables. Il eſt facile de trouver des ſituations frappantes, mais très-difficile de les enfermer dans un plan ſage & régulier, plus difficile encore de les développer avec une éloquence naturelle & vraie, & de prêter aux interlocuteurs les ſentimens qui leur conviennent. Il y a des coups de théâtre qu'il ſuffit de préſenter aux ſpectateurs pour les émouvoir; qu'on introduiſe une mère prête à égorger ſon fils qu'elle ne connoît pas, un vieillard qui, après avoir langui dans une longue captivité, reconnoît ſes enfans qu'il croyoit morts; un fils & une fille qui tuent leur

père ſans le connoître ; un Eſpagnol qui, par principe de religion, pardonne ſa mort à ſon meurtrier & à ſon rival : il faudroit être de la dernière maladreſſe pour ne pas faire fondre en larmes ou glacer de terreur toute l'aſſemblée.

Il n'y a dans toutes les pièces de *Racine* aucune ſituation auſſi forte, & qui puiſſe donner à l'ame de ſi violentes ſecouſſes. Croira-t-on qu'il n'avoit point aſſez de génie pour les inventer, aſſez d'adreſſe pour les prendre dans quelque roman & les inſérer dans ſes pièces ? Non ſans doute ; mais il a jugé que ces incidens merveilleux, qui laiſſent ſi peu de choſe à faire à l'art du poëte, s'écartoient trop de l'ordre naturel des choſes, & s'accordoient rarement avec une vraiſemblance exacte & rigoureuſe ; il a préféré les ſituations plus ſimples qui naiſſent du contraſte des paſſions & des intérêts, & qui, prêtant davantage au développement du cœur humain, ſont auſſi bien plus délicates, bien plus difficiles à traiter, & tirent leur principal mérite de la manière dont le poëte les met en œuvre.

Qu'on donne au plus médiocre écrivain le plan de *Zelmire*, & même celui de pluſieurs pièces de M. *de Voltaire*, avec ſes ſituations & ſes coups de théâtre tout arrangés, il réuſſira ſûrement & fera ſur les ſpectateurs une impreſſion très-vive. Qu'on donne à ce même homme le plan d'une tragédie de *Racine*, il ne fera qu'une pièce froide, ſans mouvement & ſans intérêt; c'eſt ce qu'on a déjà vu dans la *Phèdre* de *Pradon*, qui, pour le plan & les idées, eſt preſque la même que celle de *Racine*. Une tragédie n'eſt donc vraiment eſtimable au jugement des connoiſſeurs, qu'autant qu'elle réunit le mérite de l'intérêt & des ſituations à celui de la régularité, de la vraiſemblance & du ſtyle.

Britannicus, où il n'y a ni reconnoiſſance, ni tombeau, ni poignards, ni aucune de ces pantomimes théâtrales qui ſéduiſent le vulgaire, *Britannicus*, qui n'eſt que la peinture vraie & fidèle d'une intrigue de cour, eſt un ouvrage bien ſupérieur à tous ces romans dramatiques, pleins de fracas, & chargés d'incidens extraordinaires. Auſſi *Bri-*

tannicus, dans la nouveauté, fut-il accueilli très-froidement du public, tandis que *Camma*, *Timocrate* & vingt autres pièces oubliées aujourd'hui, ont eu un ſuccès prodigieux : les drames de M. *Mercier* ont la plus grande vogue dans les provinces ; le *Déſerteur*, *l'Indigent*, font verſer autant de larmes que *Zaire* & *Tancrède*, & ſi cet illuſtre dramaturge eût ſu manier avec plus d'adreſſe les eſprits des comédiens de Paris, il partageroit aujourd'hui avec M. *de Belloy*, & avec M. *de Voltaire* lui-même l'honneur de faire évanouir les femmes, & de faire frémir le parterre de la capitale. Si les ſituations & l'effet théâtral conſtituoient le mérite eſſentiel d'une pièce, nous n'aurions pas lieu de nous préférer à nos voiſins ; les Anglois & les Eſpagnols nous répondroient qu'ils ſont auſſi vivement affectés des pièces informes & monſtrueuſes de *Shakeſpéare* & de *Calderon* que nous le ſommes nous-mêmes de nos meilleures tragédies.

Le public, dit-on, eſt blaſé ſur les ſentimens ſimples & naturels, il lui

faut des émotions fortes ; il n'y a que les situations outrées, & les incidens singuliers & merveilleux qui puissent encore lui faire quelqu'impression. Pourquoi calomnier le goût du public ? Ce sont les auteurs qui le corrompent. Quand *Molière* donna le *Misantrope*, quand *Racine* fit jouer *Britannicus*, le mauvais succès de ces deux chef-d'œuvres prouva que leurs auteurs avoient plus consulté leur génie & les principes de l'art que le goût de la nation ; ces grands hommes moins jaloux des vains applaudissemens de la multitude, que de la perfection de leurs ouvrages, ont enfin appris à leurs compatriotes à sentir le vrai beau ; mais les modernes trop foibles pour suivre les traces de ces maîtres célèbres, ont voulu plaire par la nouveauté ; sous prétexte de reculer les limites de l'art, ils se sont écartés de la nature ; ils ont accoutumé le public à de faux brillans, & aujourd'hui, ils se plaignent que l'antique simplicité n'est plus à la mode.

Le goût n'est pas plus corrompu aujourd'hui qu'il ne l'étoit avant que *Cor-*

neille & *Racine* paruſſent, on eſt même beaucoup plus éclairé qu'on ne l'étoit alors; que les auteurs ſoient aſſez courageux pour expoſer ſur la ſcène des pièces dont le plan ſoit régulier, le dialogue juſte & naturel, des pièces où les ſcènes ſoient liées, les incidens motivés, & qui réuniſſent à un intérêt ſolide & vrai, l'éloquence du cœur & des paſſions; je réponds du ſuccès. Mais ſi les auteurs trouvent qu'il eſt plus ſûr & plus facile d'étourdir l'aſſemblée par un grand fracas, d'étonner les ſpectateurs par des machines extraordinaires, s'ils ſont perſuadés qu'au theâtre il vaut mieux, ſuivant l'expreſſion de M. *de Voltaire*, *frapper fort que juſte*; s'ils n'ont point aſſez de génie pour intéreſſer par des moyens raiſonnables & des reſſorts naturels, qu'ils ne s'en prennent qu'à la médiocrité de leurs talens ſans accuſer le goût du public.

Pourquoi *Richardſon* s'eſt-il élevé au-deſſus des romanciers, pourquoi s'eſt-il placé parmi les poëtes? c'eſt parce qu'il a dédaigné les fictions abſurdes, les événemens biſarres & peu vraiſemblables; en un mot, tout

ce merveilleux qui, dans les romans, attache & amuse des lecteurs superficiels, & sur-tout les femmes; c'est parce qu'il s'est enfermé dans les bornes de la raison & de la nature, qu'il a peint les mœurs de la société & les événemens de la vie civile; c'est enfin parce qu'il a trouvé le secret d'intéresser avec des incidens communs & ordinaires, beaucoup plus que les autres écrivains par les aventures les plus étonnantes. Les auteurs dramatiques qui réussissent avec des situations romanesques dégradent leur titre de poëtes, & se réduisent au rang des romanciers. Ils sont applaudis, il est vrai, leurs pièces mêmes font plus d'effet que d'autres bien plus parfaites, comme les romans de l'abbé *Prevost* sont lus avec plus de plaisir & d'avidité que ceux de *Richardson*, qui leur sont infiniment supérieurs; mais qu'est-ce que cela prouve? que le merveilleux est en possession de séduire les hommes, qu'il y a très-peu de connoisseurs délicats, & que dans tous les genres la perfection de l'art échappe à la

multitude, parce qu'elle a l'air ſimple & facile, & qu'elle ſe rapproche trop de la nature, parce qu'elle plaît ſans étonner, & ne laiſſe pas même ſoupçonner les efforts qu'elle a coûtés. Ces principes qui ſont inconteſtables vont nous guider dans l'examen que nous allons faire des œuvres dramatiques de M. *de Belloy*.

Pierre-Laurent Buirette, qui, ſelon l'uſage des poëtes ſes confrères, crut s'illuſtrer davantage ſous le nom plus ſonore de *Belloy*, naquit à Saint-Flour en Auvergne le 17 novembre 1727, & fut élevé à Paris chez un de ſes oncles, célèbre avocat au Parlement; après avoir fait ſes études avec diſtinction au collège *Mazarin*, il entra dans la carrière du barreau, pour ſe conformer à la volonté & aux vues de ſon bienfaiteur; mais entraîné par une paſſion violente pour les lettres, & déſeſpérant de pouvoir fléchir un oncle ſévère & abſolu, il prit le parti de s'expatrier, & alla en Ruſſie exercer la profeſſion de comédien, pour n'être pas forcé d'exercer à Paris celle d'avocat.

Dans un état si favorable au goût dominant qu'il avoit pour la poëſie dramatique, M. *de Belloy* compoſa la tragédie de *Titus*, & revint à Paris pour la faire jouer en 1758.

Titus eſt une imitation de *la clemenza di Tito* de *Métaſtaſe*, pièce qui eſt elle-même imitée de *Cinna*. Cette copie d'une copie aſſez foible, fut très-mal reçue des ſpectateurs, qui n'y trouvèrent qu'une ébauche très-légère des traits mâles de *Corneille*. Le rôle de *Vitellie* calqué ſur celui d'*Emilie* eſt bien moins intéreſſant. *Emilie* veut ſe venger d'un tyran qui a fait lâchement aſſaſſiner ſon père. *Vitellie* conſpire contre *Titus* le meilleur des princes, parce que ſon père *Veſpaſien* a vaincu & fait mourir par le droit de la guerre *Vitellius* l'opprobre de l'empire Romain. *Emilie* aime *Cinna*, *Vitellie* aime *Titus*, & parce que ce prince ne l'épouſe pas, elle veut le faire aſſaſſiner. *Sextus* eſt le même perſonnage que *Cinna*; mais le poëte a deſſiné ſon caractère d'après celui de *Titus* dans le *Brutus* de M. *de Vol-*

taire. Les irréſolutions éternelles de ce jeune homme qui, dans tout le cours de la pièce, ne ſait à quoi ſe déterminer, fatiguent plus qu'elles n'intéreſſent ; d'ailleurs il n'y a que ſa paſſion pour *Vitellie* qui le porte à poignarder ſon ami & ſon bienfaiteur, & par là même il eſt plus odieux que *Cinna* qu'on peut regarder comme le vengeur de la liberté. *Titus* a bien moins de grandeur & de dignité qu'*Auguſte*. A force de le rendre bon l'auteur l'a preſque rendu imbécille ; il eſt trompé & pris pour dupe par un ſcélérat dont il eſt le jouet ; ſa clémence aveugle & exceſſive a quelque choſe de fade & n'eſt point théâtrale, parce qu'elle paroît être une foibleſſe plutôt qu'une vertu. Son entretien avec *Sextus* au cinquième acte, qui eſt preſque traduit mot à mot de *Métaſtaſe*, eſt attendriſſant & pathétique ; mais il n'égale pas la converſation d'*Auguſte* avec *Cinna* ; on n'y trouve aucun trait qui vaille le *ſoyons amis*, *&c. Lentulus* le ſecond conjuré reſſemble beaucoup à *Maxime* ; mais chez M. *de Belloy* il a

plus de nobleſſe & d'énergie, c'eſt le rôle le plus théâtral de la pièce. Le ſtyle en eſt un peu plus naturel que dans les autres ouvrages de l'auteur, mais il eſt encore bien loin de la correction & de l'élégance qu'on exige dans une tragédie.

L'auteur, ſuivant l'uſage, n'attribua point ſa diſgrace à la médiocrité de ſon ouvrage, il ſe plaignit des fureurs de la cabale & du zèle imprudent de quelques amis qui avoient trop vanté ſa pièce long-temps avant qu'elle fût jouée. Les précautions qu'il prenoit pour empêcher qu'on ne connût ſon nom & ſa famille occaſionnèrent auſſi pluſieurs fables qu'on débita ſur ſon compte, & lui donnèrent une célébrité qui lui rendit plus ſenſible la honte de ſa chute. Les uns ſur la foi du nom qu'il avoit choiſi le croyoient un bâtard de l'ancienne & noble maiſon *de Belloy*; d'autres lui donnoient une origine romaneſque, qu'ils enveloppoient des ombres du myſtère. On racontoit qu'une femme inconnue venoit, à des termes fixes, lui payer, ſoit comme don, ſoit

comme dette, une ſomme proportionnée à ſes beſoins ; elle ne mettoit qu'une condition à cette libéralité, c'eſt que la main qui la faiſoit ſeroit toujours ignorée, & qu'on ne feroit aucune tentative pour pénétrer ce ſecret. La condition fut remplie pendant quelque temps ; mais enfin la curioſité l'emporta, & cette femme venant un jour de porter ſon tribut, s'apperçut qu'elle étoit ſuivie ; elle s'arrête, elle appelle M. *de Belloy*, lui reproche ſon infidélité, lui déclare que le traité eſt rompu, & part avec tant de précipitation, qu'elle échappe aux yeux qui l'obſervoient.

M. *de Belloy* ſe perſuada auſſi que ſa pièce avoit tombé parce qu'elle étoit trop ſimple, que le public vouloit plus de mouvemens & de fracas, un plus grand appareil de ſpectacle. Il s'eſt trompé doublement. D'abord ſa pièce n'eſt pas auſſi ſimple qu'il ſe l'imagine ; on y trouve une complication de reſſorts plus ſpécieux que ſolides, qui prouvent que le talent principal de l'auteur étoit pour les combinaiſons théâtrales. Enſuite, ſi

le public paroît aimer les pièces à grandes machines, c'eſt que les auteurs ne ſavent plus faire de tragédies qui ſoient en même-temps ſimples & intéreſſantes.

Zelmire. L'auteur accumulant dans cette pièce les ſituations les plus violentes & les coups de théâtre les plus frappans, ſemble avoir voulu forcer les ſpectateurs à l'applaudir. Quelque ſuccès que cette pièce ait eu dans ſa nouveauté, j'oſe dire, & je vais prouver, Monſieur, que c'eſt un abſurde roman qui ne peut qu'intéreſſer qu'autant que l'illuſion de la ſcène ne permet pas d'en ſentir l'extravagance.

Polydore, roi de Lesbos, eſt détrôné & mis en priſon par ſon fils *Azor*, qui veut le faire mourir de faim. *Zelmire* inſtruite de ce deſſein, s'ouvre un accès dans la priſon, y nourrit ſon père de ſon propre lait; elle trouve enſuite le moyen de le tranſporter dans le tombeau de ſes ancêtres, & pour donner le change à *Azor*, elle lui fait accroire que ſon père s'eſt réfugié dans le temple de *Cerès*. *Azor*,

y fait mettre le feu & croit avoir réduit *Polydore* en cendres. Quelque temps après *Azor* eſt aſſaſſiné la nuit dans ſa tente par *Antenor*, prince de la race royale. Le lendemain matin, la pièce commence, & la ſcène eſt ſur le rivage de la mer, près de Mitylène; le théâtre repréſente, d'un côté, le temple de *Minerve* & le tombeau des rois de Lesbos; de l'autre, on voit entre des arbres & des rochers le chemin de la ville.

Tous ces faits qui précédent l'action ſont déjà fort incroyables. Cet uſurpateur, qui veut faire mourir ſon père de faim, tandis qu'il a tant d'autres moyens plus courts & par conſéquent plus ſurs pour s'en défaire: cette *Zelmire* qui s'introduit on ne ſait comment dans une priſon qui doit aſſurément être bien gardée, qui tranſporte ſon père au tombeau de ſes ancêtres avec le ſecours d'un ſeul ſoldat, & à l'inſu des autres gardes; enfin ce tombeau ſitué près d'un temple, lieu très-fréquenté, dans lequel cependant *Zelmire* deſcend très-ſouvent, ſans que les prêtres, ſans que les habitans qui

viennent au temple s'en apperçoivent, ſans qu'on s'informe à la ville pourquoi *Zelmire* eſt ſans ceſſe aux environs de ce tombeau, enfin ſans que le fourbe *Antenor*, le plus ruſé & le plus clairvoyant des hommes, conçoive le moindre ſoupçon ; il faut l'avouer, toutes ces inventions ſont bien creuſes & n'ont guères de fondement ; mais comme elles conſtituent l'avant-ſcène, elles peuvent paroître plus excuſables, voyons ſi l'action de la pièce eſt plus raiſonnable & plus ſenſée.

Il falloit d'abord expoſer la longue hiſtoire qui précede. L'auteur ſuppoſe une certaine *Ema* nouvellement arrivée à Lesbos, dont elle avoit été quelque temps abſente. *Zelmire* lui fait un long détail de tout ce qui s'eſt paſſé pendant ſon voyage. Cette ſcène eſt d'autant plus maladroite que *Zelmire* ne devroit rien avoir de plus preſſé que d'informer ſon père du meurtre d'*Azor*. Cependant elle n'y ſonge qu'après avoir fait à ſa confidente, ou plutôt aux ſpectateurs, un récit très-prolixe ; elle fait enſuite

ſortir ſon père du tombeau ; il ſeroit plus ſage & plus ſûr de lui parler dans le tombeau même. Quoiqu'*Ema* faſſe ſentinelle, il ſemble que la tendreſſe même de *Zelmire* devroit lui faire appréhender quelque ſurpriſe dans un endroit ſi découvert, ſi fréquenté, auprès d'un temple fameux ; mais il il eſt bien plus théâtral & bien plus agréable pour les ſpectateurs de voir ſortir du tombeau un vénérable vieillard, dont les yeux ſont éblouis du jour qu'il revoit. Ce qui prouve combien l'auteur eſt peu occupé de la vraiſemblance, c'eſt que *Zelmire* & *Polydore* délibèrent long-temps ſur le parti qu'ils prendront après la mort d'*Azor*, ſans ſonger que ce jour même on doit apporter dans le tombeau les cendres d'*Azor*, & par conſéquent qu'on découvrira l'aſyle de *Polydore*. Voilà cependant le danger qui devroit le plus les frapper.

Dans la ſcène ſuivante, *Antenor* eſt proclamé roi par les chefs de l'armée, on ne ſait à quel titre. Il reſte un fils de *Zelmire* à qui le trône appartient ; l'armée dont *Azor* étoit l'idole

doit ſouhaiter que ſon neveu lui ſuccède. Auſſi *Antenor* refuſe-t-il la couronne ; il conſent ſeulement à ſe charger de l'éducation du jeune prince. Cet *Antenor* eſt un ſcélérat & un hypocrite ; c'eſt lui qui a fomenté la révolte d'*Azor* contre ſon père ; c'eſt lui qui a égorgé *Azor* la nuit dans ſa tente ; s'il refuſe la couronne, c'eſt pour ſe préparer une excuſe, s'il arrivoit qu'on le ſoupçonnât d'être le meurtrier du roi. Que, dans un camp, la tente du roi ſoit ſi mal gardée qu'on puiſſe l'aſſaſſiner ſans que perſonne s'en apperçoive, cela eſt fort extraordinaire ; mais qu'un ſcélérat profond, qu'un hypocrite rafiné tel qu'*Antenor*, faſſe, ſans néceſſité, l'aveu de tous ſes crimes à un officier qui peut le trahir, c'eſt ce qui eſt abſolument contraire à ſon caractère & à la raiſon. Qu'un ambitieux refuſe le trône, pour lequel il a commis tant de forfaits, c'eſt un rafinement de politique tout à fait inſenſé ; car *Antenor* devenu roi, n'en aura que plus de moyens d'empêcher que ſon crime ne ſoit découvert ; d'ailleurs peut-il eſpérer de reſter

maître de la perſonne du fils de *Zelmire*, tandis qu'*Ilus*, père de ce jeune prince, peut arriver à chaque inſtant, & rompre tous ſes projets? Ce premier acte eſt donc abſurde d'un bout à l'autre.

Dans le ſecond, *Zelmire*, contre toutes les règles de la prudence, fait encore ſortir *Polydore* de ſon tombeau & s'entretient avec lui fort long-temps. Un ſoldat vient leur apprendre qu'étant entré la nuit dans la tente d'*Azor*, il l'a trouvé mourant, & que ce prince lui a remis un billet tracé de ſon ſang, dans lequel il déclare qu'*Antenor* eſt ſon meurtrier. On lui demande ce billet, il répond qu'il ne l'a pas apporté, & qu'il l'a laiſſé *dans un aſyle où il ſe retire ſeul*, dans la crainte que *les brigands & les traîtres dont il eſt entouré* ne le lui ſurpriſſent. Voilà encore une de ces combinaiſons qui révoltent le bon ſens. Pourquoi ce ſoldat eſt-il *entouré de traîtres & de brigands*? Quel ſoupçon peut-on avoir ſur lui? Si on en avoit, il ſeroit déjà arrêté. Quel eſt *cet aſyle où il ſe retire ſeul*? Le billet y eſt-il plus en

ſûreté que dans ſes poches? Un ſoldat a-t-il la liberté de *ſe retirer* ainſi *ſeul dans un aſyle*, ne ſe rend-il pas ſuſpect par là même, & cet aſyle eſt-il ſi difficile à découvrir? Pourquoi ce ſoldat, en entrant dans la tente d'*Azor*, n'a-t-il pas, par un mouvement naturel, appellé du ſecours, à la vue de ſon roi expirant? *Azor* qui a eu le temps & la force d'écrire avec ſon ſang un billet de ſix lignes, auroit pu nommer ſon meurtrier en préſence de ceux qui ſeroient ſurvenus.

Ilus, prince Troyen, époux de *Zelmire*, abſent de Lesbos depuis deux mois, arrive au moment que *Zelmire* s'entretient avec *Antenor*; celui-ci lui apprend que *Polydore* a été détrôné par *Azor*, & il ajoute que *Zelmire* a livré ſon père à la cruauté de l'uſurpateur. *Zelmire* ne pouvant ſe juſtifier de cette accuſation devant *Antenor*, de peur d'expoſer ſon père, devroit demander à ſon époux un entretien particulier; rien de ſi ſimple, rien de ſi naturel; elle peut, ſans ſe rendre ſuſpecte, exiger qu'il n'y ait pas de témoins du compte qu'elle doit rendre

de ſes actions à ſon époux ; mais une conduite ſi ſage n'entroit point dans le plan de l'auteur. *Zelmire* paſſe pour coupable aux yeux de ſon époux qui s'éloigne d'elle avec horreur ; cela eſt plus théâtral, mais cela n'a pas le ſens commun.

Il eſt bien extraordinaire que dans l'intervalle du ſecond au troiſième acte *Zelmire* n'ait pas trouvé le moyen de déſabuſer *Ilus*, ſoit par elle-même, ſoit par ſa confidente *Ema*. *Antenor* ſeul arrive ſur la ſcène ſans néceſſité & ſans motif, en rêvant aux moyens de ſe défaire d'*Ilus* qui dérange tous ſes projets. *Ilus* accompagné de ſon confident entre de l'autre côté du théâtre ſans en avoir une meilleure raiſon. *Antenor* l'apperçoit & va ſe mettre en embuſcade entre les arbres qui environnent le temple, pour épier le moment où il ſera ſeul. *Ilus* envoye ſon confident chercher ſon fils ; prétexte ridicule. *Ilus* qui eſt ſi preſſé de partir, devroit, au lieu de ſe promener ſur le rivage fort inutilement, veiller lui-même ſur ſon fils, le conduire ſur ſon vaiſſeau & s'embarquer promptement.

Il eſt vrai que M. *de Belloy* y perdroit un fameux coup de théâtre. *Antenor* voyant *Ilus* ſeul & plongé dans une rêverie profonde, s'approche doucement, lève le bras armé d'un poignard; mais au moment qu'il va porter le coup, *Zelmire* paroît & lui arrache le poignard; *Ilus* tourne la tête, il voit *Antenor* qui veut reprendre ſon poignard de la main de *Zelmire*: *que vois-je*, s'écrie-t-il? *Antenor* répond froidement,

Vous voyez une épouſe perfide
Qui ſans moi conſommoit un nouveau parricide.

A cette accuſation imprévue *Zelmire* s'évanouit. Voilà, Monſieur, le coup de théâtre qui a le plus frappé les ſpectateurs dans cette pièce; & cependant, vous avouerez avec moi que ce n'eſt qu'un tour d'adreſſe digne tout au plus des tréteaux d'un joueur de gobelets. Comment *Zelmire* ſe trouve-t-elle là à point nommé? On répond qu'elle cherchoit *Ilus* pour le déſabuſer. Mais où le cherchoit-elle? Auroit-elle dû

le perdre de vue, depuis le moment où elle s'en eſt ſéparée ? N'auroit-elle pas dû le ſuivre à la ville, s'attacher à ſes pas ? Si elle le cherchoit dans le voiſinage du temple & du tombeau, comment ne l'a-t-elle point apperçu depuis le temps qu'il eſt ſur le rivage ? Cela ne ſe conçoit pas. Comment a-t-elle pu arracher le poignard des mains *d'Antenor* ? ce poignard dont le manche eſt étroitement ſerré & couvert tout entier par la main de l'aſſaſſin ne laiſſe point de priſe. Cette pantomime doit être fort difficile à exécuter heureuſement. Lorſqu'*Antenor* s'eſt retiré, *Zelmire* revient de ſon évanouiſſement ; au lieu de profiter de cet inſtant pour éclaircir *Ilus* en quatre mots, elle ne dit que des phraſes vagues, équivoques & entrecoupées ; *Antenor* revient avec des ſoldats & la fait arrêter avant qu'elle ait détrompé ſon époux. *Ilus* reſté ſeul veut entrer dans le tombeau ; à ſa voix, *Polydore* ſort de ſa retraite & lui révèle tout le myſtère. Dans ce moment on vient annoncer à *Ilus*,

d'un côté, qu'*Antenor* a enlevé ſon fils, d'un autre, qu'un ſoldat veut lui remettre l'écrit d'*Azor*, qui déclare qu'*Antenor* eſt ſon meurtrier. *Ilus* ſe diſpoſe à prendre les armes pour délivrer *Zelmire* & ſe faire rendre ſon fils. *Polydore*, malgré ſa vieilleſſe, veut auſſi être de la partie. Il y a dans ce projet une extravagance riſible. *Ilus* avec l'équipage de ſix vaiſſeaux, croit qu'il va réſiſter à toutes les forces du royaume de Lesbos ; il eût été plus ſenſé de ſe rembarquer promptement & d'aller à Troyes chercher des troupes plus conſidérables. L'écrit d'*Azor*, il eſt vrai, pouvoit lui être d'un grand ſecours, mais lorſqu'il l'a entre les mains, il n'en fait aucun uſage, comme nous l'allons voir.

Ilus ſentoit bien que *Polydore* lui ſeroit plus incommode qu'utile dans le combat, il l'avoit fait embarquer, avec ordre aux matelots de le conduire à Troyes. Si cet ordre prudent eût été exécuté, il n'y avoit plus de pièce ; mais cet obſtiné vieillard n'eſt pas plutôt à quelque diſtance de Lesbos,

qu'il force les matelots de rentrer dans le port. On s'oppoſe à ſa deſcente, & le bon-homme à la tête de ſes matelots fait des prodiges de valeur, mais ſes forces épuiſées ne lui permettent pas d'aller plus loin ; il va s'aſſeoir ſur l'eſcalier du temple, & lorſqu'il entend venir des ſoldats, il rentre dans ſon tombeau. Le reſte de ce quatrième acte eſt plein de tumulte & de fracas ; *Zelmire*, d'abord délivrée par *Ilus*, eſt repriſe par *Rhamnès* confident d'*Antenor* ; ce *Rhamnès*, auſſi fin que ſon maître, trompe *Zelmire*, & lui fait découvrir l'aſyle de ſon père. *Antenor*, qui revient vainqueur d'*Ilus*, eſt fort ſurpris de trouver *Polydore*, il le fait arrêter avec ſa fille, comme auteur du meurtre d'*Azor*, & ils doivent être jugés par le peuple. On eſt étonné qu'*Ilus*, qui ſans doute a reçu des mains du ſoldat l'écrit d'*Azor*, ne s'en ſerve pas contre *Antenor*, au lieu d'avoir recours à la reſſource foible & incertaine des armes contre un ennemi plus fort que lui ; mais l'auteur avoit arrangé que cet écrit

ne paroîtroit qu'au dénouement.

Ce dénouement, Monſieur, eſt encore un des plus ſinguliers & des plus étonnans qu'il y ait au théâtre. *Polydore* & *Zelmire* ſont condamnés par le peuple à être immolés aux mânes d'*Azor*. *Rhamnès*, créature d'*Antenor*, doit faire le ſacrifice en qualité de général de l'armée ; il lève le fer, mais au lieu de frapper ſes victimes, il ſe retourne, & poignarde *Antenor* lui-même ; il montre enſuite l'écrit d'*Azor*, & tout le peuple admire la manière dont les dieux ont puni le crime & ſauvé l'innocence. D'abord ce dénouement n'eſt point aſſez préparé, il n'y a pas un ſeul trait dans la pièce qui puiſſe rendre probable cette ſoudaine converſion de *Rhamnès*; ſecondement, il n'eſt point aſſez motivé. *Rhamnès*, qui, dès le premier acte, s'eſt annoncé comme un ambitieux déterminé à tout ſacrifier à la fortune, eſt ſûr du ſuccès en ſervant *Antenor*, & n'a qu'une eſpérance incertaine en ſe tournant du côté de *Polydore* ; il peut manquer ſon coup.

Le peuple, à qui *Polydore* & *Zelmire* ſont odieux, peut regarder l'écrit d'*Azor* comme ſuppoſé, & *Rhamnès* comme un fourbe : il y a donc pluſieurs riſques à courir de ce côté là ; de l'autre, il n'a plus qu'un pas à faire pour ſe placer près du trône. Troiſièmement enfin, ce dénouement eſt appuyé ſur un incident peu vraiſemblable, c'eſt la manière dont l'écrit d'*Azor* a paſſé des mains d'*Ilus* en celles de *Rhamnès*. Voici comment *Ilus* lui-même expoſe le fait au commencement du cinquième acte.

Les Thraces & *Rhamnès* comblant leurs perfidies,
Ont ſur moi dans leur camp porté des mains hardies.
Le lâche m'a ravi l'écrit victorieux
Qui des peuples trompés eût deſſillé les yeux.

Croira-t-on que *Rhamnès*, général de l'armée ait fouillé lui-même dans les poches du prince Troyen ? Ce procédé l'eût trop avili ; il aura laiſſé ſans doute cette fonction aux

ſoldats ; par là l'écrit d'*Azor* paſſant entre les mains des ſoldats avant d'arriver dans celles du général, doit être déjà public & connu ; le crime d'*Antenor* eſt déjà révélé, & par conſéquent le dénouement ne peut avoir lieu.

On pourroit encore, en y regardant de près, relever pluſieurs autres défauts dans cette tragédie, dont le plan n'eſt qu'un tiſſu d'abſurdités & d'invraiſemblances. Je me ſuis étendu exprès ſur cette pièce, quoique déjà ancienne, parce qu'elle eſt fameuſe par ſes ſituations & ſes coups de théâtre, & qu'elle a ſervi de modèle à pluſieurs compoſitions monſtrueuſes de ce genre, & ſur-tout parce qu'il eſt important de faire voir qu'un ouvrage qui n'a pas le ſens commun, peut quelquefois être fort applaudi. En réfléchiſſant ſur la médiocrité & ſur le ſuccès de cette célèbre *Zelmire*, peut-être les jeunes auteurs rougiront-ils de chercher des applaudiſſemens par la même voie ; peut-être le public ſe tiendra-t-il plus en garde contre les

preſtiges qu'on employe pour le ſéduire au théâtre. Je n'ai rien dit de l'élocution de cette pièce, le ſtyle de M. *de Belloy* eſt aſſez connu, ſes partiſans même paſſent condamnation ſur cet article. *Zelmire*, à l'exception d'un très-petit nombre d'endroits, eſt à peine liſible. J'avertis ceux que la critique engageroit à relire la pièce que je l'ai jugée d'après les corrections faites par l'auteur & inſérées dans cette édition.

Je me propoſe, Monſieur, de continuer dans une ſeconde lettre l'examen des autres productions de M. *de Belloy*.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 10 juin 1779.

LETTRE II.

Deſcription de la Lorraine & du Barrois, par M. Durival *l'aîné, tome premier,* in-4°. *A Nancy, chez la veuve* Leclerc, *Imprimeur de l'Intendance; à Paris chez* Gogué *&* Née de la Rochelle, *Libraires, rue du Hure-poix, près le pont Saint-Michel, 1778, prix 6 livres broché.*

Il y a long-temps, Monſieur, que les hommes travaillent à acquérir une connoiſſance complette du globe qu'ils habitent. Rien de plus naturel qu'un pareil deſir, ce ſont des propriétaires qui voudroient avoir un plan exact de leur domaine; mais il y a apparence que leur curioſité ne ſera jamais pleinement ſatisfaite à cet égard; dans cette immenſe demeure, ſur laquelle nous ſommes diſperſés, combien de régions où l'on n'a point encore pénétré? Combien qui n'ont été vues qu'en courant, ou par des obſervateurs ſuperficiels? Celles-mêmes

qu'on a été à portée de visiter librement, ont-elles été fidèlement représentées, & l'inattention ou la maladresse ne défigurent-elles pas tous les jours les objets les plus faciles à saisir ? Au reste, s'il étoit possible que ce grand ouvrage fût jamais achevé, ce ne seroit qu'après qu'on auroit recueilli un nombre suffisant de mémoires particuliers, qui n'embrasseroient qu'un espace borné, & dont les auteurs, décrivant ce qu'ils auroient sous les yeux, sauroient choisir ce que chaque pays contient d'intéressant, le rassembleroient sans confusion, le détailleroient sans prolixité, & mériteroient la confiance du public par un goût sage, qui préfere le vrai au merveilleux, & ne cherche à plaire qu'en instruisant.

M. *Durival* l'aîné nous paroît avoir travaillé suivant ces principes, & les traits qu'il nous offre aujourd'hui contribueront sans doute à la perfection du tableau général de l'univers, si ceux qui traiteront les autres parties s'en acquittent aussi bien que lui. Il réunit tout ce qui peut donner de l'authen-

ticité au témoignage d'un écrivain. C'eſt un citoyen qui fait la deſcription de ſa patrie ; ainſi le zèle l'aura ſoutenu dans cette pénible carrière, & il n'aura rien oublié de ce qui peut contribuer à l'illuſtration de ſon pays. A portée par ſa place d'obſerver les changemens arrivés en Lorraine, relativement à l'ordre civil & politique, il aura été inſtruit de bien des choſes qu'on ignore dans une claſſe inférieure : jouiſſant de l'eſtime & de l'amitié de ſes compatriotes, il aura trouvé chez eux tous les ſecours qu'on peut attendre d'hommes éclairés, & ſa province en fournit beaucoup : enfin membre de l'Académie de Nancy, il aura été jaloux de juſtifier un choix honorable pour lui ; comme ſon ouvrage entre dans le plan des travaux de cette compagnie célèbre, il n'aura rien épargné pour le rendre digne d'elle, d'autant plus que la matière paroît être tout-à-fait du goût de M. *Durival*. Il s'en eſt occupé depuis 1748, & retiré aujourd'hui à la campagne, il partage ſon

heureux loiſir entre la contemplation de la nature, & un genre de compoſition pour lequel il a une vocation décidée.

La deſcription de la Lorraine ne ſauroit manquer d'être intéreſſante pour nous, ſur-tout depuis que cette province eſt réunie à l'empire François, auquel elle fut jointe d'abord, & dont elle a été ſéparée pendant tant de ſiècles. Les prodiges d'adminiſtration qu'a produits le gouvernement du roi *Staniſlas* exciteront en nous l'envie de bien faire connoître le pays qui en a été le théâtre, & qui d'ailleurs décoré récemment par l'érection des deux évêchés de Nancy & de Saint-Diey, ne manque d'aucune des diſtinctions qu'il pouvoit deſirer.

Le premier volume que je vous annonce, Monſieur, commence par une introduction hiſtorique, continuée juſqu'à la mort de *Staniſlas*, en 1766. Quelqu'abrégée qu'elle ſoit, M. *Durival* nous répond qu'elle peut ſuffire à ceux qui n'ont pas beſoin d'approfondir cette matière, ſur laquelle, dit-il, on a beaucoup écrit depuis

quatre-vingt ans. Nous devons ſavoir gré à l'auteur de nous épargner la peine de lire tant d'ouvrages, & nous admirerons ſans doute l'art avec lequel il a réduit ce que d'autres avoient étendu, peut-être avec excès ; car un ſeul hiſtorien a donné ſur la Lorraine, juſqu'à neuf volumes *in-folio*. Une conſolation pour nous, c'eſt de croire que tout n'y eſt pas eſſentiel.

Cette province vers le commencement du dixième ſiècle fut gouvernée par des ducs *bénéficiaires*, auxquels cent ans après ſuccédèrent des ducs *héréditaires*, qui réunirent ſucceſſivement à leurs états les comtés de Bar & de Vaudemont. L'auteur parcourt les règnes de ces ſouverains, en marquant ce qui a rapport aux loix, aux mœurs, à l'adminiſtration, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de véritablement intéreſſant chez une nation.

Le premier duc héréditaire fut *Gérard d'Alſace*, dont les ancêtres étoient illuſtres dès le 7e ſiècle. Il commença la maiſon de Lorraine, il avoit pour proche parent *Gontran d'Alſace*, qui fut la tige de la maiſon d'*Autriche*.

Les deux branches de cette ancienne maiſon d'Alſace, après une révolution de huit ſiècles, ſe ſont de nos jours réunies ſur le trône impérial.

Les princes Lorrains paroiſſent en général avoir été fort attachés à la France. *Thiébaut II* combattit près de *Philippe-le-Bel* à Mons en Puelle. *Ferri IV* ſon fils périt à la bataille de Caſſel en Flandres. *Raoal* ou *Rodolphe* fils de ce dernier combattit & mourut en héros à celle de Crécy. On eût dit que ces ducs magnanimes regardoient comme la partie la plus précieuſe de leur héritage l'honneur de combattre pour nos rois.

Les affranchiſſemens commencèrent en Lorraine en même temps qu'en France, & s'établirent par les mêmes voies. M. *Durival* remarque très-bien là deſſus que les peuples étoient devenus ſerfs & attachés à la glèbe, non au temps de la conquête, mais depuis, par les uſurpations & les violences des ſeigneurs. » Ce n'eſt point, ajoute-t-il, » de l'anarchie & de la révolte, c'eſt » de la bienfaiſance de nos princes, » que naquit chez nous le bien inef-

» timable de la liberté, de cette liberté » qui consiste dans le pouvoir de faire » tout ce que permet la loi ». L'auteur pense sans doute, comme M. *Moreau* dont nous avons exposé le système, que l'autorité des souverains a toujours été avantageuse à la nation, & que celle-ci est devenue plus libre & plus heureuse, à proportion que ceux-là sont devenus plus puissans. Dans cette révolution, qui ne s'opéra que lentement, on eut à lutter contre une infinité de petits tyrans subalternes, qui ne relâchèrent que malgré eux tant d'esclaves qu'ils tenoient enchaînés; » plusieurs se réservèrent des » services qu'on ne doit qu'à la patrie, » & des droits plus ou moins onéreux, » souvent frivoles ou indécens, même » ridicules; mais quand ces tristes » restes d'une servitude opposée à la » nature se présentent aux yeux de la » justice ou aux pieds du trône, on les » anéantit, ou ils sont convertis en » argent ». Vous conviendrez, Monsieur, que cela est pensé avec justesse, & exprimé avec force. Mais M. *Durival* est sans doute du nombre de ces

bons citoyens, qui, en gémiſſant ſur les abus, ne ſouhaitent cependant, & ne propoſent que le bien poſſible. Les droits des ſeigneurs ont quelque choſe de défavorable en apparence ; mais une réforme générale à cet égard entraîneroit peut-être des inconvéniens que nous autres particuliers ne ſaurions prévoir. On n'aime pas à ſe deſſaiſir de ce qu'on poſſède, & juſqu'à ce que les ſeigneurs trouvent leur intérêt à le faire, ou que l'exemple de quelques particuliers pique les autres d'une noble émulation, il faudra regarder une liberté parfaite des perſonnes & des biens comme l'état de pure nature, qui eſt très-beau en ſpéculation, mais dont on ne doit pas eſpérer de voir la réalité.

La Lorraine a eu pluſieurs ſouverains diſtingués par leurs exploits & leurs vertus. Je n'entreprendrai point de vous en donner l'idée d'après M. *Durival*, ce ſeroit faire l'abrégé d'un abrégé, & les objets y ſeroient tellement en racourci que rien ne s'appercevroit diſtinctement. Il ſuffira de parler de quelques-uns des plus célèbres.

René II s'eſt illuſtré par les victoires remportées ſur le duc de Bourgogne, & plus encore par ſa bonté & ſon amour pour ſes peuples. La Lorraine ayant été dévaſtée par la famine & par la peſte, il remédia à ces maux en diminuant conſidérablement les impôts. » Etant, dit naïvement un ancien auteur, étant à la vérité ce » moyen le plus ſortable & convenable de tous ceux qu'on ſauroit » imaginer pour bientôt faire reprendre haleine à un peuple las & recreu, » de tant de misères & calamités ». Il s'occupa des embelliſſemens de ſa capitale, & fit travailler en différentes villes. Il étoit très-inſtruit dans les lettres & dans les arts, il s'y exerçoit, & y réuſſiſſoit. Il ſe plaiſoit fort à la lecture, & appelloit les livres des *conſeillers muets*, qui inſtruiſent & qui corrigent ſans aigreur & ſans flatterie. Il s'intéreſſoit aux progrès des ſciences, *Américc Veſpuce* lui avoit dédié la relation de ſes découvertes.

Charles III régna long-temps & heureuſement. M. *Durival* lui donne un éloge dont nous connoiſſons tout le

prix, & dont tous nos lecteurs feront aiſément l'application à un ſouverain que nous ne nommerons point » *Charles* » régla les mœurs publiques & parti- » culières dont il donnoit le bon » exemple ». Heureux les peuples qui trouvent dans leurs princes, & des lègiſlateurs, auxquels ils doivent obéir, & des modèles qu'ils peuvent imiter!

Notre annaliſte rapporte de temps en temps des loix anciennes qui ſemblent avoir été dictées par la ſageſſe, mais que la malice a trouvé le moyen d'éluder, & même de faire oublier entièrement. *Henri le-Bon*, qui régnoit au commencement du ſiècle paſſé, avoit ordonné que le gouverneur & autres perſonnes en autorité, eſſayeroient de mettre les parties d'accord, avant de leur permettre de s'adreſſer à la juſtice. Là deſſus, M. *Durival* dit ingénieuſement que c'étoient là véritablement des *juges de paix*. Comment une ordonnance ſi ſage eſt-elle devenue inutile? Eſt-ce par la négligence de ceux qui étoient chargés de maintenir l'union entre les citoyens? Eſt-ce

que les plaideurs acharnés ſe ſont indignés qu'on ait voulu leur arracher les armes des mains, & que leur obſtination invincible a enfin rebuté ces ſages pacificateurs? Conſervons au moins la mémoire d'une inſtitution louable en elle-même, & admirons ce que nous ne pratiquons pas.

» *Charles IV* porta les armes dès » l'âge de 16 ans, ce fut ſa paſſion & » l'occupation de preſque toute ſa » vie. La fortune trahit quelquefois » ſon courage, jamais elle ne l'abbatit, » il a un rang diſtingué entre les ſa- » meux guerriers. Ses amours ſeroient » la matière de vingt romans; il eut » des talens pour bien gouverner, » & ſes loix furent auſſi ſages que ſa » conduite le fut peu ». Ce portrait eſt très-reſſemblant, & fait voir que l'auteur eſt tout-à-fait impartial dans ſes jugemens. L'amour de ſon pays ne lui fait pas diſſimuler les fautes de ceux qui l'ont gouverné. *Charles IV* étoit brave, mais il n'étoit pas en état de lutter contre le génie de *Richelieu*, contre la politique de *Mazarin*, & contre la fortune de *Louis XIV*. Il

perdit ſes états plus d'une fois, il perdit ſa liberté, mais jamais l'amour de ſes peuples. En 1641, étant venu au château de la Malgrange avec la princeſſe de *Cantecroix*, le peuple de Nancy & des environs s'y trouva en grande foule; chacun exprimoit à ſa manière la joie qu'il avoit de le revoir, & de bonnes femmes crioient : *que Dieu veuille le conſerver, avec ſes deux femmes & ſon enfant.* Ces deux femmes étoient la ducheſſe *Nicole* ſon épouſe légitime, & la princeſſe *de Cantecroix*, avec laquelle il s'étoit marié du vivant de la ducheſſe.

Charles V s'eſt immortaliſé par ſes victoires en Hongrie. Un mot de *Louis XIV* ſur ſon ſujet lui fait plus d'honneur que les plus brillans panégyriques. *Louis* ayant appris la mort de ce duc dit : *Je viens de perdre le plus ſage & le plus généreux de mes ennemis.* Qu'il eſt beau de rendre ainſi juſtice à un prince avec qui on eſt en guerre ! cette grandeur d'ame faiſoit le caractère de *Louis XIV*, & lui aſſure une gloire qu'il n'étoit pas au pouvoir de la fortune de lui faire

perdre, comme elle flétrit celle de ſes victoires par des diſgraces égales à ſes ſuccès. C'eſt à *Charles V* que l'aga des janiſſaires adreſſa une harangue, au moins auſſi authentique que celles qu'on trouve dans *Tite-Live* & dans *Quint-Curce*. Vous la verrez, Monſieur, avec plaiſir, ſans doute, & elle vous donnera une idée de l'éloquence turque. *Bude* ayant été priſe d'aſſaut en 1686, l'aga qui avoit inutilement cherché la mort dans ces affreux combats, fut amené au duc de Lorraine, & après s'être proſterné à ſes pieds il lui dit : « Grand » & victorieux capitaine, étant con» duit par tes ordres en préſence de » ta grandeur, trouve bon que je te » diſe, que te voyant aujourd'hui » plus heureux que tant d'empereurs, » de rois, de princes, à qui Dieu a » refuſé cette place pour la réſerver à » toi ſeul, tu dois être content de la » grace qu'il t'a faite, & ſatisfait de » toi-même. C'eſt pourquoi je crois » que tu n'abuſeras pas du pouvoir » qu'il t'a donné ſur moi, & ſur les » autres eſclaves, qui ſont ſes créa-

» tures comme toi. Je te demande de » nous ôter plutôt la vie par le droit » que tu en as, que de nous rendre » l'opprobre de tes gens. Quoique » tu nous aie vaincus, nous ſommes » tous ſoldats, c'eſt une qualité que » tu aimes dans les tiens, & dont tu » fais profeſſion toi-même. Ainſi, » j'eſpere que tu ne permettras pas » que nous ſoyons abandonnés à un » traitement indigne d'un homme de » guerre, c'eſt la ſeule grace que je » te demande ». M. *Durival* ne nous dit point quel fut le ſuccès d'un diſcours auſſi noble qu'il étoit flatteur pour *Charles ;* mais ſans doute que cette occaſion fut une de celles où le duc de Lorraine mérita le bel éloge de *Louis XIV.*

Léopold fut ſingulièrement aimé de ſes peuples, qui encore aujourd'hui ne prononcent ſon nom qu'avec attendriſſement. Il mérita cet attachement par tout ce qu'il fit pour les rendre heureux. Il vouloit liquider les dettes de l'état en dix années. La mort l'empêcha d'exécuter une choſe que tous les ſouverains devroient au

moins tenter. Adminiſtrer la juſtice étoit pour lui un devoir ſacré, il aſſiſtoit toujours au conſeil, & ſignoit non-ſeulement ſes édits & ordonnances, mais encore tous les actes & les décrets ſur requête. Afin de ſe décider plus ſurement dans les affaires importantes, il avoit pris une précaution que l'amour de la vérité pouvoit ſeul inſpirer. Il avoit à Paris un conſeil compoſé de ce qu'il y avoit de plus célèbre dans l'ordre des avocats, il les conſultoit avec confiance, & les effets juſtifioient la haute idée qu'il avoit de leur capacité? C'eſt ainſi qu'un prince étranger rendoit hommage à un corps dont la gloire ſe ſoutient parmi nous avec un éclat toujours nouveau. C'étoit déclarer hautement qu'en Europe il n'y avoit pas de ſource plus pure & d'oracle plus infaillible. Cette eſpèce d'exportation de connoiſſances & de doctrine enrichit l'état qui a la ſageſſe de les demander, ſans appauvrir celui qui a la complaiſance de les accorder, & certainement en cas de guerre un pareil commerce ne ſeroit jamais pro-

hibé. Le bon exemple que *Leopold* avoit donné à cet égard fut imité par ſon ſucceſſeur, & lorſque le duc *François III*, qui fut depuis empereur, vint à Paris en 1730, pour rendre hommage au roi, il donna une audience particulière à Mrs *Lerny*, *Deblaru* & *Lenormand*, ſes avocats. Dans ce voyage, où il garda l'*incognito*, ſous le nom du comte *de Blamont*, il vit toutes les curioſités de Paris & de Verſailles, & le 12 Mai il prit congé du roi, avec lequel il s'entretint long-temps. « Ces deux jeunes » princes qui ſe voyoient pour la » dernière fois, n'imaginant pas qu'un » jour ils ſe feroient la guerre à ou- » trance, qu'ils ſeroient enſuite étroi- » tement alliés, & qu'une princeſſe » adorée, fille de ce comte *de Bla- » mont* ſeroit reine de France, feroit » la félicité de ſon auguſte époux & » l'admiration des peuples ». C'eſt ainſi qu'à l'occaſion des évènemens qu'il raconte M. *Durival* jette de temps en temps un coup-d'œil ſur l'avenir, & cauſe à ſes lecteurs une vraie ſatisfaction, en rapprochant des faits, d'autant

d'autant plus piquans, qu'ils paroiſſent avoir moins de liaiſon.

Le dernier des ſouverains particuliers de la Lorraine eſt *Staniſlas*, roi de Pologne : ſon règne occupe une grande partie de ce volume, & ce morceau a été travaillé avec ſoin par l'auteur. Il commence par un récit curieux de la manière dont ſe fit, en 1737, la priſe de poſſeſſion au nom du nouveau duc, par M. *de la Galaiziere*, chancelier, garde des ſceaux, chef des conſeils, raſſamblant tous les pouvoirs, & chargé de toute l'adminiſtration : « Il étoit dans la force » de l'âge, aimoit le travail ; il rem» plit ſes fonctions avec dignité, ne » refuſant jamais audience. De toutes » les places conſidérables de Lorraine, » la ſienne fut la ſeule qui n'ait point » été renouvellée ſous le règne de » *Staniſlas*. Il eut beaucoup d'aſſauts à » ſoutenir, & ſa conſtance fut miſe à » de grandes épreuves, mais ſes mains » étoient pures ». C'eſt ainſi que les gouverneurs Romains, qui s'étoient bien conduits, emportoient l'eſtime

des provinces, & prouvoient du témoignage irrévocable des gens pays, la ſageſſe de leur adminiſtration. Au reſte, *Staniſlas*, avant de devenir le maître de la Lorraine, avoit déjà paru pluſieurs fois à la cour de Nancy. Il lui arriva même en ce pays, en 1714, une choſe qui mériteroit d'être rapportée par un *Plutarque* françois, & qui feroit très-bien le pendant de certains traits que nous croyons ordinairement n'appartenir qu'à des Grecs ou à des Romains. « Il » avoit paſſé par Lunéville, & peu de » temps après il fut obligé de faire » vendre ſecretement des bijoux de » de grand prix. Le marquis *de Beau-* » *vau*, depuis prince de *Craon*, ayant » ſçu à qui ils appartenoient, le dit » au duc *Leopold*, qui les renvoya » avec leur valeur en argent. *Staniſ-* » *las* ſe plaiſoit à rappeller cette cir- » conſtance de ſa vie, comme un » motif de ſa reconnoiſſance envers » la maiſon de Lorraine, & de ſon » attachement pour celle de Beau- » vau ». Parler avec plaiſir d'un pareil bienfait, c'étoit payer dignement le

bienfaiteur. Dans des circonſtances différentes ; ces deux grands princes euſſent aiſément rempli le rôle l'un de l'autre. *Staniſlas* eût été généreux comme *Leopold*, & *Leopold* auroit eu bonne mémoire comme *Staniſlas*.

Vous ſavez, Monſieur, qu'il y a aujourd'hui un procès qui fait beaucoup de bruit, c'eſt un Juif qui veut ſe ſéparer de ſa femme. Je trouve dans M. *Durival*, que le 18 août 1737, le rabbi *Nahemioz Raicher* indiqua, avec la permiſſion de *Staniſlas*, une aſſemblée générale des Juifs de Lorraine à Morhange, & que là ils convinrent de règlemens qui font loi entr'eux. Les parties plaidantes auront ſoin de conſulter ces règlemens pour voir s'ils n'y trouveroient pas quelques autorités, l'un pour changer de femme, & l'autre pour ne pas changer de mari.

A meſure que l'hiſtoire ſe rapproche de notre temps, elle devient plus intéreſſante ; on l'éprouve ici, & on voit avec plaiſir un grand nombre d'évènemens récents, placés ſous leur date préciſe ; les actions ou la mort

de plusieurs personnages célèbres, la généalogie, les alliances d'hommes illustres, l'érection des terres en titres plus distingués, en un mot une infinité d'anecdotes, ou qui ont pour nous le mérite de la nouveauté, ou que nous sommes bien aise de voir confirmer par un auteur digne de foi. La variété des matières est étonnante. Les guerres du feu roi y sont rappellées, toutes les opérations, soit de finance ou d'administration y sont indiquées, sur-tout les établissemens de manufactures, les projets ou entreprises de canaux, de chemins, de bâtimens y sont présentés avec une critique sage, qui en blâmant l'imprudence & la témérité des charlatans, loue & encourage ceux qui joignent les lumières au patriotisme.

M. *Durival* est sur-tout exact à citer les savans & les artistes qui peuvent faire honneur à la Lorraine, c'est-à-dire, ceux qu'elle a produits, & qui en général avoient cet amour de leur pays si vif & si commun chez les Lorrains; par exemple, il n'oublie pas que le fameux *Jacques Callot*, affligé des mal-

leurs de sa patrie, refusa obligeamment à *Louis XIII* de graver le siège de Nancy. Il fait aussi mention des étrangers, hommes de lettres ou distingués dans les arts, que les ducs de Lorraine attiroient dans leurs états. *Stanislas* en accueillit favorablement un grand nombre. Ils trouvoient à sa cour la considération qui est due aux talens, ils trouvoient dans le prince un juge éclairé & un protecteur généreux.

Seroit-ce en moi une vanité de penser, & une indiscrétion de dire, que si M. *Durival* eût été instruit des bontés dont sa majesté Polonoise daignoit honorer mon père, il l'eût compté parmi ceux dont il cite les noms avec éloge. Si *Stanislas* eût accordé sa protection avec moins de discernement, on seroit moins tenté sans doute de prouver qu'on l'a obtenue; mais sa faveur étoit toujours éclairée; c'est donc un titre glorieux dont il doit être permis de se parer. Oui il appella près de lui l'auteur de *l'Année Littéraire*, & le retint six mois; il le proposa lui-même à l'Académie de Nancy, lui fit présent, avant son départ, d'un

de ces bijoux, moins précieux par la matière que par le portrait du prince chéri dont il étoit orné. Les feuilles ayant été arrêtées plusieurs fois, il s'intéressa autant de fois à dégager des entraves un ouvrage auquel il prenoit quelquefois plaisir. A l'occasion d'un éloge que mon père avoit fait de ses vertus, « il faudroit, disoit-» il, dans un billet écrit de sa main, » il faudroit avoir votre plume pour » vous exprimer mes sentimens sur la » feuille que vous m'avez fait le plaisir » de m'envoyer. Je vous en remercie, » tout ce qu'elle contient excite autant » mon admiration que ma reconnois-» sance. Croyez que je vous suis très-» affectionné. STANISLAS, ROI ».

Celui qui avoit pour lui un pareil suffrage y trouvoit sans doute de quoi se consoler des persécutions qu'il éprouvoit quelquefois ; sur-tout le cœur du prince lui laissant voir des sentimens beaucoup plus flatteurs encore, que le cas qu'il paroissoit faire de ses talens. Cette protection constante, si le respect l'eût permis, eût pu être appellée d'un nom plus tendre. Je lui dois

l'honneur d'avoir eu pour parrein *Staniſlas* le bienfaiſant, & ce beau titre n'a pas été ſtérile à mon égard. Outre des careſſes dont je n'avois pas le bonheur de ſentir tout le prix, un don fixe de 600 liv. marqua tant qu'il vécut chaque année de mon enfance, & ſa généreuſe libéralité dont j'ai recueilli les fruits, même lorſqu'il n'étoit plus, n'a ceſſé entièrement qu'à la mort de la feue reine, qui mit le comble au bien qu'elle faiſoit, en continuant celui que ſon auguſte père avoit commencé de faire. Mais je ne m'apperçois pas que je me ſuis écarté de mon ſujet: quel cœur à ma place s'en ſeroit plus apperçu plus que moi?

L'accident funeſte qui termina les jours de ce prince eſt raconté par M. *Durival* d'une manière ſimple & tout à fait touchante. » Le 5 de février » 1766, *Staniſlas* s'étant levé vers les » ſix heures & demie du matin, il » paſſa ſeul une demi-heure à fumer » aſſis dans ſon fauteuil; il ſe leva » pour voir l'heure de près à la pen» dule qui étoit ſur la cheminée. Le » feu étoit ardent, ſa robe de chambre,

» présent de la reine sa fille, d'une » étoffe très-légère, & doublée d'une » ouatte de soie, flotta & fut attirée par » la flamme ; le feu s'y mit, & la » fumée s'éleva. *Stanislas* crut que » c'étoit celle de la cheminée, il resta » un moment tranquille ; mais s'ap- » percevant enfin que le feu le gagnoit, » il appella. Dès que ses gens eurent » ouvert la porte, l'air donna plus » d'activité aux flammes, qui s'éle- » vèrent tout à coup jusqu'au dessus » de la tête. On arrachoit les vêtemens » en se brûlant les mains, mais le feu » étoit en trop d'endroits pour être » étouffé par deux personnes. On » coucha le prince, & on réussit à » éteindre le feu qui le dévoroit. Il » eut tout le côté gauche & la main » brûlés depuis le genou jusqu'à la » joue & au dessus de l'œil ». La consternation fut générale ; on espéra pendant quelques jours, mais le prince mourut le 23 du même mois. Il avoit plus de 84 ans, & il étoit le plus ancien de tous les monarques du monde. Il fut le dernier de son nom, mais il l'a rendu immortel.

Après l'*introduction historique*, l'auteur fait connoître la situation du pays, les cartes qu'il faut consulter, les rivières, & principaux ruisseaux ; il donne la liste des eaux minérales & salées. Une curiosité de la Lorraine, c'est qu'on pêche des perles dans une de ses rivières, la Vologne ; mais ce n'est qu'une curiosité aujourd'hui, autrefois c'étoit quelque chose de considérable : on les trouve dans de petits coquillages ou moules d'environ trois pouces de long sur deux de large.

L'auteur fait d'excellentes réflexions sur l'agriculture. Par exemple, il observe que la Lorraine produit moins de bled qu'autrefois, quoiqu'on ait défriché beaucoup de forêts, & qu'on laboure beaucoup plus de terrein. La raison qu'il donne, c'est qu'on cultive trop. On perd son temps & sa peine à promener la charrue sur des côteaux stériles, & dans des prés humides. Les engrais trop disperés ne servent de rien à de mauvaises terres, & produiroient l'abondance s'ils étoient mieux ménagés. Il veut qu'on perfectionne la manière de cultiver la vigne,

& de faire le vin, qu'on n'épuiſe pas les forêts pour faire toujours de nouveaux tonneaux. Après avoir montré que la température de la Lorraine a éprouvé de grands changemens, il rend compte des obſervations qu'il a faites à ce ſujet depuis 1766 juſqu'en 1778.

M. *Durival* traite enſuite des habitans, de la population, il marque l'étendue des diocèſes, l'origine du parlement de Nancy, dont les magiſtrats ne ſont point à finance, mais rendent la juſtice gratuitement, &c. Il montre les ſources des revenus, les dépenſes annuelles, les reproductions, les rentrées. L'article des monnoies, ſoit réelles, ſoit fictices, démontre la néceſſité d'en faire ceſſer la confuſion. On trouve enſuite un morceau très-intéreſſant ſur les meſures; la lieue, dit M. *Durival*, qu'il ſeroit aiſé de rendre uniforme par tout le royaume, varie cependant encore de province à province. Il inſiſte fortement pour que tous les ponts de la Lorraine ſoient conſtruits en pierres; premièrement, pour la conſervation des

chemins ; & en ſecond lieu, parce que les ponts de bois ſont preſque toujours emportés par les inondations, qui ſont fréquentes dans la province.

Notre auteur n'eſt pas tellement borné à ce qui regarde la Lorraine, qu'il ne propoſe quelquefois des choſes qui tourneroient à la gloire du royaume en général. En voici une qui étonnera ſûrement nos lecteurs. » Ce ſeroit une belle & magnifique » entrepriſe de *fixer à jamais*, ſous le » règne de *Louis XVI*, la *méridienne* » de *Louis XIV*, & la *perpendiculaire* » de *Louis XV*, par une voie royale, » conſtruite à l'inſtar des chauſſées » romaines. Les monumens, les édi- » fices, les ſignaux qui ont ſervi aux » opérations trigonométriques ſe dé- » truiſent inceſſamment, & le temps » les effacera un jour. La voie royale » qui ſuivroit la méridienne ſur plus » de deux cens lieues de Dunkerque » aux Pyrénées, & la perpendiculaire » de pareille longueur depuis le Rhin » juſqu'à l'Océan, à l'extrêmité de la » Bretagne, ſeroient plus faciles à » faire, qu'aiſées à détruire. L'inter-

» ruption de quelque centaines de » toises, où sont les villes, villages, » rivières, montagnes, n'empêche- » roient pas de suivre la voie royale ; » on la quitteroit, on y reviendroit » suivant les facilités & les obstacles, » & on auroit sous les yeux ces *lignes* » *droites uniques dans le monde*, bor- » dées de beaux arbres. La dépense » & le terrein seroient payés par » l'état, comme doit l'être tout ce qui » se fait pour l'utilité, l'ornement & » la gloire du royaume : les sommes » à y employer monteroient à beau- » coup moins qu'on ne s'imagine ». Une voie royale dans ce goût là seroit plus utile & plus belle que la grande muraille de la Chine; si jamais la France faisoit une chose qu'aucune nation n'a osé concevoir, elle ne feroit qu'exécuter le *projet de M. Durival*.

Vous sentez, Monsieur, par l'extrait que nous venons de faire, que nous attendons avec la plus vive impatience la suite d'un ouvrage si intéressant.

Je suis, &c.

Paris, ce 14 juin 1779.

LETTRE III.

Abrégé méthodique de la Géographie ancienne & moderne, avec des cartes de six pieds de hauteur, pour l'instruction publique de la Jeunesse, par M. l'abbé Boutillier, *professeur de Belles-Lettres en l'Université de Paris, chez l'Auteur, au collège de Louis-le-Grand; & se trouve chez* Brocas, *rue Saint-Jacques; &* Barbou, *rue des Mathurins.*

LA Géographie, née à la suite des beaux arts, ne paroît, au premier coup-d'œil, qu'une connoissance d'agrément; mais les peuples qui ont eu le plus de réputation, ont tous reconnu son utilité. C'est elle qui a étendu le commerce, & rendu la navigation florissante, comme le commerce & la navigation l'ont perfectionnée à leur tour. Elle est sur-tout le flambeau de l'histoire. Dans le tableau rapide des révolutions que celle-ci nous présente, elle peut seule

peindre les vertus, les vices, les vues politiques de ceux qui les ont opérées; mais les faits entrent pour beaucoup dans l'hiſtoire; & la deſcription des marches, des campemens, des ſièges, des batailles, ſi néceſſaire pour nous donner une idée exacte du génie de ces hommes qui ont ſi ſouvent changé la face de notre globe, dépend entièrement de la connoiſſance de la Géographie; ſans cela tous ces faits ſont perdus pour celui qui étudie l'hiſtoire. Son imagination n'a aucun point fixe où elle puiſſe s'arrêter, & elle eſt obligée de ſe créer, pour-ainſi-dire, un univers, afin d'y placer ces ſcènes dont il eſt le témoin; mais alors il n'apperçoit plus ſes perſonnages ſous leur vrai point de vue. Auſſi le grand *Condé* avouoit-il que jamais *Céſar* ne lui avoit paru plus habile général, que lorſque ſes Commentaires à la main, il ſuivoit ſes marches & ſes campemens aux environs de Lérida.

Depuis quelque temps on a regardé la Géographie comme une ſcience utile qu'il ſeroit honteux à un homme bien

né d'ignorer. Des artiſtes célèbres ſe ſont empreſſés de donner d'excellentes cartes pour faciliter cette étude. Le moyen le plus sûr d'étendre promptement cette connoiſſance, étoit de la faire entrer dans l'inſtruction publique; mais au milieu de nos richeſſes géographiques, nous étions preſque dans la diſette pour cet objet. Les cartes générales & les mappemondes ordinaires, ſurchargées d'une infinité de noms de rivières, de villes, de fleuves, de provinces, qui ſe preſſent, ſe réuniſſent, pour-ainſi-dire, dans un ſeul point, à cauſe de leur trop peu d'étendue, fatiguent ſouvent la vue, & les jeunes gens ne ſe forment preſque jamais une idée exacte de ce qu'elles repréſentent. Si, pour obvier à cet inconvénient, on vouloit rapprocher des cartes particulières, la difficulté d'en trouver dont les méridiens & les latitudes ſe rapportaſſent exactement, la fineſſe du caractère trop menu pour être apperçu par un grand nombre de perſonnes à-la-fois, étoient encore un obſtacle à l'enſeignement public de la Géographie. Il

falloit, pour remplir cet objet, des cartes d'une certaine grandeur, où les objets bien espacés, bien distingués, se présentassent d'un premier coup-d'œil, & imprimassent, dans la mémoire des jeunes gens un plan racourci de notre globe, qui ne s'effaçât jamais. Tel est l'ouvrage que présente aujourd'hui M. l'abbé *Boutillier*, & son travail a été couronné du succès. La carte qu'il donne au public, est un hémisphère oriental de six pieds de hauteur. Les objets y sont présentés avec la plus grande clarté. Le nom des fleuves, des caps, des villes principales y est marqué en gros caractère, qu'on lit aisément à une grande distance.

L'auteur a présidé lui-même à cet ouvrage, qui s'est fait entièrement sous ses yeux. Cette carte est pour la netteté, la correction & la grandeur, ce que nous avons de mieux dans ce genre. M. l'abbé *Boutillier* va donner incessamment une carte de l'ancienne Grèce & de la même grandeur, il annonce qu'elle sera la plus détaillée de toutes celles qu'il doit publier,

comme elle eſt la plus intéreſſante pour l'explication des auteurs claſſiques, & l'hiſtoire de la plupart des anciens peuples.

Ces deux cartes ne ſeront qu'un eſſai pour preſſentir le goût du public. L'auteur ſe propoſe de donner ſucceſſivement, & de même grandeur, la deſcription des pays anciens. Nous exhortons l'auteur à continuer cet ouvrage qui nous manquoit abſolument; nous ne doutons point qu'il ne ſoit accueilli favorablement. L'Univerſité de Paris l'a approuvé pour ſervir dans ſes collèges. Nous ſommes perſuadés que ſon exemple ſera imité par les autres collèges du royaume. L'étude de la Géographie, bien loin de retarder celle des belles-lettres, dans les écoles publiques, ne fera qu'en hâter les progrès. Il y a dans tous les auteurs des deſcriptions de ſièges, de campemens, de batailles. Un coup-d'œil jetté rapidement ſur de grandes cartes rendra la lecture de ces morceaux plus claire & plus utile. L'auteur a donné en même-temps un petit traité de Géographie de 500 pag.

in-12, où ſont indiqués tous les endroits qui ſe trouveront ſur les cartes, c'eſt un abrége méthodique très ſimple & très-court. Il en a banni l'érudition, parce que ſon ſeul but eſt d'être utile. Cet abrégé eſt diviſé en deux parties; la première ſur-tout qui traite de la Géographie ancienne nous a paru très-bien faite. Aux ſecours que l'auteur avoit entre les mains, il a joint ſes propres réflexions, qui ſont le fruit de l'étude approfondie des anciens auteurs. La Picardie, Monſieur, nous a déjà donné pluſieurs excellents Géographes. Elle eſt auſſi la patrie de M. l'abbé *Boutillier.* Je penſe que ſes belles cartes géographiques, auſſi exactes, & plus utiles pour l'éducation publique, que celles des *Sanſon*, des *Duval*, des *Briel* ſes compatriotes, le feront mettre au rang des plus célèbres Géographes.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 15 juin 1779.

Lettre à M. Fréron.

MONSIEUR,

Un citoyen de Genève, artiſan diſtingué, & d'autant plus digne d'être connu qu'il ne cherche point à l'être, M. *Argant*, plein d'admiration pour les talens & les vertus de feu ſon concitoyen, *Jean Jacques Rouſſeau*, lui a fait élever une ſtatue qui repréſente allégoriquement, la révolution que cet homme célèbre a faite, ou voulu faire, dans l'éducation des enfans.

La principale figure eſt celle de M. *Rouſſeau*, un peu plus que de grandeur naturelle, avec le coſtume antique. Il s'appuye ſur un bas-relief, où eſt repréſenté l'intérieur d'une école, avec les abus barbares de l'éducation ſcholaſtique: l'on voit pluſieurs enfans à qui l'on inflige divers châtimens. Les pleurs, la triſteſſe, la déſolation de ces enfans ſont exprimées avec la plus grande vérité.

La colère, la dureté, l'inhumanité des pédagogues y ſont rendues de manière à inſpirer de l'effroi aux ſpectateurs; la grande figure tient un livre à une main (on ſuppoſe que c'eſt *Emile*) & s'appuye de cette même main, ſur le bas-relief, qui eſt rompu par le milieu, & qui paroît l'avoir été par l'effort du bras qui porte deſſus.

L'on voit, un peu à la droite, la figure d'un enfant de neuf à dix ans, le dos tourné à la grande figure. Il eſt occupé à fabriquer un traineau, un genou en terre, le bras droit élevé, avec un marteau à la main, pour enfoncer une cheville. Cette figure exprime toute la liberté naturelle, elle eſt nue, excepté une fort légère draperie, de deſſous laquelle ſortent, vaguement, deux ou trois petites chaînes; elles vont aboutir à un anneau qui eſt au bas de la jambe droite de la grande figure, à la manière des eſclaves. Les chaînes paſſent dans une guirlande de fleurs, que la grande figure tient dans la main droite. Elle paroît ſoutenir ces chaînes

avec le plus grand intérêt, tellement que l'enfant ne les aperçoit point & n'en ſent pas le poids.

Le grand *principe* de M. *Rouſſeau*, que l'on ſait être *une ſoumiſſion abſolue à la néceſſité*, eſt repréſenté par une chaîne plus groſſe que les chaînes morales dont j'ai parlé, elle rampe ſur un piédeſtal, & ſe diviſe en pluſieurs bouts, qui ont chacun des formes différentes; mais qui tous peuvent être arrêtés par des obſtacles plus ou moins faciles à vaincre; comme ces obſtacles ne doivent venir que de la nature, auſſi ſont-ils attachés au piédeſtal, qui repréſente la terre; Cette chaîne ſort, comme les autres, de deſſous la draperie, & au lieu de la rendre légère & inſenſible comme les autres, la grande figure a le pied deſſus, avec un air de vouloir l'appeſantir encore, & pourtant de manière que l'enfant en ſente l'effet, ſans s'appercevoir de l'action qui le cauſe.

Tout cela eſt très-ingénieux, & fait également honneur à M. *Atgant*, qui a imaginé ce monument, & au

ſculpteur qui l'a exécuté ; il ſera placé dans la grande chambre de la bibliothèque de *Genève*, eſpèce de réparation des torts que de malheureuſes circonſtances ont fait avoir à la république, envers un citoyen qui l'a ſi fort honorée.

J'ai l'honneur d'être,

Genève, le 8 janvier 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Portrait de Charles Linné, *chevalier de l'ordre de l'Etoile Polaire, &c.* gravé par M. *Bervic*, d'après le tableau original de M. *Roſlin*, conſeiller de l'académie royale de Peinture, chevalier de l'ordre royal de Vaſa.

Cette eſtampe ſe vend à Paris chez *Roſlin*, aux galleries du Louvre ; & chez l'Auteur, rue Saint-Etienne-des-Grès, au collège de Montaigu, prix, 2 livres.

Le portrait de cet homme célèbre, auquel la Botanique, & pluſieurs au-

tres parties de l'Hiſtoire Naturelle ont tant d'obligation, eſt repréſenté à mi-corps & enfermé dans une bordure de ſix pouces de haut ſur ſept de large. On y remarque l'heureux accord d'un burin pur, brillant, ſouple & moëlleux, avec un effet piquant & un très-bon goût de deſſin. Les différentes parties de ce portrait ſont traitées avec cette variété qui fait l'eſſence de la gravure, & qui diſtingue l'artiſte inſtruit par l'étude de la nature & les ſecrets de l'art, qui ſe pénètre des beautés de ſon original, & ſait les traduire avec intelligence, d'avec le froid copiſte guidé par une préſomptueuſe ignorance, & qui ſans goût comme ſans principes, outrage & défigure le maître qu'il croit reproduire.

Livres nouveaux.

La Louiſéïde, ou Hiſtoire de l'expédition de Saint-Louis *à la Terre-Sainte, poéme épique*, in-8°. *chez* Nyon *l'aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.*

Les Œuvres de Paſcal, *nouvelle édi-*

tion, même format, chez le même, 5 vol.

Manuel de la Jeuneſſe, par Madame Leprince de Beaumont, *nouvelle édition, 2 volumes. A Paris, chez* Fournier, *Libraire, quai des Auguſtins.*

Les Exercices du corps chez les anciens pour ſervir à l'éducation de la jeuneſſe, par Ch. Sabathier, *profeſſeur au collège de Châlons-ſur-Marne, & ſecrétaire perpétuel de l'Académie de la même ville, 2 volumes. A Paris, chez* Delalain, *Libraire, rue Saint-Jacques; & chez* Hériſſant *fils, rue des Foſſés M. le Prince.*

Principes philoſophiques de conſolation fondés ſur la raiſon, avec figures, 2 volumes. A Paris, chez Cailleau, *Libraire-Imprimeur, rue Saint-Severin.*

Cours élémentaire d'Education des ſourds & muets, par M. l'abbé Deſchamps, chapelain de l'égliſe d'Orléans. A Paris, chez les frères Debure, *Libraires, quai des Auguſtins.*

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Lettre de M. l'abbé Royou *à M.* Fréron *au ſujet de l'Eloge de* Milord Maréchal, *par un anonyme*, (*M.* D***).

VOUS paroiſſez, Monſieur, dans votre N° 12, page 140, craindre la maligne influence des vapeurs émanées d'un cerveau *qui déſormais s'exhale tout entier en intrigues & en perſécutions.* J'ai cru, en effet, appercevoir les ſuites fâcheuſes de cette crainte dans votre extrait ſur l'éloge de *Milord Maréchal*, où je n'ai pas retrouvé la vigueur ordinaire de votre critique. Mais cette retenue qui, je l'avoue, vous eſt devenue néceſſaire, iroit-elle juſqu'à vous empêcher de publier,

ſous mon nom, un ſupplément que j'ai fait à vos obſervations, perſuadé que s'il eſt des ménagemens preſcrits par la prudence, il eſt auſſi des excès que la vérité ne permet pas de tolérer.

Voyez d'abord avec quelle indécence notre *ſage philoſophe* parle du reſpectable & malheureux *Jacques II.* » *Milord Maréchal*, dit il, tout *révolté* » qu'il étoit de la conduite *odieuſe* & » *abſurde* qui avoit précipité du trône » le roi *jéſuite* & *intolérant Jacques II*, » n'en reſta pas moins attaché à la » *déplorable* maiſon des *Stuarts* ». Et dans une note deſtinée à l'éclairciſſement de ce texte, l'auteur ajoute: » *on ſait* que le roi d'Angleterre » *Jacques II* étoit en effet *jéſuite*, ainſi » que l'ont été pluſieurs ſouverains » qui n'ont *pas rougi de ſe dégrader par* » *une ſi imbécille ſuperſtition* . . . Nous » nous croirions coupables d'ajouter » ce que les réfugiés François ont oſé » imprimer à ce ſujet contre la mé- » moire de *Louis XIV*, & qu'il *faut* » *repouſſer avec indignation* ». Et plus bas, le prétendant eſt appellé fils du COUPABLE *Jacques II.* Que d'erreurs,

de mensonges, de calomnies dans ce peu de paroles!

Et d'abord, dirai-je au rusé panégyriste, » Avez-vous bien envie d'en » être cru, quand vous nous dites » *qu'il faut repousser avec indignation* » les calomnies des protestans réfugiés, » qui reprochent à *Louis XIV* de s'être » *dégradé par une imbécille superstition*, » en adoptant, sinon l'habit, du moins » l'esprit jésuitique? Quand, d'un » côté, l'on sait que *le jésuitisme & l'intolérance* sont aux yeux des philosophes deux crimes irrémissibles » qu'ils ont puni cruellement dans la » personne même de *Louis XIV*; » quand, d'une autre part, on voit ce » prince adroitement rapproché des » souverains que vous déclarez *avilis*, » & déchus de leur dignité, pour s'être » livrés à cette *imbécille superstition*, » n'est-on pas, malgré soi, tenté de » croire que vous avez voulu envelopper le monarque François dans la » même proscription? Et si vous paroissez *repousser avec indignation les* » *calomnies des protestans réfugiés*, si » souvent adoptées par des philo-

» ſophes régnicoles, n'eſt-ce pas un » pur effet de cette prudence qui vous » caractériſe, & qui, en vous per- » mettant de décharger toute votre » bile ſur le roi *jéſuite & intolérant* » *Jacques II*, dont les malheureux » héritiers ne vous paroiſſent pas à » craindre, vous a forcé de reſpecter » l'ombre de *Louis XIV* qui trouveroit » encore des vengeurs » ?

Mais quand on pourroit pardonner au panégyriſte le trait malin qu'il lance contre la mémoire de *Louis XIV*, en paroiſſant la défendre, comment ſouffrir les injures bien plus *odieuſes* & plus *révoltantes* * qu'il vomit contre la mémoire de *Jaeques II*?

Je ne lui reprocherois pas d'avoir affilié ce prince à l'ordre jéſuitique, s'il n'appelloit cette aſſociation une

* Ces qualifications paroîtront dures au panégyriſte; mais je le prie d'obſerver que ce ſont celles même qu'il emploie vis-à-vis du roi *Jacques*. J'ignore quel eſt le rang qu'il tient dans la ſociété; mais fût-il le *repréſentant de l'Europe entière*, ſans doute il n'exige pas qu'on ait envers ſon *illuſtre perſonne* plus d'égards qu'il n'en a lui-même pour les têtes couronnées.

superſtition imbécille dont un prince ſenſé *devroit rougir*; mais, puiſqu'à ſes yeux c'eſt un auſſi grand crime, pourquoi donc l'imputer auſſi gratuitement à un prince qui n'en eſt pas coupable? En effet, le jéſuitiſme du roi *Jacques* eſt une de ces opinions populaires enfantée par la haine, adoptée par la malignité crédule, mais qui ne fut jamais conſtatée par aucun témoin digne de foi. *Hume* n'en parle pas; *Sanders* jéſuite, confeſſeur de ce prince, dont il a fait la vie, & qui n'auroit pas manqué de s'honorer d'un pareil proſélyte, garde le même ſilence ſur cette anecdote. *Burnet* ennemi perſonnel du roi *Jacques* ne mérite aucune croyance, puiſqu'il ne cite aucun témoin. Cependant le ſatirique dit, avec un ton d'aſſurance capable d'en impoſer, QU'ON SAIT *que le roi Jacques étoit jéſuite*; il ſemble que ce ſoit une vérité notoire & reconnue; eh! bien, tout tranchant qu'il eſt ſur cet article, je le défie de citer, à l'appui de ſon aſſertion, un ſeul témoin dont l'autorité puiſſe faire quelqu'impreſſion; mais ce trait jovial

préſentoit à l'eſprit cauſtique du panégyriſte une trop belle occaſion de verſer tout ſon fiel, & ſur cette malheureuſe ſociété dont il a juré de pourſuivre les reſtes diſperſés juſqu'au dernier ſoupir, & ſur tous les princes qui ont cru ſervir la religion en protégeant une compagnie qui en fit ſi long-temps la gloire; & il y auroit eu trop de cruauté à exiger de ſon enjouement naturel le ſacrifice d'une ſi précieuſe anecdote. Pardonnons-lui donc *le roi jéſuite*.

Mais de quel front oſe-t-il avancer que *Jacques II* fût *intolérant*? Je ne puis citer tous les faits qui démentent cette calomnie; un ſeul ſuffira; je le puiſe dans une ſource qui ne ſera pas ſuſpecte au ſatirique, dans les *Mémoires de Burnet*, (t. 3, p. 92 & 93,) le plus fanatique des proteſtans. » *Le* » *roi Jacques*, dit-il, condamnoit hau» tement les *perſécutions* qu'il diſoit » être *auſſi oppoſées aux loix de la reli*» *gion chrétienne qu'à celles de la poli*» *tique*.... Il parloit quelquefois des » dragonades de France avec tant de » feu qu'il ſembloit y avoir de l'affec-

» tation. Il fit plus que parler. Pa-
» roiſſant touché du triſte ſort de ces
» pauvres gens, il en aſſiſta pluſieurs
» de ſa bourſe, & fit faire, dans toutes
» les paroiſſes de l'Angleterre, en
» faveur de tous ces malheureux, une
» collecte qui produiſit de groſſes
» ſommes, que l'on dépoſa en mains
» ſûres, & qui furent bien diſtribuées.
» Les réfugiés qui demandèrent d'être
» reconnus régnicoles, obtinrent auſſi
» *gratis* les proviſions, *de même que*
» *d'autres immunités importantes*. Cette
» foule de fugitifs ſe montoit à près
» de cinquante mille perſonnes ». Les réflexions ſont inutiles quand les faits ſont auſſi déciſifs. Eſt-ce là, je le demande, la conduite d'un roi perſécuteur & intolérant ? Eût-il accueilli avec tant de bonté cinquante mille proteſtans étrangers, s'il eût voulu détruire ceux de ſon royaume ?

Qui ne ſait d'ailleurs que la vraie cauſe de la chûte du roi *Jacques II* furent ſes édits du 4 avril 1687 & du 4 mai 1688 en faveur de la *tolérance univerſelle*. S'il avoit favoriſé les loix atroces & ſanguinaires de la ſecte

Anglicane, il eût joui, & ſa famille jouiroit encore de tout l'amour que ſes vertus lui méritèrent d'abord de la part de ſes ſujets. Mais il voulut *accorder à toutes les ſectes de ſon royaume une entière liberté de conſcience*, & adoucir la rigueur des loix pénales portées contre les catholiques, ſans cependant, comme il le proteſta juſqu'à la mort*, *toucher aux privilèges & prérogatives des proteſtans*, voilà la ſource de ſes malheurs! Voilà ce que l'orateur ne rougit pas d'appeller du nom *d'intolérance*, qualification odieuſe, ſur-tout dans la bouche des philoſophes! On peut juger par ce ſeul trait de la ſincérité de leurs déclamations ſur la tolérance. Que dans un royaume catholique, l'autorité publique ſoit forcée de s'armer contre des novateurs ſéditieux, on les voit auſſi-tôt reclamer la liberté de conſcience; ils crient hautement à *la tyrannie*, au *fanatiſme*; mais ces mêmes rigueurs qui allument leur courroux, tournez-les contre des catholiques, vous êtes ſûr de leurs ſuffrages & de

* *Hume*, t. 6, p. 536.

leurs éloges : vouloir les abolir ou même les adoucir, c'eſt à leurs yeux une *intolérance*, *odieuſe*, *abſurde*, *révoltante* & COUPABLE. Oppoſons à ce portrait vraiment *odieux* & *coupable* de la conduite du roi *Jacques* celui qu'en a tracé M. *Hume* * : proteſtant d'origine, incrédule de profeſſion, ſujet & partiſan de la maiſon d'*Hanovre*, ſon autorité ne doit pas être ſuſpecte au panégyriſte. Voici comme il termine l'hiſtoire de *Jacques II*, t. 6, p. 535. » Ainſi finit le règne de ce » prince.... Il avoit pluſieurs des qua- » lités qui forment un excellent ci- » toyen, & quelques-unes même de » celles qui, lorſqu'elles ne ſont pas » éclipſées par les principes arbitraires » & le zèle aveugle de religion, » ſervent à former un bon ſouve- » rain. Dans la vie privée, ſa conduite » fut irréprochable & mérite notre » approbation. Ardent, mais ouvert

* Je ne puiſe exprès mes autorités que parmi les proteſtans les plus ennemis du roi *Jacques*. Mais ceux qui voudront ſavoir l'exacte verité, n'ont qu'à conſulter les *Révolutions d'Angleterre*, par le P. *d'Orléans*, t. 3, l. X.

» dans ſes inimitiés, ferme dans ſes » vues & ſes réſolutions, exact dans » ſes plans, brave dans ſes entrepriſes, » ſincère, fidèle & plein d'honneur » dans les affaires ; tel étoit le carac- » tère avec lequel le duc d'*Yorck* étoit » monté ſur le trône Anglois. Dans ce » haut degré, ſon économie fut re- » marquable, ſon induſtrie exem- » plaire, ſes encouragemens judicieux » pour le commerce, & ſa jalouſie » louable pour l'honneur de la nation. » *Que lui manqua-t-il donc pour faire un* » EXCELLENT ROI D'ANGLETERRE ? » *de l'affection & du reſpect pour la* » *religion de ſon peuple* ».

Ainſi, ſelon M. *Hume*, *Jacques II* réuniſſoit toutes les qualités néceſſaires pour en *faire un excellent roi* de tout autre pays que de l'Angleterre ; & pour être même conſtamment adoré de la nation Britannique il ne lui manqua qu'un zèle aveugle pour la religion proteſtante, qu'un attachement inviolable pour les loix de ſang qu'elle avoit établies contre les catholiques. Et c'eſt ce monarque ſi ſage que le prince des apôtres du

tolérantiſme nous dépeint comme un deſpote *intolérant*, qui mérita ſa diſgrace par une conduite *abſurde, odieuſe, révoltante*, & COUPABLE. *Burnet* lui-même, le plus cruel ennemi du roi *Jacques*, auroit rougi d'employer de ſemblables expreſſions. Voyez comme il termine ſes *Mémoires ſur la Grande Bretagne.* » Par leurs imprudens & funeſtes avis, ce prince (*Jacques II*) » qui monta ſur le trône, tout brillant » de gloire, en deſcendit en peu de » temps couvert de honte & de » chagrins. Mais briſons là-deſſus, de » peur qu'on ne m'accuſe d'*ériger le* » *malheur en crime, ou d'inſulter aux* » *malheureux* ».

Notre philoſophe ſatirique eſt, comme on voit, moins timide; la crainte d'être juſtement taxé *d'ériger le malheur en crime, & d'inſulter aux malheureux*, n'a pas été capable de l'arrêter; & ce que *Burnet*, animé par la vengeance perſonnelle, par le fanatiſme de ſa religion, par la préſence de l'uſurpateur avec lequel il avoit tramé la révolution, ce que *Burnet*

auroit rougi d'avouer, ce que la nation Angloise ne s'est jamais permis de dire, notre doucereux philosophe le publie avec une intrépidité vraîment philosophique, dans un pays encore plein du souvenir des hautes qualités & des malheurs de ce héros militaire & chrétien. Etoit-ce donc chez une nation généreuse & sensible, dans un royaume qui se fit toujours gloire d'être l'asyle & comme la cour des souverains détrônés qu'on devoit s'attendre à voir déchirer avec autant d'injustice que de cruauté la mémoire d'un prince également respectable par ses vertus & par ses malheurs?

Milord Maréchal, si l'on en croit le véridique panégyriste, ne resta constamment attaché aux intérêts de la maison des *Stuarts*, *que parce qu'il ne pensoit pas que les fautes du pere dussent être punies dans les enfans*, & quand on lui objectoit l'exemple *de la justice suprême qui fait expier le péché d'*Adam *à toute sa postérité*, il répondoit, dit-on, *que la pauvre espèce humaine est aussi peu faite pour imiter que pour comprendre les décrets impénétrables de la*

*juſtice ſuprême**. Quelque ſublimes que fuſſent les ſentimens de ſon héros, le panégyriſte cependant n'a pas cru devoir les ſuivre, & pour cette fois il a mieux aimé ſe ranger du côté de la *juſtice ſuprême ;* car il punit, & de la manière la plus cruelle, dans la perſonne du prince *Edouard le jéſuitiſme & l'intolérance* de ſon aïeul. Rapportons les calomnies qu'il n'a pas rougi d'imprimer contre ce prince infortuné ; elles ne peuvent nuire qu'à

* J'ai peine à croire qu'il ſe ſoit trouvé quelqu'un aſſez imbécille pour venir, dans une converſation, tirer du péché originel un argument contre le prince *Edouard*. Encore moins croira-t-on que quelqu'un ait été aſſez admirateur de cette objection théologique & de la réponſe très-philoſophique du *Milord*, pour les conſerver pendant cinquante ans, & venir en raconter les propres termes à M. *D****, afin qu'il les tranſmît à la poſtérité. Ainſi l'on ne peut guères s'empêcher de faire honneur à ſon imagination de ce joli pamphlet, & de reconnoître, dans le ſacrifice qu'il en fait à *Milord Maréchal*, un effet de ſa prudence ordinaire, & de la crainte des critiques que pourroit lui attirer la petite impiété à demi-voilée que renferme ce prétendu bon mot.

celui qui oſe les publier & les garantir. « Milord Maréchal, dit-il, plus » homme que jacobite, étoit témoin » avec douleur *de la vie peu digne d'un* » *roi* que le Prétendant menoit dans » ſa retraite. Il ſe rappelloit ſur-tout, » le peu d'intérêt qu'avoit marqué ce » prince aux citoyens malheureux » qui avoient enduré pour lui la mort » & les ſupplices. Notre *ſage & digne* » *philoſophe* jugea qu'il n'étoit *ni juſte* » *ni raiſonnable* de s'immoler en pure » perte pour un prince qui ne *ſe mon-* » *troit pas aſſez digne de ce dévouement* ». Et comme ſi cette accuſation n'étoit pas aſſez claire, aſſez forte, il l'explique dans une note qu'il faut citer encore pour vous faire connoître toute la bonté d'ame de ce ſenſible philoſophe. « Tout Paris a été témoin, » en 1747, que dans le tems où les » malheureux partiſans du prince » *Edouard* étoient livrés au ſupplice » en Angleterre, lorſqu'on recevoit, » *à chaque courier*, la nouvelle de » quelque tête coupée pour ſa cauſe, » il ſe montroit *tous les jours* aux » ſpectacles & aux promenades....

» On assure qu'un véritable ami de ce » prince ne lui laissa pas ignorer l'opi- » nion publique sur son apathie pour » tant de sujets fidèles & infortunés. » Nous *n'osons rapporter la réponse* » *qu'on lui attribue, nous ne voulons* » *pas même la croire* ».

Voyez, Monsieur, comme sous les dehors trompeurs de la modération & de l'indulgence le Tartuffe ténébreux se livre à la diffamation la plus lâche & la plus cruelle ! Voyez avec quelle complaisance il revient à plusieurs reprises & dans le texte & dans les notes, sur les faits qu'il croit pouvoir articuler ! Avec quel art, par des réticences atroces, il laisse beaucoup à penser quand il n'a plus rien à dire ! Quel excès de hardiesse ! Attaquer, sur des bruits populaires, jusques dans ses mœurs, un prince malheureux, qui a toujours fait paroître l'ame d'un héros, tant qu'il a pu figurer avec éclat sur la scène du monde, & qui, par un héroïsme peut-être plus grand, court s'ensevelir dans la retraite, dès qu'il ne peut plus soutenir la grandeur de son rang. Vouloir arracher à ce

prince infortuné, chaſſé de ſes états par ſes propres ſujets, abandonné de toute la terre, réduit à cacher ſon nom & ſa demeure, vouloir lui arracher le ſeul bien qui lui reſte, après la perte de tous les autres, l'honneur & la réputation, quel excès de cruauté ? Quand il ſeroit vrai que ce prince eût goûté quelque plaiſir en ſe montrant à un peuple généreux & ſenſible, qui ne le voyoit jamais qu'avec attendriſſement, parce qu'il ne paroiſſoit jamais que la douleur peinte ſur le front, falloit-il lui reprocher avec tant d'amertume cette unique conſolation, dont la politique peut-être lui faiſoit encore un devoir ? En effet, quoi de plus important pour le ſuccès de ſes deſſeins, que de nourrir ſans ceſſe par ſa préſence l'enthouſiaſme que ſa valeur & ſes qualités aimables avoient ſçu inſpirer à la nation ?

Mais combien plus grande ne ſera pas l'indignation des ames honnêtes & ſenſibles, quand elles connoîtront toute l'injuſtice de cette violente accuſation ! Vous croiriez, au récit du ſatirique, que chaque jour de l'année

1747, fut marqué par l'exécution de quelque partisan du prince *Edouard*, & qu'après avoir reçu par *chaque courier* la nouvelle de cette sanglante tragédie, ce prince couroit *chaque jour aux spectacles & aux promenades* en témoigner sa joie. Eh bien ! Monsieur, apprenez que dans l'année 1747, dans cette seule année, où le prince *Edouard parut aux spectacles*, il n'y eut qu'un seul de ses partisans, le lord *Lovat*, qui fut décapité. J'ai actuellement entre les mains une collection complette des sentences de mort portées en Angleterre pendant l'année 1747, & je n'y trouve que le seul lord *Lovat* qui ait péri du dernier supplice pour la cause du Prétendant. Jugez, Monsieur, de la bonne foi & de l'humanité de nos philosophes.

Mais quel a donc pu être le motif d'une si affreuse diffamation? C'étoit, Monsieur, de pallier la défection honteuse de *milord Maréchal*. Ce *Caton* moderne, qui protestoit que jamais il ne reconnoîtroit *Georges*, *non-seulement pour son maître (parce qu'il ne vouloit avoir d'autre maître que la loi) mais pas même pour son souverain*; eh

bien ! *ce ſage & digne philoſophe* qui avoit toujours règlé ſa conduite ſur ſes eſpérances, quand il voit *Edouard* ſans reſſource, rompt auſſi-tôt tout commerce avec lui ; & bientôt oubliant la foi qu'il lui avoit jurée, ſacrifiant ſon honneur à l'eſpoir de recouvrer ſes biens, il va mendier aux genoux de celui qu'il traitoit *d'uſurpateur* la gloire d'être compté parmi ſes ſujets les plus dévoués. Cette lâcheté fut punie à Londres même, quand il y parut pour prêter le ſerment, par des pamphlets imprimés dans tous les papiers publics. C'eſt pour faire paroître *juſte & raiſonnable* cette défection honteuſe qu'on a transformé le mâle courage, l'immobilité du prince *Edouard* dans ſes revers, en une féroce inſenſibilité qui le *rendoit indigne du nom de prince & de la fidélité de ſes ſujets.*

Mais le philoſophe ſatirique y a-t-il bien penſé ? Eh ! quoi ! Les liens qui attachent le ſujet ſont-ils donc ſi foibles que la moindre faute du prince puiſſe les rompre ? Ah ! qu'ont-ils donc fait, ces généreux citoyens de

l'Ecoſſe & de l'Irlande, qui ont ſacrifié leur patrie, leur fortune & leur vie à la fidélité qu'ils croyoient devoir à leur prince? Que n'ont-ils été formés à l'école de nos philoſophes? Ils auroient appris que s'attacher à la deſtinée d'un prince malheureux, & braver pour ſa querelle les dangers, l'indigence & la mort, c'eſt le comble de *l'injuſtice & de la folie.* Ils auroient ſenti qu'il eſt bien plus *juſte & plus raiſonnable* de voler au devant du joug de *l'uſurpateur*, & d'acheter, par une prompte ſoumiſſion le droit de mener une vie douce & tranquille dans le ſein de ſa patrie. Voilà les leçons que leur auroient donné nos philoſophes.

Il ſemble que le ſatirique ait fait ſerment d'immoler à la philoſophie, & d'expoſer à la riſée publique tous les ſouverains qui ſe ſont diſtingués par leur attachement à la religion. La bonté, la modération, l'équité de *Philippe V*, la ſageſſe des loix & des règlemens qu'il preſcrivit à l'Eſpagne, ſes nombreux établiſſemens en faveur du commerce, des ſciences & des arts, le rétabliſſement de la ma-

rine & de la diſcipline militaire, qui rendront à jamais ſon nom cher & reſpectable aux Eſpagnols, rien n'a pu le ſouſtraire aux traits du mordant ſatirique ; & même en faveur de ces rares qualités, la piété du monarque n'a pu trouver grace aux yeux de l'impitoyable cenſeur. Il va fouiller juſques dans le cœur du prince, il lui prête les intentions les plus ridicules, c'eſt, dit-il, par une *ſuperſtition abſurde* qu'il a refuſé d'employer *Milord Maréchal* dans la guerre de 1733, comme ſi l'incapacité reconnue du *Milord* n'avoit pas ſuffi pour motiver ſon refus. Ce n'eſt pas au reſte le monarque ſeul, c'eſt la nation Eſpagnole entière qu'il veut tourner en dériſion. Moins indulgent que ſon héros, il ne peut *lui pardonner le crédit qu'elle accorde aux prêtres & aux moines*, & qu'elle refuſe aux philoſophes. Il eſſaye de l'en punir par ſes epigrammes, par ſes ſarcaſmes contre la police & les mœurs de cette nation, dont l'alliance eſt, dans ce moment ſur-tout, ſi précieuſe à la France. Si l'auteur de cet éloge étoit, comme

on le dit, mais ce que je ne puis croire, le *représentant de l'Europe*, il faudroit avouer qu'il abuse étrangement de la procuration qu'il a reçue des deux nations alliées.

Après l'avoir entendu traiter avec autant d'indécence les souverains régnans ou détrônés, on ne sera pas surpris de le voir *déchirer à belles dents* un célèbre écrivain, qui d'abord affilié à la secte encyclopédique, l'a fui bientôt avec horreur, dès qu'il en a reconnu les manéges & les excès. Cependant c'est une chose vraiment curieuse que de voir l'art avec lequel cet écrivain ténébreux s'est glissé dans la tombe de *Jean-Jacques* pour y fouler aux pieds le cadavre de cet ennemi redoutable dont l'ombre seule le fait encore trembler.

Après une liste, que je n'ai pu vérifier, des bienfaits dont *Milord Maréchal* avoit gratifié *Rousseau*, le véridique & candide orateur ajoute: » *la* » *vérité nous oblige de dire* (*& ce n'est* » *sans un regret bien sincère*) que le » bienfaiteur eut depuis fort à se » plaindre de celui qu'il avoit si

» noblement obligé. Mais la mort du » COUPABLE & les juſtes raiſons que » nous avons eu de nous en plaindre » nous-mêmes, *nous obligent de tirer » le rideau ſur ce détail affligeant dont » malheureuſement* les preuves ſont » conſignées dans des lettres authen- » tiques ». Et dans une note : » *il eſt » triſte* qu'après tant de marques d'eſ- » time & d'intérêt, le bienfaiſant & » paiſible *Milord* qui auroit pu s'at- » tendre à l'amitié, n'ait pas même » éprouvé la reconnoiſſance ».

Voyez, Monſieur, avec quelle perfide adreſſe l'orateur ſatirique en feignant d'épargner la mémoire de l'infortuné *Rouſſeau*, s'efforce de le couvrir d'opprobre. *C'eſt*, dit-il mielleuſement, *c'eſt avec un regret bien ſincère*, &c. Et moi je lui dirai : » Eh ! » qui vous forçoit donc à faire vio- » lence aux mouvemens de votre » cœur, à vos inclinations bienfai- » ſantes ? — *La vérité.* — La vérité ! » mais ſi cette prétendue vérité de- » voit, ſans autre fruit que de ſatis- » faire votre haine, diffamer à jamais » un homme célèbre, deviez-vous la

» réveler ? La vérité ! mais ſi celui de
» qui vous teniez ces vérités cruelles
» vouloit qu'elles fuſſent enſevelies
» dans un éternel oubli, deviez-vous
» trahir ſa confiance & ſes dernières
» volontés ? Puiſque *Milord Maréchal*,
» de votre aveu, *n'a jamais formé la*
» *moindre plainte, n'a rien dit au dé-*
» *ſavantage de Rouſſeau*, de quel droit,
» exerçant une vengeance qu'il dé-
» teſtoit, venez-vous, en ſon nom,
» déshonorer la mémoire d'un homme
» à qui, dans ſes derniers momens
» même, il voulut laiſſer un gage
» aſſuré de ſon eſtime & de ſon ten-
» dre attachement * ?

» Mais quels ſont d'ailleurs ces
» traits ſi noirs *d'ingratitude* qui ont
» révolté votre ame ſenſible ? Le ſeul
» que vous ayez oſé produire, c'eſt
» une lettre *remplie d'injures*, dites-
» vous, qu'il écrivit au milord, par-
» tiſan aveugle de M. *Hume* dans la
» querelle ſcandaleuſe qui diviſa nos

* L'imprudent panégyriſte nous apprend lui-même que *Milord Maréchal* a légué par ſon teſtament ſa montre à *Rouſſeau*.

» deux célèbres philoſophes. Il ſe
» pourroit que dans l'excès de ſa dou-
» leur, il fût échappé à cet écrivain
» d'une ſenſibilité vraiment profonde,
» d'une irritabilité peut-être trop
» grande, il ſe pourroit qu'il lui fût
» échappé quelque ſoupçon peu fondé,
» quelques plaintes trop amères; mais
» ces ſoupçons & ces plaintes, il les
» verſoit dans le ſein de l'amitié &
» ſous le ſceau de la confiance, il ne
» vouloit pas les rendre publics. Dé-
» poſitaire indiſcret, lâche aggreſſeur,
» ennemi cruel, pourquoi venez-vous
» trahir le ſecret de l'amitié, & dé-
» chirer le voile dont elle s'étoit plu
» à couvrir des torts peut-être réci-
» proques? Pourquoi ſur-tout, après
» quinze ans de ſilence, n'ouvrez-
» vous la bouche qu'après la mort de
» l'accuſé, & quand il n'a plus pour
» ſe défendre que le ſouvenir de ſes
» vertus civiles, & l'eſtime du petit
» nombre de perſonnes qui l'ont
» connu.

» Enfin ce témoin fidèle qui a vu
» cette lettre *remplie d'injures*, quel
» eſt-il? S'il eſt digne d'en être cru,

» oſez

» oſez donc le nommer ; mais il reſte
» enveloppé, comme vous, ſous le
» voile de l'anonyme : tous deux ca-
» chés dans l'ombre, vous êtes vous
» flattés que vous en feriez crus ſur
» votre parole, dans une affaire où
» vous êtes *perſonnellement* intéreſſés ?
» Les dernieres diſpoſitions du milord
» en faveur du philoſophe n'auront-
» elles pas aux yeux de tout homme
» impartial plus de force que vos
» diffamations clandeſtines ? Quel en
» eſt donc le but ? quel en eſt le motif ?
» Vous feriez-vous flatté, par l'igno-
» minie que le ſoupçon d'ingratitude
» attacheroit à la mémoire de *Rouſ-*
» *ſeau*, d'arrêter l'impreſſion que doi-
» vent produire ces terribles mé-
» moires qui doivent, dit-on, dévoi-
» ler à la face de l'univers vos ma-
» nœuvres & celles de la ſecte en-
» tière ? Mais comment n'avez vous
» pas ſenti que votre acharnement
» même ne feroit qu'ajouter un nou-
» veau poids à l'autorité de ce témoin
» irréprochable, dont la candeur &
» la ſimplicité ſont déjà reconnues, &
» qu'on ſe perſuaderoit aiſément que

» vous avez bien pu perſécuter pen-
» dant ſa vie, l'homme dont vous
» allez exhumer le cadavre pour le
» traîner dans la fange aux yeux de
» l'Europe entière? Voilà donc les
» fruits de cette philoſophie ſublime,
» que l'on veut, pour le bonheur de
» l'humanité, établir ſur les ruines de
» la *ſuperſtition dominante!* Voilà les
» beaux exemples de vertu que don-
» nent ſes héros & ſes chefs les plus
» accrédités! Homme inconſéquent!
» vous louez, dans *Milord Maréchal*
» cette douceur, cette bonté d'ame,
» ce *cœur indulgent qui le força toujours*
» *de garder le ſilence ſur les torts qu'on*
» *avoit avec lui;* vous ajoutez qu'il
» s'écria, après avoir lu la lettre de
» *Rouſſeau remplie d'injures, il faut*
» *pardonner cet écart à un homme que le*
» *malheur rend injuſte!* Pourquoi n'i-
» mitez-vous pas ces nobles ſenti-
» mens? & comment n'avez-vous pas
» ſenti que l'éloge même que vous
» faites ici de la modération de *Milord*
» *Maréchal* ſeroit la cenſure la plus
» vive de vos cruelles vengeances ».

Comme mon intention n'eſt ici que de relever, avec toute la force dont

je ſuis capable, les aſſertions indécentes & ſcandaleuſes du panégyriſte ſatirique, je ne m'appeſantirai pas ſur les erreurs hiſtoriques ſans nombre, réfléchies ou involontaires, dont cet éloge fourmille, & qui ne peuvent nuire qu'à la réputation de l'auteur. Ainſi,

Je le laiſſerai dire que *Milord Maréchal fit la guerre ſous le célèbre* Malbourough *& ſe fit eſtimer d'un ſi bon juge, par la capacité qu'il montra* EN PLUSIEURS *occaſions;* quoique *Crawford**, auteur contemporain, atteſte que *Milord Maréchal* n'entra au ſervice qu'en l'année 1711, qui ſe paſſa à rien faire, parce que la paix ſe négocioit alors, & *Malbourough* fut diſgracié la même année 1711, & n'avoit pu par conſéquent être *témoin & juge* des grands & *nombreux* exploits de *Milord Maréchal.*

Je le laiſſerai dire que ſon héros *dans le moment même où* Georges Ier *étoit monté ſur le trône, avoit abdiqué ſa charge de capitaine des gardes*, VOU-

* Hiſtoire généalogique de la Pairie d'Ecoſſe, page 322 & 323.

LANT BIEN, disoit-il, GARDER UN ROI, MAIS NON PAS UN USURPATEUR; quoique le même (*ibidem*) *Crawford* atteste que *milord Keith* ne fut fait capitaine des gardes que le 3 février 1714, qu'il conserva sa place après l'avénement de *Georges I*, qu'il attendit fort patiemment qu'on l'en dépouillât, & par conséquent il avoit gardé celui qu'il traita depuis d'*usurpateur*. Ce qui m'autorise à croire que ce grand zèle qui lui survint, pour la cause du Prétendant, n'étoit occasionné que par le dépit d'avoir perdu sa charge, d'autant plus que ce zèle si ardent se refroidit entièrement, quand il vit le Prétendant sans ressource, & la fortune constamment déclarée pour l'*usurpateur*.

Je le laisserai faire, de son milord philosophe, un héros, quoiqu'il n'ait pû lui-même nous en citer la moindre action militaire; quoique ce grand homme, ce génie supérieur ait échoué dans toutes ses négociations & qu'il se soit trouvé même, par ses talens, au-dessous du gouvernement de *Neuf-Châtel* qu'il fut obligé de quitter.

Je le laisserai faire de *Milord Maréchal*

l'ame du parti, le premier mobile de tous les mouvemens qui se faisoient en Ecosse & dans tous les autres états de l'Europe en faveur du Prétendant, quoique *Rapin-Thoiras* (t. 13, p. 60) nous dise que c'étoit le comte de *Marr* qui dirigeoit tout en Ecosse, & que le 3 septembre 1715, en se mettant à la tête des troupes, il publia au nom du roi *Jacques* une déclaration où se trouvent ces mots remarquables : *Notre roi légitime & naturel ayant bien voulu me confier la direction de ses affaires & le commandement de ses forces*, &c. quoique les lettres & mémoires manuscrits, déposés au collége des Ecossois, rue des Fossés Saint-Victor, où je les ai vus, attestent que c'étoit le lord *Bolingbroke* qui négocioit en France, & le chevalier *Bourke* en Espagne ; & quoiqu'on ne puisse trouver nulle *

* Ceci n'est pas une exagération ; j'ai lu exprès *Rapin Thoiras*, tout *Smollet* depuis 1688 jusqu'à la fin, & je n'ai trouvé qu'une fois dans *Smollet* le nom de *Milord Maréchal*, & c'étoit pour dire que dans une bataille où le *général Gordon* commandoit pour le Prétendant, mille chevaux, commandés par

part le nom même de ce pauvre *Milord Maréchal*, que tout Paris a été ſurpris de voir ſortir tout-à-coup d'une ſi profonde obſcurité, pour briller d'un éclat ſi radieux.

Le panégyriſte *peut* tout confondre à ſon gré, les mouvemens qui ſe firent en Ecoſſe en 1715 ſous la *direction* du comte de *Marr*, avec ceux qu'y excita en 1719 la petite flotille Eſpagnole ſous la conduite du duc d'*Ormond*.

Il peut tranſporter à l'année 1715 l'arrivée des triſtes reſtes de la flotte, qui fut diſperſée au cap Finiſtère par un coup de vent ; quoique *Rapin Thoiras* (p. 220) diſe que *cette flotte ne ſortit du port de Cadix que le 6 mars 1719*.

Il peut, de ſon propre mouvement, gratifier *Milord Maréchal*, du commandement de cette expédition, & ne donner au duc d'*Ormond* qu'une place de capitaine en ſecond ſeulement, ou tout au plus de co-général ; quoique la jeuneſſe, l'inexpérience du *Milord*

Milord Maréchal, firent une retraite ſi précipitée, que le duc d'*Argyle* ne put jamais les atteindre. *Smollet*, règne de *Georges I*, page 195.

ne permette pas de croire qu'il eût osé seulement donner le moindre ordre en présence du duc d'*Ormond* qui avoit été son maître ; quoique *Rapin Thoiras* (ibidem) dise, le duc d'*Ormond étoit le conducteur de l'entreprise*, & ne nomme pas même le *Maréchal Keith*.

Il peut dire que *Milord Maréchal* a servi sous le duc d'*Ormond* en Ecosse, quoique ce duc n'ait jamais commandé en Ecosse ; mais seulement en Flandres & en Angleterre ; car la flotte ayant été dispersée, le duc d'*Ormond* ne put aborder en Ecosse, & s'en revint en Espagne.

Il peut donner au *Maréchal* l'ordre de *la Jarretière* ; quoiqu'il soit certain que ce fut l'ordre de *Saint-André* qu'il reçut. C'est un usage constant que les rois d'Angleterre ne donnent l'ordre de la jarretiere qu'à des Anglois ; & le seul Ecossois qui en ait été décoré, est milord *Butte*. D'ailleurs le ruban de l'ordre de la jarretière est *bleu*, & celui que portoit *Milord Maréchal*, avant d'avoir abjuré le Prétendant, étoit *verd*, à ce que m'ont affirmé des personnes qui l'ont vu.

Il peut mettre des plaiſanteries ſur cet ordre dans la bouche du *Maréchal*, & en faire lui-même ſur le même ſujet, quoiqu'elles ne ſoient fort décentes, ni de la part du panégyriſte, ni de celle du héros ; quoiqu'il eût été plus beau de confeſſer le Prétendant dans ſa diſgrace, que de tourner en dériſion ſes faveurs.

Il peut, s'il veut, faire proclamer, par ſon *Maréchal*, le Prétendant, connu ſous le nom du chevalier de *Saint-Georges*, à *Edimbourg*, quoique jamais on n'y ait entendu cette proclamation. L'auteur a confondu ici l'expédition du prince *Edouard*, qui en effet ſe rendit maître d'*Edimbourg*, avec celle du Prétendant, *Jacques III*, dont les partiſans ne purent jamais prendre *Edimbourg ; l'activité du colonel* Stuart, *gouverneur de la forteresſe, ayant fait avorter tous leurs deſſeins.* Smollet, *règne de* Georges Ier, *édition angloiſe*, in-8°. *page 185.*

Il peut retrancher trois ans de l'âge du Prétendant, & ne lui donner que 54 ans, lors de l'expédition de 1745, (& non pas 1744, comme il le dit)

quoique le Prétendant eût réellement alors 57 ans, étant né en 1688.

Il peut encore, puiſque c'eſt ſon goût, perſiffler le Prétendant, comme ſi c'étoit par lâcheté qu'il eût refuſé de ſe mettre à la tête de l'expédition de 1745; (*il peut* même ſe permettre une légère calomnie en diſant que ce digne héritier du roi *Jacques languit obſcurément en Italie, l'amour de la vie lui ayant fait perdre ſa gloire.*) quoique tout le monde ſache que s'il ne voulut prendre aucune part à cette expédition, c'étoit par un détachement ſincère des biens de la terre, & parce que, vivant alors à Rome en philoſophe chrétien, il avoit renoncé à toutes ſes eſpérances, & faiſoit entendre aſſez clairement que ſi l'expédition réuſſiſſoit, il abandonneroit la couronne au prince *Edouard* ſon fils.

Il peut enfin, pour donner une grande idée de l'eſprit & du génie de ſon héros, compulſer tous les *Ana* poſſibles, lui attribuer toutes les miſérables hiſtoriettes qui y ſont entaſſées, en fabriquer même pour lui en faire honneur; comme celle

du noble campagnard, qui définiſſoit *la peſte une calamité abominable, pendant laquelle un gentilhomme n'eſt pas ſûr de vivre*; comme celle du nègre, qui, pour cacher la patrie du milord *Bolingbroke*, diſoit : *mon maître eſt François & moi auſſi*; comme celle *d'un doge de Veniſe, qui, devenu capucin, mourut de chagrin de n'avoir pas été fait général*; puériles anecdotes, miſérables calembourgs, reſſource des mauvais plaiſans, des paraſites conteurs de profeſſion, mais indignes d'un écrivain ſenſé.

Mais comme toutes ces bévues hiſtoriques ne peuvent produire d'autre effet que de prouver au public ou l'ignorance du panégyriſte, ou du moins la légereté avec laquelle, à l'exemple de *Voltaire*, il écrit l'hiſtoire; comme toutes ces hiſtoriettes pillées ou controuvées ne prouvent que la ſtérilité de la matière, ou celle du génie de l'auteur, qui, pour attacher ſes lecteurs, eſt obligé de les entretenir de pareils contes, on peut lui pardonner, & les bévues hiſtoriques, & les plattes anecdotes qui ne peuvent nuire qu'à lui-même.

Mais *ce qu'on ne ſauroit ignorer ni ſouffrir*, c'eſt que ce grand conteur de fariboles ſoit ſi peu délicat ſur le choix des ſources où il puiſe ſes anecdotes, pourvu qu'elles puiſſent nuire à la religion. Vous avez parlé de l'hiſtoire du *curé, qui, las de conter des lanternes à ſes paroiſſiens, voulut leur en vendre*; vous l'avez cru digne du génie de l'auteur. Il n'a eu cependant que la peine de la copier mot pour mot dans le livre le plus obſcène, le plus ordurier qui exiſte dans notre langue, dans un livre dont je n'oſe tranſcrire que les lettres initiales du titre, de peur de le faire connoître : on me l'a montrée dans l'ouvrage intitulé *Moy... de... par.....* t. 1, p. 107. Voilà les bourbiers impurs où nos ſages *Catons* vont puiſer la fange dont ils veulent couvrir la religion, mais qui retombe toute entière ſur eux.

Ce qu'on ne ſauroit ſouffrir, c'eſt, par exemple, cette propoſition injurieuſe à l'autorité ſouveraine que l'auteur, ſuivant ſa politique ordinaire, met dans la bouche du *Milord*, parce

qu'il n'oseroit l'avancer sous son nom. *Non-seulement je ne l'appellerai pas mon* MAITRE (*car je n'aurai jamais d'autre maître que la loi*), *mais pas même mon* SOUVERAIN. Quelle est donc cette distinction nouvelle entre le *souverain* & le *maître*? Eh! quoi, si la loi est un *maître*, comment celui qui fait les loix ne l'est-il pas? ou bien veut-on nous dire que le souverain n'a pas droit de faire des loix? Eh! quoi, si le *représentant de l'Europe*, par exemple, dérogeant pour un moment à cette dignité suprême, s'abaissoit jusqu'à devenir seulement le *représentant*, c'est-à-dire, l'ambassadeur du roi de France, il ne pourroit donc pas dire *le roi mon maître*?

Ce qu'on ne sauroit souffrir, c'est l'embarras de l'auteur sur cette question, *si un étranger, appellé, par la nation elle-même à un trône, dont elle veut chasser le légitime possesseur, si cet étranger, venant occuper ce trône, est ou n'est pas usurpateur.... Discussion délicate*, s'écrie-t-il, *& que la philosophie doit s'interdire, si elle ne veut déplaire ni aux rois, ni aux peuples.* Eh! quoi donc, est-ce dans un royaume où l'*inamissibi-*

lité de la couronne, où l'indépendance du roi de toutes les puiſſances de la terre, ſont des maximes fondamentales, qu'il eſt permis d'élever ces doutes ſéditieux ? Ah ! ce n'eſt pas *aux peuples* que le timide philoſophe craint de déplaire. Ce n'eſt pas du moins au peuple François : il entendroit ſans peine la vérité, ce peuple fidèle, dont la caractère diſtinctif eſt un attachement inviolable à SES MAITRES, (je prie l'auteur de me paſſer cette expreſſion) & qui ſe reconnoît dans l'heureuſe impuiſſance de toucher à la propriété du ſouverain, c'eſt-à-dire, à ſa couronne, comme le ſouverain ſe reconnoît dans l'heureuſe impuiſſance de toucher aux propriétés de ſon peuple chéri.

Ce qu'on ne ſauroit ſouffrir, ce ſont les éloges qu'il donne à la barbare pratique des Eſquimaux, *qui ſe font un devoir de tuer leurs parens malades*. Grand dieu ! eſt-ce donc la morale des *Hottentots* & des *Cannibales* que les philoſophes veulent introduire parmi nous ?

Ce qu'on ne ſauroit ſouffrir, c'eſt la

complaisance singulière avec laquelle il rapporte, il exalte l'indifférence de *Milord Maréchal* sur le choix de ses domestiques, qu'il prenoit indistinctement dans toutes les sectes, dans toutes les religions, *& dont pendant un temps aucun n'étoit baptisé.* Heureuse époque, qui met le panégyriste en gaîté! & aussi-tôt il fait dire au *Maréchal*: *mes incirconcis ne me serviroient pas mieux quand ils auroient* L'HONNEUR D'ÊTRE CHRÉTIENS.... *mon affaire est qu'ils soient heureux en cette vie, c'est à eux à s'aranger pour l'autre.* Imbécilles orateurs chrétiens, qui ne cessez de prêcher à vos auditeurs qu'ils répondront, jusqu'à un certain point, devant Dieu de l'ame & du salut de leurs domestiques, allez donc à l'école de la philosophie vous guérir de ces scrupules ridicules..... Cependant je connois un seigneur très-philosophe qui chassa son valet-de-chambre qu'il avoit trouvé lisant le *Dictionnaire philosophique* de *Voltaire*, parce que la philosophie, disoit-il, est très-bonne & très-commode pour les maris & pour les maîtres, mais qu'il vouloit

que ſa femme, ſon cuiſinier, & ſon valet-de-chambre cruſſent en Dieu.

Ce qu'on ne ſauroit ſouffrir, ce ſont les éloges qu'il donne à deux projets du *Milord*, également ſinguliers, & cependant bien différens; l'un par lequel il vouloit épouſer une veuve vieille & laide, mais ſans habiter avec elle; mariage, dit-il, que le *Milord* vouloit *contracter*, mais non pas *conſommer*; l'autre par lequel il vouloit, à ce qu'il paroît, *conſommer*, mais non pas *contracter*, avec une jeune & jolie eſclave, qui craignoit tant la violence de cet amour philoſophique, qu'elle fut obligée de dire un jour au *Milord*.... *Je ſuis votre eſclave, mais ſi vous uſez de vos droits, vous me mettrez au déſeſpoir*; ce qui calma pourtant un peu l'ardeur du philoſophe. Ne voilà-t-il pas une philoſophie bien douce, bien galante, bien digne d'éloges!

Ce qu'on ne ſauroit ſouffrir, ce ſont les *plaiſanteries très-philoſophiques* dont cet ouvrage abonde, par exemple, *les plaiſanteries très-philoſophiques* contre les indulgences (p. 64 & 96); *les*

plaiſanteries très-philoſophiques du maréchal *Keith*, qui dit au roi de Pruſſe en parlant des ſoldats Autrichiens, *ces* CHRÉTIENS *ſont une grande canaille*, bon mot cité avec tranſport par le panégyriſte. *Plaiſanteries très-philoſophiques* ſur, &c. &c. &c. (On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit tout citer.) Plaiſanteries qui ne ſont pas, il eſt vrai, dans le genre de *Moliere* & de *Paſcal*, mais qui n'en ſont pas moins *philoſophiques*, c'eſt-à-dire très-plattes & très-impies. C'eſt en vain que le prudent auteur a ſoin d'avertir qu'il les donne comme venant d'un *proteſtant*: ſi elles ſont indécentes, de quelque part qu'elles viennent, il ne doit pas les rapporter, d'autant que pour prouver qu'elles ne ſortent pas de ſa fabrique, il ne peut nous donner d'autre ſureté que ſa parole, qui n'eſt pas monnoie courante & de bon alloi.

Mais ce qu'on ne ſauroit ſouffrir ſurtout, c'eſt qu'il oſe appeller COUPABLE le ſage & pieux *Jacques II*, qu'il oſe dire qu'il étoit JUSTE & RAISONNABLE de trahir la foi donnée au

prince *Edouard* dans la perſonne du *Prétendant* ſon père

Mânes de *Berwick*, dignes héritiers de ſon nom, illuſtre *Fitz-James*, voilà donc le prix que des François réſervoient aux ſervices ſignalés par leſquels vous avez payé à la France la protection infructueuſe qu'elle avoit accordée à vos auguſtes ancêtres..... Mais non, vous ne ferez point à la nation Françoiſe l'injure de lui attribuer ce délire monſtrueux de la philoſophie moderne. Ces principes ſéditieux qui renverſent l'ordre public & la ſureté des nations; ne ſont point les nôtres. Les hommes qui les répandent ne ſont point François. Ils ont rompu depuis long-temps les liens qui les attachoient à la patrie. Ils vivent, il eſt vrai, dans ſon ſein; mais c'eſt pour la corrompre & la déchirer.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 3 juin 1779.

LETTRE V.

Vues de l'évidence de la Religion chrétienne, conſidérée en elle-même; ouvrage traduit de l'Anglois, par M. le Tourneur. *A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon; chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor, & chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

C'EST l'Angleterre, Monſieur, qui fut le berceau de la philoſophie moderne, c'eſt-à-dire de l'incrédulité; mais c'eſt elle auſſi qui nous a fourni les armes les plus ſures pour étouffer ce monſtre dans ſa naiſſance; la liberté de la preſſe dont elle ſe glorifie, a fait éclore cette multitude de traités impies, des *Collins*, des *Tindal*, des *Volſton*, &c. &c. que nos philoſophes François n'ont eu que la peine de copier. Mais la rivalité des partis qui la diviſent & la déchirent a fait naître auſſi ces excellentes apologies des

Clarke, des *Warburton*, des *Serlock*, des *Ditton*, &c. Enſorte que c'eſt du même pays qu'eſt ſorti le mal & le remède ; comme on voit dans un même champ croître les antidotes à côté des poiſons. Voici, Monſieur, une nouvelle apologie, qui doit avoir d'autant plus de force qu'elle vient d'un homme * qui a la candeur d'avouer que lui-même, entiché dans ſa jeuneſſe des principes de l'incrédulité, ne s'eſt rendu que quand il s'eſt vu, pour ainſi dire, terraſſé par l'évidence.

Le but général de cet ouvrage eſt de prouver que la religion chrétienne ne peut être *fille* ni de la fraude, ni de la ſageſſe humaine ; pour remplir ce but, l'auteur ne ſuit point la marche ordinaire des apologiſtes de la religion. *Sans déprécier*, dit-il, *la valeur des preuves tirées des prophéties & des miracles*, il s'attache uniquement à montrer la beauté, la ſublimité de

* M. Jennings, jadis membre du parlement d'Angleterre, aujourd'hui dans le miniſtère.

cette religion, à dévoiler les caractères de la divinité qu'elle porte, empreints sur son front, si je puis m'exprimer ainsi ; quoiqu'ils ne deviennent visibles que pour un esprit attentif & un cœur droit & sincère, qui ne veut pas fermer les yeux à la lumière.

Cependant il faut convenir que l'auteur, malgré le respect qu'il témoigne pour la preuve des miracles, avance quelques propositions, qui, contre son intention, tendroient à l'anéantir, ou du moins à l'affoiblir considérablement. » Je pense, dit-il, que leur » *crédibilité* (des miracles) *dépend en* » *grande partie* de la vérité de la reli- » gion dont ils ont eux-mêmes pour » objet d'établir la vérité. Ainsi, pour » prouver la religion chrétienne, *nous* » *devons*, je crois, commencer par » faire voir les caractères divins qu'elle » porte par-tout imprimés sur son *sein*, » c'est de là que dépend en grande » partie la croyance des prophéties & » des miracles ».

Cette opinion est fausse & dangereuse. Si pour se convaincre de la

vérité de la religion, il étoit néceſſaire avant tout d'examiner la pureté de ſa morale, la ſublimité de ſa doctrine, il faudroit renoncer à perſuader la multitude ; quelque clarté que l'auteur ait ſu répandre ſur cette matière, la croit-il cependant à la portée de cette claſſe la plus nombreuſe de la ſociété, qui, toute occupée des beſoins de la vie, n'a ni aſſez de loiſir pour ſe livrer à la lecture, ni aſſez de pénétration pour comprendre ces ſpéculations métaphyſiques ou morales. Il faut au peuple des preuves qui frappent les ſens & non pas l'imagination, qui parlent aux yeux & non pas à l'eſprit. C'eſt aux ſavans ſeuls qu'il appartient d'examiner & d'approfondir les détails & l'enſemble de la religion, la ſageſſe de ſon économie, la grandeur de ſes vues, la ſimplicité de ſes moyens, la pureté de ſa morale, la ſublimité de ſa doctrine, pour confondre enſuite ces demi-ſavans, ces faux philoſophes qui calomnient, qui déchirent cette religion ſainte ſans la comprendre & la connoître. Mais pour le peuple,

il lui faut des preuves ſenſibles & palpables, des faits & non des raiſonnemens ; les miracles ſeuls, voilà la preuve preſqu'unique que la Providence a ménagée à ſa foible intelligence ; & ſi vous *faites dépendre le moins du monde la crédibilité des miracles de la vérité de la religion*, outre l'inconvénient de tomber dans ce qu'on appelle *le cercle vicieux*, c'eſt-à-dire, de prouver la vérité de la religion par la *crédibilité des miracles*, & la crédibilité des miracles par la vérité de la religion, vous en rendez de plus la connoiſſance impraticable au peuple. Il ne peut plus avoir cette foi *raiſonnable & motivée* que la religion elle-même commande. Auſſi, Monſieur, ce ne ſont pas là les vrais principes en cette matière ; il faut les expoſer en abrégé pour garantir de l'erreur.

La *crédibilité* des miracles dépend uniquement des témoignages qui en conſtatent l'exiſtence. Ils ſont *croyables*, ils ſont vrais, ils ſont inconteſtables, ſi pluſieurs témoins ſincères, qui auroient intérêt de les diſſimuler,

viennent, au mépris de leur fortune, de leur honneur, au péril de leur vie, atteſter qu'ils les ont vus, s'ils ont la conſtance d'endurer les plus cruels tourmens pour accréditer ces faits, s'ils pouſſent l'héroiſme juſqu'à ſceller de leur ſang leur témoignage. Voilà pour la *crédibilité* des miracles; mais leur autorité, leur *force prouvante*, d'où dépend-elle? Le voici.

Un homme vient de la part de Dieu, dit-il, vous annoncer une doctrine nouvelle. Vous lui demandez ſes lettres de créance. Il s'offre d'opérer des prodiges en votre préſence, il en opère réellement; cependant la doctrine qu'il vous annonce eſt révoltante; elle favoriſe les paſſions, elle corrompt les mœurs, elle eſt d'une abſurdité qui ſaute aux yeux du moins clairvoyant. Ah! fuyez ce faux docteur, c'eſt un envoyé du prince des ténèbres, aux preſtiges duquel Dieu, qui veut éprouver votre foi, ne s'oppoſe pas. Vous avez, en ce cas, votre raiſon qui ſuffit pour repouſſer le menſonge.

Mais ſongez bien qu'il faut que

cette doctrine ſoit d'une abſurdité palpable, évidente, à la portée du plus ſimple, du plus ignorant. Si elle n'étoit qu'enveloppée de nuages & d'obſcurités, ſi par ſa nature même elle ſe trouvoit au-deſſus de la portée de votre raiſon, & qu'il fût par conſéquent impoſſible à votre foible intelligence d'en appercevoir clairement la fauſſeté comme la vérité, ſongez alors que Dieu voit mille choſes que vous ne ſauriez comprendre, & qu'il a droit de vous ordonner de les croire, ſur ſa ſeule parole. Alors ſi celui qui ſe dit ſon envoyé commande aux élémens, ſi le ciel & la terre obéiſſent à ſa voix, s'il vous étonne par une multitude d'actions au-deſſus des forces humaines, ſoumettez auſſi-tôt votre raiſon orgueilleuſe, *le doigt de Dieu eſt dans les prodiges* que fait l'envoyé, la Divinité même devient ſon garant, & s'il vous trompoit elle deviendroit complice de votre erreur. Par l'enchaînement de ces principes, on voit aſſez que les miracles forment une preuve iſolée, indépendante de toutes les autres.

Voilà

Voilà les principes, il m'a paru essentiel de les exposer. Dans dix ans nos philosophes François auroient dit : « Il a paru en Angleterre un livre » estimé, où l'on fait dépendre la » force des miracles, leur crédibi- » lité, de la vérité, de la sainteté de » la religion considérée en elle-même » & sans les preuves extrinseques. Un » traducteur estimable n'a point cor- » rigé cette assertion. Un docteur » également savant & pieux l'a revê- » tue de son approbation; tous les » critiques du temps ont prodigué » leurs éloges à l'ouvrage sans y rien » trouver à blâmer. C'est donc un » point convenu que les miracles ne » prouvent presque rien, si l'on » n'examine auparavant la vérité de la » doctrine, la pureté des préceptes, » la sagesse des dogmes ; mais le » peuple est incapable de cet exa- » men, il ne peut donc avoir une » connoissance éclairée de la vérité » de sa religion ; cependant une re- » ligion qui se dit universelle, établie » pour les simples comme pour les

» savans, devroit être à la portée de » tout le monde. Si elle ne l'est pas, » elle est fausse. Donc la religion » chrétienne est une imposture ».

Voilà, Monsieur, ce que n'auroient pas manqué de dire nos subtiles philosophes, &c, à vrai dire, je ne saurois que leur répondre, sinon que l'auteur, trop occupé de la solidité d'une preuve vers laquelle il avoit dirigé toutes ses méditations, n'a point assez examiné les autres; que le traducteur, le censeur, les critiques, trop prévenus en faveur d'un ouvrage vraiment excellent dans sa totalité, n'ont pas assez fait attention à cette proposition isolée; & voilà pourquoi il m'a paru nécessaire de prescrire & de réclamer contre des autorités si imposantes. Revenons maintenant au fond de l'ouvrage. Quatre propositions forment le tissu de la démonstration de l'auteur.

« 1°. Il existe un livre, intitulé » *Nouveau Testament*.

» 2°. De ce livre on peut extraire » un système de religion, absolument

» nouveau, soit dans son objet, soit » dans sa doctrine, infiniment supé- » rieur & ne ressemblant à rien de ce » qui étoit auparavant entré dans » l'esprit humain.

» 3°. De ce même livre on peut » également recueillir un système de » morale, où tout précepte fondé sur » la raison est porté à un plus grand » degré de pureté & de perfection » qu'il ne l'a jamais été dans aucun » des écrits des plus sages philosophes » de l'antiquité, où tout précepte » fondé sur de *faux principes* est omis » & passé sous silence, ou enfin l'on » trouve quantité de préceptes nou- » veaux qui correspondent unique- » ment avec le nouvel objet de cette » religion.

» 4°. Un pareil système de religion » & de morale ne peut jamais avoir » été l'ouvrage ni d'un seul homme, » ni d'une société d'hommes réunis, » encore moins l'ouvrage des hommes » obscurs & sans lettres, qui l'ont ma- » nifesté & publié par l'univers. La » conséquence nécessaire est donc

» qu'il a été donné & accompli par » l'intervention de la puiſſance divine, » c'eſt-à-dire en d'autres termes, que » le chriſtianiſme tire ſon origine de » Dieu même ».

La première propoſition ne ſouffre point de difficultés, n'a pas beſoin de preuves, & l'auteur ne s'y arrête un moment que pour jetter en paſſant quelques principes excellens ſur l'authenticité & la véracité des livres du Nouveau Teſtament.

La ſeconde propoſition eſt développée avec un art infini, établie avec une force irréſiſtible ; cette partie de l'ouvrage eſt un chef d'œuvre. Je vais en donner une courte analyſe.

Les anciens légiſlateurs n'enviſageoient que la vie préſente ; s'ils tâchoient d'inſinuer dans l'eſprit de leurs peuples la croyance à des récompenſes, & à des peines après la mort, c'étoit uniquement dans la vue de les porter à travailler à leur bonheur préſent par le reſpect des loix ; enſorte que l'autre vie n'étoit qu'un moyen dont ils ſe ſervoient pour

obtenir l'obſervation des loix, qui étoit leur fin principale. Mais le légiſlateur des chrétiens ſe propoſe un deſſein plus ſublime. Il élève & forme l'homme dans cette vie pour le rendre propre à devenir membre d'une ſociété plus parfaite, d'une ſociété céleſte, terme unique de ſes vues & de ſa loi; & la pratique de la vertu n'eſt plus, comme chez les payens, la fin; mais au contraire le moyen pour arriver à cette fin. Différence prodigieuſe! & qui ſuffiroit pour établir que le chriſtianiſme eſt au-deſſus de la portée de la raiſon, qui ſeule n'eût peut-être jamais découvert une fin ſi noble, ſi ſublime, quoique cependant dès qu'elle a été manifeſtée, elle s'eſt trouvée parfaitement d'accord avec la raiſon; elle eſt en effet la ſeule clef qui puiſſe nous ouvrir la connoiſſance des deſſeins de la Providence dans l'économie des affaires humaines. » Jamais ce monde » n'a pu être formé ſur un plan de » bonheur; il eſt trop ſemé par-tout » de misères innombrables; il n'a pu » l'être non plus ſur un plan de mal-

» heur ; il y reſte trop de jouiſſances » & de plaiſirs. On ne peut y recon- » noître un plan de ſageſſe & de » vertu ; l'hiſtoire du genre humain » n'eſt guères que le détail de ſes » folies & de ſa méchanceté ; ni un » plan de vice, ce plan n'en ſeroit » pas un, étant deſtructif de toute » exiſtence, & par conſéquent de lui- » même. Mais, d'après le ſyſtême du » chriſtianiſme, tout ce que nous » voyons ici-bas, s'explique. Ce mê- » lange perpétuel de bonheur & de » misère, de vice & de vertu, eſt le » réſultat néceſſaire d'un état d'ap- » prentiſſage & d'éducation. Cet état » entraîne des épreuves, des ſouffran- » ces, & le pouvoir de pécher ; & » toute éducation ſuppoſe des châti- » mens particuliers & marqués pour » ces offenſes ».

Le caractère du fondateur de cette religion n'eſt ni moins nouveau, ni moins étonnant que la fin qu'elle ſe propoſe. Tous les autres fondateurs de religion, *Numa*, *Mahomet*, &c. ont lié leurs inſtitutions religieuſes avec les civiles, & par elles ont

obtenu l'empire & l'autorité ſur les peuples ; mais jamais le *Chriſt* n'a voulu obtenir un pareil empire ; il rejettoit tous les objets que pourſuivoient les autres hommes, & choiſiſſoit de préférence tous ceux que les autres fuient avec horreur ; il refuſoit les richeſſes, le pouvoir, les honneurs, les plaiſirs ; il recherchoit la pauvreté, l'ignominie, les tourmens & la mort. Je défie ſur-tout qu'on me montre dans toute l'hiſtoire un homme aſſez hardi pour fonder ſur ſes propres douleurs & ſur ſa mort la vérité de ſa miſſion & de ſa doctrine. C'eſt ce que le *Chriſt* a fait, ce qu'il a prédit, préché, ſans en redouter aucun funeſte événement pour le ſuccès de ſa religion.

Ce ſont ſur-tout les préceptes & les ſublimes leçons de morale renfermés dans le nouveau Teſtament qui décèlent une main divine. Qui, que l'incrédule le plus déterminé les compare avec les plus célèbres productions du monde payen, s'il ne ſent pas combien nos divines écritures

ſurpaſſent en beauté, en ſimplicité, en originalité, les ouvrages les plus vantés de l'antiquité payenne, j'oſe dire qu'il manque de goût autant que de foi, qu'il eſt auſſi mauvais critique que mauvais chrétien. L'auteur entre ici dans un développement ſuperbe que l'analyſe ne permet pas de ſuivre. Après avoir fait ſentir toute la ſublimité de la morale évangélique, il fait une peinture également vive & naturelle des déſordres de la morale payenne, de celle même qui étoit enſeignée par les génies les plus ſages & les plus vantés, & du contraſte frappant qui en réſulte, il conclut que cette doctrine que n'eût pu découvrir la raiſon humaine, & qui pourtant, une fois découverte, s'accorde ſi parfaitement avec elle; qui, toute ſupérieure qu'elle eſt à la ſcience, à la pénétration des *Platon*, des *Ariſtote*, des *Cicéron*, eſt maintenant clairement dévoilée aux yeux du plus groſſier villageois & du plus bas artiſan; qu'une pareille doctrine ne peut être l'ouvrage d'un homme.

La troiſième propoſition renferme trois parties. La première, que les vertus réelles & fondées ſur la raiſon, ſont portées dans l'évangile à un degré de pureté & de perfection auquel aucun payen n'a pu atteindre, ſe prouve par l'aveu même des ennemis les plus déclarés de cette religion. Dans la troiſième, l'auteur s'attache à prouver que les livres du nouveau Teſtament renferment pluſieurs préceptes nouveaux qui correſpondent parfaitement avec le nouvel objet de cette religion. Ces préceptes ſont l'*humilité*, le *pardon des injures*, vertus ſi contraires à toutes les idées humaines, que les vices contraires ont été érigés en vertu par les moraliſtes payens ; ajoutez le *repentir* dont ils n'avoient aucune notion ; *la foi*, qui dans les langues anciennes n'a pas même d'expreſſion pour déſigner ce qu'elle ſignifie dans le chriſtianiſme. Enfin l'humilité, le renoncement à ſoi-même & au monde, &c. vertus ſi contraires à toutes les idées des payens, ainſi qu'à celles des déiſtes

modernes, qu'ils ſe permettent même de les tourner en dériſion ; preuve que la ſageſſe des hommes ne les a point inventées ; elles ont cependant un rapport trop intime avec l'infirmité de l'homme & la fin ſublime à laquelle il eſt deſtiné, pour qu'on puiſſe les dire l'ouvrage de la folie. Reſte donc qu'elles aient été inſpirées par Dieu lui-même. Il n'y a encore que des éloges à donner à cette partie de l'ouvrage.

Mais j'avoue qu'il ſe trouve beaucoup d'embarras & d'équivoque dans la ſeconde partie de cette propoſition où l'auteur veut prouver que le légiſlateur des chrétiens a, par un trait de ſageſſe vraiment divine, omis dans les livres de ſa loi tous les préceptes fondés ſur de faux principes, toutes les fauſſes vertus, qui ſont le plus en honneur parmi les ſages du ſiècle ; & parmi ces vertus, il compte *la valeur*, le *patriotiſme*, & l'*amitié* même qu'il *prétend oppoſées à l'eſprit du chriſtianiſme*. Cette manière de s'exprimer eſt de la plus dangereuſe conſéquence.

Si ces vertus ſociales dont l'une fait toute la douceur du commerce de la vie, dont les autres ſont la ſauvegarde des empires, étoient vraiment *inconciliables* avec le chriſtianiſme, cette religion ne mériteroit aucune croyance, puiſqu'elle ſapperoit les fondemens eſſentiels de la ſociété à laquelle Dieu nous a deſtinés; & quel triomphe pour les incrédules! Auſſi déjà M. l'abbé *Remi*, *le ſanſonnet philoſophique*, *ſifflé par M. d'Alembert*, (comme l'a plaiſamment appellé M. *Linguet*) a-t-il entonné déjà dans le *Mercure*, ſa petite chanſonnette, tout joyeux d'avoir cru trouver dans une défenſe même de la religion une propoſition qui lui eſt ſi contraire.

L'on pourroit dire, je le ſais, pour la juſtification de l'auteur, qu'il n'entend par *valeur* que ce courage impétueux & bouillant qui ne ſe plaît que dans le ſang & le carnage; que le *patriotiſme* proſcrit & condamné, ſuivant lui, par la religion, n'eſt autre choſe que *le deſir d'opprimer tous les autres pays, pour augmenter le bonheur*

imaginaire du nôtre ; que par l'*amitié* il n'entend que ces aſſociations de partis, fondées ſur des intérêts réciproques, ou tout au plus ces unions nées de la conformité des goûts & des ſentimens charnels ; & en effet, dans pluſieurs endroits l'auteur ne paroît vouloir dire autre choſe ; mais c'eſt un abus étrange des termes ; ce ſont-là des excès de ces vertus, & non pas ces vertus mêmes ; & la définition qu'il donne du *patriotiſme*, *&c.* ne reſſemble pas plus à la vraie ſignification de ces termes que la tyrannie à l'autorité légitime. On ne ſauroit être trop exact avec des adverſaires tels que les ennemis de la religion.

Tenons donc pour certain que l'*amitié*, la *valeur*, le *patriotiſme*, contenus dans leurs bornes légitimes, dans les bornes preſcrites par la raiſon n'ont rien d'*inconciliable* avec la religion du Chriſt, qui eſt venu perfectionner la loi naturelle, comme celle des Juifs, & non pas l'abolir ; elles peuvent même être miſes au rang des vertus chrétiennes lorſqu'elles ſont

ennoblies par un motif religieux. Si le légiſlateur des chrétiens n'en a pas fait des préceptes, c'eſt qu'il venoit fonder une religion & non pas une république ; mais il ſuppoſoit, il approuvoit, il donnoit même un nouveau poids à toutes les vertus néceſſaires au repos, au maintien de la ſociété ; & aſſurément la *valeur*, le *patriotiſme* & l'*amitié* ſont de ce nombre.

Toute cette partie de l'ouvrage eſt pleine de ſophiſmes, qui me font juger que l'apologiſte a plus de talent pour les preuves morales & de ſentiment, que pour celles de raiſonnement, & qui demandent une dialectique exacte. Je n'en rapporterai que cet exemple.

La haine vigoureuſe que l'auteur porte aux vertus humaines des payens & des déiſtes, le pouſſe juſqu'à dire que « *Brutus* arrachant la vengeance » des mains de l'Être à qui ſeul elle » appartient, & aſſaſſinant l'oppreſ- » ſeur de ſon pays, *a plus ſouillé le* » *monde*, & l'a plus reculé de l'entrée

» des cieux, que les honteux excès » de *Meſſaline* même, ou les brutales » débauches d'*Héliogabale*..... Qu'un » libertin effréné eſt moins éloigné » du vrai chrétien que ces hommes » enivrés par des principes humains » d'*honneur*, de *valeur*, de *patrio-* » *tiſme* ». Et la raiſon qu'il en donne, c'eſt que « le libertin peut n'être que » dominé par la fougue de ſes paſ- » ſions, & ſéduit pour un temps par » le charme des tentations; ſes prin- » cipes du moins contrediſent ſes ac- » tions; au lieu que l'homme dont » le principe moteur eſt le point » d'honneur, quelque vertueux qu'on » le ſuppoſe, ne peut jamais être un » chrétien, puiſqu'il choiſit avec ré- » flexion, & poſe de ſang froid une » règle de devoir & de conduite qui » eſt directement oppoſée à tout le » ſyſtême de cette religion ».

L'exagération eſt ſenſible & le ſophiſme groſſier. Quelques foibles, quelqu'imparfaits que fuſſent les motifs qui animoient les *Catons* & les *Brutus*, conſervons-les précieuſement,

donnons-leur les éloges qu'ils méritent, en faveur de ceux qui ont le malheur de n'en pas connoître de plus nobles & de plus puissans ; il n'est point à craindre que ces principes d'*honneur*, de *valeur*, de *patriotisme* deviennent des maladies épidémiques & aussi contagieuses que les débauches des *Messaline* & des *Héliogabale*. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que l'esprit est toujours la dupe du cœur ; s'il est vrai, comme l'auteur lui-même en convient ailleurs, que la corruption des mœurs est la principale, peut être l'unique source de l'incrédulité, comment peut-on avancer qu'un *libertin effréné est moins éloigné d'être chrétien, qu'un homme animé par le seul point d'honneur*. Donnez-moi des hommes qui pratiquent constamment la vertu, par quelque motif que ce soit, on n'aura pas de peine à leur persuader qu'ils courent après une ombre vaine & fugitive, & que pour atteindre à une récompense plus réelle & plus brillante, il ne leur reste qu'un pas à faire. Ce qu'il y a de plus difficile

dans le chriſtianiſme, ce n'eſt pas de croire, c'eſt d'agir conformément à ſa croyance ; il eſt à moitié chrétien, celui qui même par de faux principes, pratique la vertu ; mais pour le voluptueux déterminé plutôt que de renoncer à ſes paſſions, il abjureroit la croyance d'un Dieu.

Après avoir démontré que le plan de la religion & de la morale chrétienne eſt au-deſſus de la raiſon, & de toutes les idées humaines, & que la ſcience de l'homme n'a jamais pu le découvrir, l'auteur en déduit qu'il eſt l'ouvrage d'un Dieu, & que la beauté, la régularité, la ſublimité du chriſtianiſme décèlent une main divine, de même que l'ordre & l'économie admirable de cet univers.

Après cette concluſion, qui eſt le réſultat de l'ouvrage, & qui paroiſſoit devoir le terminer, l'auteur cependant y joint encore la preuve tirée de la propagation de la religion, qui n'eſt pas moins extraordinaire que la religion elle-même ; puis il prouve, par les ſalutaires effets du

chriſtianiſme, qu'on devroit en ſouhaiter la vérité, quand elle ne ſeroit pas démontrée. Enfin il répond à cinq des principales objections des incrédules; & d'une manière très-ſatisfaiſante, quoi qu'en diſe M. l'abbé *Remi*, qui a ſes raiſons particulières, mais qu'il n'explique pas, pour trouver les *objections plus fortes que les réponſes.*

Quoique j'aie paru critiquer vivement cet ouvrage, il ne faut pas croire que j'en ai mauvaiſe opinion. J'ai pour maxime de m'attacher à indiquer & à réfuter ce qui ſe gliſſe de mauvais & de dangereux même dans les bons ouvrages. Je crois que c'eſt le principal devoir de la critique; mais enſuite la vérité ne me permet pas de diſſimuler qu'à l'exception des endroits que j'ai cenſurés, cette apologie eſt une des plus profondes que je connoiſſe, & cependant proportionnée à tous les eſprits; une préciſion ſingulière, qui ne nuit point à la clarté, en fait le caractère diſtinctif. Il n'y a que le philoſophe abbé, ſoudoyé au Mercure pour tourner en dériſion

tous les ouvrages sur la religion, qui puisse dire que celui-ci n'en présente pas une démonstration rigoureuse. On ne peut que savoir grand gré à M. *le Tourneur*, qui, non content de soutenir, par ses propres productions, notre littérature chancelante, l'enrichit encore des dépouilles de nos voisins. A quelques mots près, qu'on voit qu'il s'est fait un scrupule de retrancher à son original, tels que ÉTOILÉS *des signes visibles de l'assistance divine; cette brillante* CONSTELLATION *de toutes les vertus*, &c. le reste est d'un style noble & élégant.

Je regrette de ne pouvoir justifier les éloges que je donne à l'auteur, & au traducteur par de plus nombreuses citations. Mais l'article est déjà long, & il n'est d'ailleurs guères de lecteurs qui puissent se dispenser d'acquérir cet ouvrage d'un prix modique, d'une lecture facile, & d'une utilité évidente.

Je suis, &c.

Paris, ce 5 juin 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Essai sur la jurisprudence universelle, où l'on examine quel est le premier principe de la justice, & le fondement de l'obligation morale, 1 vol. in-12 de 460 pages. *A Paris, chez la veuve* Desaint, *libraire, rue du Foin-Saint-Jacques.*

Essai sur différentes espèces d'air, qu'on désigne sous le nom d'air fixe, pour servir de suite & de supplément aux Élémens de physique du même auteur, par M. Sigaud de la Fond, *ancien démonstrateur de physique expérimentale de l'Université, de la Société royale des sciences de Montpellier, des Académies de Saint-Pétersbourg, d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, &c. vol. in-8° fig. prix 5 l. broché. A Paris, chez* Gueffier, *libraire-imprimeur, au bas de la rue de la Harpe.*

Nous donnerons dans le N° 18 un extrait de cet ouvrage, aussi curieux par la nouveauté & l'intérêt de la matière, que par la manière dont elle est traitée.

De la Religion, par un homme du monde, où l'on examine les différens ſyſtêmes des ſages de notre ſiècle, & l'on démontre la liaiſon des principes du chriſtianiſme, avec les maximes fondamentales de la tranquillité des états, 4 volumes in-8°. *brochés, prix 18 liv. A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Clugny.*

Nous n'avons pas encore eu le temps d'examiner cet ouvrage conſidérable; mais l'approbation brillante que lui a donnée M. l'abbé *Duvoiſin*, célèbre profeſſeur de Sorbonne, me ſuffit pour être perſuadé de la bonté de cet ouvrage, que je me propoſe au reſte de vous faire connoître en détail.

Le Polyglotte, ou collection des principaux objets qui peuvent être rendus par la gravure, avec leurs noms en treize des principales langues de l'Europe. A Paris, chez Merigot le jeune, *Libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée; & chez Mademoiſelle* Peſtel, *cul-de-ſac*

Saint-Pierre, rue Montmartre, la porte cochere à droite.

L'objet de ce petit livret eſt de faire connoître, ſur-tout aux enfans, dans la langue qu'on veut leur apprendre, les noms de preſque tous les objets ſenſibles, & qui peuvent ſe repréſenter par la gravure. On a déjà fait cinquante-deux gravures qui ſont bien exécutées. On propoſe cet ouvrage par ſouſcription pour dix-huit livraiſons de cinquante-deux planches à chaque livraiſon. La ſouſcription ſera de 16 livres. Chaque livraiſon ſe fera de vingt-cinq jours en vingt-cinq jours. On ſera maître, après les dix premières livraiſons, de renouveller ſa ſouſcription pour les dix ſuivantes, au même prix, juſqu'à la concurrence de 1120 ſujets, qui doivent être gravés & qui formeront l'ouvrage complet.

La précaution inutile, eſtampe d'environ ſeize ouces de haut ſur vingt de large, gravée par M. *Helman*, graveur de Monſeigneur le duc de

Chartres, d'après le tableau de M. *le Prince*, conseiller de l'académie royale de Peinture. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, au-dessus des Jacobins, vis-à-vis l'hôtel de Noailles; & chez M. *Ponce*, graveur, rue Saint-Hyacinte, maison de M. *de Bure*.

Lorsque la poésie & la peinture veulent corriger un ridicule, vous savez, Monsieur, que le moyen le plus efficace qu'elles employent est de mettre la morale en action; c'est le but du poëte dramatique, & c'est celui que doit se proposer le peintre qui s'exerce dans le même genre. M. *le Prince* a plus d'une fois égayé son pinceau sur le ridicule & l'inconséquence de la jalousie, toujours dupe des précautions qu'elle imagine, précautions aussi offensantes pour l'objet aimé, dont une confiance honnête pourroit plutôt captiver le cœur, qu'insuffisantes par les moyens que l'amour emploie pour mettre en défaut la prévoyance des jaloux.

Vous vous rappellerez sans doute, Monsieur, d'avoir vu au salon du Louvre, de 1775, une riante compo-

ſition de l'artiſte que je viens de nommer. La ſcène ſe paſſe en Ruſſie, dans un jardin qui annonce l'opulence. Un vieillard endormi ſur un banc, tient un ruban paſſé au bras d'une jeune perſonne, qui reçoit, pendant le ſommeil du jaloux, les careſſes de ſon amant. L'eſtampe que je vous annonce, rappelle très-bien la diſpoſition ingénieuſe du tableau; mais pour dédommager de la privation du coloris, pour retracer les graces & la légèreté de l'original, il faudroit un burin plus léger, plus harmonieux, & dirigé avec plus de goût & d'intelligence. Cependant, ſi l'artiſte eſt jeune, il mérite des encouragemens; on remarque dans cette eſtampe un trait pur, un deſſin correct, & c'eſt beaucoup: le caractère des têtes eſt d'ailleurs aſſez bien conſervé. En étudiant les principes de l'art dans les ouvrages des grands maîtres, M. *Heiman* pourra cultiver avec ſuccès le genre de l'hiſtoire, trop négligé pour le luxe typographique qui ſert de paſſeport à la réputa-

tion éphémère d'un grand nombre d'auteurs modernes.

Livres nouveaux.

Leçons Phyſico-Géographiques à l'uſage des jeunes gens, par M. l'abbé de Billy, ancien profeſſeur royal de Mathématiques. A Paris, chez Pierre-Charles Berton, *Libraire, rue Saint-Victor.*

Carême du reverend père J. B. de Pradal, *capucin de la province de Guyenne, dédié à ſon alteſſe royale Monſeigneur le duc d'*Angoulême, *3 volumes* in-12. *A Paris, de l'imprimerie de* Quillau, *rue du Fouare; & chez l'Auteur, aux Capucins de la rue Saint Honoré.*

Epitôme ſur l'état civil de la France, 2 volumes in-12, *par M.* Percheron de la Galiniere. *A Paris, chez* Knapen *& fils, Libraires-Imprimeurs de la cour des Aides, au bas du pont Saint-Michel;* Debure *frères; &* Merigot *le jeune Libraires, quai des Auguſtins.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

Œuvres complettes de M. de Belloy, *de l'Académie françoise, citoyen de Calais, 6 volumes* in-8°. *A Paris chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.* Second extrait.

Le Siège de Calais. Le succès de cette pièce est unique dans les fastes du théâtre. Jamais tragédie n'a excité dans la nation un enthousiasme aussi vif. Jamais auteur dramatique, sans en excepter même M. *de Voltaire*, n'a été comblé de plus d'honneurs que M. *de Belloy*; mais son triomphe a été passager; il semble même qu'on

ait voulu lui faire expier l'excès de ſa renommée ; ſi l'on a trop exalté ſon ouvrage, peut-être l'a-t-on trop rabaiſſé depuis. Il eſt certain que l'auteur du *Siège de Calais* méritoit une partie de ſa gloire, pour avoir le premier expoſé des héros François ſur la ſcène, & créé en quelque ſorte la tragédie nationale ; l'exécution même, à pluſieurs égards, étoit digne des applaudiſſemens qu'on lui a prodigués. On trouve de grandes beautés dans *le Siège de Calais*, c'eſt la meilleure comme la plus heureuſe des pièces de M. *de Belloy*. Ce n'eſt pas comme dans *Zelmire*, un tiſſu d'incidens biſarres & romaneſques ; le plan en eſt ſage, l'intrigue adroitement combinée ; on y reconnoît cependant toujours le goût de l'auteur pour ces ſituations plus brillantes que ſolides, qu'on applaudit au théâtre, mais qu'un lecteur ſenſé déſaprouve. Telle eſt la ſcène où le comte *d'Harcour* vient dans la priſon des ſix bourgeois & veut ſe mettre à la place de l'un d'eux ; cette offre ſi belle & ſi généreuſe ne peut être effectuée, elle eſt d'ailleurs injurieuſe pour celui à qui

elle s'adreſſe. *Harcour* offre ce qui n'eſt pas en ſon pouvoir, ce qui ne peut être accepté. Il y a peu d'invraiſemblance auſſi forte ; cependant cette ſcène a toujours eu le plus grand ſuccès, parce qu'elle eſt pleine de ces ſentimens héroïques qui tranſportent l'ame des auditeurs.

Le perſonnage *d'Alienor* eſt un peu outré ; il a plu à l'auteur de donner à cette fille le ton mâle & fier d'un guerrier ; elle ne ſert preſque à rien dans la pièce, ſi ce n'eſt à débiter des ſentences patriotiques. La nobleſſe & la grandeur de ſon ame n'auroient point été avilies par le langage doux & modeſte qui convient à ſon ſexe. Voyez *Monime*, elle penſe en héros, mais elle parle & s'exprime comme une femme ; ces bienſéances délicates ne ſont plus aujourd'hui ſenties au theâtre, où l'on n'applaudit que ce qui eſt giganteſque & hors de la nature.

Il eſt aſſez ridicule qu'*Edouard* diſſerte avec *Alienor* ſur la loi ſalique, & faſſe tant d'efforts pour attirer cette fille à ſon parti ; c'eſt avec le

comte de *Vienne* son père qu'*Edouard* devoit traiter de pareils objets ; c'est le gouverneur de Calais qu'il lui importe sur-tout de gagner. On répond qu'*Edouard* ne cherche à séduire *Alienor* que pour fixer dans son parti le comte *d'Harcour*, sur l'esprit duquel elle a tout pouvoir ; mais il n'est pas digne d'*Edouard* d'intriguer auprès de la maîtresse d'un de ses généraux pour le retenir à son service.

On a beaucoup vanté le retour des bourgeois au cinquième acte comme une invention sublime & très-théâtrale. Je conviens qu'elle est théâtrale, elle ranime l'intérêt qui languissoit, & prépare bien le dénouement ; mais l'auteur pour amener cette belle situation a encore sacrifié, suivant son usage, la vraisemblance à l'effet. *Harcour* a trompé les bourgeois en publiant qu'*Edouard* venoit d'accepter leur rançon ; il a supposé un ordre du roi & les a fait remettre en liberté ; il est fort singulier qu'on ait relâché des prisonniers de cette importance sur la seule parole du comte *d'Harcour*. D'ailleurs cette ruse & ce mensonge ont quelque chose de

bas; il ne falloit pas avilir un personnage aussi brillant que celui *d'Harcour* pour faire éclater la grandeur d'ame des bourgeois de Calais.

Le style de cette pièce est communément dur, pénible & ampoullé. Cette partie essentielle manquoit absolument à M. *de Belloy*; mais ces défauts ne doivent pas empêcher qu'on ne rende justice aux grands traits, aux sentimens nobles & généreux, aux situations pathétiques qui ont fait la fortune du *Siege de Calais*, de *Gaston & Bayard*. M. *de Belloy* s'étoit trop bien trouvé d'avoir traité un sujet national pour ne pas tenter encore la même entreprise. Le succès couronna une seconde fois ses efforts. *Bayard*, il est vrai, n'excita point une sensation aussi vive que le siege de Calais, mais on admira le caractère franc & loyal, & les vertus sublimes du *chevalier sans peur & sans reproche*. La querelle qui s'élève entre *Gaston* & *Bayard*, & la réparation héroïque que celui-ci fait à son rival, ont fait sur-tout une grande impression. Cet épisode, bien supérieur au reste de

l'ouvrage, en a assuré le succès. Le plan offre plusieurs fautes contre la vraisemblance. Comment *Euphémie*, qui aimoit *Gaston* avant de connoître *Bayard*, a-t-elle pu accueillir ce dernier amant, & lui donner des espérances ? Comment *Avogare*, qui dès le commencement de la pièce sait que sa fille est instruite de ses desseins criminels, ne prend-il pas des mesures pour la soustraire aux yeux de *Gaston*, & empêcher que l'amour ne lui fasse trahir un secret de cette importance ? Rien de plus ridicule & de plus extravagant que le coup de théâtre du quatrième acte. Pendant qu'*Avogare* fait les plus terribles menaces à sa fille, dans la crainte qu'elle ne révèle à *Gaston* le complot dont elle est instruite, *Gaston* lui-même paroît. Un soldat est venu lui donner avis qu'on en vouloit à ses jours, & que l'assassin étoit connu d'*Euphémie* ; il vient donc s'éclaircir sur un sujet de cette importance. La situation est embarrassante pour *Euphémie* ; car elle sait que sur le moindre indice qu'elle donnera, son père va poignarder son amant. Les spectateurs tremblent dans

l'attente de ce qui va ſe paſſer ; ils ne font pas attention que le poëte les traite comme des enfans, & ſe joue de leur crédulité. En effet, ſur quoi eſt fondée cette ſituation ſi théâtrale ? ſur la ridicule diſcrétion de ce donneur d'avis, qui, connoiſſant très-bien l'aſſaſſin, puiſque c'eſt lui-même qui l'a fait connoître à *Euphémie*, ne veut point le nommer, croyant ſans doute qu'il vaut mieux que ſa fille elle-même le dénonce. M. *de Belloy* a tiré le plus grand parti de cette abſurde ſuppoſition. *Gaſton* preſſe *Euphémie* de s'expliquer ; il fait remarquer ſon trouble à *Avogare*, & prend la main de ce traître au moment qu'il la portoit à ſon poignard. Cette pantomime, digne d'*Arlequin*, eſt déjà fort réjouiſſante ; *Avogare* ſe trouve pris comme un filou dont on ſaiſit la main au moment où il la porte dans la poche de ſon voiſin. Cependant *Euphémie* s'inclinant vers *Gaſton*, bégaye en tremblant quelques mots ; alors *Avogare* leve le poignard, *Euphémie* qui s'en apperçoit, l'arrête en l'embraſſant. *Gaſton* met l'épée à la main, *Avogare* furieux veut percer ſa

propre fille, *Gaſton* lui arrache le poignard, & s'élance pour le frapper, mais *Euphémie* couvre ſon père de ſon corps. A-t-on jamais imaginé une parade plus atroce & plus extravagante? Ce forcené d'*Avogare* qui veut tuer ſa fille & ſon amant, & ne tue perſonne; ce *Gaſton*, qui, après avoir, on ne ſait comment, arraché le poignard d'*Avogare*, a la lâcheté de vouloir percer un homme déſarmé, au lieu de le faire arrêter ſur le champ par ſes gardes; cette *Euphémie* qui pare avec une preſteſſe admirable les coups que les deux guerriers veulent ſe porter, tout cela forme un jeu de théâtre plus propre à faire rire des ſpectateurs ſenſés qu'à leur inſpirer de la terreur; mais la multitude aime les tours de cette eſpèce, & quelques tragédies modernes n'ont dû leur ſuccès qu'à cette honteuſe reſſource.

C'eſt dans la tragédie de *Bayard*, qu'on a vu pour la première fois un homme couché ſur la ſcène; l'auteur a ſuivi en cela l'exemple d'*Euripide* qui n'a pas craint de faire paroître *Oreſte* couché & même endormi, tandis que ſa ſœur veille au-

près de lui. Peut-être M. *de Belloy* auroit-il bien fait de pousser plus loin l'imitation, & de faire aussi dormir *Bayard*, qui certainement en avoit grand besoin. On ne conçoit pas comment un homme grièvement blessé, & très-dangereusement malade, peut parler pendant un acte entier, & rester tout habillé & à demi couché sur un lit très-incommode. La vraisemblance est bien mieux observée dans le poëte Grec.

Il est fort étonnant que le duc *d'Urbin* qui a vu le traître *Avogare* enfoncer sa lance pendant le combat dans le flanc de *Bayard*, s'entretienne long-temps avec le chevalier blessé, sans lui découvrir quel est l'assassin qui l'a frappé : ce duc *d'Urbin* est cependant le frère d'armes de *Bayard*, il paroît plein d'admiration pour ses vertus, & il est représenté comme un guerrier plein d'honneur & de générosité.

La crédulité de *Bayard* est inexcusable. L'attentat d'*Avogare* envers *Gaston* a dû lui rendre les Italiens suspects ; cependant lorsqu'*Altemore*, sup-

poſant un ordre de *Gaſton*, renvoye les gardes de *Bayard*, celui-ci ne ſoupçonne rien ; il laiſſe tranquillement ſortir les François commis à ſa garde, & ſe livre entre les mains des Italiens ; il ne paroît pas même étonné de ce prétendu ordre de *Gaſton* qui cependant choque le ſens commun.

Voici encore une étrange pantomime. *Altemore* avec ſes Italiens attend pour ſe jetter ſur *Bayard* le ſignal dont il eſt convenu avec *Avogare*. Dès qu'il entend ce ſignal, au lieu de profiter du moment pour ſe défaire promptement de ſon ennemi avant que les François ſurviennent, il s'amuſe à le braver ; lorſque pour le frapper il lève ſa lance, *Bayard* mourant prend auſſi la ſienne, les deux guerriers reſtent en arrêt l'un contre l'autre comme *Scapin* & *Arlequin* dans la *joûte*, pour donner le temps aux ſpectateurs de frémir & à *Gaſton* d'arriver.

Voilà, Monſieur, les ſublimes inventions, voilà les grandes beautés théâtrales qui ſont aujourd'hui en

poſſeſſion d'attirer les applaudiſſemens de la multitude ; elles n'ont cependant pas produit un effet ſi heureux dans *Pierre le cruel*, où elles ſont encore plus prodiguées que dans aucune autre pièce de M. *de Belloy*, parce que l'auteur même, avec le ſecours de ces miſérables preſtiges, n'a pu parvenir à intéreſſer les ſpectateurs ; cette tragédie morte dès ſa naiſſance ſur le théâtre de Paris, & reſſuſcitée depuis dans les provinces, ſi elle reparoiſſoit aujourd'hui dans la capitale, n'auroit pas un meilleur ſort, parce que le peu d'intérêt qu'on y trouve ne porte que ſur les ſeconds rôles, & que les premiers perſonnages ſont ou foibles ou odieux ; on ne ſupporteroit pas ſur-tout le dénouement, l'une des farces les plus abſurdes qu'on ait encore imaginées.

Je ne m'arrête point ſur cette pièce, ni ſur *Gabrielle de Vergy*, dont le ſuccès ne prouve que le mauvais goût du ſiècle & la décadence de l'art tragique. Rien ne fait mieux ſentir l'abſurdité de ce dramé monſtrueux que la comparaiſon qu'on en a faite dans ces

feuilles avec la tragédie de *Fayel*, qui, au jugement de tous les gens éclairés, méritoit seule les honneurs du théâtre. Le compte détaillé que je vous ai déjà rendu de *Pierre le cruel* & de *Gabrielle de Vergy*, me dispense d'en dire davantage.

La principale gloire de M. *de Belloy* est d'avoir le premier conçu l'idée de traiter des sujets tirés de notre histoire, & d'intéresser les François en faveur des grands hommes de leur nation; c'est une nouvelle carrière qu'il a ouvert en quelque sorte aux auteurs dramatiques; mais si par cette heureuse innovation il paroît avoir rendu un service important à la tragédie, il a beaucoup contribué à l'avilir & à la dégrader par les situations forcées, les coups de théâtre peu vraisemblables, les machines absurdes, & les efforts frivoles de toute espèce qu'il a substitués au pathétique simple & vrai & à l'éloquence du cœur. On croit communément qu'il entendoit supérieurement la scène, mais cette intelligence ne consiste qu'à imaginer de petits motifs, & des raisons très-

foibles pour couvrir de grandes invraisemblances, & de monstrueuses absurdités ; il connoissoit assez bien quelles étoient les situations propres à produire un grand effet, mais il n'avoit pas l'art de les préparer & de les amener d'une manière naturelle ; la combinaison de ses plans est pénible & embarrassée. On apperçoit dans la contexture de sa fable & dans le jeu de ses ressorts, un esprit adroit qui calcule de petits moyens, & dispose avec sagacité une foule de petites circonstances ; mais on n'y découvre aucune trace de ce génie vigoureux & fécond qui enfante sans effort des beautés d'autant plus grandes & plus frappantes, qu'elles sont simples & tirées du fonds du sujet.

Le genre héroïque auquel M. *de Belloy* paroît s'être spécialement attaché, est un des plus difficiles, parce qu'il offre deux écueils à éviter ; l'enflure & l'ennui. Il faut avoir un talent particulier pour peindre sans affectation & sans vain étalage cette grandeur simple & vraie, qui a sa source dans l'ame. L'admiration s'é-

puiſe & fatigue bientôt, & les plus grands traits d'héroiſme, ſans le ſecours du pathétique, ne ſoutiennent pas long-temps l'attention du ſpectateur. Le premier de ces inconvéniens eſt très-fréquent dans les tragédies de M. *de Belloy*. Singe de *Corneille*, il n'a guères imité avec ſuccès que le ton déclamateur & ampoullé qu'on reproche à ce grand poëte ; il n'a point atteint cette *hauteur divine* du maître de notre ſcène, il n'a point connu ces traits ſublimes & naturels en même temps, cette force & cette énergie preſqu'inimitables dont on trouve tant d'exemples dans les *Horaces*, dans *Cinna*, dans *Pompée*, &c. Par-tout où *Corneille* eſt vraiment grand, il eſt ſimple. Les héros de M. *de Belloy* ſont autant de rhéteurs, ils ſe guindent & ſe battent les flancs pour faire du ſublime ; ils font aſſaut de beaux ſentimens ; il y a toujours dans leur langage un apprêt, une certaine emphaſe qui le réfroidit. *Euſtache de Saint-Pierre*, *Gaſton*, *Bayard*, *Dugueſclin*, *le prince de Galles*, fatiguent même en ſe faiſant admirer

par l'abondance & la monotonie des belles ſentences qu'ils débitent.

Les ſituations pathétiques que l'auteur a imaginées pour réchauffer cet héroïſme ſont de la plus malheureuſe invention ; il n'entendoit rien à la conduite des paſſions, & pour faire jouer les grands reſſorts de la terreur & de la pitié, il conſultoit toujours ſa tête plutôt que ſon cœur. Ses grands effets dans ce genre ſe réduiſent à des pantomimes puériles, à des atrocités révoltantes qui déshonorent notre ſcène.

Le goût romaneſque de M. *de Belloy* nuit beaucoup à la vérité de ſes caractères. Celui de *Bayard* eſt le meilleur qu'il ait tracé ; cependant ce héros, comme tous les autres, a toujours un ton empeſé, une certaine dignité guindée, qui ne s'accorde point avec cette franchiſe naturelle, & cette noble ſimplicité que l'hiſtoire attribue au chevalier *Bayard*. Les ſcélérats ſont en très-grand nombre dans les tragédies de M. *de Belloy*, il a toujours ſoin de les oppoſer à ſes perſonnages vertueux pour les rendre plus brillans

par le contraſte ; *Lentulus*, *Antenon*, *Avogare*, *Altemore*, *Pierre-le-cruel* ſont des monſtres odieux & quelquefois dégoûtans, & qui joignent preſque toujours à leur méchanceté une baſſe hypocriſie qui les avilit.

La verſification bourſoufflée, obſcure & gothique de M. *de Belloy* n'eſt pas fort choquante au théâtre ; mais elle révolte tous les lecteurs délicats ; cependant l'auteur n'a jamais voulu entendre raiſon ſur cet article, & lorſqu'on critiquoit juſtement ſes conſtructions barbares, ſes métaphores dures & forcées, il renvoyoit ſes cenſeurs à *Racine*, où l'on trouvoit, diſoit-il, à chaque page des exemples de pareilles hardieſſes. Cet homme, dont les vers pouvoient le diſputer à ceux de *Chapelain*, croyoit bonnement écrire comme *Racine*, tant l'amour-propre nous aveugle ſur nos défauts !

Quoique M. *de Belloy* ait été un des poëtes tragiques de ce ſiècle, les plus heureux & les plus fêtés, il n'en eſt pas moins dans ce genre un artiſte médiocre, parce que ſes ouvrages

ſont dénués d'élégance, de naturel, de ſenſibilité & de juſteſſe. Accordons lui le mérite d'avoir aſſez bien connu le parti qu'il pouvoit tirer de l'illuſion de la ſcène & de l'optique du théâtre pour ſuppléer aux véritables talens dramatiques qui lui manquoient, mais ce mérite, ſi c'en eſt un, ne peut tourner qu'au déſavantage de l'art.

Les morceaux d'hiſtoire que M. *de Belloy* a compoſés pour éclaircir les ſujets de ſes tragédies ſont mieux écrits, plus ſenſés & plus eſtimables que les tragédies même; c'eſt dommage qu'il a laiſſé appercevoir dans certains endroits l'humeur & l'animoſité que lui inſpiroit la prétendue injuſtice des critiques. L'amertume de ſon ſtyle décèle alors la haute opinion qu'il avoit de ſes talens; les gens de goût qui avoient le malheur de ne pas penſer comme lui ſur ce ſujet n'étoient à ſes yeux que des envieux & des ignorans.

Obſervations ſur la langue & ſur la poéſie françoiſe. On n'avoit pas lieu de s'attendre qu'un verſificateur auſſi dur

que M. *de Belloy*, qu'un écrivain auſſi peu ſenſible à l'harmonie, compoſeroit un ouvrage ſur l'harmonie de notre langue & les richeſſes de notre poéſie. Son deſſein a été de venger la langue françoiſe des cenſeurs injuſtes qui la décrient; mais il l'eût beaucoup mieux vengée en s'efforçant de faire des vers plus doux & plus élégans. Dans ce traité, ſon zèle patriotique l'emporte ſouvent au-delà des bornes de la vérité; peu content de mettre notre langue au-deſſus de tous les idiomes modernes, il la préfère même au grec & au latin, dont les beautés & les richeſſes ne lui étoient peut-être pas aſſez connues. Il prétend que la proſodie des anciens & les règles de leur verſification étoient moins propres à produire une harmonie imitative que le méchaniſme de nos vers, il va même juſqu'à ſoutenir que la marche des vers hexamètres des anciens étoit plus monotone & moins ſuſceptible de variété que celle de nos vers rimés; aſſertions d'une fauſſeté évidente, & qui ne ſont appuyées que par des

ſophiſmes. Voici quelques-unes de ces preuves qui vous feront juger de la force des autres. Les hexamètres, dit M. *de Belloy*, compoſés de brèves & de longues, & qui finiſſent néceſſairement par un ſpondée, ne peuvent pas toujours exprimer auſſi heureuſement que nos vers françois une choſe légère ou une action vive. Nous pouvons faire un vers tout compoſé de brèves, tandis que le poëte grec ou latin étoit forcé de mettre au moins ſept longues dans ſon vers hexamètre. Il cite ce vers fameux de *Virgile* qui peint ſi bien la courſe du cheval.

Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum.

Il trouve que le ſpondée qui le termine nuit à la vérité de l'imitation, & juge qu'il y a plus de preſteſſe & de légèreté dans ces vers françois:

Camille au pied léger qui court, vole & fend l'air,
La muſe ſuit *Camille* & part comme l'éclair.

L'erreur de M. *de Belloy* conſiſte en

ce qu'il ſuppoſe que notre proſodie eſt auſſi parfaite que celle des latins, que nos brèves & nos longues ſont auſſi marquées & auſſi diſtinguées; il prend pour des brèves auſſi légères que celles des latins, ces ſyllabes *am*, *pied*, *court*, *fend*, *l'air*, qui renferment des diphtongues, & qui ſuivant le rythme latin ſeroient très-lourdes & très-longues. Les deux monoſyllabes qui terminent le premier vers françois n'ont rien dans le ſon de plus léger, ni de plus rapide que le ſpondée du vers latin.

Pour prouver que nos vers ſont moins monotones que ceux des anciens, voici comment raiſonne M. *de Belloy*. » Les vers hexamètres, dit-il, » finiſſoient tous par un dactile & un » ſpondée; de là réſultoit une mo» notonie bien plus laſſante que celle » de nos rimes; car ſur deux cens » vers, nous n'avons que cent rimes, » cent chutes pareilles; & ſur deux » cens vers hexamètres, il y avoit » deux cens chûtes en ſpondées ». Quelle miſérable ſubtilité! l'auteur

ne veut pas ſonger que cette uniformité de ſons produite par les rimes, eſt bien plus fatiguante que ces chûtes de dactiles & de ſpondées dont la terminaiſon eſt différente, & il prétend encore, avec auſſi peu de raiſon, que l'enjambement des anciens, qui rejettoient un ou pluſieurs mots de la phraſe dans le vers ſuivant, étoit moins agréable que le nôtre, qui eſt toujours d'un vers entier, ou au moins d'un hémiſtiche, & par là conſerve mieux, dit-il, la meſure du vers. Il eſt aſſez plaiſant que M. *de Belloy*, pour prouver ſon ſentiment, allegue la raiſon même qui le réfute. C'eſt préciſément parce que les anciens avoient rejetté à l'autre vers un ou pluſieurs mots, que leur enjambement eſt plus agréable, plus varié, plus ſuſceptible de toutes ſortes de mouvemens que le nôtre, qui étant toujours d'un vers entier, ou au moins d'un hémiſtiche, eſt beaucoup plus uniforme.

La partialité de l'auteur en faveur de la langue françoiſe s'étend auſſi ſur certains écrivains, eſtimables à la

vérité, mais qui ne méritent pas toutes les louanges qu'on leur prodigue. Dans l'énumération des grands hommes qui ont enrichi notre langue, M. *de Belloy* s'exprime ainſi : » Une » langue dans laquelle on a écrit avec » la chaleur, l'énergie, la profondeur » & la ſublimité de *Corneille*, de » *Boſſuet*, de *Monteſquieu*, des deux » *Rouſſeau*, de *Buffon*, de THOMAS,

On ne s'attendoit guère
De voir *Thomas* en cette affaire.

» avec la clarté, la préciſion, la force » & la rapidité de *Molière*, de *Boileau*, » de *Paſcal* & de D'ALEMBERT ». M. *d'Alembert* aſſocié à *Molière* & à *Boileau* ! Ces grands hommes doivent être fort ſurpris qu'on leur donne un pareil compagnon. » Une langue enfin » *dans laquelle M.* de Voltaire *a écrit* » n'eſt guères inférieure aux langues » anciennes ». Remarquez, Monſieur, avec quelle affectation *Voltaire* eſt mis à part, & en quelque ſorte hors des rangs, comme ſupérieur à tous les autres enſemble, & formant lui ſeul

une preuve complette en faveur de la langue françoiſe.

Après un hommage auſſi extravagant rendu à cette prétendue divinité, il ne faut pas être étonné que M. *de Belloy* cite *Voltaire* comme un modèle de cette harmonie variée qui par un heureux enchaînement des vers & par des périodes poétiques, rompt l'uniformité de la cadence & de la rime, quoiqu'il ſoit connu de tout le monde que la plupart des vers de ce poëte tombent deux à deux, & forment une ſuite de diſtiques ronflans & ſonores, dont la monotonie eſt accablante. Il n'y a ſans doute qu'un admirateur aveugle & fanatique de M. *de Voltaire* qui puiſſe dire qu'il n'a pas vu de François, ni d'étranger plus laſſé de la lecture du *Lutrin*, que de celle de *la Henriade*, qui puiſſe ſe pâmer & s'extaſier ſur deux vers très-communs de ce poëme, & témoigner ſon admiration par un commentaire qui n'eſt pas moins ridicule que celui du docteur *Mathanaſius*. Vous allez en juger, Monſieur.

M. *de Voltaire*, dit le ſuperſtitieux

commentateur, » avoit fait ces deux vers :

Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts.

» ils étoient bons, ſi l'on veut, mais » ils ne peignoient pas. Son goût n'é- » toit pas content, *il demanda d'autres » vers au génie* qui lui fournit les deux » vers qu'on va lire.

On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs.

» Il n'y a pas un ſon dans ces deux » vers qui ne ſerve à l'expreſſion. Cer- » tainement l'auteur ne s'eſt pas dit : » il faut répéter la ſyllabe *mo*, *dont la » molle harmonie*, & arranger ainſi ces » quatre autres *ire les lang* pour pro- » duire une lenteur molle & efféminée, mais l'auteur a voulu peindre, » il a cherché la couleur propre, & » d'un coup-d'œil il a diſtingué la » meilleure. Combien le goût a ap- » plaudi au génie qui lui apportoit » au-delà de ſes vœux » ! Jamais les ſavans

ſavans du dernier ſiècle, dans l'excès de leur vénération pour les anciens, ne ſe ſont appéſantis plus gravement ſur des minuties. L'interprète enthouſiaſte a beau ſe récrier ſur le merveilleux effet de la ſyllabe *mo* répétée, il a beau ſe proſterner réligieuſement devant les ſyllabes *ire*, *les*, *lang*, il ne prouvera point que cette répétition vicieuſe & déſagréable, & cette cacophonie formée par *ire les lang* ſoit bien propre à exprimer la douceur & la molleſſe; mais il faut pardonner cette erreur à M. *de Belloy*; quand on connoît ſon ſtyle, on doit s'attendre à ne pas trouver en lui un juge délicat de l'harmonie & des graces de la poéſie françoiſe.

On trouve à la ſuite de ce judicieux traité un recueil de pièces fugitives, qu'on nous donne comme les premiers eſſais de la muſe naiſſante de M. *de Belloy*. L'éditeur auroit bien dû, pour la gloire de ſon ami, ſupprimer ces productions, abſolument indignes de l'auteur du *Siège de Calais*. Si dans une tragédie la beauté des

ſituations fait quelquefois pardonner la dureté du ſtyle, on exige dans des pièces fugitives, une correction & une élégance abſolument étrangères à M. *de Belloy*. Rien n'eſt plus riſible que le jargon pénible & entortillé, les plaiſanteries lourdes & forcées dont ſes fables ſont remplies. On ſait que ce genre demande plus que tous les autres du naturel & des graces; les efforts que fait M. *de Belloy* pour imiter la gaîté de *la Fontaine*, rappellent la fable de l'âne & du petit chien. Voici, Monſieur, un de ces curieux apologues, qui pourra vous donner une idée des talens du fabuliſte Ruſſe.

Seigneur Renard, ou bien dame Renarde,
Ne ſais lequel des deux, ſon nom Croque-poularde,
Quoiqu'après tout le nom n'y faſſe rien,
Prenoit en grippe un quidam chien,
D'un poulailler voiſin fidèle gardien,

Le récit eſt ici prodigieuſement refroidi par pluſieurs réflexions peſantes ur la fidélité de ce chien. Je vous en

fais grace, Monsieur, parce qu'elles sont plutôt ennuyeuses que ridicules.

Sire Renard, *l'amateur de volaille*,
Sans ce *fut fait* incommode eût fait ample ripaille,
Par ruse cependant cet agile fripon
Sut lui subtiliser un *opime* chapon,
Et voici comme. Il accourt hors d'haleine;
Criant à plein gosier; au voleur: *par le coin*
Du mur il vient d'entrer, ami, j'en suis témoin,
Au jardin; je l'ai vu du côté de la plaine,
Foi de Renard. C'est comme s'il disoit
Foi de Normand. *De Vire en effet au duc Maître*
Semblable équivoque sortoit;
Car c'étoit le Renard, *ce vrai coquin à pendre*,
Qui pour voler lui-même exprès venoit
Par ce mur ébréché de *grimper & descendre*.
Le garde cour (trop simple pour entendre
Le double sens que ce discours offroit)
De courir au jardin pour les pommes défendre,
Et cependant *l'écorniffleur* de prendre
Le jadis coq. Assez content de soi,
D'avoir *escobardé si bien sa bonne-foi*,
Par l'avenue il se sauve au plus vîte,
Porte soi-disant à son gîte,

Tandis que *Sans quartier** vers le mur à grands pas
Cherche de tous côtés où le voleur n'eſt pas.
Mais le *grippe-chapon* rencontre *à l'encoignure*
D'un bois voiſin un dogue à longs jarrêts
Qui cherchoit aventure ;
Il en fut ſerré de ſi près,
Que s'il n'eût lâché *ſa capture* ;
Qui dans ſa courſe l'arrêtoit,
L'impétueux mâtin lui-même le happoit ;
Et de là vint ce proverbe vulgaire :
Bien volé ne profite guères.
Mais de nos jours pourtant ce proverbe n'eſt pas
Auſſi vrai que jadis ; car je vois d'ordinaire
Force procureurs gras.

Dans la fable ſuivante, il eſt queſtion d'un vieux rat *nommé Ronge-lardus, conduit par la vieilleſſe au cocyte des rats, & qui tout prêt à le paſſer dit ſon* in manus. On y dépeint *l'affreux* Caron *aux oreilles pointues, à la longue queue, au poil gris*, qui reprend ſa rame *dans ſa main engriffée*. Telles ſont, Monſieur, les ingénieuſes fables dont les

* Nom du chien.

fables de M. *de Belloy* ſont ſémées.

Il eſt temps, Monſieur, de vous parler de l'éditeur, M. *Gaillard*, qui en qualité d'ami de M. *de Belloy*, a cru lui rendre un grand ſervice en ſurchargeant l'édition des œuvres de ce poëte de pluſieurs articles de ſa façon. Vous trouverez à la fin de chaque tragédie des obſervations de l'éditeur, où parmi quelques bonnes critiques on remarque une infinité de louanges fauſſes. M. *Gaillard* s'eſt auſſi imaginé donner un nouveau prix à ce recueil en y inſérant pluſieurs morceaux de ſon hiſtoire *de la rivalité de la France & de l'Angleterre*. Enfin il a enrichi de pluſieurs notes inſtructives les ouvrages de ſon ami. Mais ce qui lui fait ſans contredit le plus d'honneur c'eſt la vie de M. *de Belloy* placée à la tête de cette collection ; c'eſt vraiment ce qu'on peut appeller une pièce d'éloquence ; quand il eût été queſtion de diſputer un prix académique, M. *Gaillard* n'eût pas pris un ton plus emphâtique, & n'eût pas étalé plus de phœbus. *Ce n'eſt point un panégy-*

riſte qui va louer un indifférent, c'eſt un ami qui va parler d'un ami. Tel eſt le début impoſant & ſuperbe de cette amplification hiſtorique. Ce n'étoit point avec cette vaine pompe & cette prétention extravagante que s'annonçoit le bon *Plutarque* lorſqu'il écrivoit les vies des héros de la Grèce & de Rome, qui valoient bien M. *de Belloy*. Tous les lieux communs qui ſe préſentent au rhéteur biographe ſont ſaiſis avidement, il ſe détourne même pour les chercher. Parce que les prix publics ne furent établis dans l'univerſité qu'après que M. *de Belloy* eût achevé ſes études, il en prend occaſion de faire une longue diatribe ſur l'utilité de ces prix. M. *de Belloy* ſe livra aux lettres malgré ſes parens; apoſtrophe véhémente de M. *Gaillard* aux parens qui contraignent l'inclination des jeunes gens; réflexions uſées ſur les ſervices que les gens de lettres rendent à l'état. M. *de Belloy* ſe dérobe de la maiſon d'un oncle qui l'avoit élevé & va ſe faire comédien en Ruſſie. » Il faut qu'on ſache

» au moins, s'écrie M. *Gaillard* avec » enthouſiaſme, tout ce que les lettres » lui ont coûté, quelle fut la pureté, » la ſainteté de ſon amour pour elles. » Irriter, & qui plus eſt, affliger un » bienfaiteur, tromper ſes vœux & ſes » eſpérances, avoir à ſes yeux & aux » yeux du public le procédé d'un » ingrat, n'avoir que le ciel pour té- » moin de ſa reconnoiſſance & de ſa » douleur, fuir tous les objets de ſon » affection, quitter ſa patrie ſans même » en choiſir une autre, ſans ſavoir » quelle ſera la durée de cet exil, ou » ſi même il doit avoir un terme, » voilà le malheur dont M. *de Belloy* » a mérité d'être plaint, voilà les ſa- » crifices qui déchiroient ſon cœur ».

De pareilles tirades annoncent un auteur qui veut briller à contre-temps, & s'élever au-deſſus de ſon ſujet. Si M. *Gaillard* craignoit que ſa qualité d'ami de M. *de Belloy* ne le rendît ſuſpect, c'étoit une raiſon de plus pour ſe réduire à ce ſtyle ſimple & naturel convenable à un hiſtorien, ſur-tout quand il écrit la vie d'un

particulier. Il ſemble que nos écrivains modernes affectent de méconnoître & de confondre tous les genres; quelque ſujet qu'ils traitent, ils ne ſongent qu'à éblouir par de grands mots & des ornemens ambitieux; cette emphaſe continuelle, ce ton guindé, cette affectation d'eſprit & de ſentiment défigurent leurs productions les plus eſtimables; ils redoutent la ſimplicité comme la marque d'un talent médiocre, & paroiſſent ne pas ſavoir que le ſublime même devient ridicule quand il eſt déplacé.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 17 juin 1779.

LETTRE VII.

Essai sur différentes espèces d'air, qu'on désigne sous le nom d'air fixe, pour servir de suite & de supplément aux Elémens de physique du même auteur, par M. Sigaud de la Fond, *ancien démonstrateur de physique expérimentale de l'Université, de la Société royale des sciences de Montpellier, des Académies de Saint-Pétersbourg, d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, &c. vol. in-8°, fig. prix 5 l. broché. A Paris, chez* P. F. Gueffier, *libraire-imprimeur, au bas de la rue de la Harpe.*

Si la décadence visible de notre littérature doit affliger les véritables amateurs des lettres, les découvertes importantes & nouvelles dont s'enrichit chaque jour la physique, peuvent bien, sinon nous consoler entièrement, du moins adoucir l'amertume de nos regrets. Tandis que des hommes qui se disent philosophes, & ne

ſavent que détruire, ont dévaſté le domaine de la poéſie & de l'éloquence, de vrais philoſophes, dignes de ce beau nom, s'occupent nuit & jour à défricher & à féconder le vaſte champ des ſciences naturelles, & leurs travaux ſont couronnés du ſuccès le plus brillant. Mais parmi les merveilles que ces génies obſervateurs ont opérées, la découverte de l'*air fixe*, cet agent myſtérieux de la nature, dont nos ancêtres n'avoient que des idées très-vagues & très-obſcures, mérite peut-être le premier rang. En effet, la connoiſſance de ce nouvel élément des choſes ſemble ouvrir une carrière nouvelle à la chymie & à la médecine; & s'il eſt entre les mains du phyſicien comme une clef qui lui ouvre l'entrée du laboratoire ſecret de la nature, il peut devenir entre les mains d'un médecin habile une ſource abondante de remèdes contre pluſieurs maladies dangereuſes qui affligent l'humanité. On ne ſauroit donc aſſez répandre la connoiſſance de ce nouveau *principe* des mixtes, & nous allons nous y arrêter un moment.

Tous les corps contiennent une certaine quantité d'air atmoſphérique qu'on voit s'échapper de leurs pores, quand on les ſoumet à l'action de la machine pneumatique. Mais cet air qui ſe dégage & ſe manifeſte, n'entre pour rien dans la compoſition des mixtes, & ne cauſe, en s'évaporant, aucun changement dans leur conſtitution. Il ſe trouve au contraire dans le ſein des corps une autre eſpèce de fluide extremement *expanſible*, mais qui ne jouit point de ſa force *expanſive*, parce qu'il eſt comme enchaîné dans les mixtes, avec leſquels il s'eſt amalgamé. C'eſt ce qu'on a appellé *air fixe*, dénomination cependant que quelques philoſophes lui conteſtent; mais pourquoi diſputer ſur les mots ?

Cet air, ainſi coagulé, ne peut être arraché des corps que par des moyens violens, qui ſont la *diſtillation*, la *fermentation* & *l'efferveſcence*. Mais en s'échappant même, il conſerve au moins la trace & l'empreinte des lieux où il a ſéjourné, & emporte ordinairement avec lui quelques-uns des principes les plus fugaces avec leſquels

il a plus d'adhérence. Cette adhéſion des parties ſolides du corps avec les corpuſcules aëriens a fait douter ſi ce prétendu *air fixe* n'étoit pas primitivement le même que l'air atmoſphérique, altéré, dénaturé par la jonction des particules étrangéres. Les différences palpables qui s'obſervent dans l'évaporation de *l'air fixe* & de l'air atmoſphérique ont fait croire d'abord qu'ils avoient une nature eſſentiellement différente; mais pluſieurs membres de la célèbre académie de Dijon ont penſé que l'air, au moment où il s'unit avec les corps, eſt toujours le même, & que ſes différentes propriétés ne naiſſent que de cette union, de cet amalgame des parties naturelles avec les atômes aëriens.

Cette opinion me paroît très-bien fondée. En effet, non-ſeulement elle rend parfaitement raiſon de cette étonnante variété d'*effluves* aëriens qu'on obtient par la diſſolution, ou la décompoſition; non ſeulement elle s'accorde parfaitement avec l'expérience journalière qui nous offre de ces *effluves*, qui réuniſſent toutes les propriétés de

l'air que nous reſpirons ; mais encore elle ſemble preſque démontrée par une expérience du docteur *Prieſtley*. Ce célèbre phyſicien a remarqué, & tous les obſervateurs l'ont reconnu après lui, que les plantes qui végetent dans l'*air fixe* ſont notablement affectées par les principes étrangers & deſtructeurs dont il eſt, pour ainſi dire, ſaturé ; que dépouillé en partie de ces principes meurtriers, il agit enſuite moins puiſſamment, & que progreſſivement, il ſe purifie & revient à ſon état primitif, perd toutes ſes qualités dangereuſes, recouvre preſque toutes les propriétés de l'air ordinaire ; preuve preſqu'évidente de ſon identité primitive avec l'air atmoſphérique. Auſſi, plus hardi même que le ſage écrivain dont j'analyſe l'ouvrage, & qui, après avoir péſé les divers degrés de probabilité des opinions oppoſées, ne ſe détermine jamais que d'après l'évidence, je n'héſite preſque pas à croire que l'*air fixe* n'eſt autre choſe que l'air atmoſphérique impregné des parties du corps où il s'eſt inſinué, & avec leſ-

quelles il s'eſt comme identifié ; & s'il arrive quelquefois qu'on ne puiſſe dépurer ſuffiſamment *l'air fixe* pour lui rendre les propriétés de l'air proprement dit, il ne faut attribuer cet effet qu'à la difficulté d'opérer ſur ces ſubſtances inviſibles, & au défaut de connoiſſances propres à détruire l'aggrégation & la combinaiſon de l'air & des élémens du corps. Mais c'eſt aſſez s'occuper de la nature de *l'air fixe*, il eſt plus curieux, plus utile, d'en examiner les propriétés.

En conſidérant *l'air fixe* à ſon paſſage à travers une maſſe d'eau, il paroît au premier aſpect, parfaitement ſemblable à l'air atmoſphérique. Cependant des différences eſſentielles caractériſent & diſtinguent ces deux eſpèces d'air.

D'abord la peſanteur ſpécifique de *l'air fixe* eſt plus conſidérable que celle de l'air commun, & c'eſt, ſans doute, cet excès de peſanteur qui l'empêche de ſe mêler avec l'air de l'atmoſphère, & de ſe diſſiper à moins qu'ils ne ſoient violemment agités l'un & l'autre.

La seconde propriété qui distingue *l'air fixe*, c'est qu'il est singulièrement *méphitique*. Tandis que l'air ordinaire entretient & nourrit la flamme, que sa respiration seule peut donner du jeu & du ressort à nos poulmons; *l'air fixe* au contraire éteint la lumière qui y est plongée, ôte bientôt la vie aux animaux qui le respirent; & comme il est invisible à moins qu'il ne soit chargé de vapeurs épaisses, on peut par ce moyen faire des expériences surprenantes, & qui aux yeux de spectateurs ignorans feroient accuser le physicien de magie. Telle seroit, par exemple, l'expérience que fit en présence de l'Académie des sciences, M. le duc *de Chaulnes*, ce seigneur qui sacrifie si généreusement au progrès des sciences les hautes espérances que lui donnoient l'éclat de son nom & son mérite personnel. Cet illustre physicien fit apporter à l'Académie de grandes cruches de grais où il avoit renfermé une quantité considérable d'air fixe. On posa l'orifice d'une de ces cruches sur un grand bocal de verre au fond duquel

étoit une ſouris. On verſa dans le bocal l'air fixe que renfermoit la cruche. La ſouris ſentit auſſitôt l'influence de cet air meurtrier; des ſymptomes convulſifs manifeſtèrent ſenſiblement le mal-aiſe qu'elle éprouvoit, & bientôt elle tomba dans un état de mort, qui fût devenue réelle, ſi l'envie de l'examiner ne l'eût fait retirer du danger pour la remettre dans l'air ſalubre de l'atmoſphère. Cependant il étoit impoſſible d'appercevoir la chûte de l'air fixe; enſorte que des perſonnes qui n'euſſent pas été inſtruites dans cette matière auroient dû regarder comme un tour d'eſcamoteur ce verſement où l'on ne voyoit rien couler, ni tomber; cet état d'aſphixie de la ſouris, & ſon retabliſſement, quoiqu'il n'y eût aucune cauſe ſenſible de ces états ſucceſſifs.

Une ſemblable expérience fut répétée à l'Académie en préſence de l'empereur, à l'exception qu'on ſubſtitua un moineau à la place d'une ſouris. M. *Sage*, célèbre chymiſte, rendit en quelque ſorte la vie à la victime de l'*air fixe*, à l'aide d'une

petite dose d'*alkali volatil fluor* ; & de ce moment vous savez la fortune que fit cet alkali. Accrédité par la résurrection apparente du moineau, on le prona comme un spécifique infaillible, unique contre les asphixies causées ou par la respiration du principe méphétique que produit la fermentation vineuse, ou par la vapeur du charbon ; plusieurs tentatives heureuses augmentèrent encore la gloire du spécifique, & quelques noyés efficacement secourus achevèrent son triomphe. L'auteur examine avec toute l'impartialité d'un vrai philosophe si ce triomphe est aussi solide, aussi légitime qu'il fut brillant ; & quoiqu'il m'ait paru établir sans réplique que *l'alkali volatil fluor* n'est pas aussi efficace qu'on le prétendoit, il a cependant la modestie d'abandonner le jugement de ses observations aux gens de l'art. Je ne le suivrai point dans cette discussion. Revenons aux propriétés de l'*air fixe*.

La qualité *méphétique* de cet élément se manifeste non-seulement par l'extinction de la lumière qui y est plon-

gée, par la ſuffocation des animaux qui le reſpirent; mais encore par le dépériſſement des plantes qui y ſont expoſées; par le changement de couleur qu'il fait ſubir aux fleurs; une roſe rouge fraîchement cueillie par le docteur *Prieſtley*, plongée par lui dans une atmoſpère d'*air fixe* devint parfaitement blanche en moins de vingt-quatre heures.

L'on ſeroit tenté de croire, d'après ce qui vient d'être rapporté, que l'air fixe n'eſt qu'un véritable poiſon; mais loin de nous une idée qui fait injure à la ſageſſe & à la bienfaiſance de l'auteur de la nature. Il n'eſt peut-être aucune ſubſtance qui ne renferme certaines qualités précieuſes dont l'homme peut tirer une infinité d'avantages lorſqu'il parvient à les découvrir. L'*air fixe* arrête la corruption des viandes, une infinité d'expériences le prouve. M. *Hey* conſidérant cette vertu anti-ſeptique en conclut qu'il devoit être un ſpécifique puiſſant, lorſqu'aidé des efforts de la nature, on l'appliqueroit immédiatement au corps vivant attaqué d'une maladie

putride. Il s'aviſa donc un jour de mêler de l'*air fixe* dans la boiſſon d'une perſonne en proye à une fièvre putride très-opiniâtre ; il fit de plus adminiſtrer à ſon malade des lavemens d'air *fixe*, &, dans peu de jours, il eut la conſolation de voir diſparoître les ſymptômes de cette grave maladie, qui avoit réſiſté juſqu'alors aux remèdes les plus appropriés à cet état. Ce même moyen ſagement employé a toujours eu depuis le même ſuccès. Il n'eſt pas moins efficace dans les maladies ſcorbutiques ; mais c'eſt ſur-tout dans les maladies cancéreuſes qu'il produit des effets merveilleux. L'auteur en rapporte une infinité de preuves & d'exemples. Si ce ſpécifique n'a pas toujours un ſuccès complet, c'eſt peut-être uniquement parce qu'on n'a pas encore fait des obſervations aſſez profondes, des recherches aſſez ſuivies ſur la manière de l'adminiſtrer. Mais ce qui doit exciter ſur-tout l'attention des médecins phyſiciens, c'eſt que quelques expériences heureuſes ſemblent annoncer que le même fluide a la

vertu de dissoudre la pierre dans le corps humain. Quelle gloire pour les physiciens, quelle précieuse découverte pour l'humanité souffrante, si de nouveaux essais assuroient à l'*air fixe* la guérison facile d'une maladie cruelle, contre laquelle on ne connoit d'autre remède qu'une opération aussi dangereuse que douloureuse!

Une autre propriété de ce fluide merveilleux, propriété non moins utile, & plus curieuse encore que les précédentes, c'est que par l'affinité qu'il a avec l'eau, il procure le moyen de fabriquer des eaux minérales factices, semblables en tout aux eaux minérales naturelles, ou même plus salubres. C'est à M. *Venel* qu'on est redevable de cette importante découverte. Par divers moyens il parvint à dépouiller une quantité d'eau de *Seltz*, de l'*air fixe* dont elle étoit saturée: cette eau perdit dès-lors son goût piquant & acidule, & même devint *plate & vapide*; cependant par l'analyse qu'il en fit, il trouva qu'elle contenoit encore une petite quantité de sel marin. D'après ces observations &

quelques raisonnemens qu'elles firent naître, il prit de l'eau ordinaire, il y fit dissoudre une certaine quantité d'*air fixe*, & y joignit un peu de sel marin, & cette eau factice eut le même goût, les mêmes propriétés que les eaux naturelles de *Seltz*.

D'après ce procédé, rien de plus facile que d'imiter toutes les eaux minérales quelconques. On peut par l'analyse chymique connoître les mixtes qui la composent. Cette connoissance acquise, qu'on introduise dans une eau commune une quantité d'*air fixe* égale à celle que contient l'eau minérale qu'on veut représenter; cette opération faite, on y introduira les autres principes qui entrent dans sa composition, comme *sels* & matières *ferrugineuses*, &c. car c'est encore une des propriétés de ce fluide vraiment miraculeux, que l'eau qui en est saturée a la faculté de dissoudre le fer; & voilà des eaux minérales factices de toute espece, & qui auront même sur les naturelles deux avantages bien précieux, l'un, que pouvant y introduire une quantité d'*air fixe* beau-

la connoiſſance de l'air fixe & de ſes propriétés.

Mais il s'en faut bien que j'aie mis ſous les yeux toutes les propriétés merveilleuſes de ce fluide ; je n'ai pu entrer dans l'examen particulier des différentes eſpèces d'air renfermées ſous la dénomination générique d'air fixe. Je ne vous ai parlé ni de l'*air inflammable*, ni de l'*air déphlogiſtiqué*, ni des différens *airs acides & alkalins*, qui tous préſentent les phénomènes les plus curieux, & dont la parfaite connoiſſance, jointe à celle de l'électricité, rendroit probablement raiſon de la formation des métaux, des exhalaiſons ſouteraines, des tremblemens de terre, des révolutions les plus étonnantes du globe. J'ai paſſé ſous ſilence une infinité d'expériences très-curieuſes qui ſont rapportées dans cet ouvrage, & ne ſont pas ſuſceptibles d'analyſe ; j'ai cru devoir plutôt m'attacher aux objets d'une utilité réelle qu'à celles qui ne pourroient ſatisfaire que la curioſité.

Je ne puis en conſéquence terminer

ner cet article ſans dire un mot d'une eſpèce particulière d'*air*, nommé l'*air nitreux*, qui eſt devenu comme la pierre de touche de l'air atmoſphérique, & qui peut ſervir en quelque ſorte de thermomètre pour graduer les différens degrés de ſalubrité ou d'inſalubrité de l'air que nous reſpirons.

En combinant l'*acide nitreux* avec toutes les ſubſtances qui abondent en phlogiſtique, il ſe forme une effervescence très-bruſque & très-forte, & il s'en dégage un fluide très-abondant, très-expanſible, auquel on a donné le nom d'*air nitreux*; or le mélange de cet air avec l'air commun ou atmoſphérique produit une vapeur rutilante très-abondante, & dont la rougeur & l'abondance ſeront d'autant plus grandes que l'air atmoſphérique combiné avec l'air nitreux ſera plus pur & plus ſalubre; & par conſéquent l'évaporation des deux ſubſtances combinées ſera plus conſidérable à proportion de la plus grande pureté de l'air atmoſphérique,

l'air nitreux reſtant le même ; ainſi l'on pourra juger de la ſalubrité de l'air que l'on reſpire par la quantité du volume aërien qui reſtera après la combinaiſon. Il ne reſte plus qu'à connoître les moyens de recueillir & de combiner ces deux eſpèces d'air. Rien de plus ſimple & de plus facile. L'auteur aſſigne pluſieurs méthodes de faire ces amas ; mais nous ne pouvons le ſuivre dans tous ces procédés ingénieux qu'il faut lire dans l'ouvrage.

Une réflexion bien importante ; c'eſt que, par les réſultats de pluſieurs expériences faites ſuivant ces méthodes, l'auteur a conſtaté que l'air des ſpectacles eſt beaucoup plus dangereux que celui-même de la ſalle des panſemens de l'Hôtel-Dieu de Paris. Effrayante vérité, qui peut-être ne dégoûtera perſonne des ſpectacles, mais qui du moins devroit bien engager une adminiſtration auſſi éclairée, auſſi patriotique que la nôtre, à chercher, à & mettre en pratique les moyens les plus propres pour renouveller l'air des ſpectacles.

La nature de la matière & les bornes du journal ne nous permettent pas d'entrer dans de plus longs détails sur cette découverte aussi utile que curieuse. Depuis, le docteur *Priestley*, à qui nous devons la gloire de l'invention, des savans (MM. *Lavoysier*, *Fontana*, *Magellan*, *Macquer* &c.) se sont empressés à l'envi de répandre des lumières nouvelles sur cette matière; mais il nous manquoit encore un traité élémentaire où les découvertes de ces savans, dégagées de l'appareil scientifique, & de l'obscurité qui les environnent trop souvent, fussent mises à la portée de tout le monde, exposées avec une telle clarté que pour les bien saisir il ne fallût qu'un bon esprit joint au desir de s'instruire. C'est ce que vient d'exécuter M. *Sigaud de la Fond* avec le plus grand succès possible. La justesse dans les idées, la clarté dans l'élocution, la sagacité dans les expériences, caractérisent tous les travaux, tous les ouvrages de cet habile démonstrateur. Mais de tous ceux qu'il

a publiés jusqu'à présent, c'est celui-ci, sans contredit, qui mérite le plus l'attention & la reconnoissance du public, autant pour le mérite de l'exécution, que par l'importance de la matière, devenue non-seulement un objet de curiosité pour les amateurs; mais encore une ressource précieuse pour l'humanité souffrante.

Je suis, &c.

Paris, ce 22 juin 1779.

LETTRE VIII.

Nouveaux opuſcules de M. Feutry *de la Société philoſophique de Philadelphie, &c. A Dijon, & ſe trouve à Paris, chez les libraires qui vendent les nouveautés.*

M. *Feutry* connu ſi avantageuſement par ſon poëme *des Tombeaux* & celui *des Ruines*, publia en 1771 un volume d'opuſcules qui fut accueilli du public avec diſtinction ; encouragé par le ſuccès, il donne aujourd'hui un nouveau volume qui n'eſt point inférieur au premier, & dont le moindre mérite eſt d'offrir une agréable variété dans les pièces qu'il contient. D'abord c'eſt une trentaine de fables toutes remarquables par une étonnante préciſion, enſuite des pièces fugitives, des épigrammes traduites de différens poëtes étrangers, & un extrait de la vie & des ouvrages d'une foule innombrable de

poëtes Arabes, Basques, Espagnols, Italiens, &c. dont la plupart sont peu connus, & qui méritent de l'être; M. *Feutry* a répandu sur ce morceau curieux les richesses de l'érudition.

Une excellente repartie fait le sujet de la fable suivante, intitulée, *un masque du fauxbourg Saint-Antoine & un Monsieur.*

Avec ton cheval de carton,
Range-toi, vilain masque, — Oh! oh! vilain vous-même.
— Insolent! Range-toi, mais très-vîte, sinon...
— Tout doux, mon beau Monsieur, quelque soit votre nom,
Cette dureté semble extrême.
Le peuple doit avoir du plaisir à son tour;
Il se masque par an, trois fois vers le carême,
Et vous vous masquez tous les jours.

M. *Feutry* est inépuisable en traits satiriques contre les traitans; il peut s'en trouver de semblables à ceux qu'il dépeint; mais il en est qui ne doivent point être enveloppés dans cette proscription générale; je con-

nois des financiers ſenſibles, humains, généreux, qui joignent aux lumières de l'eſprit toutes les qualités du cœur. Je les nommerois, ſi je ne craignois de bleſſer leur modeſtie; ainſi, l'on ne doit pas prendre à la lettre les boutades poëtiques auxquelles ſe livre M. *Feutry*. Elles ne s'adreſſent qu'aux parvenus inſolens, qu'à ces vils favoris de la fortune dont le cœur eſt entouré d'un triple acier; c'eſt contre leur cupidité aveugle & barbare que M. *Feutry* a raiſon d'employer les armes tranchantes du ridicule.

Un Financier, ſon Médecin & une ſang-ſue.

J'éprouve un mal bien extraordinaire,
Docteur, un même inſtant me voit rire aux éclats,
Et devenir d'un ſombre attrabilaire;
Je ſens de plus que chaque pas
Ebranle mon cerveau, me met enfin ſi bas,
Que je redoute la lumière. —
Allons vîte, Monſieur, une ſang-ſue au bras;
A la tempe, à la jugulaire,
Et nous vous tirerons d'affaire.

Vous vous trompez, l'ami, ce n'eſt point là le cas,
D'une ſang-ſue, apprenez ce myſtère :
Sur l'épiderme d'un confrère
Notre morſure ne prend pas.

L'hommage que M. *Feutry* rend à M. *de Sartine* eſt celui de tous les bons patriotes. Il a pour titre : *Réponſe à un fat.*

Comment donc Monſieur *de Sartine*,
Ne connoiſſant flux ni reflux,
Peut-il conduire la marine ?
Il fait comme fit *Lucullus*,
Qui, s'inſtruiſant, prit l'Arménie.
On fait tout avec des vertus,
De la conſtance & du génie.

Quelques perſonnes pouvoient haſarder la queſtion qui donne lieu à cette réponſe avant que ce grand miniſtre eût le département de la marine ; mais aujourd'hui elle ſeroit un outrage, & l'expreſſion de l'ingratitude ; aujourd'hui que, graces à ſon génie actif & prévoyant, toutes les mers ſont couvertes de nos flottes,

& que notre marine a été pour ainſi dire régénérée par ſes ſoins.

Les Commandemens de l'honnête homme rempliſſent bien ce titre. C'eſt un petit traité complet de morale mis en vers familiers & à la portée des enfans & des habitans de la campagne. Pluſieurs intendans de province qui ont ſenti leur utilité les ont fait imprimer, afficher, diſtribuer dans les villages de leur dépendance. Aſſurément rien ne fait mieux l'éloge de ces maximes rimées, qui ont obtenu l'applaudiſſement du *Solon* de l'Amérique, du vertueux *Franklin*.

Le volume eſt terminé comme je vous l'ai dit, Monſieur, par un jugement détaillé ſur pluſieurs poëtes, & par des réflexions ſur leurs ouvrages qui font honneur au goût & aux connoiſſances variées de M. *Feutry*. Il faut qu'il ſe ſoit armé d'un courage infatigable pour fouiller dans le cahos de la poëſie Arabe, Caſtillane, &c. remonter à leur origine, analyſer leurs beautés, &c. Ces différens morceaux ne ſont pas ſuſceptibles d'un extrait. Je vous renvoye au livre

même ; c'eſt ſans contredit ce qu'il renferme de meilleur, ſans cependant faire tort au reſte. Je ne ferai qu'un reproche à M. *Feutry*, c'eſt de ne nous avoir donné que de petites pièces dans leſquelles il n'a pas pu déployer le talent qui brille dans le poëme des *Tombeaux*. Nous l'exhortons à travailler à quelqu'ouvrage de longue haleine, dans lequel ſon imagination ne ſoit pas reſſerrée. De l'eſprit, de la facilité, de bonnes plaiſanteries, quelquefois de la négligence, voilà, Monſieur, ce que vous trouverez dans ce volume.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 23 juin 1779.

LETTRE IX.

Nouveau Dictionnaire hiſtorique, ou *Hiſtoire abrégée de tous les hommes qui ſe ſont fait un nom par le génie, les talens, les vertus, les erreurs, &c. depuis le commencement du monde juſqu'à nos jours, avec des tables chronologiques pour réduire en corps d'hiſtoire les articles répandus dans ce Dictionnaire, par une ſociété de gens de lettres; quatrième édition enrichie d'augmentations nombreuſes & intéreſſantes, & purgée de toutes les fautes qui défiguroient les précédentes, 6 vol. in-8° de 800 pages au moins chacun. A Caën, chez* le Roi, *imprimeur, rue Notre-Dame, & à Paris, chez* le Jay, *libraire, rue Saint-Jacques. Prix 31 liv. 4 ſ. brochés, & 36 liv. reliés.*

J'AI toujours penſé, Monſieur, que ces génies, ſoi-diſans ſupérieurs, qui ont cru rendre un grand ſervice au genre humain en mutilant, en

éparpillant dans une énorme compilation, tous les principes des arts & des ſciences, étoient auſſi peu judicieux que le ſeroit un peintre, qui, pour nous faire connoître quelque perſonnage fameux offriroit épars çà & là ſur la toile tous les membres, tous les traits dont la réunion ſeule & l'enſemble pouvoient caractériſer ſon héros; mais s'il eſt ridicule de préſenter les ſciences ſous la forme d'un Dictionnaire, rien au contraire n'eſt plus utile qu'une nomenclature alphabétique bien faite, où l'on trouve réunis tous les faits importans, toutes les anecdotes piquantes, relatives à tous les perſonnages fameux qui ont figuré avec quelqu'éclat dans le monde politique ou littéraire. A chaque moment on a beſoin de vérifier une date, de connoître les écrits d'un auteur, de s'aſſurer de la vérité de quelque fait concernant la vie ou les ouvrages d'un perſonnage célèbre, &c. Tous ces détails minutieux ne peuvent être conſignés dans les hiſtoires générales dont l'objet n'eſt que de tracer en grand le tableau rapide des événemens

mémorables & les époques principales. Ce n'eſt donc que dans un Dictionnaire hiſtorique des grands hommes qu'on peut puiſer ces connoiſſances, & par là ces abrégés hiſtoriques deviennent d'une utilité générale, d'un ſecours journalier. L'exactitude & l'impartialité ſont les deux qualités principales de cette ſorte d'ouvrages ; celui que je vous annonce les réunit au plus haut degré. J'en ai lu les articles principaux, & dans aucun je n'ai trouvé ni erreur, ni partialité. Mais outre ces qualités précieuſes, ce Dictionnaire a de plus le double avantage d'avoir raſſemblé une infinité d'anecdotes qui ôtent la ſéchereſſe d'une ſimple nomenclature, & d'être écrit d'un ſtyle qui en rend la lecture auſſi agréable qu'inſtructive.

Dans ce qui concerne *Piron*, vous lirez une raiſon que je ne connoiſſois pas & plus vraiſemblable que toutes celles qu'on a données juſqu'ici, pour laquelle *Piron* n'eut pas le bonheur de s'aſſeoir au rang des immortels : *je ne pourrois*, diſoit-il plaiſamment, *faire*

penſer trente-neuf comme moi, & je ne pourrois pas non plus penſer comme trente neuf.

A l'article *Voltaire* vous trouverez un bon mot peu connu de *Fontenelle* ſur la tragédie de *Mérope*. *La repréſentation de* Mérope, diſoit-il, *a fait beaucoup d'honneur à* Voltaire, *& l'impreſſion à Mademoiſelle* Dumeſnil.

A l'article *Rouſſeau* l'auteur raconte que le philoſophe Genevois en revenant de ſon malheureux voyage d'Angleterre paſſa par *Amiens*, où le célèbre *Greſſet* voulut le queſtionner ſur la vraie cauſe de ſes malheurs & de ſes diſputes. Mais *Rouſſeau* ne lui répondit que ces mots, *vous avez eu l'art de faire parler un perroquet, mais vous ne ſauriez faire parler un ours.*

Preſque tous les articles importans ſont ſemés de pareilles anecdotes plus amuſantes les unes que les autres.

Comme toute l'attention eſt aujourd'hui tournée du côté des deux philoſophes de *Genève* & de *Ferney* que la mort enleva preſqu'en même-temps, je vais, pour juſtifier les éloges que je devois à ce Dictionnaire, vous

citer les portraits qu'il fait de ces deux hommes célèbres. Voici d'abord celui de *Voltaire*.

» Le portrait d'un homme dont on » a dit tant de bien & tant de mal, » n'eſt pas aiſé à faire. On l'a peint » comme jouant, tour à tour, les rôles » d'*Ariſtippe* & de *Diogène*. Il recher- » choit les plaiſirs, les goûtoit & les » célèbroit, s'en laſſoit & les frondoit. » Par une ſuite de ce caractère, il » paſſoit de la morale à la plaiſan- » terie, de la philoſophie à l'enthou- » ſiaſme, de la douceur à l'emporte- » ment, de la flatterie à la ſatire, » de l'amour de l'argent à l'amour du » luxe, de la modeſtie d'un ſage à la » vanité d'un grand ſeigneur. On a dit » que, par ſes familiarités avec les » grands, il ſe dédommageoit de la » gêne qu'il éprouvoit quelquefois » avec ſes égaux; qu'il étoit ſenſible » ſans attachement, voluptueux ſans » paſſion, ouvert ſans franchiſe, & » libéral ſans généroſité. On a dit » qu'avec les perſonnes jalouſes de le » connoître, il commençoit par la » politeſſe, continuoit par la froideur,

» & finiſſoit par le dégoût. On a dit
» qu'il ne tenoit à rien par choix, &
» tenoit à tout par boutade. Ce por-
» trait eſt celui d'un homme extraor-
» dinaire ; *Voltaire* l'étoit, &, comme
» tous les perſonnages qui ſont hors
» du commun, il a fait des enthou-
» ſiaſtes ardens & des critique outrés.
» Chef d'une ſecte nouvelle, ayant
» ſurvécu à tous ſes rivaux, & éclipſé
» ſur la fin de ſa carrière tous les
» poëtes ſes contemporains ; il a eu,
» par tous ces moyens réunis, la plus
» grande influence ſur ſon ſiècle, &
» a produit une révolution dans l'eſprit
» & dans les mœurs. Mais s'il s'eſt
» ſervi quelquefois de ſes talens pour
» faire aimer l'humanité & la raiſon,
» il en a abuſé bien plus ſouvent pour
» répandre des principes d'irréligion
» & d'indépendance. Cette ſenſibilité
» vive & prompte, qui anime tous
» ſes ouvrages, l'a dominé dans ſa
» conduite, & il n'a jamais réſiſté aux
» impreſſions de ſon imagination &
» aux reſſentimens de ſon cœur.
» Comme homme de lettres, il occu-
» pera ſans contredit une des pre-

» mières places dans l'eſtime de la » poſtérité, & nous ferons encore » mieux connoître à quel dégré il mé- » rite cette eſtime, en détaillant ſes » productions ». Et après en avoir indiqué rapidement les beautés & les défauts avec la plus grande impartialité, l'auteur ajoute : » Nous ne » ferons pas mention de quelques » autres poëmes, tels que la *Guerre de* » *Genève*, &c. Quoiqu'ils offrent des dé » tails piquans, nous croyons ſervir » la gloire de l'auteur, en paſſant ra- » pidement ſur des ouvrages enfantés » par le délire de l'irréligion & de la » débauche, & par la fureur de la » vengeance & de la ſatire. Le cé- » lèbre citoyen de Genève eſt traité, » dans le poëme ſur la guerre de ſa pa- » trie, d'une manière atroce. L'auteur » lui reproche juſqu'à cette maladie de » la dyſurie, dont lui-même eſt mort, » ou du moins qui a avancé ſa mort ».

La critique que l'auteur fait de *la nouvelle Héloïſe* prouve qu'il eſt lui-même un excellent critique, ou ce qui revient au même pour l'avantage des lecteurs, qu'il a eu le bon

eſprit de puiſer dans les meilleures ſources. » Ce roman épiſtolaire, dont » l'intrigue eſt mal conduite & l'or- » donnance mauvaiſe, eſt, comme » preſque toutes les productions du » génie, plein de beautés & de dé- » fauts. On deſireroit plus de vérité » dans les caractères, & plus de pré- » ciſion dans les détails. Les perſon- » nages ſe reſſemblent preſque tous, » & leur ton eſt guindé & exagéré. » Quelques-unes de ſes lettres ſont » admirables, par la force, par la cha- » leur de l'expreſſion, par cette effer- » veſcence de ſentimens, par ce » déſordre d'idées qui caractériſent » une paſſion portée à ſon comble. » Mais pourquoi une lettre touchante » eſt-elle ſi ſouvent ſuivie d'une digreſ- » ſion froide, ou d'une critique inſi- » pide, ou d'un paradoxe révoltant ? » Pourquoi ſe ſent-on glacer tout à » coup, après avoir été pénétré de » tous les feux du ſentiment ? C'eſt » qu'aucun des perſonnages n'eſt vé- » ritablement intéreſſant. Celui de » *Saint-Preux* eſt foible & ſouvent » forcé : *Julie* eſt un aſſemblage de

» tendreſſe & de piété, de grandeur
» d'ame & de coquetterie, de naturel
» & de pédantiſme : *Volmar* eſt un
» homme violent & preſque hors de
» la nature. Enfin l'auteur a beau
» vouloir varier ſon ton & prendre
» celui de ſes perſonnages, on ſent
» que c'eſt un effort qu'il ne ſoutient
» pas long-temps, & tout effort gêne
» l'auteur & réfroidit le lecteur ».

Vous verrez encore je penſe avec plaiſir la peinture fidèle qu'il fait du caractère de ce philoſophe, le plus vertueux ſans contredit de tous ceux qui s'arrogent ce beau nom qu'ils ont déshonoré. » Le caractère de *Jean-*
» *Jacques* étoit certainement original ;
» mais la nature ne lui en avoit donné
» que le germe, & l'art avoit beau-
» coup contribué à le lui rendre encore
» plus ſingulier. Il n'aimoit à reſſembler
» à perſonne, & comme cette façon
» de penſer & de vivre extraordinaire
» lui avoit fait un nom, il manifeſta
» peut-être un peu trop une ſorte de
» biſarrerie, ſoit dans ſa conduite,
» ſoit dans ſes écrits. Semblable à l'an-
» cien *Diogène*, il allioit la ſimplicité

» des mœurs avec tout l'orgueil du
» génie. Il tâchoit ſur-tout de ſe rendre
» intéreſſant par la peinture de ſes
» malheurs & de ſa pauvreté, quoique
» ſes infortunes fuſſent moins grandes
» qu'il ne le diſoit & ne le ſentoit, &
» quoiqu'il eût des reſſources aſſurées
» contre l'indigence. Il étoit d'ailleurs
» charitable, bienfaiſant, ſobre, juſte,
» ſe contentant du pur néceſſaire, &
» refuſant les moyens qui lui auroient
» procuré ou des richeſſes ou des
» places. On ne peut l'accuſer, comme
» tant d'autres ſophiſtes, d'avoir ſou-
» vent répété avec une emphaſe étudiée
» le mot de *vertu*, ſans en inſpirer le
» ſentiment. Quand il parle des de-
» voirs de l'homme, des principes
» eſſentiels à notre bonheur, du reſ-
» pect que nous nous devons à nous-
» mêmes, & de ce que nous devons
» à nos ſemblables ; c'eſt avec une
» abondance, un charme, une force
» qui ne ſauroit venir que du cœur.
» Il s'étoit nourri de bonne heure de
» la lecture des anciens auteurs Grecs
» & Romains ; & les vertus républi-
» caines qui y ſont peintes, le tranſ-

» portent au-delà des bornes de la » ſimple eſtime. Dominé par ſon ima- » gination, il admiroit tout dans les » anciens, ne voyoit dans ſes con- » temporains que des eſprits affoiblis » & des corps dégénérés ». Vous avouerez, Monſieur, que c'eſt un vrai tréſor qu'un Dictionnaire fait avec ce goût & cette équité, qui renferme d'ailleurs tout ce qui a rapport à tous les princes, miniſtres, guerriers, magiſtrats, écrivains, artiſtes célèbres, &c. qui ont exiſté dans l'univers entier, depuis *Adam* juſqu'à nos jours, ce ſont les annales abrégées du monde & de l'eſprit humain. Il n'y a ſans contredit aucun Dictionnaire qui, pour l'utilité, puiſſe le diſputer à celui-ci, & je ne crois pas qu'il y ait une ſeule bibliothèque où l'on puiſſe ſe diſpenſer de le placer.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 24 juin 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Tractatus Theologico dogmaticus de homine lapso, & reparato autore Nicolao Franciſco le Clerc de Beaudron, *ſacræ facultatis doctore profeſſore ordinario & emerito, &c. &c. 2 vol. in-8°, prix 8 liv. broches. A Caën, chez* le Roux, *libraire, & à Paris, chez* Charles-Pierre Berton, *libraire, rue Saint-Victor, au ſoleil levant.*

Ce traité d'un genre abſolument neuf a l'avantage de fixer avec la plus grande préciſion les limites du dogme & de l'opinion ſur une matière où on a toujours eu peine à les reconnoître. L'auteur ne s'en eſt point laiſſé impoſer par le nombre ou le nom des théologiens qui l'ont précédé; il diſcute avec toute la méthode poſſible leurs preuves. Ses raiſonnemens ſont toujours appuyés & ſes réflexions ſont pleines de juſteſſe & d'impartialité. Lorſqu'il combat, ou qu'il adopte une opinion, c'eſt preſque toujours d'après l'autorité de ſaint Auguſtin, dont il

donne les raiſons. Il porte juſqu'à la démonſtration l'abus qu'on a fait des expreſſions de ce ſaint docteur, & on eſt étonné de voir que pluſieurs paſſages qui avoient paru déciſifs n'ont pas ſouvent la plus légère application aux objets controverſées. Il faut avoir médité la doctrine de ce père, comme l'a fait M. *de Beaudron*, pour ſaiſir avec autant de juſteſſe & de netteté la vraie valeur des termes qu'il employe relativement à la différence des queſtions qu'il ſe propoſe, ou des adverſaires qu'il combat. Sous ce ſeul rapport, l'ouvrage de M. *le Clerc de Beaudron* ſeroit infiniment précieux & mériteroit d'être recommandé à tous ceux qui ſe font une étude de la théologie. Il eſt diviſé en deux parties. La première traite de la chûte du premier homme, du péché originel & de ſes ſuites; & toutes les queſtions qui y ſont traitées ſont approfondies & ne laiſſent rien à deſirer. La ſeconde eſt conſacrée à la grace, dont il explique la nature, la néceſſité & les effets. On y trouve une diſſertation intéreſſante ſur la doctrine du cardinal *Noris*, dont

l'auteur paroît adopter le ſentiment. Il y a joint le fameux bref, trop peu connu, de *Benoît XIV* au grand inquiſiteur d'Eſpagne.

Cet ouvrage, qui n'a rien de la ſéchereſſe ordinaire des traités de l'école, attache & inſtruit; il n'eſt point de théologien, à qui il ne puiſſe être utile.

Livres nouveaux.

Leçons philoſophiques, par M. l'abbé Guinot, *3 volumes* in-12. *A Paris chez* Durand neveu, *rue Galande.*

Mémoires ſecrets traduits de l'italien, cinquième partie. A Paris, chez Nyon *l'aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.*

Lettres du docteur Bevaard *ſur la Chymie, &c. A Paris, chez* Didot, *Imprimeur de Monſieur, quai des Auguſtins;* Ruault, *Libraire, rue de la Harpe;* Clouſier, *Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Les Faſtes, ou *les uſages de l'année*; *poëme en 16 chants, par M.* le Mierre. *A Paris, chez* P. F. Gueffier, *libraire imprimeur, rue de la Harpe, à la liberté.*

Les Faſtes d'*Ovide* ont fourni à M. *le Mierre* l'idée du poëme qu'il préſente au public. Au reſte ces deux ouvrages n'ont preſque rien de commun que le titre; *Ovide* décrit les cérémonies religieuſes, & recherche l'origine des fêtes; M. *le Mierre* peint les uſages, & les amuſemens publics que chaque ſaiſon amène. Une mithologie riante offroit au poëte latin des agrémens toujours nouveaux. L'imagination du poëte françois étoit arrêtée

par une religion ſévère. Le premier pouvoit à ſon gré embellir ſon récit des ornemens de la fable ; le ſecond ne pouvant tirer le même parti de nos légendes s'eſt jetté dans la philoſophie, qui, dans un poëme, eſt toujours un triſte ſupplément aux graces de la fiction. Il ne faut pas croire cependant que le ſujet d'*Ovide* n'offrit aucune difficulté ; il lui a fallu fouiller dans le cahos de la théologie payenne, remonter à la ſource de toutes les ſuperſtitions populaires, rajeunir de vieilles traditions, & rendre raiſon d'une foule de pratiques extravagantes & minutieuſes. Mais ſon génie ſouple & fécond a répandu les fleurs à pleines mains ſur des objets qui en apparence étoient peu ſuſceptibles d'ornemens ; le charme d'une poéſie intéreſſante ſe fait ſentir juſques dans les étymologies dont ſon poëme eſt rempli. *Ovide* qu'on regarde communément comme un poëte frivole, uniquement propre à chanter les amours, étoit un des hommes les plus érudits de ſon temps & des plus verſés dans la connoiſſance de l'antiquité ;

on peut sur-tout le regarder comme le plus grand théologien du paganisme. Il est étonnant qu'un écrivain si brillant & si léger qui semble toujours folatrer avec les ris & les jeux, n'ait pas été rebuté de ces détails arides sur la dénomination des mois, sur le lever & le coucher des étoiles, de ces discussions épineuses sur le nom & le culte de plusieurs divinités peu connues ; enfin de tous ces vieux contes qu'il étoit obligé d'insérer dans son ouvrage.

Privé des ressources de la mythologie, M. *le Mierre* s'est presque borné à présenter un tableau de nos coutumes annuelles : il expose, suivant l'ordre du calendrier, les assemblées, les foires, les mascarades, les promenades, les voyages que la mode prescrit en différens temps. C'est en cela que son poëme n'est pas vraiment didactique ; il peint des objets connus de tout le monde ; c'est un recueil de descriptions qui ne contiennent rien d'instructif que les réflexions morales qui n'y sont pas épargnées. Les Fastes d'*Ovide* au contraire ren-

ferment une infinité d'obſervations ſur le culte public, qui étoient inconnues au vulgaire. Ce défaut eſt aſſez léger, car la partie des préceptes eſt la moins conſidérable dans un poëme didactique, où l'on cherche plutôt l'agrément que l'inſtruction; il réſulte cependant de ces deſcriptions ainſi entaſſées un ouvrage vague, ſans but & ſans fondement, qui ne conſiſte que dans des épiſodes iſolés qui ne ſont point liés enſemble par un ſujet principal. Voyons ſi M. *le Mierre* a ſu couvrir par la poéſie du ſtyle & le charme des détails le vice du plan.

Rien de moins heureux que ſon début.

Muſe qui par la voix d'un cigne harmonieux,
Né ſur les bords du Tibre & *chantre de ſes dieux*,
Des jours fameux dans Rome enſeignas l'origine,
Echauffé comme lui par la flamme divine,
J'oſe porter mes pas dans des ſentiers nouveaux,
Je chante des François *les jeux & les travaux*;

Les jours que mon pays du nom de fête honore
Et ce qui disparoît pour reparoître encore,
Le temps au double vol, qui, même lorsqu'il fuit,
Ramène dans son cours les momens qu'il détruit;
L'homme, par le lien des coutumes publiques,
Peut-être mieux uni que par les loix civiques.
Je peindrai les humains dans des rangs inégaux;
Et parcourant l'année en mes divers tableaux;
Je montrerai nos mœurs dans ce champ circulaire
Que forme par son tour l'astre qui nous éclaire.

La clarté, la précision, la justesse sont des qualités essentielles à toute exposition, & l'on peut appliquer aux différentes espèces de poésies, ce que dit *Boileau* du poëme dramatique.

Je me ris d'un auteur qui lent à s'expliquer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer.

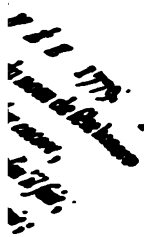
Que veut M. *le Mierre*? quel est le sujet de son ouvrage? c'est ce qui n'est pas aisé à décider d'après une pareille exposition. Tout ce que l'on y voit, c'est que l'auteur va chanter les jours de fête, & c'est précisément ce qu'il chantera le moins; mais le véritable

ferment une infinit[illegible] [illegible]é comme
sur le culte publ[illegible]
connues au vul[illegible] [illegible]eux & les travaux.
assez léger, [illegible]
ceptes est l[illegible] [illegible]vaux, quoi de plus
un poëme [illegible]e de plus faux ; car M.
plutôt l'[illegible]e chante point du tout *les*
résult[illegible] des François ; ce qui suit
ainsi[illegible]oit exercer la sagacité d'un
bu[illegible]*pe*.

Et ce qui disparoît pour reparoître encore.
Le temps au double vol qui même lorsqu'il fuit,
Ramène dans son cours les momens qu'il détruit.

D'abord l'objet de M. *le Mierre* n'est pas de chanter *le temps* ; ensuite à quoi revient cette fausse & obscure métaphysique ? Qu'est-ce que le *double vol* du temps ? Peut-on dire que le *temps ramène les momens qu'il détruit* ? N'est-il pas bien plus vraisemblable que les momens passés ne reviennent plus ?

L'homme par le lien des coutumes publiques ;
Peut-être mieux uni que par les loix civiques.



...re, il eſt vrai, s'eſt ...préface ſur les avan... ...retire des aſſem... ...ais dans ſon poëme, ...int que l'homme ſoit ...r les coutumes que par ...ette phraſe d'ailleurs n'a ... ſens ; il falloit, *les hommes* ..., &c.

Je peindrai les humains dans des rangs inégaux.

Toutes ces promeſſes ſont autant de menſonges ; l'auteur ne peint point l'homme dans les différentes conditions. Ce que le poëte annonce le plus clairement dans cette expoſition, c'eſt qu'il va écrire en vers durs & guindés ; & il remplira cet engagement au-delà des eſpérances du lecteur.

Il adreſſe enſuite ſes vœux à la variété, & ſe flatte trop légèrement qu'ils ſeront exaucés.

Riche variété, mon ſujet t'appartient,
D'autres te chercheront, ta faveur me previent.
L'année à tous momens, par toi change de face ;
Mes vers ſeront comme elle, *en courant ſur ſa trace*,
Humbles, majeſtueux, frivoles quelquefois,

Le ſujet de M. *le Mierre* eſt très-varié, ce n'eſt pas une raiſon pour aſſurer que ſon ſtyle le ſera. Si ſes vers, au lieu d'être *humbles*, *majeſtueux*, *frivoles quelquefois*, étoient toujours pénibles, embarraſſés, rocailleux, il auroit trop promis; il paroît avoir ſenti lui-même qu'il n'etoit pas bien ſûr des faveurs de la variété; car il redouble ſes inſtances auprès de cette *déité piquante*.

Pour qu'un nouveau laurier puiſſe parer mon front,
Teins mes écrits *changeans* de l'objet qu'ils peindront.
Si la trace des dieux fut, dit-on, reconnue
Aux parfums qu'après eux ils laiſſoient dans la nue,
Que dans mes vers ainſi chaque trait apperçu,
Se ſente du trépied où je l'aurai conçu.

Vous verrez, Monſieur, que tous les traits ſemés dans cet ouvrage paroiſſent avoir été conçus ſur le même *trépied*, & quand M. *le Mierre*, cachant aux foibles mortels ſa divinité, eût gardé l'anonime, je ſuis perſuadé

qu'on eût aiſément reconnu ſa *trace* à la rudeſſe & à l'âpreté de ſes vers.

Le premier jour de l'an, les viſites inutiles, les complimens perfides, dont on eſt convenu de ſe fatiguer mutuellement alors, offroient au poëte une matière uſée qu'il falloit rajeunir par la légereté, la fineſſe & les graces du ſtyle. On s'apperçoit que M. *le Mierre* a fait quelques efforts, & l'on rencontre de temps en temps des traits agréables dans ſa deſcription. Voici comment il peint le *palais marchand*.

Au centre de Paris eſt une antique enceinte
Où l'ardente chicane *a mis ſon labyrinthe;*
Tout le peuple à ſes murs livre un joyeux aſſaut.
Des dons du nouvel an là *brille le dépôt;*
La mode en vingt endroits ſur un pivot aſſiſe,
Un moulinet au front, *je change* pour deviſe,
Etale ſous l'abri du verre tranſparent
De cent colifichets le mélange *attirant*,
Bagatelles de prix, joyaux, léger bagage,
Que ſur ſon aîle amour va *porter en hommage*.

. . . . . .

M. *le Mierre* force en vain ſon talent pour être gracieux & léger, la nature ſe montre toujours par quelqu'endroit.

Ces expreſſions, *a mis ſon labyrinthe*, *le mélange attirant*, *porter en hommage*, n'ont point la pureté & l'élégance convenables ; cette cacophonie *des dons du nouvel an* eſt affligeante pour l'oreille.

C'eſt un peuple enfantin que la ſoif des étrennes
Fait *à pas allongés* tróter vers leurs marraines.

A pas allongés, cette image n'eſt pas juſte ; les enfans ne trottent point *à pas allongés*, l'empreſſement leur fait multiplier, & non pas allonger les pas.

Ce ſont des ſanſonnets ſifflés par des pédans,
Qui vont en vers d'emprunt haranguer leurs mamans,
Et de l'air dont en claſſe ils récitent le thême,
Bégayer les tranſports de leur amour extrême.
. . . . . .
Le marteau retentit aux portes des palais,
On députe ſes noms, on ſe voit par billets.
. . . . . .
Le peuple moins biſarre & ſur-tout plus aimant,
Tout le jour eſt en courſe & ſe cherche vraiment.

La paix en embuscade, au détour d'un chemin,
Force ici deux rivaux à se tendre la main ;
Là les inimitiés paroissent se suspendre.

Ces deux vers *la paix en embuscade*, &c. manquent de justesse. Ce n'est point la paix, c'est la mode & l'usage qui forcent les rivaux de s'embrasser. La paix ne se met point en embuscade au détour d'un chemin. Cette expression *embuscade*, annonce une hostilité, une trahison, & ne convient point à la paix. Ces adverbes *ici* & *là* ne signifient rien dans cet endroit, & ne marquent aucune distinction entre les objets ; car où *les inimitiés paroissent se suspendre*, c'est aussi là que *les rivaux se tendent la main*. Le dernier vers est d'une dureté horrible, *paroissent se suspendre* ; ces *s* multipliées forment un sifflement très désagréable.

La description de la fête des Rois est chargée de quelques circonstances triviales, & les réflexions galantes de l'auteur, sur les femmes qui sont admises à la royauté des festins, sont fades & communes. Les mariages

interrompus pendant l'avent, & qu'on commence à célébrer le lendemain des Rois, ont fourni à M. *le Mierre* le ſujet d'une longue diſſertation morale ſur les dangers d'une union mal aſſortie. Il apoſtrophe les pères & les mères, qui, dans le mariage de leurs enfans, ne conſultent que l'ambition & l'intérêt. Ce ſermon n'eſt pas neuf, & le ſtyle en eſt encore plus commun; jugez-en par cette exclamation du prédicateur.

L'heureux ſort! quand deux cœurs ont pu ſe
rencontrer,
Pour s'aimer dans un nœud qui doit toujours
durer.

Voici cependant quelques préceptes nouveaux qu'on ne s'étoit point encore aviſé de donner aux époux.

Mais tandis que ma muſe à ces conſeils s'arrête;
L'heure vole & la nuit s'avance ſur la fête.
On va ſe ſéparer, & les jeunes époux
Vont chercher loin du bruit d'autres momens
plus doux;
Mais toi qu'avant la noce, à peine ton épouſe
Apperçut au travers d'une grille jalouſe;

Toi qui n'as préparé par aucun soin touchant,
Je ne dis pas l'amour, mais le moindre penchant,
Quels sont ici tes droits? D'un objet plein de charmes,
Ménages-tu si peu les pudiques allarmes?
Iras-tu profaner les timides appas
De celle que l'hymen jette ainsi dans tes bras?
Sa jeune ame aux desirs n'est pas ouverte encore;
Et loin de l'amener à l'amour qu'elle ignore,
Tu perds auprès d'un cœur qui reste inanimé
L'instant dont tu jouis & l'espoir d'être aimé.

N'êtes-vous pas un peu surpris, Monsieur, de la témérité du poëte qui se glisse dans la chambre nuptiale & veut mettre empêchement à la consommation du mariage, sous prétexte que le nouvel époux n'a pas fait l'amour assez long-temps. On pourroit demander à M. *le Mierre* lui-même *quels sont ici ses droits*? Son zèle poëtique s'échauffe assez mal à propos contre une *profanation* imaginaire, & il suppose fort gratuitement que l'ame d'une jeune épouse n'est pas encore

ouverte aux desirs, parce qu'elle n'a vu son époux qu'à travers la grille. La modération qu'il prescrit, loin d'être un moyen de se faire aimer, seroit quelquefois susceptible d'une interprétation peu favorable.

L'auteur a cru devoir faire entrer dans son plan la peinture de chaque saison; ces tableaux sont devenus si communs, qu'il n'y a que le plus brillant coloris qui puisse les faire supporter aujourd'hui. M. *le Mierre* auroit dû pour l'intérêt de sa gloire épargner au lecteur des lieux communs si propres à faire remarquer les défauts de son style. Il auroit dû sentir que ses vers dépourvus d'harmonie & d'images ne figureroient point avantageusement auprès de la poésie riche & animée de l'illustre auteur qui nous a donné la description des quatre parties du jour & des quatre saisons de l'année. Par exemple, sous quelle image burlesque M. *le Mierre* nous présente-t il les vents?

Ces êtres qu'on nous peint sous des formes
Bizarres,

Ces viſages bouffis, ſans corps, qui dans les airs
De leur cuiſante haleine enfantent les hivers,
Ont accouru du nord, *ont par-tout* ſur nos têtes
Déchaîné les fureurs de leurs *ſourdes* tempêtes.

Des viſages bouffis, ſans corps, qui enfantent les hivers de leur cuiſante haleine. Quel jargon! on diroit que l'auteur a voulu traveſtir les idées ingénieuſes & poétiques de *Virgile* & de pluſieurs autres écrivains ſur le même ſujet. Quelle dureté, quel embarras dans ces vers où il peint la rivière qui charrie des glaçons!

Le fleuve *en une nuit &, d'eſpace en eſpace*,
S'eſt couvert de glaçons *voguant à la ſurface*;
Son canal *condenſé par cet inerte amas*,
Forme un terrein ſolide où j'affermis mes pas.

Vous trouverez cependant quelques traits heureux dans la deſcription des *patins*.

Au plus fort des hivers, *ſous l'âpreté des vents*,
La jeuneſſe au front gai, pour qui tout eſt printemps,
Sous ſes pieds place un fer & de ſa lame agile
Sillonne des étangs la ſurface immobile.

Sur cette triſte arène elle amene les ris,
Comme dans les beaux jours ſur les gazons fleuris,
Par cent divers détours, *jeux légers du caprice*,
On ſe croiſe, on ſe fuit ſur la gliſſante lice;
L'un, tout prêt à tomber, de ſon bras étendu,
Regagne en un clin-d'œil l'équilibre perdu;
Un autre dans ſon cours, ſur la glace infidelle,
S'arrête tout à coup, ſe débat & chancelle,
Il tombe; chacun rit, &c.

Il y a dans ce morceau quelques vers expreſſifs dont l'harmonie imitative fait image.

Sillonne des étangs la ſurface immobile

eſt un vers juſte & précis qui exprime bien l'action & la marche rapide du patineur.

On ſe croiſe, on ſe fuit ſur la gliſſante lice

peint, par le moyen des *s* multipliées, le bruit des patins ſur la glace. Les ſuivans ſont auſſi très-pittoreſques & repréſentent bien les mouvemens, les attitudes, & la chûte du patineur. Mais ces beautés ſont défigurées par pluſieurs défauts. En général, il eſt

difficile de trouver dans ce poëme une tirade qui ſoit d'une élégance continue. *Sous l'âpreté des vents*, hémiſtiche peu correct. *Sur cette triſte arène*, &c. Ces deux vers renferment une réflexion platte & déplacée. *Jeux légers du caprice* eſt une cheville.

La poéſie deſcriptive domine dans cet ouvrage qui n'eſt dans ſa totalité qu'un amas de deſcriptions bien ou mal liées par des tranſitions légères. Ce genre, très-propre à augmenter nos richeſſes poëtiques, eſt fort difficile à traiter parce que notre langue n'eſt pas abondante en termes nobles; parce qu'elle ſe refuſe à une foule de petits détails dont le ſtyle ſeul peut relever la ſimplicité; enfin, parce qu'elle manque ſouvent d'expreſſions énergiques & préciſes pour peindre les grands objets. Il faut donc qu'un auteur qui veut réuſſir dans le genre deſcriptif connoiſſe à fond le génie de ſa langue & toutes les reſſources qu'elle peut fournir, qu'il ſoit doué d'un génie fécond & ſouple tout à la fois, capable de prendre le ton des différens objets qu'il veut peindre, &

de répandre ſur ſes tableaux cette variété agréable qu'on admire dans la nature ; il faut enfin qu'il ait un ſentiment exquis du beau qui le guide dans le choix des traits & des circonſtances qu'il doit expoſer aux yeux de ſes lecteurs ; un goût ſûr qui lui faſſe diſtinguer la nuance qui ſépare le ſimple d'avec le bas & le trivial, le plaiſant d'avec le burleſque, l'expreſſion neuve & hardie d'avec celle qui eſt biſarre & forcée. Quoiqu'on trouve communément dans les peintures de M. *le Mierre* de l'eſprit & des traits ſaillans, il paroît qu'en général le goût lui a manqué, & qu'il a rarement ſu choiſir & les objets qu'il falloit peindre, & les couleurs qui leur convenoient. Pour vous en donner une preuve, Monſieur, je choiſis un des morceaux les plus brillans du poëme ; c'eſt la deſcription du bal de l'opéra.

Quelle maſſe mouvante, & quelle ardeur commune !
Eſt-ce un peuple de fous *deſcendus de la lune* ?
L'un l'autre en tous les ſens je les vois ſe preſſer ;
C'eſt ce bataillon Grec qu'on ne pouvoit percer ;

Pour un visage humain, *mille faces postiches,*
Pagodes en vernis, ambulantes fétiches,
Sous de longs nez crochus grimaces de carton.
Le plus jeune en vieillard, *barbe blanche au menton;*
La plus jolie a pris la plus laide figure;
Bâton d'aveugle en main le riche est sous la bure.

. . . . . .

Un fausset d'étiquette y déguisant la voix,
N'y permet qu'un langage & sans suite & sans choix.
La liberté, l'amour, la feinte & la mépriſe,
Sont les divinités de ce lieu de franchiſe;
La vanité ſe tait, la raiſon s'étourdit,
Sous le maſque indulgent la pudeur s'enhardit:
Ici c'eſt un ſecret qu'a ſurpris l'artifice,
Une vengeance ailleurs *qu'on tire avec malice;*
Les intrigues par-tout, les ſermens vrais ou faux,
Les ruſes des amans, les pièges des rivaux,
Même la jalouſie a pris l'air de la joie.
Chacun avec ardeur ſe cherche, ſe coudoye,
Se quitte, ſe reprend, dans ces lieux enchantés;
Damis paſſe, repaſſe, attaque vingt beautés,
Queſtionne au travers du tourbillon qui roule,
N'attend pas la réponſe & ſe perd dans la foule.

Ce ſujet étoit ſuſceptible de beau-

coup d'agrémens & paroiſſoit devoir égayer l'imagination du poëte ; mais M. *le Mierre* n'a pas ſu diſtinguer & ſaiſir les objets gracieux qui s'offroient en foule à ſon pinceau ; ſon ſtyle eſt ſur-tout dépourvu du coloris fin, délicat & léger, qui convenoit à un pareil tableau. Au lieu de préſenter ſous un jour agréable & riant ces maſques différens, ces déguiſemens ſi variés, il ne les montre que du côté le plus mauſſade & le plus dégoûtant ; ſes images & ſes expreſſions ſont baſſes, triviales & burleſques. *Faces poſtiches, ambulantes fétiches, longs net trochus, grimace de carton, barbe blanche au menton, bâton d'aveugle, fauſſet d'étiquette.* On ne reconnoît point dans ce ſtyle plattement bouffon l'artifice délicat d'un agréable pinceau, qui, de l'objet le plus hideux, ſait faire un objet aimable. *Quelle maſſe mouvante* ; les *maſſes* ſi ridicules dans la proſe de M. *Thomas* le ſont bien davantage dans la poéſie. *Fous deſcendus de la lune* ; façon de parler burleſque.

C'eſt ce bataillon Grec qu'on ne pouvoit percer.

Alluſion pédanteſque ; comparer les

masques du bal de l'opéra à la phalange Macédonienne, c'eſt faire un étrange abus de l'érudition.

La plus jolie a pris la plus laide figure.

Vers foible & plat, dont l'idée cependant pouvoit être développée d'une manière fine & ingénieuſe.

Les intrigues par-tout, les ſermens vrais ou faux.

Ce vers & le ſuivant ſont paraſites & vagues, ce ne ſont que des mots; il falloit, pour égayer la deſcription, peindre quelques-unes de ces intrigues & de ces ruſes qui pouvoient fournir la matière de pluſieurs jolis tableaux.

Même la jalouſie a pris l'air de la joie.

L'idée de ce vers eſt obſcure, forcée; & ſe lie mal avec ce qui précède.

Il ſemble que le talent de M. *le Mierre* ne ſoit pas pour les peintures gracieuſes qui demandent de la délicateſſe & de la légereté. Vous ſerez plus content de ſa deſcription des ma-

tracé, ce ne ſera que pour ſe moquer du peintre. Il n'eſt gueres d'uſage de placer des cabarets dans des jardins Anglois, & rien ne ſeroit plus aiſé pour les riches que de les fournir de vin; il eſt un peu plus embarraſſant de faire venir de l'eau où il n'y en a point; cependant les rivières des jardins Anglois n'en manquent pas, quoique cette eau ne ſoit pas auſſi belle & auſſi pure que celle des rivières naturelles. On ſent que le poëte a cherché aux dépens du bon ſens & de la vérité une mitérable antithèſe entre le *vin* & *l'eau*. J'ai vu pluſieurs jardins Anglois, je n'y ai point remarqué de *vaches de carton*, ni de *rochers de ſapin*. Cela n'eſt pas du moins aſſez commun pour qu'on en puiſſe faire l'objet d'une cenſure générale.

Des moulins qui dans l'air ne battent que d'une aile.

Jeu de mots froid & pitoyable!

Un clocher ſans chapelle, & des forts ſans canon.

Il n'eſt pas extraordinaire que le clocher

clocher d'une chapelle démolie ſubſiſte encore, & que de vieux forts ruinés ſoient ſans canon. *De neuves ruines*, l'expreſſion eſt vraiment neuve, un peu dure & baroque ; mais l'idée qu'elle offre eſt juſte & piquante.

Un gazon cultivé près d'un buiſſon d'épines ;

Il n'y a pas là le mot pour rire. Ce rapprochement de la nature ſauvage & de la nature cultivée eſt agréable & nullement ridicule.

Vous trouverez un ton de plaiſanterie un peu plus juſte dans l'énumération que fait l'auteur des différentes ſortes de perſonnes qui vont aux eaux. Mais il s'en faut bien qu'il ait répandu ſur ce ſujet tout le ſel & tout l'enjoûtement dont il étoit ſuſceptible.

Je vois auprès de lui (du guerrier) *Liſe* ſe lamentant,
Roſe décolorée & qui vient languiſſante
Refleurir dans le ſein de cette eau bienfaiſante.
Un hypocondre Anglois de ſon ſpleen conſumé ;

Un livide Espagnol par la bile enflammé,
Le chanoine amaigri, scandale du chapitre,
Les vaporeux titrés, les vaporeux sans titre.
Ne croyez pas pourtant que la source des bains
Ne prodigue ses flots qu'à d'*infirmes humains;*
Toujours le plus plaintif n'est pas le plus malade;
Il est des *maux d'emprunt*, des langueurs de parade.
Un peuple féminin que *Sénac* fatigué,
Exprès pour s'en défaire, aux bains a relegué;
D'autres vont d'habitude à cette eau salutaire
Humecter tous les ans *leur chef visionnaire.*
Plus d'un oisif y vient pour guérir son ennui
Sans songer au secret d'en préserver autrui.
Toutefois au milieu de ces *fous aquatiques*
Sont esprits amusans, *charmantes lunatiques;*
Qui malades par air, faites pour le plaisir,
Se départent souvent du projet de languir.
Un nouveau *Céladon* a suivi sa bergère;
Céliante alléguant un mal anniversaire,
Et pour fuir par semestre un importun mari,
Dans l'onde, *autre syrinx*, a cherché cet abri.

Il y a dans cette description quelques plaisanteries fades, exprimées d'une manière plus burlesque que plaisante. Par exemple, *les vaporeux titrés,*

les vaporeux ſans titre, humecter leur chef viſionnaire, fous aquatiques, charmantes lunatiques.

Toujours le plus plaintif n'eſt pas le plus malade.

Vers plat & trivial. *Des maux d'emprunt*, expreſſion peu élégante.

Sans ſonger au ſecret d'en préſerver autrui.

Ce trait de critique eſt déplacé ; car il eſt fort naturel qu'un homme qui cherche à ſe guérir de ſon ennui ne *ſonge* point *au ſecret d'en préſerver autrui.*

Se départent ſouvent du projet de languir ;

L'expreſſion de ce vers eſt incorrecte, obſcure & guindée.

Un nouveau Céladon a ſuivi ſa bergère ;

Cela n'eſt pas dans la vérité ; car dans ces aſſemblées où l'on cherche le plaiſir beaucoup plus que la ſanté, on trouve bien peu de bergères & encore moins de *Céladons*. *Autre ſyrinx*, alluſion peu juſte & trop tirée. *Syrinx* fuyoit les pourſuites d'un amant & non pas d'un époux ; elle ſe plongea

dans les eaux pour conſerver ſon honneur & non pas pour commettre une infidélité. *Cet abri*, le pronom *cet* eſt louche dans cet endroit, & nuit à la régularité de la conſtruction, il falloit *un abri.*

Je ſuis tenté de regarder auſſi comme un effet du goût de M. *le Mierre* pour la plaiſanterie, le ſingulier parallèle qu'il établit entre ſaint *Antoine* & lui.

Tu fuis dans les deſerts les profanes humains;
Aux ſolitaires lieux comme toi je médite,
Et le poëte ainſi tient aux mœurs de l'hermite;
Mais ſur d'humbles vertus conſtamment appuyé,
D'aucunes vanités ton cœur ne *s'inquiète;*
Moi, par ambition, je cherche la retraite,
La ſolitude échauffe un enfant d'Apollon.
Du calme autour de moi, mais du bruit pour mon nom.

Ce dernier vers offre une boutade d'égoïſme poétique aſſez plaiſante. Pluſieurs écrivains célèbres de l'antiquité ont avoué ingénûment leur amour pour la gloire, & ſe ſont flattés

d'avance de l'immortalité ; mais il eſt à remarquer que leurs écrits juſtifioient cette vanité.

M. *le Mierre* a fait tous ſes efforts pour varier l'inſipide uniformité des deſcriptions entaſſées dans ſon poëme. Les divers uſages qu'il décrit lui fourniſſoient une moiſſon très-ample de réflexions morales, & il a tiré de cette reſſource tout le parti poſſible. Dans ſon ouvrage, chaque deſcription ne marche qu'accompagnée d'une tirade philoſophique. L'alliance de la poéſie & de la philoſophie eſt très-ancienne. Mais l'art d'embellir la vérité, & de revêtir la morale des couleurs de l'imagination a toujours été fort rare. Nous avons aujourd'hui beaucoup de philoſophes & point de poëtes ; car je ne donne point ce nom à des verſificateurs durs & ſecs qui renferment dans une meſure de ſix pieds des penſées ſouvent fauſſes ou obſcures. Les réflexions de M. *le Mierre* ſont communément juſtes, naturelles ; on y trouve même quelquefois du ſentiment. On n'exige pas d'un poëte que ſes idées ſoient neuves & pro-

fondes ; ſa tâche eſt remplie lorſqu'il a ſu relever par les charmes de l'élocution une morale ſimple & commune. M. *le Mierre* eſt fort éloigné d'avoir rempli cette tâche ; il diſſerte, il moraliſe, mais il ne peint preſque jamais, il a même eu l'imprudence de s'engager dans des détails phyſiques, & de hériſſer ſes vers, déjà ſi rudes par leur conſtruction, de termes ſcientifiques que la poéſie réprouve. *Virgile* qui embellit tout ce qu'il touche eſt grand poëte, même lorſqu'il développe les plus ſublimes ſpéculations de la phyſique. M. *le Mierre* en pluſieurs endroits de ſon ouvrage n'eſt qu'un phyſicien ſec & aride, & dans ſes mains les fleurs de la poéſie ſemblent ſe convertir en ronces & en épines. Je n'en veux pour preuve que cet éloge de l'eau.

O toi du feu central l'aſſidu contrepoids,
Sans qui ce globe entier, inactive matière ;
Ne ſeroit qu'un amas de cendre & de pouſſière.
Et l'air qu'un morne eſpace où le nitre arrêté
Porteroit la froidure avec l'aridité,
Eau néceſſaire à l'homme, à ſa frêle exiſtence,

Où ne reſſent-on point ta féconde influence ?
Tu pénètres la terre & les corps les plus durs ;
En mer autour du globe, en fleuve entre nos murs,
En ſource dans la roche, en vapeur dans la nue,
En ruiſſeaux dans nos champs & par-tout répandue ;
Semblable pour la terre au Méandre empourpré
Du ſang, qui nous anime, en nos veines filtré.

Il ſemble que M. *le Mierre*, malgré la bonne opinion que tout poëte a de ſes vers, ait eu un ſecret preſſentiment que cette magnifique tirade ſur l'eau ne ſeroit pas extrêmement amuſante pour les lecteurs ; car il ajoute immédiatement après :

Mais j'apperçois l'ennui, ce vieillard impotent,
Adroit à ſe gliſſer quoiqu'il marche en boitant.
Il rode autour de moi pour ſouffler ſur mes vers.
Fuis loin, monſtre glacé, plus froid que les hivers,
Qui bailles, fais bailler, ſommeil peſant, mort lente.

Il y a grande apparence que l'ennui

n'a pas été fort épouvanté des menaces & des injures de M. *le Mierre* ; les bons vers ſont le plus ſûr ſecret pour le chaſſer ; mais il faut avouer que rien ne l'invite davantage que cet obſcur jargon qui plaît aux ignorans parce qu'ils ne l'entendent pas. Y a-t-il rien de plus faſtidieux que cette apoſtrophe emphâtique à la mer ?

Vaſte empire des eaux, *image en ton eſpace*
De l'eſpace infini qui toi-même t'embraſſe,
Origine & tombeau des fleuves, des torrens;
Domaine illimité des abymes, des vents,
Fluide inconcevable, orageuſe étendue,
Roulant comme un tonnerre encore ſourd dans la nue,
De golfes & de lacs, élément compoſé;
Sous des cieux différens en vingt mers diviſé.

Les digreſſions & les épiſodes dans le poëme héroïque ne ſont que des acceſſoires qui deviennent même défectueux lorſqu'ils ſont trop multipliés & trop peu liés avec le ſujet principal ; mais dans le poëme didactique, ils forment en quelque ſorte

la partie essentielle, puisque c'est celle qui est la plus agréable, & qui doit dédommager les lecteurs de la sécheresse des préceptes. Le poëme de M. *le Mierre*, bien loin d'être privé de ces ornemens, en est même surchargé. N'ayant point de fonds, il consiste tout entier en épisodes, qui, malgré les ligatures & les transitions, n'ont pas un but commun, & ne forment pas un même tout.

Denique sit quodvis simplex duntaxat & unum.

Mais le plus grand inconvénient, c'est que ces épisodes sont presque tous du genre descriptif; point de faits, point de récits, point de scène dramatique qui varie l'uniformité de ces peintures, car je compte pour rien deux petits contes galans, très-fades & très-insipides; le seul récit qui mérite quelqu'attention est celui où le poëte raconte un trait de bienfaisance de Madame la duchesse *de Chartres*. Cette narration, d'ailleurs prolixe & diffuse, n'est pas sans mérite. On peut aussi regarder comme une espèce d'épisode

le portrait que M. *le Mierre* a tracé du docteur *Young*; c'eſt un des meilleurs morceaux du poëme, & c'eſt par là que je terminerai cet article.

Détracteur de la vie, *Young*, Anglois farouche,
Noctambule preſſé que le ſoleil ſe couche,
Pour méditer en paix tes funeſtes tableaux,
Apôtre de la mort, prêchant ſur des tombeaux;
Dequoi m'entretiens-tu? Sous quel jour infidèle,
Vois-tu donc les devoirs de la race mortelle?
Lorſque loin des vivans tu vis auprès des morts,
Rêveur infortuné, crois-tu veiller? Tu dors.
Young, pourquoi ſemblable à l'orage en furie,
Viens-tu coucher les fleurs dans le champ de la vie?
En proie aux maux du corps, en butte aux noirs chagrins,
Les jours de l'homme hélas! ſont-ils donc trop ſereins?
Et veux-tu ſans pitié, pour les maux qu'il endure,
Ajouter à l'impôt qu'il paye à la nature?

Ce poëme eſt fatiguant par la mo-

notonie des descriptions ; mais ce vice qui tient au sujet seroit en quelque sorte excusable, si du moins ces descriptions étoient revêtues d'une poésie riche & ornée ; car, comme l'a dit *Boileau*,

C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance,

Mais cette magie du style qui couvre tous les défauts, ce coloris enchanteur si nécessaire dans un ouvrage sur-tout qui ne peut avoir d'autre mérite que l'agrément des détails, sont des secrets absolument inconnus à la muse de M. *le Mierre*. On le retrouvera dans cette production tel qu'il a toujours paru dans ses autres écrits, âpre, sec & raboteux ; il y a dans ses vers de l'esprit, des idées, quelquefois de la force & de la précision, souvent même de la chaleur & une certaine verve originale, mais presque jamais de goût, de correction & d'élégance ; la marche en est pénible & embarrassée, le tour obscur & guindé, en un mot ils sont absolument dénués d'harmonie, de graces &

d'images. L'auteur paroît toujours *se tailler son cerveau* & *rimer malgré Minerve*. Si M. *le Mierre* eût mieux consulté son talent & ses forces, jamais il ne se fût infructueusement consumé sur des ouvrages faits pour être lus. Les défauts du style sont couverts au théâtre par le prestige du débit & l'intérêt des situations ; mais dans le silence du cabinet un hémistiche foible n'échappe pas à la censure ; des vers durs & barbares peuvent en imposer à des spectateurs séduits par l'illusion de la scène, mais ils ne trouveront jamais de lecteurs.

Je suis, &c.

Paris, ce 30 juin 1779.

LETTRE XI.

Relation des voyages entrepris par ordre de ſa majeſté Britannique, & ſucceſſivement exécutés par le commodore Byron, *le capitaine* Carteret, *le capitaine* Wallis, *& le capitaine* Cook, *dans les vaiſſeaux le* Dauphin, *le* Swallow *& l'*Endeavour, *traduite de l'Anglois, 4 volumes in 4°. remplis de cartes & de figures, prix reliés 72 l.*

Et Voyage dans l'hémiſphère auſtral & autour du monde, fait ſur les vaiſſeaux de roi l'Aventure *&* la Réſolution, *en 1772, 1773, 1774 & 1775, écrit par* Jacques Cook, *& traduit de l'Anglois, 5 volumes in-4°. auſſi remplis de cartes & de figures, prix reliés 78 liv. A Paris, chez* Mérigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

CES deux ouvrages préſentent un tableau curieux & intéreſſant des nouvelles découvertes faites par les

Anglois dans cette portion du globe qui eſt entre la pointe méridionale de l'Amérique, le cap de Bonne-Eſpérance, & le pôle Auſtral. Cet eſprit d'aventures & de conquêtes qui dirigea les anciennes expéditions maritimes des Eſpagnols & des Portugais paroiſſoit depuis long-temps affoibli dans l'Europe ; on avoit reconnu que le commerce ne pouvoit pas gagner beaucoup à ces découvertes ; & les ſouverains n'étoient pas diſpoſés à prodiguer leurs flottes & leurs tréſors pour procurer à la ſociété de nouvelles lumières ſur la géographie, la phyſique & la morale, ſeul fruit qu'il y ait à recueillir de ces entrepriſes. Ce goût pour les voyages a cependant paru ſe ranimer en Angleterre dans ces dernières années. Le ſouverain qui la gouverne, plein de zèle pour les progrès de la philoſophie & des arts, a fait partir des vaiſſeaux commandés par les officiers les plus diſtingués de la marine, pour aller chercher dans l'hémiſphère méridional de nouveaux pays & des terres inconnues. Le ſuccès a parfaitement

répondu à ses vues, & sous ses auspices il s'est fait en moins de sept ans des découvertes plus importantes que celles de tous les navigateurs ensemble depuis l'expédition de *Colomb*.

Les philosophes disputent encore pour savoir si la connoissance du nouveau monde a été plus funeste qu'utile à l'ancien. La vaste étendue des mers étoit en quelque sorte une barrière que la prudente nature avoit mis entre l'Amérique & l'Europe, & pendant une longue suite de siècles cette barrière a été insurmontable.

Nequicquam Deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada.

Mais du moment que le génie audacieux de *Colomb* eût franchi ces bornes sacrées, la nature parut venger sur les Européens ses droits violés. Une maladie, le plus terrible fléau de l'humanité, le luxe & la corruption des mœurs introduits en Europe avec l'or du Pérou, une multitude innom-

Anglois dans cette [illegible]s de l'intem-
qui est entre la p[illegible] climat, la des-
l'Amérique, [illegible] habitans de cette
rance, & l[illegible]ent honteux d'injus-
d'aventur[illegible]cité & de barbarie,
gea les [illegible]ux réels que cette décou-
times [illegible]oduits ; c'est à ce prix que
paro[illegible]ons acheté quelques produc-
dar[illegible], dont nous pouvions aisément
[illegible]s passer. Mais si l'on considère,
[illegible]n autre côté, la navigation per-
fectionnée, la géographie & la phy-
sique enrichies d'une foule d'obser-
vations, le commerce aggrandi, l'ins-
dustrie ranimée, si l'on songe aux lu-
mières que nous avons acquises sur
la nature de l'homme & sur les avan-
tages d'une société policée, on con-
viendra que ce grand événement,
nous a du moins fourni à nos dépens
des instructions fort utiles sur plusieurs
objets importans.

Les nouvelles découvertes des An-
glois, sans avoir les mêmes inconvé-
niens que celles des Espagnols, ne
sont guères moins propres à nous
instruire & à nous éclairer sur les
points qui intéressent le plus l'huma-

ni l'ambition, ni l'avarice
t vers le pôle auſtral
s intrépides, c'eſt le
noître plus parfaitement
que nous habitons, & les
es eſpèces d'hommes qui la
ent avec nous, c'eſt la noble
oſité de voir de nouveaux pays,
de nouvelles mœurs, une nature
ſimple & ſauvage, que l'induſtrie humaine n'a point encore altérée; c'eſt la paſſion louable d'étudier l'homme dans ſon état primitif, livré à ſon inſtinct & libre des conventions ſociales qui ſouvent le dénaturent en le civiliſant. Quels ſentimens d'admiration & de reconnoiſſance ne devons-nous pas à ces hommes zèlés & courageux qui n'ont pas craint de s'engager dans des mers inconnues, pour nous rapporter à travers mille dangers, des connoiſſances & des obſervations nouvelles, & nous faire jouir des fruits de leurs voyages ſans que nous en ayons partagé les peines & les fatigues.

Il n'y auroit point de lecture plus inſtructive & plus agréable que celles

des voyageurs, ſi leurs relations n'étoient pas remplies de fables & de menſonges. Occupés la plupart de leur commerce & de leurs intérêts particuliers, ils n'ont eu ni le loiſir, ni les moyens, ni les talens néceſſaires pour obſerver exactement, la religion, le caractère, les uſages des peuples, & les différentes productions des pays qu'ils ont parcouru. Enviſageant dans le récit de leurs voyages un nouvel objet de gain, ils ont moins cherché à donner à leurs lecteurs des notions ſûres & préciſes, qu'à les flatter par des contes toujours plus amuſans que la vérité pour le commun des hommes. Ce qui doit ſur-tout diſtinguer les voyages Anglois que je vous annonce de cette foule de relations fauſſes & romaneſques dont nous ſommes inondés, c'eſt l'exactitude ſcrupuleuſe avec laquelle les voyageurs ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, & obſervé les hommes. Il n'y a point d'hiſtoire écrite avec plus de ſoin, de circonſpection, de ſageſſe & de lumières.

Je vais maintenant, Monsieur, vous indiquer les principales découvertes de ces célèbres navigateurs, & quelques-uns des détails les plus curieux que présentent leurs voyages.

Le premier, fait par le commodore *Byron*, offre quelques circonstances intéressantes qui concernent les Patagons. On a douté long-temps de l'existence de cette race de géans, & les sentimens des voyageurs sont si partagés à ce sujet que la taille des Patagons étoit devenue une espèce de problême. Le témoignage du commodore *Byron* doit fixer désormais l'opinion publique sur ce peuple extraordinaire; il nous assure positivement avoir rencontré sur cette côte une troupe de cinq cens hommes hauts d'environ sept pieds; il décrit assez au long l'accueil qu'ils lui firent, & il paroît par sa narration que ces géans, avec tant de facilité pour nuire, sont les plus doux de tous les hommes.

Le commodore *Byron* est entré deux fois dans le détroit de Magellan, & il a fait sur ce fameux passage des

réflexions qui peuvent être fort utiles aux navigateurs ; ce qui donne le plus de luſtre à ſon voyage, c'eſt la découverte de quelques iſles juſqu'alors entièrement inconnues, ſituées dans le voiſinage des iſles des Larrons ; il ne put y faire aucun ſéjour, mais il nous a laiſſé un récit aſſez agréable de ſon entrevue avec les habitans. En voici quelques traits. » Ces Indiens » nous ayant conſidérés pendant quel» ques inſtans, l'un d'eux ſauta dans » l'eau, nagea vers le vaiſſeau, & y » grimpa comme un chat. Dès qu'il » fut monté ſur le plat bord, il s'y » aſſit en faiſant de violens éclats de » rire, il parcourut enſuite tout le » vaiſſeau, s'efforçant de dérober tout » ce qui ſe trouvoit ſous ſa main, » mais ce fut ſans ſuccès, parce qu'é» tant nud, il lui étoit impoſſible de » rien cacher. Nos matelots lui mirent » une veſte & des culottes, ce qui » nous divertit beaucoup, car il avoit » tous les geſtes & toutes les ma» nières d'un ſinge nouvellement » dreſſé..... Ces inſulaires ſont » d'une taille avantageuſe, bien pris

» & bien proportionnés dans tout
» leurs membres, leur teint eſt de
» couleur bronzée, mais claire; les
» traits de leur viſage n'ont rien de
» déſagréable, & on y remarque un
» mêlange d'intrépidité & d'enjoue-
» ment dont on eſt frappé. Leurs
» cheveux qu'ils laiſſent croître ſont
» noirs, les uns les portent noués
» derrière la tête en une groſſe touffe,
» d'autres en font trois nœuds. On en
» voit avec de longues barbes; d'autres
» vont entièrement nuds à l'excep-
» tion de leurs ornemens qui con-
» ſiſtent en coquillages aſſez agréa-
» blement arrangés dont ils font des
» colliers, des bracelets & des cein-
» tures. Tous avoient les oreilles per-
» cées, mais ſans aucun ornement;
» nous jugeâmes cependant qu'ils y
» en portoient quelquefois de très-
» peſans, car quelques-uns avoient
» des oreilles qui deſcendoient juſques
» ſur leurs épaules; pluſieurs même
» les avoient entièrement découpées.
» Un de ces Indiens qui paroiſſoit
» jouir de quelque conſidération,
» avoit pour ceinture un cordon garni

» de dents humaines. C'étoient vrai-» semblement les trophées de ses ex-» ploits guerriers, &c ».

Le voyage du capitaine *Carteret* est sur-tout recommandable par un grand nombre d'observations géographiques très-importantes. Ce navigateur expérimenté a désigné d'une manière plus sure & plus précise qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors le gisement de la terre de Davis; il a reconnu que la nouvelle Bretagne n'étoit pas une seule île comme on se l'imaginoit; mais qu'elle étoit partagée en deux îles par le canal Saint-Georges; il a relevé les erreurs de *Dampierre* & de quelques autres voyageurs au sujet des îles voisines de Mindanao & du détroit de Macassar, & ce qui lui fait encore plus d'honneur, il a découvert un groupe d'îles qu'il a compriſes sous le nom général d'îles de la reine *Charlotte*, leur donnant en outre à chacune une dénomination particulière.

L'objet le plus intéressant du voyage du capitaine *Wallis* est la découverte de l'île que M. *Bougainville* nous a fait

connoître ſous le nom de Taiti, & que *Wallis* appella l'île du roi *Georges III.* Son vaiſſeau en y abordant penſa ſe briſer contre la côte, & il eut pluſieurs combats à ſoutenir contre les habitans qui s'efforcèrent d'écarter ces étrangers de leur île ; mais ils n'employèrent contre lui que des pierres, armes bien foibles, auxquelles le capitaine Anglois oppoſa ces foudres terribles qui ont ſoumis à une poignée d'Européens la plus grande partie de l'univers. On ne peut enviſager ſans un ſentiment de compaſſion le malheur de ces pauvres ſauvages, accablés par des forces ſupérieures en voulant défendre leur pays contre l'invaſion d'un peuple inconnu. Mais cette injuſtice devenoit néceſſaire, & les Anglois, pour la conſervation de leur propre vie, étoient obligés d'employer la force pour contraindre les Indiens à leur fournir les ſecours dont ils avoient beſoin. Il s'en faut bien qu'on puiſſe leur faire le même reproche qu'aux Eſpagnols, qui, ſe voyant accueillis par les Américains, ont abuſé de la

foibleſſe & de la confiance de ces peuples ſimples, pour les égorger comme de vils troupeaux, ou pour les réduire à un eſclavage plus cruel que la mort même.

On trouve dans le voyage du capitaine *Wallis* des particularités très-curieuſes ſur les habitans d'Otaiti, & ſur-tout ſur la reine *Oberea*. Cette princeſſe conçut une paſſion très-violente pour le commandant Anglois, & la lui témoigna d'une manière plus galante & plus délicate qu'on n'avoit lieu de l'attendre d'une femme dont les mœurs étoient auſſi ſimples & auſſi groſſières; elle étoit âgée d'environ quarante-cinq ans, mais ſa taille étoit avantageuſe, ſon maintien agréable & ſon port majeſtueux. Le capitaine *Wallis* étoit convaleſcent lorſqu'il rendit ſa première viſite à la reine *Oberea*. Elle vint au devant de lui, & comme elle apperçut que ſa maladie lui avoit laiſſé beaucoup de foibleſſe, elle ordonna à ſes gens de le prendre ſur leurs bras, & de le porter juſqu'à ſa maiſon. » Quand » nous approchâmes de ſa maiſon, » dit-il,

» dit-il, un grand nombre de per-
» ſonnes de l'un & de l'autre ſexe
» vinrent au devant d'elle, elle me
» les préſenta en me faiſant compren-
» dre par ſes geſtes qu'ils étoient ſes
» parens, & me prenant la main, elle
» la leur donna à baiſer.... Auſſi-tôt
» que nous fûmes aſſis elle appella
» quatre jeunes filles auprès de nous,
» les aida elle-même à m'ôter mes
» ſouliers, mes bas & mon habit, &
» les chargea de me frotter doucement
» la peau avec leurs mains; on fit la
» même opération à mon premier
» lieutenant & au munitionnaire; mais
» non à aucun de ceux qui paroiſ-
» ſoient ſe bien porter. Pendant que
» cela ſe paſſoit, notre chirugien qui
» s'étoit fort échauffé en marchant,
» ôta ſa perruque pour ſe rafraîchir:
» une exclamation ſubite d'un de ces
» Indiens à cette vue attira l'attention
» de tous les autres ſur ce prodige
» qui fixa tous les yeux, & qui ſuſ-
» pendit juſqu'aux ſoins des jeunes
» filles pour nous; toute l'aſſemblée
» demeura quelque temps ſans mou-

foibleſſe & de la c[illegible] ſon[illegible]
peuples ſimples, [illegible] plus
comme de vils [illegible] mem-
les réduire à [illegible] éparé de
que la mort [illegible] les jeunes
On tro[illegible] ttoient repri-
pitaine [illegible] fonctions qu'elles
curie[illegible] environ une demi-
& f[illegible] près quoi elles nous r'ha-
pr[illegible]it.... Quand nous partîmes,
[illegible]reine nous accompagna juſqu'à
notre bâteau. Elle vouloit qu'on me
» portât encore ; mais comme j'aimois
» mieux marcher, elle me prit par
» le bras, & toutes les fois que nous
» trouvions en notre chemin de l'eau
» ou de la boue à traverſer, elle me
» ſoulevoit avec autant de facilité
» que j'en aurois eu à rendre le même
» ſervice à un enfant dans mon état
» de ſanté ».

Cette tendre reine rendit pluſieurs viſites au capitaine, elle fit tous ſes efforts pour le retenir dans ſon île ; & donna lorſqu'il partit les marques de la plus vive douleur. Après avoir raconté fort en détail tout ce qui lui

à Othaiti, M. *Wallis* donne
ion abrégée des peuples
Les habitans, dit-il,
nfaits, agiles, dif-
agréable, la taille
en général de cinq
inq pieds dix pouces,
a peu qui ſoient plus petits
ne taille plus haute. Celle des
mes eſt de cinq pieds ſix pouces;
le teint des hommes eſt baſané; leurs
» cheveux ſont ordinairement noirs,
» mais quelquefois bruns, rouges ou
» blonds, ce qui eſt digne de remar-
» que, parce que les cheveux de tous
» les naturels d'Aſie, d'Afrique &
» d'Amérique ſont noirs ſans excep-
» tion..... Toutes les femmes ſont
» jolies, & quelques-unes d'une très-
» grande beauté. Ces inſulaires ne pa-
» roiſſoient pas regarder la continence
» comme une vertu. Les Otahitiennes
» vendoient leurs faveurs à nos gens
» librement & en public, & même
» leurs pères & leurs frères nous les
» amenoient ſouvent eux-mêmes afin
» de tranſiger ſur cet article; ils con-

» noiſſent pourtant le prix de la beauté, » & la grandeur du clou qu'on nous » demandoit pour la jouiſſance d'une » femme étoit toujours proportionnée » à ſes charmes. Les inſulaires qui » venoient nous préſenter des filles » au bord de la rivière nous mon- » troient avec un morceau de bois la » longueur & la groſſeur du clou pour » lequel ils nous les céderoient ».

Vous trouverez, Monſieur, des détails beaucoup plus amples ſur les mœurs, les uſages & les arts des habitans d'Otahiti dans la relation du capitaine *Cook* qui a ſéjourné trois mois dans cette île. Ce quatrième voyage ſur-tout a été fait avec un appareil & des moyens extraordinaires. C'eſt une expédition vraiment philoſophique. Le capitaine *Cook* étoit accompagné de pluſieurs ſavans & arbitres, qui réuniſſoient au plus grand zèle des connoiſſances de tous les genres. Un des plus diſtingués eſt *Joſeph Bancks*, écuyer, homme riche, qui a ſacrifié à l'amour des ſciences, le repos & les jouiſſances que lui

offroit la fortune. Entraîné par un desir ardent d'acquérir d'autres connoissances de la nature que celles qu'on puise dans les livres, il résolut au sortir de l'université de consacrer son revenu non pas à des plaisirs frivoles, mais à l'étude de l'histoire naturelle. Il traversa la mer Atlantique & visita les côtes de Terre-neuve, & de Labrador. Les dangers & les fatigues inséparables des longues navigations ne furent pas capables de le rebuter; revenu de sa première expédition, il n'eut pas plutôt appris que le capitaine *Cook* étoit envoyé par le roi dans les mers du sud pour y observer le passage de *Vénus* sous le disque du soleil, & entreprendre ensuite de nouvelles découvertes, qu'il résolut de partager les périls de ce fameux voyage. Le desir d'étendre & de perfectionner ses connoissances n'étoit pas son unique objet, il étoit animé par un sentiment d'humanité peut-être plus estimable encore; il espéroit laisser parmi les nations grossières & sauvages qu'il pourroit découvrir des arts ou des

instrumens qui leur rendroient la vie plus douce. Décidé à n'épargner aucune dépense pour l'exécution de son plan, il se procura un compagnon de voyage très-utile dans la personne du docteur *Solander*, savant Suédois, élève du célèbre *Linnæus*. Il prit aussi avec lui deux peintres, l'un pour dessiner des payſages & des figures, & l'autre, pour peindre les objets d'histoire naturelle qu'ils rencontreroient. M. *Hawkesworth*, écrivain justement estimé en Angleterre, qui a rédigé ces quatre voyages d'après les mémoires remis par les capitaines au bureau de l'amirauté, a fait un grand usage du journal de M. *Banks*, & il a eu soin d'insérer ses observations judicieuses & philosophiques dans le récit du capitaine *Cook*, qui contenoit plus particulièrement les détails relatifs à la navigation. Ainsi c'est à M. *Banks* qu'on est redevable de toutes les descriptions intéressantes qui ont pour objet les productions des pays découverts & les mœurs de leurs habitans. Ce voyageur philosophe ayant

séjourné trois mois à Otahiti, nous a laissé des remarques très-curieuses sur les coutumes des insulaires. Vous les lirez avec le plus grand plaisir, Monsieur, dans l'ouvrage même, je me borne à vous en citer ici quelques traits. » En d'autres pays, les petites » filles, & toutes les personnes du » sèxe qui ne sont pas mariées sont » supposées ignorer entièrement les » mystères de l'amour, leur conduite » & leur conversation sont soumises » à la plus grande réserve, & on a » soin d'écarter de leur esprit toutes » les idées & les images qui tiennent à » l'amour. Il arrive précisément ici le » contraire ; parmi les divertissemens » de ces insulaires, il y a une danse » appellée *Timorodée*, exécutée par » des jeunes filles toutes les fois » qu'elles peuvent se rassembler au » nombre de huit ou dix. Cette » danse est composée de postures & de » gestes extrêmement lascifs auxquels » on accoutume les enfans dès leurs » premières années ; elle est accom- » pagnée d'ailleurs de paroles qui ex-

» priment encore plus clairement la » lubricité. Ces amuſemens permis à » une jeune fille, lui ſont interdits dès » le moment qu'étant devenue femme » elle peut mettre en pratique les » leçons & réaliſer les ſymboles de la » danſe. . . . .

» Un nombre très-conſidérable » d'Otahitiens des deux ſèxes forment » des ſociétés ſingulières, où toutes » les femmes ſont communes à tous » les hommes. Cet arrangement met » dans leurs plaiſirs une variété perpé- » tuelle, dont ils ont tellement beſoin » que le même homme & la même » femme n'habitent guères plus de » deux ou trois jours enſemble. Ces » ſociétés ſont diſtinguées ſous le » nom d'*Arreoy*. Les hommes s'y di- » vertiſſent par des combats de lutte, » & les femmes y danſent en liberté » la *timorodée*, afin d'exciter en elles » des deſirs qu'elles ſatisfont ſouvent » ſur le champ comme on nous l'a » raconté. Ceci n'eſt rien encore; ſi » une de ces femmes devient en- » ceinte, ce qui arrive plus rarement

» que si chacune habitoit avec un seul
» homme, l'enfant est étouffé au mo-
» ment de sa naissance, afin qu'il
» n'embarrasse point le père, & qu'il
» n'interrompe pas la mère dans les
» plaisirs de son abominable prostitu-
» tion. Quelquefois cependant il arrive
» que la mère ressent pour son enfant
» la tendresse que la nature inspire à
» tous les animaux pour la conser-
» vation de leur progéniture; mais
» dans ce cas là même on ne lui
» permet pas de sauver la vie à son
» enfant à moins qu'elle ne trouve un
» homme qui l'adopte comme étant
» de lui: elle prévient alors le meurtre,
» mais l'homme & la femme étant
» censés par cet acte s'être donné ex-
» clusivement l'un à l'autre, ils sont
» chassés de la communauté, & per-
» dent pour l'avenir tout droit aux
» privilèges & aux plaisirs de l'*Arreoy*.
» La femme est appellée *Wannownow*;
» c'est-à-dire, *qui a fait des enfans*,
» mot qu'ils employent dans cette
» occasion comme un terme de re-
» proche ».

Les découvertes faites dans les quatre voyages dont je viens de vous parler ont encouragé le gouvernement Anglois, & M. *Cook* a été envoyé une ſeconde fois dans la mer du ſud pour découvrir ſi la portion de l'hémiſphère auſtral qu'on n'a point reconnue n'eſt qu'une immenſe plage d'eau, ou ſi elle renferme un autre continent comme la géographie ſpéculative ſemble l'indiquer. Le ſuccès de cette ſeconde expédition de M. *Cook* fut encore plus extraordinaire que celui de ſa première. Ce navigateur intrépide tenta l'approche du pôle auſtral dans toute la circonférence du globe; repouſſé par les glaces, il parcourt tous les parages de la mer du ſud, afin d'en découvrir & d'en reconnoître toutes les terres, ſans ſe laſſer jamais des obſtacles, & ſans que de nombreuſes découvertes puſſent le contenter.

Ce ſecond voyage de M. *Cook*, écrit par lui-même, eſt un ouvrage précieux que les traducteurs ont fait paſſer dans notre langue avec la plus ſcrupuleuſe exactitude; ils ont ſeulemen-

inséré dans la relation du capitaine les réflexions & les remarques de MM. *Forſter*, envoyés par le parlement d'Angleterre à la ſuite de l'expédition, en qualité de naturaliſtes & de philoſophes. Les deſcriptions & les peintures des mœurs que ces deux ſavans préſentent au lecteur, égayent la ſéchereſſe des détails nautiques, qui ne peuvent intéreſſer que les marins ; la chaleur, l'imagination & les graces qui animent leur ſtyle offrent un contraſte piquant avec l'auſtérité & la ſimplicité du capitaine *Cook*.

La poſtérité remarquera peut-être avec étonnement que cet illuſtre navigateur a découvert lui ſeul plus de contrées dans la mer pacifique & la mer atlantique que tous les autres enſemble ; car ſans parler de celles de ſon premier voyage, il nous a procuré par celui-ci la connoiſſance de *la nouvelle Caledonie*, des *nouvelles hébrides*, des *îles des amis*, de *la nouvelle Georgie*, de *la terre de Sandwick*, de la *Thulé auſtrale*, &c.

Voici, Monſieur quelques détails

ſur les habitans de *Tanna*, l'une des îles Hébrides, qui vous donneront une idée de l'exactitude avec laquelle on décrit dans ce voyage la figure & les uſages des peuples nouvellement découverts.

» Ces inſulaires ſont d'une médiocre » ſtature, minces de taille, il en eſt » beaucoup de petits; on en voit peu » de gros ou de robuſtes. Ils ont un » air agréable, mais on remarque » rarement à Tanna ces beaux traits » ſi communs parmi les inſulaires des » îles de la ſociété des amis & des » marquiſes. Ils ſont tous pleins de » vivacité & de feu; ils ont le nez » large, les yeux pleins & doux; ils » ſont comme les peuples des tropi- » ques agiles & diſpos; ils excellent » à manier leurs armes, & montrent » de l'averſion pour le travail, leur » penchant pour l'oiſiveté ſe mani- » feſte ſur-tout par la manière indigne » dont ils traitent les femmes, qui ne » ſont proprement que des bêtes de » ſomme. J'en ai vu marcher une, » ayant un gros paquet ou un enfant

» ſur le dos, & un autre paquet ſous
» le bras, tandis qu'un jeune homme
» qui alloit devant elle, ne tenoit à
» la main qu'une maſſue ou une lance.
» Nous avons fréquemment obſervé
» le long de la plage, ſous l'eſcorte
» d'un certain nombre d'hommes ar-
» més, de petits troupeaux de femmes
» chargées de fruits & de racines.....
» Je ne dirai pas que les femmes de
» cette contrée ſont belles, mais je
» penſe qu'elles ſont aſſez jolies pour
» les habitans, & qu'elles le ſont trop
» pour l'uſage qu'ils en font. Elles ne
» portent qu'une corde autour des
» reins & quelques brins de paille qui
» y ſont attachés devant & derrière.
» Les deux ſexes ſont d'une couleur
» très-bronzée, mais non pas noire;
» ils n'ont même aucun trait des
» nègres.... Ils ſe font des inciſions
» ſur-tout au haut du bras & ſur le
» ventre. Ils enlèvent la chair avec
» un bambon ou une coquille aigue,
» & ils y appliquent une plante par-
» ticulière qui forme une cicatrice
» élevée ſur la ſurface de la peau.

» Après que la bleſſure eſt guérie ; » ils ont ſoin de donner à ces cica- » trices la forme des fleurs & d'autres » figures, ce qui eſt une grande » beauté dans le pays..... Le car- » tilage entre les narines eſt commu- » nément troué & orné d'une pierre » cylindrique, ou d'un morceau de » bambon d'un demi pouce d'épaiſ- » ſeur ».

Il y a peu de lecture auſſi amuſante que celle de ces voyages. La naïveté des détails, l'exactitude des deſcriptions ornées d'une foule de circonſtances curieuſes, répandent ſur la narration un charme & un intérêt particulier. Le lecteur s'embarque en quelque ſorte avec ces illuſtres voyageurs, il aborde avec eux dans des régions inconnues, il jouit du ſpectacle de ces hommes nouveaux, de ces mœurs ſingulières, il eſt lui-même témoin de tous les objets extraordinaires que préſente la nature ſauvage de ces climats. Cet amuſement n'eſt pas ſtérile & frivole, il eſt fondé ſur la vérité; l'eſprit ne ſe repaît

point d'aventures chimériques, & d'agréables menſonges, il s'enrichit des connoiſſances les plus importantes de la géographie & de l'hiſtoire naturelle. Pour qu'il ne manquât rien à l'agrément & à l'utilité de ces voyages, on y a joint des cartes & des gravures qui mettent ſous les yeux du lecteur la route que les navigateurs ont ſuivies, la poſition des pays qu'ils ont découverts, les objets les plus rares & les plus curieux qu'ils y ont trouvés.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 5 juillet 1779.

LETTRE XII.

Séance de la Société libre d'émulation, tenue le lundi 20 mai 1779.

Vous connoiſſez, ſans doute, Monſieur, cette ſociété fameuſe dès ſa naiſſance, & dont le zèle, pour le progrès des arts, s'il ne peut croître, reçoit du moins tous les jours de nouveaux alimens, par la multitude des perſonnes de toutes les conditions qui ſe font un honneur de s'aggréger à cette ſociété & de concourir au bien qu'elle fait & qu'elle ſe propoſe de faire encore avec plus d'étendue. Le détail ſeul des ſommes qu'elle a diſtribuées aux auteurs d'ouvrages dignes de récompenſes prouve mieux ſon zèle & ſon utilité que tous les éloges. Depuis le mois de juillet 1778 elle a réparti entre divers particuliers 3884 liv. par forme d'encouragemens ſeulement; & ceux qu'elle a donnés

le seul jour de sa séance publique montent à 1798 liv. Il faut avouer qu'un si puissant aiguillon, joint au motif de la gloire, ne peut manquer d'exciter l'émulation, & d'éveiller l'industrie. Le prix que la société avoit promis pour les serrures de combinaison a été adjugé à M. *Rabache Ducoroy*, étudiant en médecine. Mais comme cette partie de l'art du serrurier paroît encore susceptible de perfection, on a résolu de continuer le même sujet de prix; la société ayant pour principe de viser à la perfection des arts, & de ne s'arrêter que quand dans une matière on lui paroîtra avoir en quelque sorte atteint les bornes de l'esprit humain. Le prix qu'elle avoit proposé pour les voitures a été remis; mais la société a accordé des éloges sonnans aux ouvrages dignes d'encouragemens.

Ensuite elle a proposé neuf sujets de prix qui lui coûteront 8100 liv.

Mais ce qui a rendu plus brillante cette séance, ce sont deux discours sur l'utilité de la société. Dans l'un,

M. *Dumont* ſon ſecrétaire en a conſidéré l'état phyſique; il a rendu compte avec une noble ſimplicité & une grande clarté des fonds que la ſociété poſſède, des deſſeins qui l'occupent, des moyens qu'elle peut employer, & par-là a rendu ſenſible le bien qu'on peut attendre de ſes efforts & de ſon zèle également actif & intelligent.

M. *Elie de Beaumont*, l'un des directeurs-préſidens, prononça un autre diſcours plein de force & d'éloquence, où il conſidéra la ſociété ſous un point de vue plus moral; » il fit voir qu'elle » eſt un aliment pour l'activité de » ceux qui, ſans occupations réglées, » ſe trouvent pour ainſi dire ſurchargés » du poids de leur exiſtence; qu'elle » leur offre des moyens de ſe rendre » utiles en s'intéreſſant aux progrès » des arts ». Il obſerva » qu'à ceux qui, » par les différens états qu'ils rempliſ- » ſent, n'ont point de temps à conſa- » crer aux travaux de la ſociété; ou » à ceux qui, par la nature de leur » éducation, ou par le genre de vie » qu'ils ont embraſſé, ont de l'éloigne-

» ment pour toute application soute-
» nue, il leur reste au moins la res-
» source de contribuer au bien que fait
» la société libre d'émulation en don-
» nant la foible rétribution qu'elle
» exige de chacun de ses membres
» & qu'on pourroit appeller, a dit
» M. *Elie de Beaumont*, *la capitation*
» *patriotisme* ».

Sur tous ces points de vue & plusieurs autres, bien développés dans le discours de M. *Elie de Beaumont*, on ne peut qu'admirer & l'utilité de la société, & la justesse d'esprit de son panégyriste; mais il ajouta, sans restriction, que le plus grand avantage de la société, avantage vraiment unique, c'est de *réunir des citoyens de tous les rangs, de tous les âges, de tous les états, & ayant en apparence les opinions les plus opposées, sans que pour cela leur zele en soit affoibli.* Cette réflexion suggérée par la circonstance, & adroitement inférée par M. *Elie de Beaumont*, pour arrêter le zèle des personnes qui pensent que l'unité de sentiment est le lien de toutes les

ſociétés, & qui voudroient donner l'excluſion à tous ceux dont les principes ſur la religion, la morale & le gouvernement ſeroient mauvais ou même équivoques ; cette réflexion, dis-je, a ſans doute quelque choſe de ſpécieux ; mais ſi on veut l'approfondir, on verra qu'elle n'a rien de ſolide.

En effet, n'eſt-il pas à craindre que cette aſſemblée d'hommes de tous les états, de tous les rangs, animés de préjugés, de paſſions, de *ſentimens oppoſés*, ne devienne tout juſtement *la cour du roi Pétaud*? Comment ſurtout pourra ſubſiſter cette union, cette égalité qui ſont la baſe d'une *ſociété libre*, ſi l'on y introduit ces eſprits ambitieux qui ne vivent que d'intrigues, qui veulent que tout plie ſous leur autorité deſpotique? La conduite qu'ils tiennent dans d'autres aſſemblées, dont leur manège a pour ainſi dire banni des membres infiniment reſpectables, ne devroit-elle pas faire redouter une pareille aſſociation à la *Société libre d'émulation*?

Quoique les vues de cette respectable compagnie & l'objet de ses assemblées ne paroissent pas laisser de prise à l'intrigue, ne connoît-on pas l'adresse avec laquelle ces rusés sectaires savent dénaturer toutes les institutions ? Et quand ils ont réussi à changer des assemblées de grammairiens, en des écoles de *philosophie*, (& quelle philosophie, bon dieu !) ne pourront-ils pas aussi tourner insensiblement à leurs fins & faire servir à leurs desseins pernicieux les ressources précieuses de *la société libre d'émulation ;* & quel malheur si la *capitation du patriotisme*, (pour me servir de la belle expression de M. *Elie de Beaumont*) servoit un jour à soudoyer la milice encyclopédique ; si ces impôts volontaires que des citoyens zèlés consacrent au progrès des arts devenoient un jour la proie de l'audace philosophique, & se trouvoient employés à couronner les excès de ses prosélites, danger inévitable, si l'on admet dans cette société des chefs de parti dévorés d'ambition, & blanchis dans l'in-

trigue ? Combien alors ne verroit-on pas ſe réfroidir le zèle des vrais patriotes qui accourent aujourd'hui en foule porter aux arts leurs tributs ? Combien d'hommes dignes d'ajouter un nouveau luſtre à la *Société libre d'émulation*, dédaigneroient de s'y aſſocier, s'il falloit s'aſſeoir à côté des ennemis de l'autel & du trône ? Ainſi cette liberté de réunir dans ſon ſein des hommes de toutes les ſectes & diviſés par les *opinions les plus oppoſées*, cette liberté, dis-je, qui ſemble à M. *Elie de Beaumont* l'avantage le plus précieux de la *Société libre d'émulation*, en deviendroit infailliblement la perte, ſi elle étoit jamais aſſez imprudente pour faire ce mêlange biſarre ; & pour avoir voulu trop s'étendre, elle tendroit rapidement à ſa ruine.

Voilà les réflexions que m'ont arrachées mon zèle pour la gloire des arts & la conviction où je ſuis que la *Société libre d'émulation* peut en accélérer les progrès. Je ſuis perſuadé que M. *Elie de Beaumont* lui-même, quand

il y aura mieux réfléchi, détruira dans un autre discours, non moins éloquent & plus vrai, l'impression fâcheuse qu'a dû produire la maxime également fausse & dangereuse qui est échappée à son zèle pour l'aggrandissement de la *Société libre d'émulation.*

Je suis, &c.

Paris, ce 6 juillet 1779.

Livres nouveaux.

Traduction libre de l'Amadis des Gaules, par M. le comte de Tressan, *2 vol. in-12. A Paris, chez* Pissot, *libraire, quai des Augustins.*

Lectures chrétiennes sur différens sujets de piété, pour tous les jours du mois, en faveur des ames pieuses, par l'auteur de l'Imitation de la très-sainte Vierge, &c. A Paris, chez Charles-Pierre Berton, *libraire, rue Saint-Victor, vis à-vis le séminaire saint Nicolas-du-Chardonnet, au soleil levant, in-12 de 344 pages.* Ouvrage rempli

d'instructions solides & touchantes.

Le Guide du malade, ouvrage de médecine, philosophique & moral, par M. de Marque, *docteur en médecine. A Paris, chez l'auteur, place Cambrai, maison de Madame* Thibouſt, *imprimeur du roi, & chez* Charles-Pierre Berton, *libraire, rue Saint-Victor, &c. in-12 de 300 pages.*

Ouvrage d'un praticien éclairé, & d'un citoyen ami de l'humanité.

Cours d'hiſtoire univerſelle, par M. Luneau de Boisjermain, *3 vol. in-8°. A Paris, au bureau de l'abonnement littéraire, rue & à côté de l'ancienne comédie Françoiſe.*

Cet ouvrage commencé depuis long temps, avoit été interrompu au grand regret du public par différentes circonſtances que tout le monde doit connoître. L'auteur reprend aujourd'hui ſon travail; les premiers volumes ont été favorablement accueillis, & les ſuivans doivent être bien plus intéreſſans. Je me propoſe d'en faire inceſſamment une analyſe détaillée.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Irène, tragédie de M. de Voltaire, *représentée, pour la première fois, le 16 mars* 1778, *par les comédiens ordinaires du roi. A Paris, chez* Merigot, *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

ON n'a point été ſurpris, Monſieur, de voir M. *de Voltaire*, tant qu'il a vécu, fatiguer le public des inſipides productions de ſa vieilleſſe; énivré de ſes ſuccès paſſés, & toujours inſatiable de gloire, il s'étoit perſuadé que ſon génie étoit au-deſſus des injures du temps; il ne s'appercevoit point qu'il baiſſoit, & craignant l'inconſtance naturelle aux François, il vouloit, par

des ouvrages toujours nouveaux ; entretenir leur admiration, & les occuper de lui jusqu'à la fin ; mais que ses disciples les plus zélés, que ses adorateurs les plus superstitieux viennent après sa mort nous étaler les misérables restes d'une muse décrépite, & qu'imitant le crime de *Cham*, ils exposent impudemment leur père & leur maître à la risée publique, c'est ce qui doit paroître fort étrange. L'auteur d'*Irène* n'avoit pas osé lui-même en risquer l'impression, & l'on sait combien il avoit d'empressement pour faire imprimer ses moindres bagatelles. Quelle seroit son indignation, s'il voyoit aujourd'hui ce triste fruit de ses dernières années soumis au jugement sévère des lecteurs, par le zèle indiscret de ses plus chers amis ? *Irène*, il est vrai, a été supportée quelque temps sur la scène, à la faveur de l'enthousiasme aveugle que la présence de M. *de Voltaire* avoit excité dans Paris, & il eût été cruel de refuser à ce malheureux vieillard quelques applaudissemens qu'il étoit venu chercher de si loin, & de siffler une

pièce destinée à signaler son retour dans la capitale. Aussi les spectateurs pleins d'humanité ont-ils accueilli cet ouvrage très-médiocre avec des acclamations dont personne n'a été la dupe ; mais c'est bien assez que, par égard pour l'âge & le mérite de M. *de Voltaire*, le public ait bien voulu s'ennuyer aux représentations d'*Irène*, & c'est mal reconnoître sa complaisance que de produire au grand jour cette pièce déjà oubliée, comme pour prouver qu'il a eu grand tort de l'applaudir.

Je suis bien éloigné de reprocher à M. *de Voltaire* la médiocrité de sa tragédie ; cet effort d'un poëte plus qu'octogénaire a même quelque chose d'étonnant. Si je prends la peine d'examiner sérieusement un ouvrage dont on doit excuser plutôt que censurer les défauts, mon dessein n'est pas de troubler la cendre d'un écrivain à qui notre scène est redevable de plusieurs tragédies très-intéressantes. *Zaïre* & *Mérope* demandent grace pour *Irène* & doivent l'obtenir ; mais comme le goût est aujourd'hui très-rare,

comme le nom de *Voltaire* eſt très-impoſant pour la multitude, il eſt important pour l'honneur de l'art de montrer combien cette pièce eſt indigne de ſon illuſtre auteur ; mes critiques ſerviront peut-être auſſi à déſabuſer les éditeurs qui ſe ſont imaginé que M. *de Voltaire* en ſeroit bien plus grand ſi l'on comptoit un mauvais ouvrage de plus dans la liſte beaucoup trop nombreuſe de ſes productions. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui préparent la nouvelle édition de ſes œuvres s'intéreſſaſſent à ſa gloire aſſez ſincèrement pour retrancher de cette collection tout ce qui n'eſt propre qu'à déshonorer un homme de lettres.

Je paſſe, Monſieur, à l'examen d'*Irène*. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire du Bas-empire, & la ſcène eſt à Bizance, dans un ſallon de l'ancien palais de *Conſtantin*.

ACTE Ier. Tandis que l'empereur *Nicéphore*, enfermé dans ſon conſeil, eſt occupé à délibérer ſur les affaires de l'empire, l'impératrice *Irène* ſe plaint à ſa ſuivante *Zoé* de la jalouſie

& des soupçons injurieux de son époux; elle se rappelle avec amertume le souvenir d'*Alexis Comnène*, avec qui elle fut élevée, qui lui fut destiné dès l'enfance, qui maintenant sur les rives du Boristène combat les Scythes vagabonds; elle accuse l'injustice de ses parens qui l'ont sacrifié à leur ambition, & déplore le joug superbe auquel elle est attachée. Dans ce moment, *Memnon*, commandant de la garde de l'empereur, vient lui annoncer que le brave *Comnène* est sur le point de rentrer dans Bizance, & que le bruit de son arrivée répand le trouble & la consternation dans le conseil; il déclare qu'il est décidé à prendre le parti de ce prince, à qui il est redevable de *sa place*, & qui lui paroît plus digne du trône que *Nicéphore*. *Comnène* ne se fait point attendre; à peine *Memnon* a-t-il eu le temps de retourner à son poste; à peine *Irène* a-t-elle achevé un monologue assez court, que le prince paroît. Il se répand en plaintes & en reproches vagues, *Irène* fidèle à son devoir lui interdit toute espérance; la conversa-

tion eſt interrompue par un garde qui vient dire à *Comnène* que *Céſar* le mande.

Cette ſcène eſt au fond la même que l'entrevue de *Sévère* & de *Pauline* dans *Polieucte*; mais quelle prodigieuſe différence dans la manière dont elle eſt traitée! quelle délicateſſe *Corneille* n'a-t-il pas mis dans les ſentimens, quel art dans le dialogue! Dans la pièce de M. *de Voltaire*, la conduite de *Comnène* eſt choquante. Quoiqu'il ne s'exprime qu'en termes vagues & confus, on voit aſſez clairement qu'il ne revient que pour détrôner ſon ſouverain & pour épouſer ſa veuve, ce qui n'eſt ni délicat ni intéreſſant. Ce bon *Nicephore*, repréſenté comme un tyran, & ſur-tout comme un jaloux inſupportable, ne donne pourtant aucune marque de violence, ni même de jalouſie; car pendant qu'il eſt enfermé dans ſon conſeil, il laiſſe ſa femme s'entretenir fort librement avec les officiers du palais, & même avec ſon ancien amant. Il faut avouer que dans ce premier acte, il paroît plutôt imbécille que méchant. En

effet, quoiqu'instruit du retour de *Comnène*, il ne prend aucune mesure pour empêcher ce rival redoutable d'entrer dans Bizance; il ne le fait point arrêter au moment de son arrivée; *Comnène* se promène sans obstacle dans le palais, & fait sa cour à l'impératrice, tandis que l'empereur instruit son procès dans le conseil. Voilà un tyran bien doux & bien commode. Le motif que *Memnon* allègue pour justifier son attachement à *Comnène* prouve encore que *Nicephore* n'a point de malice. Car un usurpateur un peu défiant ne mettroit point à la tête de sa garde un homme qui lui seroit présenté par son ennemi & son rival; & cependant c'est *Comnène* qui a *placé Memnon*. Cette idée est aussi absurde que l'expression est basse & ignoble; il semble qu'il soit question d'un domestique qu'on a placé dans une maison.

ACTE II. *Alexis* mandé par l'empereur n'a point encore eu d'audience; il s'entretient tranquillement dans le palais avec *Memnon*, & tous deux tracent de concert un plan de con-

juration contre *Nicephore*. Enfin l'empereur arrive & signifie à *Comnène* un ordre formel de s'en retourner sur le champ aux bords du Pont-Euxin. *Comnène* refuse d'obéir, & traite *Nicephore* avec tant de hauteur, que celui-ci, tout patient qu'il est, paroît vouloir s'en choquer.

Ecoutez, je suis las d'une telle arrogance,
Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.

Ces menaces n'intimident point *Comnène*, qui déclare nettement qu'il ne partira point. Le tyran, au lieu de le faire arrêter sur le champ par les gardes, remet mystérieusement un billet entre les mains de *Memnon* & s'en va. Dès qu'il est parti, les deux conjurés n'ont rien de plus pressé que de lire ce billet; c'est un arrêt de mort bien en forme que *Nicephore* a fait rendre par son conseil contre *Comnène*. *Irène* y est aussi condamnée à la prison, circonstance dont *Memnon* augure fort mal, & qui lui suggère cette importante réflexion:

Le tombeau pour les grands est près de la prison.

La concluſion qu'*Alexis* tire de tout cela, c'eſt qu'il faut aller combattre *Nicephore*; mais il eſt arrêté par *Irène* qui vient lui apprendre qu'on ſe bat pour lui dans la ville, que le ſang coule de toutes parts, & qui l'exhorte à reſter tranquille, & à laiſſer tous ces gens là s'égorger. *Comnène*, tout honteux que ſa maîtreſſe ſoit mieux inſtruite que lui de ſes propres affaires, va joindre ſes partiſans, laiſſant *Irène* ſe lamenter ſur le théâtre avec ſa ſuivante. Vous ne lirez pas, Monſieur, ſans plaiſir une oraiſon fervente que le pieux auteur a miſe dans la bouche d'*Irène*.

Je me jette en tes bras, ô Dieu qui m'as fait naître,
Toi qui fis mon deſtin, *qui me donnas un maître*,
Conduis mes pas, ſoutiens cette foible raiſon,
Rends la vie à ce cœur qui meurt de ſon poiſon,
Rends la paix à l'empire auſſi bien qu'à moi-même,
Conſerve mon époux, *commande que je l'aime*;
Tu *fais tout*, tu peux tout; les malheureux humains
Sont les vils inſtrumens de tes divines mains.

Dans ce désordre affreux, veille sur *Nicephore*;
Et quand pour mon époux mon désespoir t'implore,
Si d'autres sentimens me sont encor permis;
Dieu qui sais pardonner, veille sur *Alexis*.

Qui me donnas un maître, pour dire qui me donnas un époux, ce style est soumis & respectueux; mais je crois que la plupart des femmes ne conviendront pas qu'époux & maître soient synonymes.

Qui meurt de son poison, cette façon de parler est bisarre & ridicule.

Commande que je l'aime. Dieu commande aux femmes d'aimer leurs maris; mais quand une femme demande à Dieu la grace de pouvoir aimer son mari, tandis qu'elle a un amant dont elle est sans cesse occupée; il est probable qu'il n'y a pas de bonne foi dans sa prière.

Les vils instrumens de tes mains; j'ignore ce que c'est que les *instrumens des mains*.

Les quatre derniers vers sont assez bien faits, mais le tour en est équivoque; il semble qu'*Irène* veuille

dire, si je vous prie pour mon époux; à plus forte raison, dois-je vous prier pour mon amant.

Ce second acte est de la plus grande foiblesse; l'entrevue de *Nicephore* & de *Comnène* n'a rien de théâtral & d'intéressant; elle choque même le sens commun. *Nicephore*, bas & timide, s'amuse à disputer avec un sujet qui le brave, & qu'il devroit faire arrêter au premier signe de désobéissance. Ce n'étoit pas ainsi que se conduisoient les despotes de Constantinople. *Alexis Comnène* dit des extravagances; par exemple, il prétend que tout citoyen a le droit de demeurer à Constantinople malgré l'empereur, ce qui est absurde; car si l'empereur envoye un guerrier à l'armée, il doit partir. Cette conjuration, la plus étrange & surtout la plus prompte dont on ait jamais fait mention au théâtre, éclate sans que les chefs en sachent rien; *Nicephore* est à peine sorti de la scène, *Comnène* y est encore, & déjà les peuples se battent sans qu'on sache pourquoi ni comment.

ACTE III. *Irène* agitée d'une in-

quiétude mortelle, attend l'événement du combat ; *Léonce* ſon père, qui depuis long-temps dégoûté de la cour, s'étoit retiré dans un monaſtère, arrive ſur la ſcène on ne ſait trop pourquoi. Une émeute populaire n'a point dû lui faire quitter ſa ſolitude, ſon devoir étoit de prier dans ſa cellule pour le rétabliſſement de la paix. Il parle du combat qu'il a vu en paſſant, & ſon diſcours ſe réduit à dire qu'il n'en ſait aucune nouvelle certaine. Enfin *Memnon* vient annoncer que le tyran eſt mort, & qu'*Alexis Comnène* règne en ſa place.

Voilà certes un tyran bientôt expédié, & une révolution bien rapide. Il n'y a pas une heure que *Comnène* eſt dans Byzance, & le voilà empereur. Ici l'intérêt change abſolument, & une autre pièce commence ; il ne s'agit plus de ſavoir ſi *Comnène* détrônera *Nicephore*, mais ſi la veuve de *Nicephore* épouſera *Comnène*. Dès-lors le perſonnage du moine devient important ; il conſeille à ſa fille de ſuivre l'uſage établi à Conſtantinople, qui condamne à une perpétuelle retraite

les veuves des empereurs ; il lui représente avec force combien il seroit honteux pour elle d'épouser le meurtrier de son époux.

Dans ce séjour de sang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécrable à la postérité ;
Je sais que Nicephore *eut trop de dureté* ;
Mais il fut votre époux, respectez sa mémoire ;
Les devoirs d'une femme & sur-tout votre gloire.

. . . . . .

Contemplez votre état : d'un côté se présente,
Un jeune audacieux, de qui la main sanglante
Vient d'immoler son maître à son ambition ;
De l'autre est le devoir & la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle pas d'un père qui vous aime,
C'est vous que j'en veux croire, écoutez votre cœur.

Irène reconnoît la sagesse & la justice de ces conseils, & fait serment de les suivre. Si elle exécutoit promptement sa promesse, si au lieu de perdre

le temps en de vains discours, en de froides protestations, elle quittoit sur le champ le palais & se déroboit aux yeux de *Comnène*, comme elle devroit le faire, la pièce seroit finie; mais il faut que l'auteur fournisse encore près de trois actes, & par conséquent, il faut que le spectateur supporte l'ennui de la même situation prolongée jusqu'à la satiété. On sait très-bien qu'*Irène* ne peut épouser *Comnène*, qu'elle ne l'épousera point; dès-lors nul intérêt dans le reste de la pièce qui n'est plus qu'un insipide amas de déclamations & de tirades vagues. Les emportemens de *Comnène* font rire, & l'on est scandalisé de la foiblesse de cette doucereuse *Irène*, qui, répétant sans cesse qu'elle veut & doit s'ensevelir dans la retraite, reste toujours à bon compte dans le palais, & s'expose très-imprudemment à la tentation. M. *de Voltaire* avoit cependant un beau modèle devant les yeux; avec quelle noble fermeté *Pauline* n'interdit-elle pas à *Sévère* toute espérance, quoiqu'elle ne soit pas forcée à ce

sacrifice par des motifs aussi forts qu'*Irène* !

Sévère, connoissez *Pauline* toute entière,
Mon *Polieucte* touche à son heure dernière,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment.
Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre ame à vos desirs ouverte
Auroit osé former quelqu'espoir sur sa perte,
Mais sachez qu'il n'est point de si cruel trépas,
Où d'un front assuré je ne porte mes pas;
Qu'il n'est point aux enfers d'horreur que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure;
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort;
Et si vous me croyiez, d'une ame si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit tout en haine.

Cette admirable réponse de *Pauline* est la meilleure critique que l'on puisse faire de la mollesse & de la lâcheté d'*Irène*. Lorsque *Comnène* vainqueur vient mettre à ses pieds un trophée, comme pour marquer qu'il

lui rend hommage des crimes de cette journée, & qu'il ne les a commis que pour elle; lorſqu'encore teint du ſang de *Nicephore* il a l'extravagance de dire à ſa veuve:

Régnez puiſque je règne, & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre & celui de Biſance.

Irène devroit lui témoigner du ton le plus fier & le plus décidé l'indignation & l'horreur qu'une pareille propoſition lui inſpire, le menacer de ſa haine s'il s'oppoſe à ſa retraite, & diſparoître tout-à-coup à ſes yeux ſans attendre ſa juſtification. Telle eſt la conduite qui convient à une femme eſtimable & vertueuſe; il s'en faut bien que ce ſoit celle d'*Irène*, elle écoute avec la plus grande patience les miſérables raiſons qu'*Alexis* allègue pour la perſuader. *C'eſt malgré moi*, dit-il, *que j'ai tué Nicephore; c'eſt lui qui m'y a forcé; ce n'eſt pas ma faute; on ne penſera bientôt plus à cet empereur; ſon nom ſera perdu dans l'éclat de ma gloire; notre mariage fera murmurer le premier jour la Grèce & l'Aſie*

étonnée, mais on s'y accoutumera. Il falloit qu'*Alexis* eût le plus profond mépris pour *Irène*, quand il lui tenoit un pareil langage. Cependant cette généreuse Impératrice n'en est point trop choquée, & lui répond assez doucement par ce vers comique :

Alexis, Alexis, ne nous abusons pas.

Alexis qui voit qu'*Irène* ne fait qu'une foible défense, se plaint amèrement, crie à l'ingratitude, & dupe de ces plaintes si mal fondées, *Irène* lui dit :

Je n'étois point ingrate, un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes sens déchirés ;
Vous plaindrez une femme *en qui* dès son enfance,
Son cœur & ses parens formerent l'espérance
De couler de ses ans l'inaltérable cours
Sous les loix, *sous les yeux* du héros de nos jours ;
Vous saurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie
A ses devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

Il n'y a rien dans tout cela que

Comnène ne ſache dès-à-préſent.

ALEXIS.

Quoi, vous pleurez, *Irène*, & vous m'abandonnez ?

IRENE.

A nous fuir pour jamais nous ſommes condamnés.

Alexis qui n'eſt pas ſcrupuleux reprend avec vivacité :

Eh qui donc nous condamne ? Une loi fanatique,
Un reſpect inſenſé pour un uſage antique,
Embraſſé par un peuple amoureux des erreurs,
Mépriſé des *Céſars* & ſur-tout des vainqueurs.

IRENE.

Nicephore au tombeau me retient aſſervie,
Et ſa mort nous ſépare encor plus que ſa vie.

ALEXIS.

Chère & fatale *Irène*, arbitre de mon ſort,
Vous vengez *Nicephore* & me donnez la mort.

IRENE.

Vivez, régnez ſans moi, rendez heureux l'empire,

Le deſtin vous l'ordonne, il veut qu'un autre expire.

Cette douceur d'*Irène* eſt ſi peu convenable, qu'*Alexis* lui-même qui s'attendoit ſans doute à plus de fermeté de ſa part, lui en témoigne ſa ſurpriſe par ce vers :

Et vous daignez parler avec cette bonté ?

Il eſt certain que ce dialogue ſi tendre, ſi langoureux, eſt ici tout-à-fait choquant, vu la ſituation où ſe trouvent les perſonnages. Lorſque *Rodrigue* & *Chimène*, *Sévère* & *Pauline* ſont forcés d'immoler l'amour au devoir, ils s'attendriſſent en ſe quittant, & l'on partage leur douleur, parce qu'ils ſont malheureux plutôt que coupables ; mais ici *Comnène* eſt coupable, il outrage *Irène*. *Irène* qui ne reſſent point cet outrage comme elle le devroit, eſt baſſe & mépriſable, on ne s'intéreſſe au ſort ni de l'un ni de l'autre.

ACTE IV. La veuve de *Nicephore* n'eſt point encore partie pour le couvent, quoiqu'elle ne ceſſe de pro-

teſter qu'elle n'épouſera point *Comnène*, & qu'elle veut achever ſes jours dans la retraite. Son père vient, il la preſſe de ſortir du palais ſans craindre qu'étant avec lui le nouvel empereur oſe mettre obſtacle à ſa fuite.

Contre ces noms fameux d'Auguſte, d'Invincible,
Un mot au nom du ciel eſt une arme terrible;
Et la religion qui leur commande à tous,
Leur met un frein ſacré qu'ils mordent à genoux;
Mon cilice qu'un prince avec dédain contemple
L'emporte ſur ſa pourpre & lui commande au temple.

Ce diſcours eſt indécent dans la bouche d'un moine, on voit que c'eſt ici M. *de Voltaire* qui parle. C'eſt une faute contre l'art d'autant plus grande que la conduite de ce moine dans toute la pièce eſt noble & ſage, ſans hauteur & ſans arrogance.

A l'aſpect d'*Alexis* qui s'avance; *Irène* diſparoît. Le prince s'emporte contre *Léonce*, & lui fait les plus terribles menaces.

Embraſſez un fils tendre & né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

Léonce répond avec dignité :

Ne ſoyez l'un ni l'autre & tâchez d'être juſte.

. . . . . .

Sachez que ſur la terre il n'eſt point de contrée,
De nation féroce & du monde abhorrée,
De climat ſi ſauvage, où jamais un mortel
D'un pareil ſacrifice oſât ſouiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle & la terre qui crie :
Tes mains à ton monarque ont arraché la vie ;
N'épouſe pas ſa veuve.

Alexis ne ſe rend point à ces raiſons ſolides qu'il traite de ſuperſtion & de préjugé ; il devient furieux.

Plus de ſang va couler pour cette injuſte *Irène*
Que n'en a répandu l'ambition Romaine ;
La main qui vous ſauva n'a plus qu'à ſe venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'oſe outrager,
Je briſerai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel en tout temps rival du diadême,
Ce fatal inſtrument de tant de paſſions,
Chargé par mes ayeux de l'or des nations,
Ciménté de leur ſang, entouré de rapines,

Vous me verrez, ingrat, ſur ces vaſtes ruines
De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux,
Au milieu des débris, du ſang & des tombeaux.

Cet emportement de *Comnène* ne fait aucune impreſſion, parce qu'il eſt plus extravagant que paſſionné. C'eſt le délire d'un fou plutôt que le tranſport d'un amant. Lorſqu'*Achille* dans *Iphigénie* fait les mêmes menaces, ſa fureur eſt mieux motivée, & par là même beaucoup plus tragique. Il veut défendre ſa maîtreſſe contre un père inhumain qui la ſacrifie à ſon ambition.

Si de ſang & de morts le ciel eſt affamé,
Jamais de plus de ſang ſes autels n'ont fumé;
A mon aveugle amour tout ſera légitime,
Le prêtre deviendra ma première victime,
Le Bûcher par mes mains détruit & renverſé,
Dans le ſang des bourreaux nagera diſperſé....

Les vers de M. *de Voltaire* ne ſont évidemment qu'une foible copie de ceux de *Racine*; le plagiaire n'a rien

qui ſoit à lui qu'un léger vernis d'impiété, ornement qui, aux yeux des ſots, a toujours merveilleuſement relevé ſes plus miſérables rapſodies, mais que le génie de *Racine* a toujours dédaigné.

Les interlocuteurs ſe ſéparent ſans convenir de rien; car il falloit réſerver quelque matière pour le cinquième acte.

ACTE V. Ici *Alexis* achève de perdre la raiſon & devient fou à lier. Il ordonne à ſes gardes de ne laiſſer ſortir perſonne du palais; ordre fort biſarre. Il falloit donc auſſi ordonner de n'y laiſſer entrer perſonne. Il fait renfermer dans un appartement particulier le père d'*Irène*, & prend les mêmes meſures à l'égard du patriarche qui étoit venu ſéconder les efforts de *Léonce*. *Mémnon* applaudit beaucoup à tous ces arrangemens, & ſur-tout à l'empriſonnement du pontife & du moine. Je hais, dit M. *de Voltaire* par la bouche du capitaine des gardes,

Je hais autant que vous ces cenſeurs intraitables,
Dans leur auſtérité toujours inébranlables,

Ennemis de l'état, ardens à tout blâmer,
Tyrans de la nature, *incapables d'aimer.*

Parce que ces deux perſonnages reſpectables s'oppoſent à un hymen odieux, indécent & contraire aux loix; ce ſont des *ennemis de l'état*, des *tyrans de la nature*, *incapables d'aimer*. Cette dernière qualification eſt plaiſante. Si les miniſtres des autels, ſont incapables de ſe laiſſer aveugler par une paſſion inſenſée, doit-on leur en faire un reproche? Trop ſouvent des auteurs licentieux leur ont reproché dans des contes obſcènes d'être *capables d'aimer.*

Alexis a de longs entretiens avec la ſuivante *Zoé* qui lui rend compte des ſentimens & des actions de ſa maîtreſſe; il trouve d'autant plus étrange qu'on ſe refuſe à ſes deſirs, que ſon deſſein n'eſt pas de faire des nôces éclatantes, & qu'il veut ſe marier ſecrettement dans la chapelle du château, n'admettant pour témoins de la cérémonie

Que deux amis, un prêtre, & le ciel qui pardonne.

Malgré

Malgré de ſi ſages précautions, la veuve perſiſte à regarder comme criminel un pareil hymenée ; cependant on commence à croire que la tendre *Irène* n'eſt pas éloignée de ſe rendre, lorſqu'on la voit revenir auprès d'*Alexis*. Elle entre accompagnée d'un ſoldat qui lui approche un fauteuil. *Un ſiege*, dit-elle en arrivant,

Un ſiege, je ſuccombe : *en ces lieux écartés,*
Attendez-moi, ſoldats ; Alexis, *écoutez.*

Ce grand ſecret n'eſt autre choſe qu'une prière qu'elle lui fait d'aller chercher ſon père & de revenir avec lui. Le monarque pouvoit ſe diſpenſer de faire lui-même une pareille commiſſion ; il étoit plus convenable qu'il députât vers *Léonce* quelqu'un de ſes officiers, & qu'il reſtât auprès de ſa chère *Irène*, qu'on ne devoit pas laiſſer ſeule dans l'état où elle ſe trouvoit ; mais *Irène* avoit beſoin de la ſolitude pour exécuter ſon projet, & non-ſeulement elle donne à l'empereur un meſſage pour l'écarter, mais elle fait encore retirer ſa ſuivante *Zoé*. Déli-

vrée de ces témoins importuns, elle exprime dans un long monologue les ſentimens dont ſon ame eſt agitée; elle va & vient, ſe raſſied, ſe relève, enfin elle prend un poignard dont elle ſe perce pour ſe tirer tout d'un coup d'embarras. Quelques critiques diront qu'*Irène* auroit auſſi bien fait de ſe tuer dans ſa chambre, ſans venir enſanglanter la ſcène, mais le public eût été privé d'un beau coup de théâtre. L'empereur & le moine arrivent. Quelle ſurpriſe! ils trouvent *Irène* mourante; ils ſe jettent tous deux à genoux à côté de cette malheureuſe victime, qui expire en diſant:

Pardonne, Dieu clément, ma mort eſt-elle un crime?

La réponſe à cette queſtion n'eſt pas difficile. Au reſte, on n'a jamais vu de ſuicide qui annonce une ame plus foible & plus lâche; il falloit que cette *Irène* eût une grande horreur du cloître, puiſqu'elle lui préfère la mort.

Tel eſt, Monſieur, ce chef-d'œuvre poſthume de M. *de Voltaire*. Duplicité d'action & d'intérêt, intrigue foible

& traînante, situation monotone, péniblement prolongée pendant près de trois actes, scènes vuides & inutiles; voilà les beautés que présente le plan. Un tyran imbécille, une veuve indécente, un amant phrénétique; voilà les caractères; le moine seul a de la sagesse & de la dignité. On trouve quelquefois dans le style du naturel, de la simplicité, & une certaine douceur. Mais il est presque par-tout languissant, diffus, dépourvu de chaleur & de coloris, souvent plat & trivial. Vous en avez déjà vu la preuve dans les morceaux que je vous ai cités: voici de nouveaux exemples.

Etes-vous dans la Grèce une esclave d'Asie,
Qu'on enferme en prison sous des monstres cruels.

Enfermer en prison sous des monstres, quel langage!

Suis-je un criminel à ses yeux offensés?
Allez, je le serai plus que vous ne pensez;
J'ai trop été sujet.

J'ai trop été sujet, pour dire, *j'ai été trop long-temps son sujet*; cela n'est pas

françois. Le vers précédent eſt proſaïque & trivial.

Si la force eſt poſſible à la foibleſſe humaine.

La force poſſible à la foibleſſe, jargon biſarre & ridicule.

Déjà paroit ſa garde : *elle m'eſt confiée.*
Si de votre ennemi *la haine étudiée*
A conçu contre vous quelques ſecrets deſſeins.

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

J'ai trop beſoin de fuir & ce monde que j'aime,
Et ſon preſtige horrible, & de me fuir *moi-même.*

Le feu des paſſions *n'a que quelques inſtans*,
Le preſtige bientôt *cède à l'abſence*, *au temps.*

Toi qui toujours préſente à mes tourmens divers,
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers.

Préſente au fardeau, quelle expreſſion barbare !

Sur cet heureux lien devenu néceſſaire,
Injuſtement l'objet d'une rigueur auſtère,

Sourd à la voix publique, oubliant mon devoir,
L'amour & l'amitié fondoient tout mon espoir.

Phrase louche, embarrassée, incorrecte.

Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous,
La dureté du vôtre est-elle inaltérable?

Une dureté *inaltérable!*

Et vous, *Zoé*, rentrez, avertissez *Irène*
Qu'elle est impératrice, *& qu'elle s'en souvienne.*

Ces tyrans des esprits *que mes chagrins détestent.*

Dites-moi par pitié si son ame agitée,
Aux offres que je fais, recule épouvantée.

Quelle heureuse imitation de ce beau vers de *Racine!*

Le flot qui l'apporta *recule épouvanté.*

Ah! si tant de tendresse
Par de nouveaux sermens attaquoit ma foiblesse.

La tendreſſe qui attaque la foibleſſe par des ſermens, ce n'eſt pas là le ſtyle de l'auteur de *Mahomet*.

Jugez, Monſieur, ſi les enthouſiaſtes de M. *de Voltaire* ont beaucoup fait pour ſa gloire, en tirant de l'oubli cette chétive production d'un vieillard, dans qui l'ambition & la manie d'écrire ont ſi long-temps ſurvécu au talent.

Je ſuis, &c.

Paris, le 8 juillet 1779.

LETTRE XIV.

Cauſes célèbres, curieuſes & intéreſſantes, de toutes les cours ſouveraines du royaume, avec les jugemens qui les ont décidées. Ouvrage périodique, pour lequel on ſouſcrit chez M. des Eſſarts, *avocat, rue de Verneuil, proche la rue de Poitiers, & chez* Mérigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

MALGRÉ l'intérêt que préſentent les matières contenues dans cet ouvrage, comme il s'en publie un volume chaque mois, il ne m'eſt pas poſſible de les annoncer tous à meſure qu'ils paroiſſent, & vous me permettrez ſans doute de me borner à jetter un coup-d'œil général ſur l'objet & la forme de cette précieuſe collection.

C'eſt une eſpèce de tableau fidèle des paſſions humaines miſes en action. Tantôt elles ſe montrent à découvert; tantôt elles cherchent à ſe cacher ſous

un voile impoſteur ; &, pour ſe dérober aux pourſuites de la loi, on les voit ſe réfugier dans le dédale de la chicane. En même-temps, la juſtice ſe montre le flambeau à la main ; elle ſuit pas à pas l'oppreſſeur dans les détours où il veut l'égarer ; elle apperçoit les pièges qu'il tend à l'innocence ; elle l'en préſerve, & la fait enfin triompher. Ainſi ſe trouve rempli l'objet des lecteurs qui cherchent à être amuſés par la variété des faits, émus par les ſituations, par le conflit des paſſions, & ſatisfaits par des dénouemens où le crime eſt puni, & la vertu récompenſée.

Mais ce recueil jouit d'un avantage bien précieux ſur les *hiſtoriettes* qui ſont purement de l'invention de l'écrivain. Quand on ſacrifie ſon loiſir à la lecture des aventures romaneſques, on eſt toujours prêt à ſe reprocher l'intérêt qu'arrache le récit de faits imaginaires. Le plus ſouvent même les charmes du menſonge ſe diſſipent par le peu de ſoin qu'a pris le peintre de lui prêter les couleurs ou du moins le maſque de la vérité.

Mais, dans les récits qui compoſent les *Cauſes célèbres*, la vraiſemblance même n'eſt pas néceſſaire, parce que la vérité n'a pas beſoin de ſon ſecours pour plaire, & qu'il arrive ſouvent que ce qui eſt vrai n'eſt pas vraiſemblable.

Cet ouvrage me paroît avoir un autre avantage, c'eſt de fournir des reſſources à l'hiſtorien philoſophe. Ceux qui aiment à connoître, ou qui deſirent tranſmettre à la poſtérité les mœurs du ſiècle, & les intérêts qui agitent la génération actuelle, y trouveront des matériaux ſûrs pour leurs recherches, & pour leurs réflexions. Ils voient, dans cet ouvrage, paſſer, pour ainſi dire, en revue devant eux, les citoyens de tous les états. Ils voient les prétentions reſpectives des grands, des bourgeois, ſouvent des hommes de lettres, des artiſtes, des artiſans, des habitans de la province, de la campagne, des riches, des pauvres, &c.

Mais le but principal & l'utilité directe de cet ouvrage eſt d'initier inſenſiblement les lecteurs dans la

connoiſſance de la juriſprudence Françoiſe, & par là de les prémunir contre ces critiques auſſi indécentes qu'indiſcrètes, que ſe permet un certain public ſur les jugemens des tribunaux auxquels les circonſtances lui font prendre quelqu'intérêt. Ebloui par la ſuperficie qu'offre d'abord une combinaiſon non réfléchie de préjugés, laquelle on décore du nom de bon-ſens, on ne pénètre pas plus avant, &, dans une converſation de table, ou en jouant un piquet, on déchire un arrêt, qui eſt le réſultat de la délibération réfléchie de pluſieurs magiſtrats éclairés & conſommés dans leur art, qui ont reſpectivement débattu & balancé leurs opinions; qui étoient inſtruits, dans le plus grand détail; des circonſtances; qui ont apperçu les nuances qui échappent à des yeux peu exercés dans ce genre de recherches; qui enfin connoiſſent la loi dans tous ſes détails, & ſont dans l'uſage journalier d'en faire l'application.

Les laborieux auteurs des *Cauſes célèbres* s'occupent du ſoin de prévenir ces critiques téméraires, ou de con-

fondre ceux qui se les permettent. Ils développent les faits sur lesquels la justice doit statuer ; & rendent communément cette narration intéressante pour toutes les classes de lecteurs. Ils exposent les moyens qui doivent conduire à la décision ; mais ils évitent, autant qu'il est possible, le ton fatigant de la dissertation ; ils dépouillent cette partie de leur travail de la sécheresse tant reprochée aux livres de jurisprudence, inspirent à leurs lecteurs le desir de connoître à fond le point de droit duquel doit sortir le jugement qu'ils attendent, & leur donnent la satisfaction de pouvoir se dire presque toujours qu'ils n'auroient pas décidé autrement, & qu'on ne pouvoit pas décider autrement. Ensorte que cet ouvrage remplit le vœu de ceux qui dans leurs lectures veulent réunir l'utile à l'agréable.

Sous ce dernier point de vue, il est utile aux jurisconsultes mêmes. Sans perdre de vue les idées qui les occupent habituellement, ils y trouvent un délassement analogue à leur goût,

aux idées auxquelles l'habitude les rappelle ſans ceſſe, & auxquelles leur attention eſt preſque excluſivement accoutumée. Et, en ſe délaſſant, ils ont la ſatisfaction de rencontrer des faits, des circonſtances & des queſtions qui ne s'étoient pas encore préſentées au barreau, qui ſont cependant de nature à pouvoir ſe renouveller, peut-être ſous des nuances différentes, mais toujours avec le même fond. Le *Journal des Cauſes célèbres* indique la route que l'on doit ſuivre, & les ſources où l'on doit puiſer pour ſe déterminer.

Enfin ce recueil eſt une eſpèce de manuel dans lequel on retrouve, ſuivant l'occaſion, tous les principes du droit & de la juriſprudence, & leur juſte application.

A tous ces avantages ſe réunit encore l'agrément d'une variété que la nature de l'ouvrage rend inépuiſable. Je l'ai déjà dit, tous les états, toutes les profeſſions & toutes les paſſions ſont miſes en jeu ſur ce théâtre; & ces repréſentations ſont d'autant plus

intéreſſantes, que l'on n'eſt point obligé de ſe prêter à l'illuſion ſur les perſonnages : ce ſont ceux mêmes qui éprouvent les événemens que l'on décrit, qui occupent la ſcène, & jouent les rôles.

On y voit, dans la même action, & dans le même cœur, les effets ſurprenans de l'antipathie, & les égaremens de l'amour. C'eſt une femme que l'on conduit au pied des autels, pour y donner la main à un homme qu'elle déteſte. Elle prétend enſuite que cette démarche forcée n'a jamais été ratifiée par aucune fonction conjugale ; &, pendant qu'elle exclut de ſon lit un mari légitime, elle y admet un amant, auquel elle ne rougit pas d'attribuer publiquement le fruit qu'elle a conçu. Les deux époux ſe réuniſſent alors pour demander à la face du public & de la juſtice la nullité d'une union que leurs cœurs ont toujours déſavouée, & qui jamais n'a été ſcellée du ſceau de la conſommation. L'amant intervient, réclame l'enfant, prétend le légitimer par le

mariage auquel il aſpire avec la mère; & qu'il promet de célébrer dès que la juſtice aura rompu les liens fantaſtiques, dit-il, qui la retiennent dans une alliance illuſoire, qui n'eut jamais de réalité.

Vous ſentez, Monſieur, combien une pareille cauſe eſt ſuſceptible de mouvemens; par combien de faces elle excite la curioſité, l'attention & la ſurpriſe du lecteur. Les rédacteurs n'ont omis aucune des reſſources oratoires que peut fournir un ſujet auſſi piquant par ſa nouveauté, & par le contraſte des ſituations.

Dans une autre cauſe, c'eſt une jeune fille, qui, pour ſe livrer avec liberté au goût que lui a inſpiré ſon raviſſeur, veut ſecouer le joug de la vigilance & de l'autorité maternelle, en abdiquant les honneurs de la légitimité, pour ſe procurer l'indépendance de la bâtardiſe.

On voit ailleurs des ſéducteurs corrompre le cœur des foibles victimes de leur paſſion, leur refuſer le juſte dédommagement de l'honneur

qu'ils leur ont ravi, & les tribunaux proportionner ces dédommagemens aux mœurs, à la qualité, à la fortune des perſonnes, & à la ſéduction. Ces circonſtances ſont toujours développées avec cet intérêt attachant qui fait le principal attrait de la lecture.

On trouve ailleurs des femmes, qui, outrant les prétentions auxquelles la galanterie les a accoutumées, & voulant que l'on reſpecte juſqu'à leurs caprices, préſentent quelques défauts d'égards, de la part de leurs maris, comme des traits d'une férocité barbare, veulent que les tribunaux & le public prennent une économie prudente pour une avarice ſordide, demandent qu'on les débarraſſe de la puiſſance maritale, & qu'on leur ouvre la barrière de l'indépendance & du luxe.

D'autres femmes portent leurs vues plus loin. Non-ſeulement elles aſpirent à l'indépendance, mais elles veulent anéantir juſqu'à l'union conjugale; ravir les droits & la qualité d'époux à celui qui les avoit acquis au

pied des autels, pour les transférer à l'objet d'une nouvelle inclination.

On voit auſſi des hommes déclarés par les tribunaux incapables de conſerver les droits & la qualité de maris qu'ils avoient uſurpés contre le vœu de la nature qui ſembloit leur en avoir refuſé les facultés. Cette diſgrace ne les arrête point : ils haſardent une ſeconde alliance, ſe défendent contre le nouveau reproche fait à leur témérité, & réuſſiſſent.

Ces contradictions, que *préſente* au premier coup-d'œil cette cauſe ſingulière, contradictions apparentes, qui ſemblent autoriſer les critiques indécentes de ceux qui ne s'attachent qu'à l'écorce, diſparoiſſent ſous la plume des rédacteurs des *Cauſes célèbres*. Ils forcent leurs lecteurs de rendre hommage aux lumières, à la ſagacité & à la juſtice des magiſtrats, & font voir, avec évidence, que le premier mariage à dû être réprouvé, & le ſecond ratifié.

Dans d'autres cauſes, ce ſont des maris qui veulent venger leur honneur

attaqué par l'inconduite de leurs femmes. Quelquefois une délicateſſe outrée, ou un mouvement de jalouſie, leur font prendre de pures indiſcrétions pour le crime même ; quelquefois, ils ſe plaignent de faits graves, mais ſans en adminiſtrer cette preuve convaincante qui ſeule eſt capable de ſubjuguer le ſuffrage du magiſtrat. Il arrive auſſi qu'ils obtiennent la triſte victoire à laquelle ils aſpirent.

Les réclamations contre les vœux prononcés dans le cloître, contre les engagemens qui réſultent de l'adminiſtration des ordres ſacrés, font auſſi la matière des cauſes qui compoſent ce recueil. Les auteurs développent la ſource & la nature de ces engagemens, en conciliant, de la manière la plus ſatisfaiſante, les droits de l'humanité, les droits de la liberté civile avec les règles de la diſcipline eccléſiaſtique, les vues & les loix du légiſlateur politique. Il eſt facile d'imaginer combien les faits qui donnent matière à ces diſcuſſions, & les diſcuſſions elles-mêmes ſont intéreſ-

ſantes pour toutes ſortes de lecteurs.

On voit, de temps en temps, les procès faits à ces ſcélérats déterminés qui déclarent la guerre au genre humain, ou qui, par des ſtratagêmes que l'atrocité la plus noire peut ſeule imaginer, cherchent à dérober la main qui commet le crime, ſans être arrêtés par la crainte de faire tomber pluſieurs têtes ſous les coups qu'ils deſtinent à une ſeule. Telle eſt l'hiſtoire de la *machine infernale* employée à Lyon, & répétée à Orléans. Telle eſt encore celle ce ce ſcélérat, qui, *dans le* voiſinage d'Abbeville, après avoir empoiſonné ſon père & ſa mère, deſtine le même ſort à un oncle dont il étoit héritier préſomptif. Il fixe le jour du ſacrifice qu'il a réſolu. Huit ou dix perſonnes dînent, ce jour-là, chez ſon oncle; il empoiſonne la ſoupe qui doit leur être ſervie.

Quelquefois, l'on voit des innocens livrés à l'animadverſion de la juſtice, pour des ſoupçons que des circonſtances rendent probables, & que la ſûreté publique exige qu'elle

éclaircisse. Les rédacteurs prennent alors la défense de l'humanité. Les raisonnemens les plus solides & les plus satisfaisans sont employés pour prouver que les présomptions, les indices mêmes les plus frappans ne doivent jamais tenir lieu de preuve, lorsqu'il s'agit de faire subir un supplice à un accusé. Ces raisonnemens sont appuyés d'exemples qui doivent faire frémir tout juge qui, en matière criminelle, ose asseoir son opinion sur d'autres motifs que sur des preuves qui emportent nécessairement la conviction.

Ils ne s'élèvent pas avec moins de force contre la question, ce supplice anticipé auquel on applique un accusé avant qu'il soit jugé, quoiqu'il soit encore sous la protection de la société, qui ne la retire qu'à ceux qui sont retranchés de son sein par une conviction légale, & une condamnation régulière. Ils font voir, par des raisonnemens sans réplique, & par des exemples effrayans qu'il est impossible de s'assurer de la vérité par la torture.

Mais la juſtice criminelle n'eſt pas armée ſeulement contre ces ſcélérats qui attaquent la ſociété dans ſes fondemens. Il eſt des fripons d'une eſpèce ſingulière, qui révoltent moins le ſentiment, & dont l'hiſtoire appaiſe l'émotion excitée par les précédens. Ce ſont des payſans qui, ſans d'autres talens que beaucoup d'effronterie, oſent entreprendre de s'ériger en ſorciers, trompent, ſous cet appât, les filles qui leur plaiſent, & mettent à contribution l'avidité de ceux qu'elle aveugle aſſez pour leur faire croire qu'en fourniſſant de l'argent au ſorcier, il leur découvrira des tréſors immenſes.

Je ne finirois pas, ſi je voulois entrer dans le détail des variétés intéreſſantes que contient cet ouvrage. Mais je ne dois pas oublier d'avertir que les rédacteurs ont publié, en 1777, une table générale de toutes les matières contenues dans tous les volumes qui précédent cette époque; & il eſt à deſirer qu'ils procurent, de temps en temps, cet avantage à leurs

lecteurs. Cette table est un répertoire exact de tout ce qui se trouve dans l'ouvrage ; & elle est rédigée avec un soin & une intelligence qui se rencontrent rarement dans ces sortes d'ouvrages. Avec le secours de cette espèce d'indicateur, on trouve, comme sous la main, tous les endroits du livre que l'on veut se rappeler, ou dont on veut faire usage. Desire-t-on se remettre dans la mémoire une anecdote intéressante, la discussion d'un point de droit ou de procédure, il seroit difficile, dans un recueil aussi étendu & aussi varié, de se donner cette satisfaction sans une recherche pénible & dégoûtante ; mais la table est rédigée de façon que l'on est assuré de trouver tout ce que l'on cherche ; elle est travaillée avec une exactitude minutieuse qui ne laisse rien échapper aux recherches du lecteur ; &, pour lui épargner tout embarras dans ces recherches, la même idée lui est présentée sous différens mots. On le conduit, & on le fait, pour ainsi dire, pénétrer dans tous les coins de l'ou-

vrage. Cet uſage des tables *, ſi néceſſaires dans tous les ouvrages de longue haleine, commence à ſe perdre parmi nous ; on n'en fait plus, ou on les fait avec tant de négligence qu'elles ne peuvent être d'aucune utilité. Rien cependant de plus précieux pour tous ceux qui ſont obligés de faire des recherches qu'une table bien rédigée ; on ne peut qu'être très-reconnoiſſant envers le rédacteur des *Cauſes célèbres* qui a pris tant de peine pour en épargner à ſes lecteurs ; & j'exhorte tous les auteurs à imiter ſon exemple.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 12 juillet 1779.

* Je parle des grandes tables des matières, & non pas de celles des chapitres, qui ne ſervent à rien.

LETTRE XV.

De la Sanction de l'ordre naturel. A Paris, chez les libraires qui vendent des nouveautés; on en trouve auſſi des exemplaires chez Nyon, *libraire, rue Saint-Jean-de Beauvais.*

Il règne, Monſieur, parmi nous, un préjugé bien injuſte que cet ouvrage doit diſſiper. On confond aſſez généralement les *économiſtes* & les *encyclopediſtes*. Rien cependant de ſi différent que les principes & les mœurs de ces deux ſociétés. L'*intérêt perſonnel*, qui fait la baſe du ſyſtême *économique*, n'a rien de reſſemblant que le nom avec l'*intérêt perſonnel* qui eſt l'unique loi que veuillent reconnoître nos ſuperbes *encyclopèdres*. Ce nom, qu'ils ont déshonoré, n'exprime chez les premiers que cet amour bien ordonné de ſoi-même, qui porte tous les hommes à une bienfaiſance réciproque par le motif d'un avantage mutuel. Le même mot,

au contraire, dans la bouche de nos docteurs modernes, ne signifie que cet *égoïsme odieux* qui feroit sacrifier le bonheur de toute la terre au caprice d'un seul individu. Aussi, tandis que ces docteurs hypocrites, ayant toujours à la bouche les mots sacrés d'*humanité*, de *bienfaisance*, sappent tous les fondemens du bonheur public pour s'élever sur les ruines de leur patrie; les vrais *économistes*, au contraire, se consument nuit & jour en efforts, peut-être inutiles, mais du moins constans & sincères, pour le bonheur de leurs concitoyens; les vues même de *leur bienfaisance* s'étendent sur l'univers entier.

Une preuve bien palpable de la différence de ces deux sociétés, c'est que l'auteur de cet ouvrage, disciple fidèle, admirateur sincère du docteur *Quesnay*, fondateur de la société économique, témoigne une haine vigoureuse contre nos turbulens philosophes modernes & leur déclare une guerre ouverte. Si la société économique se trouve infestée de quelques *philosophistes*, ce n'est pas une raison pour

pour inculper le corps entier. Où cette peſte ſubtile ne s'eſt-elle pas gliſſée ? L'état eccléſiaſtique lui-même n'a-t-il pas à rougir de renfermer dans ſon ſein des hommes qui font métier d'avilir périodiquement la religion dont ils ſe diſent les miniſtres. C'eſt par les principes avoués, par les travaux publics & communs qu'il faut juger une ſociété, & non par les productions ténébreuſes de quelque confrère publiquement déſavoué par la ſociété.

C'eſt pour laver en quelque ſorte la tache imprimée ſur le nom des *économiſtes*, que cet ouvrage fut entrepris. L'auteur y montre la liaiſon intime de l'*ordre ſurnaturel*, ou la religion révelée, avec l'*ordre naturel*; il fait voir que l'un n'eſt que le complément néceſſaire de l'autre, & nous aſſure que ce ſont là les principes de tout véritable *économiſte*. On peut l'en croire, parce qu'il eſt un des membres les plus éclairés, comme des plus illuſtres de cette ſociété, dont les travaux ſeroient toujours in-

finiment reſpectables, quand même ils ne ſeroient pas couronnés du ſuccès.

Cet ouvrage eſt diviſé en quatre parties, dont chacune forme comme un traité particulier. Dans la première, l'auteur prouve, par la nature de la penſée & des autres opérations de l'eſprit, qu'il exiſte en nous un principe diſtingué de la matière, que ce principe intelligent eſt un être créé, d'où il déduit l'exiſtence d'un créateur; puis il examine juſqu'à quel point il eſt donné à la foible raiſon de l'homme de ſonder les *perfections* de la nature divine.

Dans la ſeconde partie de l'ouvrage, qui ne paroît deſtinée qu'à fixer nettement le ſens de pluſieurs termes fort en uſage, mais dont la ſignification préciſe n'eſt pas aſſez connue; dans cette partie, dis-je, l'auteur a pour but de préparer à reconnoître la néceſſité d'une révélation, en faiſant voir le beſoin qu'en avoit le genre humain, & montrant qu'il en exiſtoit des germes, & même des monumens, dans cette loi, qu'on nomme *loi de nature*.

Cependant avant de s'enfoncer plus avant dans la recherche de cet ordre surnaturel, l'auteur a cru devoir exposer en détail tout ce qui concerne ce que les *économistes* appellent *la grande science*, c'est-à-dire, *l'ordre naturel* qu'il considère sous tous ses rapports; *la vie naturelle*, où il examine les *droits & les devoirs* de l'homme précisément comme homme & sans aucune autre relation; *la vie agricole*, où il examine les *avances* nécessaires à la culture, les droits & les devoirs qu'elle entraîne, la propriété qui en résulte; il fait voir qu'elle est la source de toute richesse, qu'elle seule forme un revenu véritable, que toutes les autres richesses, de pure convention, n'ont de valeur réelle que par le rapport qu'elles ont avec *le produit net* qui résulte de la culture des terres.

Dans la troisième section de cette partie, ou, *la vie sociale*, l'auteur montre la nécessité où se trouve chaque membre de la société, pour son propre intérêt, de seconder les autres; c'est dans les rapports indis-

penſables de travaux & de dépenſes qu'il fait conſiſter l'eſſence de la ſociété ; il développe enſuite l'étendue des *droits & des devoirs ſociaux* dont la baſe lui paroît être fondée ſur l'*intérêt perſonnel* bien entendu, bien dirigé.

Quoique dans ces trois parties, il ſe trouve des objets d'un grand intérêt, & qui paroîtront neufs à bien des lecteurs, cependant vous lirez avec encore plus de plaiſir & de fruit ce que l'auteur écrit ſur *la vie politique.* » Après avoir parcouru, dit-il, » l'ordre circulaire des *droits* & des » devoirs de l'homme dans les trois » états précédens, ordre toujours aſſu- » jetti aux mêmes règles naturelles, il » faut chercher quel eſt l'ennemi de » cet ordre, & quel en eſt le défenſeur. » L'ennemi, c'eſt le deſir d'étendre ſes » droits, ſans accroître ſes devoirs, » c'eſt la volonté de jouir ſans travail, » ſentiment viſiblement injuſte & qu'il » faut réprimer. C'eſt là le but de la » *vie politique.* Nous avons vu qu'il » falloit, pour que la vie de l'homme » fût aſſurée, qu'elle fût *agricole*, que » pour être agréable, il falloit qu'elle

» fût *sociale* ; la raiſon demande à pré-
» ſent que pour maintenir la vie *ſociale*
» elle ſoit auſſi *politique*. Et par ces
» mots, la *vie politique*, il faut en-
» tendre ces rapports équitables &
» conſentis entre l'autorité & l'obéiſ-
» ſance ».

Cette autorité ſouveraine qui doit ſurveiller les propriétés des particuliers & maintenir l'ordre doit être dotée par la ſociété entière ; il eſt juſte de la dédommager de ſes peines ; il faut d'ailleurs lui donner la force & la puiſſance qui lui ſont néceſſaires pour l'exercice des fonctions difficiles dont elle eſt chargée. Cette *dot* de l'autorité doit être priſe ſur le *produit net de toutes les terres*. » Je dis *toutes*, ajoute
» l'auteur, parce qu'il doit les garder
» toutes : ſans cela il abandonnera
» bientôt celles auxquelles il n'aura
» aucun intérêt, & vous ſavez qu'il
» n'eſt pas juſte que perſonne travaille
» ſans intérêt ». De ce principe l'auteur conclut qu'une portion du revenu de chaque terre affectée au ſouverain, eſt *inaliénable* ; ne peut ſe tranſmettre par héritage, & n'entre point

dans les contrats de vente & d'achat ; il s'enſuit même que les terres ſeules peuvent faire la richeſſe du ſouverain, que tous les impôts doivent être aſſis ſur les propriétaires, parce qu'eux ſeuls ont des propriétés toujours renaiſſantes. Ce ſeroit même en vain que vous eſſayeriez d'accumuler les impôts ſur les riches capitaliſtes ; indépendamment de mille moyens par leſquels ils ſauront toujours échapper à l'avidité du fiſc ; les ſommes quoiqu'immenſes dont ils jouiſſent *ſont* cenſées le fruit de leur induſtrie & ne doivent rien à l'état.

Il y a plus : nul impôt ne peut être établi ſur les ouvriers, commerçans, artiſtes, ou rentiers, &c. qu'il ne retombe indirectement ſur les propriétaires. » Cette impoſition mal entendue n'augmentera pas la recette, » ou ce ne ſera qu'à vos dépens (des » propriétaires), puiſqu'il faudra que » mon ſalaire ſoit plus fort, qu'il faudra que je gagne pour vivre & pour » payer l'impôt ; il en ſera de même » de la rente du prêteur, car il faudra » qu'elle puiſſe ſatisfaire au double

» besoin : il faudra donc augmenter la » rente de toute la portion qui sera » enlevée pour le fisc, ou l'on ne vous » prêtera pas; on cherchera à faire un » meilleur emploi de l'argent, ou vous » vous résoudrez à dédommager le » prêteur ; ainsi l'impôt que vous » voulez établir retombera sur le pro- » priétaire ; & vous devez sentir que » soit par le double emploi, soit par » la difficulté d'une assiette régulière, » soit par l'espèce d'inquisition qui de- » vient nécessaire, soit par la confu- » sion que ce genre de levée jette dans » la perception de l'impôt ; toute im- » position sur les personnes, sur les » salaires & sur les rentes est discor- » dante & dangereuse ».

Cette doctrine ne sera pas, sans doute du goût de tout le monde ; elle n'en paroît pas moins solidement établie ; il faut en lire les preuves dans l'auteur (partie 3e page 60 jusqu'à 70) ; mais quoique, suivant lui, l'impôt naturel & unique doive être prélevé sur le produit des terres, rien n'empêcheroit que dans les besoins de l'état, les citoyens de toutes

les claſſes, fiſſent au prince un ſacrifice généreux d'une partie de leur ſuperflu. Dans ce moment, par exemple, où les tyrans des mers trouvent dans leur déſeſpoir des reſſources ineſpérées, ne ſeroit-il pas de l'honneur & du devoir des François de fournir, par une contribution volontaire, les moyens de réprimer promptement leur injuſte orgueil? Quoique juſqu'ici le génie qui préſide à la marine, ſecondant admirablement la bonté du prince, ait ſu, à l'aide des ſeules épargnes du tréſor, triompher de tous les efforts de nos ſuperbes ennemis, ne ſeroit-il pas à deſirer qu'il ne pût jamais, par la crainte d'être un jour contraint de recourir aux impôts, être arrêté dans l'exécution des vaſtes projets que le miniſtère a conçus pour rétablir l'ordre & la liberté des mers.

Vous ne lirez pas avec moins de plaiſir & d'intérêt ce que l'auteur dit des circonſcriptions territoriales; elles ne doivent être ni trop *bornées*; le ſouverain n'auroit pas aſſez de force pour repouſſer & les entrepriſes des méchans, & les invaſions

des ennemis ; mais elles ne doivent pas être non plus trop *étendues*. Le ſouverain chargé de les protéger ne pourroit tout ſurveiller & ſe porter par-tout où ſa préſence ſeroit néceſſaire. L'auteur s'élève ſur-tout contre ces démembremens, ces ſéparations qui ſemblent contredire les vues de la nature ; n'eſt-il pas, en effet, fort ſingulier que le royaume d'Angleterre ſoit ſitué en Amérique & en Aſie ? Ces diſtractions violentes ne peuvent durer qu'un temps, & l'ordre naturel renaît comme de lui-même, quand on y penſe le moins.

Après avoir parfaitement éclairci tout ce qui regarde la *vie naturelle*, la *vie agricole*, la *vie ſociale*, la *vie politique*, d'où réſulte complettement l'ordre naturel, l'auteur fait voir que cet ordre, tout beau qu'il eſt, a beſoin d'être encore conſolidé par un ordre ſupérieur & plus parfait, par l'ordre ſurnaturel. Cette partie de l'ouvrage, ſur-tout, m'a fait le plus grand plaiſir. C'eſt un traité abrégé, mais complet de la religion chrétienne. Dans le court eſpace de cent-vingt pages,

l'auteur a raſſemblé toutes les preuves ſur leſquelles eſt appuyée la révélation du chriſtianiſme, les plus fortes objections des incrédules & les réponſes les plus claires & les plus ſolides qu'on y puiſſe apporter. On peut trouver ſur cette matière des ouvrages plus profonds, ou mieux écrits; l'auteur n'a cherché à briller ni par l'érudition, ni par les charmes d'un ſtyle éblouiſſant; il n'a eu en vue que de ſe rendre utile, & certainement ce petit, mais excellent traité de la religion chrétienne doit remplir ſes vues. Je ne m'étendrai pas ſur cet objet qui n'eſt pas littéraire, mais je ne puis aſſez exhorter ceux qui cherchent une inſtruction ſimple, claire & ſolide, à lire cette partie de l'ouvrage, comme je ne puis aſſez applaudir au zèle du militaire illuſtre à qui nous devons cet ouvrage, qui, après avoir mérité les diſtinctions les plus flatteuſes de la valeur, emploie les loiſirs de ſa retraite à terraſſer les ennemis de la religion, tandis que les dignes héritiers de ſon nom, marchant ſur les traces de leur

glorieux père, vont combattre ceux de la patrie, &, par les mêmes exploits, mériter les mêmes honneurs.

Je suis, &c.

Paris, ce 14 juillet 1779.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Voyage dans les mers de l'Inde, fait par ordre du roi, à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 6 juin 1761, *& le 3 du même mois* 1769, *par M.* le Gentil, *de l'académie royale des sciences, imprimé par ordre de sa majesté, tome premier. A Paris, de l'imprimerie royale, & se trouve chez les frères* Débure, *libraires, quai des Augustins, in-4° d'environ* 750 *pages, avec plusieurs planches de figures.*

Je m'empresse de vous annoncer cette relation intéressante, dont le nom de l'auteur, & sur tout l'attache du gouvernement garantissent l'excellence. Je n'ai encore eu le temps que de parcourir cet ouvrage, qui

m'a paru mériter un extrait plus détaillé. Je m'en occuperai le plutôt poſſible.

Marine militaire, ou *Recueil des différens vaiſſeaux qui ſervent à la guerre, ſuivis des manœuvres qui ont le plus de rapport au combat, ainſi qu'à l'attaque & à la défenſe des ports, par M.* Ozanne *l'aîné, deſſinateur de la marine, vol. in-4° de 50 gravures, prix broché 6 liv. relié 8 liv.*

Cet ouvrage intéreſſant par la manière dont il eſt deſſiné & gravé, le devient encore plus dans le moment préſent; on a joint aux eſtampes les explications les plus claires, & l'on peut aſſurer que ce livre eſt également utile aux jeunes marins & à toutes les perſonnes qui veulent avoir des notions de marine. Il ſuffit de dire qu'il eſt l'ouvrage de M. *Ozanne* l'aîné, ingénieur-deſſinateur de la marine, qui a eu l'honneur de donner des leçons de cette ſcience au roi & aux princes ſes frères.

AVIS aux Amateurs.

Les dix-huit deſſins originaux de M. *Marillier*, d'après leſquels ont été

faites, par les artiſtes les plus connus, les ſuperbes gravures qui ornent la grande édition des *Œuvres de Pope, en huit volumes in-8°*, forment une collection précieuſe, dont quelques amateurs pourroient avoir envie de faire l'acquiſition, ſoit pour en enrichir leurs porte-feuilles, ſoit pour les inférer dans un exemplaire en papier d'Hollande de cette même édition*, qui par là deviendroit un exemplaire unique. La célébrité de l'artiſte, & l'accueil que le public a fait aux gravures, ſont des titres recommandables en faveur de ces dix-huit morceaux, qui ſe trouvent chez la *veuve Ducheſne, libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.* C'eſt là que l'amateur qui deſirera en faire l'acquiſition peut ſe préſenter pour en ſavoir le prix.

Les Œuvres de *Pope* ſe vendent chez le même libraire 48 liv. brochés, & en papier d'Hollande, 96 liv.

On en trouvera auſſi de différentes relieures.

* On donnera l'exemplaire en papier d'Hollande *gratis* à l'acquéreur des deſſins.

Livres nouveaux.

Dictionnaire hiſtorique de la ville de Paris & de ſes environs, dans lequel on trouve la deſcription de tous les monumens & curioſités, &c. dédié à M. le maréchal-duc de Briſſac, *par M.* Hurtaut, *maître-ès-arts & de penſion de l'univerſité, ancien profeſſeur de l'Ecole royale militaire, &* Magny, *ancien premier commis aux fermes du roi, 4 vol. in-8°. A Paris, chez* Moutard, *libraire-imprimeur de la reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Clugny.*

Cours complet de Chymie économique, pratique ſur la manipulation & la fermentation des vins, diviſé par leçons, par M. Maupin, *auteur de l'Art des vins & de la ſeule richeſſe du peuple. A Paris, chez* Muſier, *libraire, rue du Foin Saint-Jacques.*

Mémoires ſur les conducteurs pour préſerver les édifices de la foudre, par M. l'abbé Joſeph Toaldo, *traduits de l'Italien, avec des notes, par M.* Barbier de Tinan, *de l'Académie des ſciences,*

arts & belles-lettres de Dijon. A Strasbourg, & ſe trouvent à Paris, chez Merigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins.*

Eſſai ſur l'île d'Otahiti, ſituée dans la mer du ſud, & ſur l'eſprit & les mœurs de ſes habitans. A Paris, chez Froullé, *libraire, pont Notre-Dame, in-8°. de 125 pages.*

Quelle eſt l'origine des droits de main-morte dans les provinces qui ont compoſé le premier royaume de Bourgogne? Diſſertation qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie des ſciences, belles-lettres & arts de Beſançon, le 24 août 1778, *par dom* Grappin, *bénédictin de la congrégation de ſaint Vannes, de l'Académie des antiquités de Caſſel. A Paris, chez* Barrois *l'aîné, quai des Auguſtins; & à Beſançon, chez* Lepagnez *cadet, grande rue.*

Ouvrage où les agrémens du ſtyle ſe trouvent joints aux recherches profondes de l'érudition.

La procédure civile du châtelet de

Paris, & de toutes les juriſdictions ordinaires du royaume, démontrée par principes & miſe en action par des formules, par M. Pigeau, *avocat au parlement, 2 vol. in-4°. A Paris, chez la veuve* Deſaint, *libraire, rue du Foin Saint-Jacques.*

Lettres ſur le poëme des Faſtes de l'année de M. le Mierre, *avec cette épigraphe :*

Le philoſophe eſt ſeul, & l'impoſteur fait ſecte.

A Paris, chez Knapen *& fils, libraires-imprimeurs de la cour des aides, au bas du pont Saint-Michel.*

Ouvrage un peu trop partial ; l'auteur s'extaſie ſur les beautés de ce poëme, qui ſont en effet en grand nombre ; mais il en diſſimule tous les défauts qui ſont à peu près également nombreux.

*Œuvres complettes d'*Alexandre Pope, *traduites en François, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée du texte Anglois mis à côté des meilleures pièces, & ornées de belles gravures, 8 vol. in-8°,*

prix 48 liv. broché, & les exemplaires en papier d'Hollande 96 liv. A Paris, chez la veuve Ducheſne, *libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût.*

Nous rendrons compte inceſſamment de cet important ouvrage, qui ne laiſſe rien à deſirer quant à la partie typographique.

Chez la même. *La Vie de mon père, par l'auteur du Payſan perverti, 2 vol. in-12.*

Supplément à la France littéraire, 2 vol. in-12.

Roman politique ſur l'état préſent des affaires de l'Amérique.

Le nouvel Abailard, ou *Lettres de deux amans qui ne ſe ſont jamais vus, 4 vol. in-12.*

Le Favori de la fortune, 2 vol. in 12.

Le grand œuvre de l'agriculture, ou *l'Art de régénérer les ſurfaces & les*

très fonds, accompagnés de découvertes intéressantes sur l'agriculture & la guerre, présenté au roi & à la famille royale, par M. Montagne, *marquis de Poncins, ancien officier aux gardes françoises, 1 vol. in-12.*

Nouvelles observations sur l'Angleterre, par un voyageur, 1 vol. in-12.

Le Philosophe catéchiste, ou Entretiens sur la religion entre le comte de *** *& le chevalier de* ***. *A Paris chez* Humblot, *libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves; chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor, vis à-vis Saint-Nicolas du-Chardonnet, & chez* Lesclapart *fils, au milieu du pont Notre-Dame, près Saint-Denis-de-la-Chartre.*

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

Œuvres complettes de M. de Belloy, *de l'Académie françoise, citoyen de Calais. A Paris, chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, à l'hôtel de Clugny.* Premier extrait. Page 3

Description de la Lorraine & du Barrois, par M. Durival *l'aîné, tome premier,* in-4°. *A Nancy, chez la veuve* Leclerc, *Imprimeur de l'Intendance; à Paris chez* Gogué & Née de la Rochelle, *Libraires, rue du Hurepoix, près le pont Saint-Michel, 1778, prix 6 livres broché.* 33

Abrégé méthodique de la Géographie

ancienne & moderne, avec des cartes de ſix pieds de hauteur, pour l'inſtruction publique de la Jeuneſſe, par M. l'abbé Boutillier, *profeſſeur de Belles-Lettres en l'Univerſité de Paris, chez l'Auteur, au collège de Louis-le-Grand; & ſe trouve chez* Brocas, *rue Saint-Jacques; &* Barbou, *rue des Mathurins.* 61

Lettre à M. Fréron. 67

Indications des Nouveautés, &c. 70

Livres nouveaux. 71

Lettre de M. l'abbé Royou *à M.* Fréron *au ſujet de l'Eloge de* Milord Maréchal, *par un anonyme,* (*M.* D***). 73

Vues de l'évidence de la Religion chrétienne, conſidérée en elle-même; ouvrage traduit de l'Anglois, par M. le Tourneur. *A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon; chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor, & chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.* 114

Indications des Nouveautés, &c. 139

Livres nouveaux. 144

Œuvres complettes de M. de Belloy, *de l'Académie françoise, citoyen de Calais, 6 volumes* in-8°. *A Paris chez* Moutard, *imprimeur-libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.* Second extrait. 145

Essai sur différentes espèces d'air, qu'on désigne sous le nom d'air fixe, pour servir de suite & de supplément aux Elémens de physique du même auteur, par M. Sigaud de la Fond, *ancien démonstrateur de physique expérimentale de l'Université, de la Société royale des sciences de Montpellier, des Académies de Saint-Pétersbourg, d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, &c. vol. in-8°, fig. prix 3 l. broché. A Paris, chez* P. F. Gueffier, *libraire-imprimeur, au bas de la rue de la Harpe.* 177

Nouveaux opuscules de M. Feutry *de*

la Société philosophique de Philadelphie, &c. A Dijon, & se trouve à Paris, chez les libraires qui vendent les nouveautés. 197

Nouveau Dictionnaire historique, ou *Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par le génie, les talens, les vertus, les erreurs, &c. depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, avec des tables chronologiques pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire, par une société de gens de lettres; quatrième édition enrichie d'augmentations nombreuses & intéressantes, & purgée de toutes les fautes qui défiguroient les précédentes, 6 vol. in-8° de 800 pages au moins chacun. A Caën, chez* le Roi, *imprimeur, rue Notre-Dame, & à Paris, chez* le Jay, *libraire, rue Saint-Jacques. Prix 31 liv. 4 s. brochés, & 36 liv. reliés.* 203

Indications des Nouveautés, &c. 214

Livres nouveaux. 216

Les Faſtes, ou *les uſages de l'année, poëme en 16 chants, par M.* le Mierre. *A Paris, chez* P. F. Gueffier, *libraire imprimeur, rue de la Harpe, à la liberté.* 217

Relation des voyages entrepris par ordre de ſa majeſté Britannique, & ſucceſſivement exécutés par le commodore Byron, *le capitaine* Carteret, *le capitaine* Wallis, *& le capitaine* Cook, *dans les vaiſſeaux le* Dauphin, *le* Swallow *& l'*Endeavour, *traduite de l'Anglois, 4 volumes in 4°. remplis de cartes & de figures, prix reliés 72 l.*

Et Voyage dans l'hémiſphère auſtral & autour du monde, fait ſur les vaiſſeaux de roi l'Aventure *&* la Réſolution, *en 1772, 1773, 1774 & 1775, écrit par* Jacques Cook, *& traduit de l'Anglois, 5 volumes in-4°. auſſi remplis de cartes & de figures, prix reliés 78 liv. A Paris, chez* Mérigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins.* 253

Séance de la Société libre d'émulation, tenue le lundi 20 mai 1779. 280

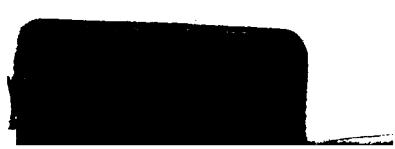
Livres nouveaux. 287

Irène, tragédie de M. de Voltaire, *représentée, pour la première fois, le 16 mars 1778, par les comédiens ordinaires du roi.* 287

Causes célebres, curieuses & intéressantes, de toutes les cours souveraines du royaume, avec les jugemens qui les ont décidées. Ouvrage périodique, pour lequel on souscrit chez M. des Essarts, *avocat, rue de Verneuil, proche la rue de Poitiers; & chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins.* 319

De la Sanction de l'ordre naturel. A Paris, chez les libraires qui vendent les nouveautés. 335

Indications des Nouveautés, &c. 347

Livres nouveaux. 350

Fin de la Table des matières contenues dans ce quatrième Volume.